Thèse

En vue de l'obtention du :
Doctorat de L'Université de Nice Sophia Antipolis
Spécialité : Psychopathologie clinique
Laboratoire : Lirces

Présentée et soutenue par :

Derouiche Kaouther

TITRE

La perversion féminine : La Femme existe ?

Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Jean-Michel Vives
Université de Nice Sophia Antipolis

Jury

Delphine Scotto Di Vettimo-Vilolette : maître de conférence, « Université Aix en Provence». Examinatrice.

Marco Antonio Coutinho Jorge : Professeur, « Université de Rio de Janeiro ». Rapporteur.

Riadh Ben Rejeb : Professeur, « Université de Tunis ». Rapporteur.

Serge Lesourd : Professeur, « Université Nice Sophia Antipolis ». Président du Jury.

Jean-Michel Vives : Professeur, « Université Nice Sophia Antipolis ». Directeur de la recherche.

-Jules : « La femme est naturelle, donc abominable. Baudelaire parlait de la femme en général. Ce qu'il dit de la jeune fille, c'est magnifique : « Epouvantail, monstre, assassin de l'art, petite sotte, petite salope…La plus grande imbécilité unie avec la plus grande dépravation… » Un instant, je n'ai pas fini. Et ceci, admirable : « J'ai toujours été étonné qu'on laisse les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles avoir avec Dieu ? »

-Catherine : « Vous êtes deux idiots ».

F. Truffaut *Jules et Jim*

Dialogue de François Truffaut et Jean Gruault, d'après le roman Jules et Jim de H.-P Roché, sortie Janvier 1962.

SOMMAIRE

INTRODUCTION....9

I- Pourquoi la question de la perversion féminine ?....10
II- La femme perverse : La Femme ?....15
III- Plan de travail....17
IV- Déploiement de la recherche....18

PREMIERE PARTIE : La femme perverse : Omniprésente mais nulle part....19

Introduction....20

A- Détour mythologique de la femme perverse....21

I-Mythologie de la femme phallique....21

I-1-ARTEMIS/ Diane : le féminin cruel....21
I-2-Les Amazones : le féminin en furie....26
I-3- Les sirènes : le féminin ensorceleur....28
II-Eve et Lilith : le féminin pécheur....31

B-Historique du féminin pervers....34

I- L'ange du bizarre....34
I-1-Le romantisme noir : célébration du féminin pervers....34
I-2- La prostituée : cette vraie criminelle dite par Lombroso....39

II-La femme perverse à l'épreuve de la psychiatrie classique....41
II-1-Dr R. Von Krafft-Ebing : le précurseur....41

II-2- Passion des étoffes, passion du sein....43

C-La Marquise de Merteuil : LA FEMME 53

I-La Merteuil : le désaveu pervers de la barre de La femme 53
I-1- Le libertinage et la perversion 54
I-2- La Merteuil et l'horreur du féminin 56
I-3- La Marquise : Son ouvrage 59
I-4- La Marquise versus Dieu 61

II-Le sur-Savoir : Drame de la Marquise 62
II-1-La Merteuil : L'analyste noire 63
II-2- Rien n'échappe à la Marquise 65
II-3- La Merteuil : Le maître 66

III- Le nœud borroméen de la Marquise de Merteuil 70
IV- La Marquise de Merteuil : Des lettres de Laclos aux images de Frears 71
V- Epilogue 76

D- La dite jeune homosexuelle de Freud : quand l'art de faire exister La Femme hypnotise le père 79

I-Freud et Sidonie : le transfert impossible 79
I-1- La Sidonie : maître de Freud 81
I-2-La jeune homosexuelle : la résistante 84
1-3-Le pourquoi du « laisser tomber » 86

II-Femmes je vous aime : quand l'Amour est fétiche 87
II-1- La jeune homosexuelle : la révolutionnaire 88
II-2- L'amour courtois : clé du devenir homme 89
II-3-L'amour courtois pour mieux défier 92
II-4- La chiennerie comme troubadour 94

III-La jeune homosexuelle : Repérée par Freud et recadrée par Lacan 95

IV-La jeune homosexuelle et la père-version perverse 98
IV-1-La jeune homosexuelle et l'insupportable Soap-opéra 99
IV-2-L'imposture perverse au nom de la résurrection du père 102
IV-3-Le simulacre du « a » et du Autre 105

V- De l'amour chienne à l'amour d'un chien 107

Conclusion....108

DEUXIEME PARTIE : De l'ex-sistence à l'existence : de L/a femme à LA FEMME « perverse » 109

Introduction....110

A-La femme : du continent noir de Freud à la femme qui n'existe pas de Lacan 111

I-Freud : La femme c'est le continent noir 112
I-1-Freud et sa femme 112
I-2- Le texte freudien de la femme 116
a) Féminin et trauma 117
b) La femme et la culture 123
c) Féminin et Œdipe 132
I-3- La femme perverse entre les lignes du texte Freudien....138
I-4-La femme narcissique : La vraie femme ? 140
I-5- Les aveux de Freud 142

II-Lacan : La femme n'existe pas 143
II-1-La femme et dieu 143
II-2- La femme comme objet d'échange 145
II-3-La femme et le phallus 148
II-4- La jouissance de l/a femme 154
II-5-Médée : La vraie femme 158
II-6- La femme perverse contre la femme qui n'existe pas 158

B-Perversion féminine : L'impérative existence 160

I-A La recherche de la femme perverse 160

I-1-De la femme qui joue à la perverse à la femme perverse :
de la perversité à la perversion 161

I-1-1- La mode pour plaire/La mode pour se recréer 163

I-1-2- Au nom du corps phallique : le corps fétichisé 168

I-1-3-Fétichisme et exhibitionnisme 172

I-1-4-Le masochisme féminin : J'ai mal ! Encore encore 180

a) La secrétaire et la solution masochiste 184

b) Mademoiselle Julie et l'échec de l'invocation masochiste 190

I-1-5-La femme sadique : hommage à la mère phallique 192

a) La femme pervertie: complice du pervers....194

b) Oh Maîtresse ! : le féminin répudié....199

c) Le Tout-mère contre le père 201

II- L'homosexuelle : « la leader » de la femme perverse 202

II-1- De l'invertie à l'homosexuelle 203

II-2-Le roc féminin : la prouesse « phallique » 205

a) Violette la perverse, sa femme… et l'homme....207

b) La prouesse comme gilet pare-balles 209

III- La perversion pour EXISTER 212

III-1-L'exsistence au prix de son sexe 213

a) Le-pousse-au- φ + ...215

III-2-La femme perverse : le vouloir du paradis « interdit » 217

a) La perversion féminine comme réplique à l'amatride 220

b) La femme perverse et la créativité 221

Conclusion....224

TROIXIEME PARTIE : Rencontre avec la femme perverse, fil Interprétatif et perspective théorique sur la perversion féminine 225

Introduction 226

A-Rencontre avec La Femme et fil interprétatif 227

I-Physalis : « Non ! pas aberration ! C'est une libération » 227

I-1-La rencontre : Genèse d'un transfert « foudroyant » 227
I-2-« Vous avez les mêmes yeux qu'elle » 228
I-3-L'enfant en noir 231
I-4-« J'ai une éthique ! » 233
I-5-« Ni homme, ni femme…Je suis une créature » 236
I-6-La mère folle 241
I-7-La Lolita avec un fouet 242
I-8-L'amour et le soumis idéal 243
I-9-« Nous sommes des écorchés-vifs » 246

II- Melle V : la forteresse « bien pleine » 248

II-1-Le chat et la souris 248
II-2-« Je suis une grosse gueule » 249
II-3- Bisexuelle, mais toujours la chef 250
II-4-« Si je peux aider quelqu'un en lui donnant du plaisir alors pourquoi pas !» 253
II-5-Les interdicteurs du plaisir 254
II-6-« Je suis mon père…Son double » 256
II-7-Le projet ambigu 257

III- Soma : La jouissance douloureuse 258

III-1-«Le cinéma m'a éveillée » 258
III-2-Mosa et le féminin ravagé 260

B- Perspective théorique sur la perversion féminine 262

I- La performance pour contrer le trauma 262

I-1-La performance : l'art de la transgression 262

a) La performance : une œuvre d'art ? 265
b) Le couple performance et transgression 268

I-2-Elle l'a, Elle l'a 273

II- Piloter pour éviter le crash 277

III-Pour ne pas conclure 279

Conclusion 280

I- L'existence : le signifiant phare 282

I-1- L'existence contre l'ex-sistence 283
I-2- L'existence : une histoire de vengeance 285

II- Le féminin mélancolique : le réel 286

III- La rencontre avec le sujet pervers 288

BIBLIOGRAPHIE 290

I-Ouvrage 291

II- Articles/Revues/ Mémoires 296

III- Références littéraires et cinématographiques 299

ANNEXE

REMERCIEMENTS

Maintenant que la thèse est achevée, il est temps de remercier tous ceux qui ***m'ont soutenu****e pendant ces années de labeurs, des années jalonnées de* ***moments d'inhibitions et de moments d'exaltations intellectuelles. Tout d'abord, je remercie mon père de croire en moi, de m'encourager et de me*** *soutenir. Je remercie aussi ma mère, ma Rimoucha, Ghada, ainsi que toute ma « formidable » famille. Mes sincères remerciements vont aussi à tous ceux* ***avec qui j'ai fait*** *« un bout de chemin » ces dernières années,* ***et qui m'ont*** *toujours épaulé : Les Reliquet, Madame Barbier, Souad, Les Debiches, les Nacers, mon amie dévouée Lamis. Ma gratitude va tout particulièrement à* ***Jean Michel Vives, mon directeur de recherche, qui m'****a toujours encouragée* ***et soutenue, grâce à qui ce travail a pu se faire dans un cadre fait d'échanges*** *et de réflexions. Je remercie également les femmes qui ont accepté de me rencontrer dans le cadre de ce travail.*

INTRODUCTION

S'interroger sur la perversion féminine, c'est s'interroger sur ce nouveau féminin que les médias nous vendent. Le « parce que je le vaux bien » de l'Oréal représente plus qu'une accroche publicitaire bien trouvée. L'enseigne publicitaire, qui prône l'autosuffisance, reflète l'être narcissique qui affiche ostentatoirement son « self suffisant ». C'est mon semblable, nous sommes de la même génération. Cette génération qui ne s'indigne pas, d'après Stéphane Hessel. Etre autonome, ne pas s'attacher, garder le contrôle, savoir ce qu'on veut, avancer, toujours avancer, sont les principes de mon semblable. Nous « causons » en termes d'objectifs. Nous n'avons plus le temps ni pour se plaindre, ni pour désirer. C'est en cela que l'accroche « parce que je le vaux bien » est efficace. Elle fait miroiter à la femme la possibilité d'une toute-puissance. La possibilité d'être un Autre sans avoir comme relais l'homme. La femme n'y croit pas, mais elle en rêve. C'est ce rêve qui la fidélise à l'Oréal et à d'autres franchises. La nouvelle publicité de Lanvin pour son parfum « *me* », s'inscrit dans la même stratégie commerciale qui ravive l'imaginaire de « ces hommes sans gravité »[1]. La femme, dont l'insignifiance de son sexe est l'essence, s'accroche ainsi à ces produits de beauté qui promettent l'autosuffisance certes, mais, n'étant pas dupe de cette autosuffisance, tout comme les publicitaires, elle en fait des produits prompts à aiguiser la mascarade féminine. C'est ainsi que le modèle féminin, qui embrasse son reflet dans un miroir, subjugue la femme qui n'existe pas. Toutefois, cette subjugation n'est point rattachée à un vouloir de réaliser cet état d'autosuffisance. Il s'agit ainsi d'un fantasme, fantasme pervers, puisque tout fantasme par essence est pervers. Comme l'attestent les commentaires émis par des internautes sur cette publicité, beaucoup de femmes trouvent qu'elle souffre d'une carence au niveau de la séduction. La femme préfère le parfum plus comme moyen de séduire l'homme que comme un moyen de « masturbation ». Toutefois, ces réticences n'enlèvent pas à la femme son désir de tester le nouveau parfum de Lanvin. A ce titre, c'est cet idéal à jamais inaccessible qui divise la femme qui n'existe pas. Et pourtant, la femme, qui regrette l'absence de la séduction dans ce film publicitaire, fait partie intégrante de cette ère de perversion généralisée. D'emblée, la question de la perversion féminine est aussi une interrogation sur ce que c'est d'être une femme, actrice de cette ère de perversion généralisée.

1. Ch. Melman, *L'Homme sans gravité*, Paris, éd Denoël, 2002, p. 15.

La femme perverse serait- elle une des incarnations du jouir à tout prix de la nouvelle économie psychique dont parle Melman ?, et, je le cite : « Nous avons affaire à une mutation qui nous fait passer d'une économie organisée par le refoulement à une économie organisée par l'exhibition de la jouissance. Il n'est plus possible aujourd'hui d'ouvrir un magazine, d'admirer des personnages ou des héros de notre société sans qu'ils soient marqués par l'état spécifique d'une exhibition de la jouissance. Cela implique des devoirs radicalement nouveaux, des impossibilités, des difficultés et des souffrances différentes »[2].

I-Pourquoi la question de la perversion féminine ?

Au cours de ces années consacrées à cette recherche, j'ai été souvent amenée à répondre à la question « pourquoi ce sujet ?». La question de la perversion féminine, comme le formule Eiguer, « a obsédé des générations de cliniciens ; le débat a été souvent marqué par des positions doctrinaires… »[3]. L'effervescence et le nouveau souffle que la question de la perversion féminine insuffle dans la pensée psychanalytique, et l'impasse dans laquelle elle la confronte, sont des ingrédients qui ont largement contribué au choix de ce sujet. Mais il y a d'autres raisons ! En effet, ce monde marqué par « une crise des repères »[4], ce monde « sans Père »[5], celui du parce que je le vaux bien, rend floue la frontière entre symbolique et imaginaire. Et qui dit prévalence imaginaire, dit perversion. Ainsi la perversion généralisée, comme balise de nouvelles économies psychiques, met au-devant de la scène la question de la perversion féminine. D'ores et déjà, l'ère de la perversion généralisée est aussi l'ère de la révolution sexuelle, de la revendication de sa différence. C'est l'ère de choisir de ne plus avoir à choisir. Ainsi, la loi symbolique de la différence des sexes constitue encore une référence, mais elle a perdu son caractère impératif. Cet adoucissement du ton de la loi, une grande victoire, certes, a engendré un bouleversement sans précédents dans les insignes du féminin et du masculin. Comme le résume Soler, qui évoque les nouvelles figures de la femme : « Quand les préservatifs se vendent à la porte des lycées, quand la fidélité, qui fut une valeur ; se réduit toujours plus à une exigence subjective –revendication- ou à une disposition personnelle, quand les maisons closes se lancent dans des opérations portes ouvertes, que les prostituées témoignent à la télévision, etc ; exalter le choix libre et non exclusif n'a plus de sens. Les « images et symboles » de la femme ont bien changé. Ce ne sont plus les mêmes

2. Ibid., p. 18-19.
3. A. Eiguer, « La perversion au féminin, existe-t-elle ? », *Nouveaux portraits du pervers moral*, Paris, éd Dunod, 2005, p. 93.
4. Ch. Melman, *l'Homme sans gravité*, op.cit., p.72.
5. J.-P. Lebrun, « La fonction du père », *Un monde sans limite*, Paris, éd Eres, 2009, p. 59.

semblants qui se dessinent sur les masques : la place de la « girl phallus » demeure, mais Zazie et autres Lolitas se sont substituées à l'innocence virginale qui faisait la sécurité du Valmont des Liaisons dangereuses, et la femme fatale de la belle époque hollywoodienne elle-même a été remplacée par les top-modèles au regard vide…Quant à l'homme, le thème de sa possible disparition, au sens de la virilité, court depuis quelque temps déjà. En bref donc, et sans plus ample collection, on voit que les semblants qui ordonnaient les relations entre les sexes ne sont plus ce qu'ils furent. »[6] D'ores et déjà, les progrès scientifiques et les mutations socio-culturelles ont largement bouleversé les assises symboliques, et ils ont incontestablement fragilisé notre approche de la différence des sexes. Dans ce « tango socio-culturel » improvisé, la femme tangue entre la récupération phallique et le rien. C'est dans ce moule qui ne cesse de se métamorphoser que s'enracine notre questionnement de la femme perverse, celle qui désaveu l'être au nom de l'avoir.

Dans cette ère qui annonce le « troisième sexe », la femme perverse serait-elle une des versions de ce troisième sexe ? Serait-elle l'inventrice d'un autre féminin que son montage pervers arrive à inscrire dans la sexuation ? Serait-elle la créatrice d'un féminin qui rime avec nouveau sexe, et qui s'octroie le droit d'être ni homme, ni femme ? Serait-elle l'incarnation de la prévalence du genre en dépit du sexe, dont Judith Butler définissant le concept de « gender trouble » s'est faite l'avocate, et qui atteste que « la notion de féminin se trouvent déstabilisée, que sa signification est aussi trouble et instable que la femme »[7]. En effet, dans cette ère de perversion généralisée, nous sommes passés de la femme victime, qu'il faut libérer des chaînes du patriarcat, à la domination féminine. Bien que la perversion généralisée ne rime pas avec perversion, mais plutôt avec une implosion de la perversité du sujet normal/névrosé, il n'en demeure pas moins que la domination féminine, ce phénomène qui fait la une de certains magazines, est lui-même sous-jacent au vouloir imminent de la femme d'aujourd'hui de s'écrire, malgré l'insignifiance de son sexe. Toutefois, le vouloir ne veut pas dire pouvoir, surtout lorsque la question du « *che vuoi* » est encore à l'ordre du jour. Nous assistons à de nouvelles figures du féminin, certes, mais la femme d'aujourd'hui ne fait que rêver de sa sœur perverse. Une sœur qui pourrait n'être qu'une chimère, après tout. La perversion féminine pourrait n'être que le fantasme de la femme d'aujourd'hui. Moyennant quoi, les slogans publicitaires et les magazines féminins jouent un rôle, quoique minime, dans la subjectivation

6. C. Soler, « Nouvelles figures de la femme », *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, In Progress…éd du champ lacanien, 2003, p. 158.
7. J. Butler, « Introduction », *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, éd La Découverte, 2005-2006, p. 53.

et le devenir femme de la femme d'aujourd'hui. La domination féminine ne lui a jamais parue être aussi possible qu'au cours de ces dernières années. Toutefois, tout comme le souligne Soler : « La montée dans le siècle du thème des femmes paraît corrélatif de l'extension du discours de droits de l'homme et des idéaux de la justice distributive…L'Autre absolu d'une jouissance pas toute, non comptable, ne peut guère être pensé comme moderne, même si forclos d'un discours qui se dit tel. »[8] A cet égard, nous assistons aujourd'hui à une nouvelle forme d'hystérie, outrancièrement perverse, plutôt qu'à une perversion féminine proprement dite. Nous voyons surgir des symptômes inédits, allant du choix de l'abstention sexuelle au choix de la « nymphomanie ». Ces nouvelles variantes traduisent le malaise de la femme dans cette ère du symbolique virtuel, qui risque « de ne plus transmettre l'ordre symbolique spécifique au parlêtre »[9]. Dans cette optique, la domination féminine résonne comme une réplique à la domination masculine, telle qu'élaborée par Pierre Bourdieu, et qui souligne pourtant l'expression désormais tempérée de la phallocratie : « Le changement majeur est sans doute que la domination masculine ne s'impose plus avec l'évidence de ce qui va de soi. »[10] Et pourtant, et malgré la persévérance de la maxime du « l'un qui l'a et de l'autre qui l'est », le concept de la domination féminine persiste, et signe la menace de « *l'éclipse du guerrier* »*. Dans la même mouvance, certains auteurs à l'instar de Paul-François Paoli, trouvent que la domination féminine équivaut à la féminisation du monde, et je cite Paoli : « La virilité a cessé d'être une valeur en Occident…Nous vivons une époque où sévit l'apologie, plus au moins lancinante, du « féminin », « des femmes » voire de « la femme », apologie à laquelle se livrent d'ailleurs les hommes eux-mêmes…La gratification systématique du mot « féminin » dans notre société, qui a pour corollaire une dévalorisation plus ou moins assumée de ce que l'on qualifiait autrefois de « viril ». « Viril » : le mot lui-même est devenu ironique, voire péjoratif pour beaucoup d'hommes. »[11] Tandis que d'autres auteurs, se situent à l'envers de ce discours, et pointent dans cette ode à la domination féminine, une virilisation de la femme, virilisation bien ancrée dans le caractère même des femmes, et qui se passe du jeu de la masculinisation de l'apparence. En effet, d'après l'enquête du magazine *Cles* : « Les femmes mettent leur part de virilité en veilleuse. Peut-être parce qu'elles n'ont pas besoin de posture. Elles font les hommes puisqu'elles s'approprient tous leurs rôles. »[12]

8. C. Soler, « Nouvelles figures de la femme », *Ce que Lacan disait des femmes*, op.cit., p. 161.
9. J.-P. Lebrun, « Un symbolique virtuel », *Un monde sans limite*, op.cit., p. 151.
10. P. Bourdieu, « Permanences et changements », *La domination masculine*, Paris, éd Seuil, 1998, p. 122.
* Référence au titre du livre de Paoli Paul-François, *La tyrannie de la faiblesse : la féminisation du monde ou l'éclipse du guerrier*,
11. P.-F. Paoli, *La tyrannie de la faiblesse : la féminisation du monde ou l'éclipse du guerrier*, Paris, éd François Bourin, 2012, p. 5- 6.
12. « La fin de l'homme au siècle des femmes ». in *CLES*, n° 2, décembre 2010-Janvier 2011, p. 68.

D'ores et déjà, la mutation de l'être femme, qui témoigne d'une imbrication inédite de l'être et de l'avoir, est corollaire de la dégradation du sentiment amoureux. En effet, la femme, comme gardienne de l'amour, voit sa fonction se ravaler dans cette ère de perversion généralisée. L'amour est-il devenu *has been* ?, se demande Yann Dall'Aglio, qui nous dit : « Voilà donc l'ennemi : la sentimentalité. Car elle nous ôte notre assurance. Notre force. L'idéal serait de tout faire au second degré, sans attachement ni passion. L'ultime premier degré résiderait alors dans la sensation physique pure : la jouissance. »[13] Si c'est en se positionnant du côté de l'amour que la femme incarne l'Autre pour l'homme, et si l'amour de nos jours est *has been*, par quelle voie nouvelle arrive-t-elle à s'inscrire en tant que l'Autre ? La femme ne serait-t-elle donc pas seulement actrice, mais aussi victime de cette ère de perversion généralisée ? Dans cette optique, une vignette clinique rapportée par Serge Lesourd au cours d'un séminaire, témoigne du malaise actuel du féminin en devenir. Il s'agit d'une adolescente d'à peine treize ans qui se plaint de n'avoir pas été capable de faire une fellation à un copain. Ce qui la tourmente est le fait qu'elle passe pour la vierge du service, incapable de faire « une pipe à un garçon ». Nous entrevoyons, par cette brève parenthèse, que la femme joue le jeu de la performance physique comme seule issue pour vêtir la place de l'Autre. Moyennant quoi, la pornographie n'est plus seulement l'affaire de l'homme. En effet, tout comme le souligne S. André : « Il y a à la fois une interdiction de jouir et une quasi-obligation de jouir –pis encore : de jouir de façon conforme aux modèles dont les images nous envahissent. Il y a donc, dans notre civilisation, aujourd'hui, une atmosphère générale de jouissance, une exacerbation à la fois du manque-à-jouir et de plus-de-jouir…La pornographie c'est toujours plus de sexe et toujours moins de sexualité. »[13] De même que la brutalité et la violence, inhérente à la pornographie, alimente la prévalence du sexe sur l'amour, et menace la place de l'Autre que la femme en appelante du désir, et donc de l'amour, est amenée à occuper. Nous voyons surgir les appelantes du sexe, et de manière plus rarissime les boycotteuses du sexe. Toutefois, le sujet pervers contrairement au sujet moderne de cette ère de perversion généralisée, demeure indifférent à « la pornographie pour tous ».

Stoller fait un parallélisme entre pornographie et perversion, et, je le cite : « La pornographie, comme la rêverie diurne essentielle de l'individu pervers, est, d'un point de vue psychodynamique, à peu près la même chose que la perversion. Elle est le récit très concentré de sa perversion : ses origines dans la vie réelle, son élaboration dans le fantasme, son

13. Yann Dall'Aglio, « La parade des brushings », *J T'M : l'amour est-il has been ?*, Paris, éd Flammarion, 2012, p. 53-54.
14. S. André, *No sex, no future*, Lormont, éd Le Bord de l'Eau, 2010, p. 39-50.

contenu manifeste qui dissimule et révèle le contenu latent. »[15] Et pourtant, le sujet pervers ne se contente pas de consommer le même plat que le névrosé moderne, il se fabrique ainsi son propre film qu'il n'hésite pas à mettre en acte, en ajoutant, bien évidemment, sa signature. La prolifération des sites pornographiques du *BDSM hard*, à l'instar du site kink.com*, en est la preuve. Un névrosé, baignant dans cette « imaginairation » du symbolique, ne fige pas son fantasme sur une seule thématique, un seul détail. Son fantasme est éclectique, tandis que celui du pervers est ancré sur un et/ou plusieurs détails bien précis. De plus, le pervers est celui qui met en acte le fantasme. C'est cette différence entre sujet pervers et sujet névrosé « moderne » qui nous amène à clôturer l'épopée de ce sujet moderne, qui nous dupe parfois, en masquant par sa perversité sa névrose. La femme, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, s'est aussi engloutie dans ce système qui prône la perversité. Fétiche de l'homme, elle s'était autofétichisée. A cet égard, nous pensons au nouveau style des revendications féministes, à l'instar du mouvement très contesté des « Femen ». Ces nouvelles Amazones qui avec leur slogan « *mon cops m'appartient* », « montrent une nudité active, et non plus lascive »[16]. Dans la même mouvance, s'inscrit le site internet « *large Labia project* »*, au sein duquel n'importe quelle femme peut mettre une photo de son vagin, en couronnant le tout par une légende en bas de la photo qui retrace l'histoire du vagin, afin de se soulever contre l'image de la vulve parfaite. Moyennant quoi, la béance peut s'écrire « en image », et se phalliciser.

La domination féminine dans cette ère de perversion généralisée, -cette nouvelle ère marquée par une prolifération de toutes les conduites qui s'apparentent à l'extrême, à l'extase, à la jouissance impérative-, est ce qui a fait éclore notre interrogation sur la femme perverse. Et pourtant, plus nous creusons dans ce symbolique virtuel, plus la femme perverse nous échappe. Si certains auteurs tels que Vincent Dussol se sont basés sur le phénomène de la domination féminine comme fil conducteur à la perversion féminine, à travers la figure prépondérante de nos jours de la femme narcissique, celle du « parce que je le vaux bien », en aboutissant à cette constatation : « La femme narcissique ne s'intéresse pas ou si peux aux émotions de son partenaire et dans ses manœuvres de séduction n'éprouve aucune affectivité. Elle ne connaît ni empathie, ni compassion, pas plus qu'elle ne rencontre de scrupule d'ordre moral pour combler ce vide existentiel qui la caractérise. Elle vit totalement inféodée à son

15. R.-J. Stoller, « Pornographie et perversion », *La perversion : forme érotique de la haine*, Paris, éd Payot, 1978, p. 92.

* *Kink.com*, une entreprise de production de vidéos pornographiques axées sur des thèmes fétichistes et sadomasochistes. L'apport majeur est de filmer en live les séances SM.16. « Femmes : L'arme du sexe », in *L'Express,* n° 3218, semaine du 6 au 12 Mars 2013, p. 70.

* *Large Labia project*, La créatrice du site publie les photos d'organes génitaux que lui envoient des femmes. Le but de cette démarche est de contester le vagin parfait que fait circuler l'industrie pornographique.

partenaire dont elle tire son énergie en même temps qu'elle lui refuse toute existence, toute aspiration à vivre de manière autonome, »[18] il n'en demeure pas moins, qu'en ce qui nous concerne, cette lecture nous paraît hasardeuse. D'abord, parce que la perversité n'est pas la perversion, ensuite, parce que la femme « moderne », en consommatrice fidèle de la marchandise dite « narcissisante », ne fait qu'adopter les nouvelles formes expressives de la mascarade féminine. L'hystérie prend une nouvelle coloration, certes, mais structurellement cela demeure une névrose. Ainsi, si notre questionnent s'enracine dans cette ère de perversion généralisée, son traitement sera hors temps, tout comme l'est le sujet pervers. En effet, si la transgression et le défi sont l'apanage du pervers, comment opère-t-il donc dans cette ère de perversion généralisée ? Comment arrive-t-il à feindre ce symbolique inédit par son « imaginairation »? Indéniablement, le sujet pervers ricanera et défiera la forme lacunaire de la perversité de ces nouveaux névrosés « libertins ».

II- La femme perverse : La Femme ?

Le pas tout, marque de la femme, prend de nouvelles formes dans cette ère de perversion généralisée. Cependant, nous postulons que la femme perverse est celle qui désaveu « le pas tout ». Le montage pervers de la femme perverse se scinde sur deux versants : sur l'un, la femme n'existe pas, et sur l'autre, elle existe. La femme perverse serait celle qui incarne la possible existence de la femme, n'étant pas concernée par la question insoluble du devenir féminin. Elle serait l'agent qui apporterait une solution efficace et impérative à l'insignifiance du sexe féminin. Munie de son savoir, « sur-savoir », elle transgresse la loi symbolique, qui incarne la différence des sexes, bouleverse les formules de la sexuation, positive le - Φ, et fétichise la femme barrée, en inventant une écriture possible à ce que René Major nomme « le non-lieu de la femme ».* Toutefois, la femme perverse qui, par imposture, opère une sorte de rapt de phallus, ne paie-t-elle pas le prix de son sexe ? En effet, les rares travaux sur ce sujet ont débouché sur un constat affirmatif, celui de l'impossible existence de la perversion féminine, étant donné que la femme est sans l'avoir. C'est dans cet optique que s'inscrit l'apport de Grannof et Perrier, dont la conclusion énonce qu'« en dehors de l'homosexualité, voie particulière où s'engage la sexualité féminine plutôt qu'elle ne s'y pervertit, il n'y a pas chez la femme à proprement parler de perversions sexuelles »[18]. De ce constat, nous pourrions

17. Vincent Dussol, « La domination féminine : un concept difficile d'accès », *La domination féminine : réflexions sur les rapports entre les sexes*, Paris, éd Jean-Claude Gawsewitch, 2011, p. 299.
*R. Major (1978), « Le non-lieu de la femme », *Le désir et le féminin*, Paris, éd Aubier, 1991.
18. Granoff W., Perrier F., « La femme perverse », *Le désir et le féminin,* Paris, éd Aubier, 1991, p. 89.

déduire que comme la femme ne s'écrit pas, elle est hors perversion. De ce fait, toujours d'après Grannof et Perrier, contrairement à l'homosexualité masculine, dont la perversion a été soulignée, l'homosexualité féminine ne saurait être une perversion, puisque l'homosexuelle est une voie particulière de la sexualité féminine. Ce qui nous amène à déduire que, d'après Grannof et Perrier, la sexualité féminine ne saurait se pervertir. Et pourtant, la sexualité féminine par sa non représentation, son insignifiance, pourrait dévier et aboutir à une perversion proprement dite, afin de nommer l'innommable et court-circuiter ainsi le procès charnière du devenir femme. Comme nous l'avons souligné, la femme perverse, en opérant un rapt du phallus, paie le prix de son sexe. En effet, les avatars de la sexualité féminine qui assignent la femme dans le versant de l'être se trouvent déniés. De même que, l'homme pervers masochiste paie le prix de son sexe, en mimant la femme. Ceci consolide la thèse de la perversion comme position subjective. Ceci fait apparaître aussi la perversion comme transgression de loi de la différence des sexes. En effet, l'identité sexuelle du sujet pervers est une identité factice. Ainsi, le fait que la femme perverse, par imposture et transgression, falsifie les formules de la sexuation, en s'octroyant le phallus, est la preuve qu'elle est la preuve de l'existence de la femme. Plus explicitement, la femme perverse serait la fabricatrice d'un autre féminin. Le féminin, dont elle se fait la preuve de son existence, est un féminin hors le « pas tout ». Nous postulons donc que, contrairement aux avancées de Grannof et Perrier, la perversion féminine bien que certainement plus rarissime que la perversion masculine, existe bien et qu'elle prend, fort probablement, une coloration différente de celle observée chez l'homme pervers.

Ainsi, ce travail de recherche, à l'image de la femme perverse qui s'invente un signifiant à sa féminité, se trouve lui aussi relayé au signifiant de l'existence. En effet, il s'agit d'une part d'élucider la question « controversée » de la perversion féminine, en mettant en lumière sa possible observation chez une femme, et d'autre part, de creuser au cœur du montage pervers au féminin, comme étant la seule dynamique qui renverse la célèbre maxime lacanienne « la femme n'existe pas », en « La Femme existe ». Toutefois, la femme perverse, en déniant le « pas tout », marque de la femme, la vraie femme, se trouve malgré elle concernée par le pas tout, rien que par son absence. Ainsi, il importe à la femme perverse qui existe, que la femme n'existe pas. En effet, l'imposture perverse que déploie la femme perverse n'a de sens, que lorsque la barre de l'ex-sistence de la femme se trouve bafouée, voire barrée. De ce fait, la

femme perverse demeure annexée à la femme. Cette connexion entre l/a femme et La Femme nous servira de trame dans notre cheminement vers la femme perverse.

III- Plan de travail :

Ce travail peut être décomposé en trois grandes parties. Pour introduire la question complexe du féminin pervers, nous allons commencer par un détour mythologique de la femme perverse, qui s'appuiera sur la figure d'Artémis, des Amazones, des Sirènes et d'Eve et Lilith. Notre choix de ces figures mythiques élucidera le fondement mythologique et biblique de la femme transgressive. Nous joignons à la première partie, « introductive », un survol de la femme fatale et castratrice dans la peinture. Cette approche d'analyse picturale nous a été inspirée par l'exposition *L'ange du bizarre*, bien que notre choix des gravures et des tableaux ne se limite pas à ceux exposés au musée d'Orsay. Dans cette partie qui aborde l'historique du féminin pervers, nous allons inclure la figure de la prostituée, telle que décrite sous la plume de Lombroso. Ce détour historique sera complété par une approche de la femme perverse à l'épreuve de la psychiatrie classique. Le troisième chapitre de la première partie sera consacré au personnage redoutable de La Marquise de Merteuil. Nous essayerons de tisser notre première approche du montage pervers au féminin à la lumière des données recueillies à travers le roman de Laclos et l'adaptation cinématographique éponyme de Frears. Nous conclurons cette première partie par un retour sur celle qui pourrait être considérée comme la première perverse de la littérature psychanalytique, à savoir la dite jeune homosexuelle de Freud. Afin d'avoir une lecture globale de ce cas passionnant, nous allons nous armer du texte du père de la psychanalyse, qui sera complété par les données de la biographie de la jeune homosexuelle, alias Sidonie Csillag. En nous penchant sur l'analyse de la jeune homosexuelle, nous montrerons l'homosexualité féminine comme étant un défi au père, à l'ordre social, mais surtout un défi à la femme qui n'existe pas. La deuxième partie sera scindée en deux chapitres. Le premier chapitre sera consacré à la femme qui n'existe pas, ce continent noir, que la femme perverse défie. Nous éluciderons la femme perverse entre les lignes du texte freudien et lacanien avant de passer au chapitre au sein duquel sera traité la question proprement dite de la perversion féminine. Ce chapitre sera axé sur la distinction entre perversité féminine et perversion féminine. Nous montrerons également la perversion féminine comme défense contre le féminin mélancolique. Nous alimenterons ce chapitre par

des exemples tirées de la mode, du cinéma et de la littérature. La troisième et dernière partie sera celle de la rencontre avec les femmes perverses. Cette partie sera scindée en deux chapitres, l'un qui relatera le discours de la femme perverse, discours ponctué par des parenthèses interprétatives, et l'autre, s'axera sur une possible théorisation de la perversion féminine en se basant sur la parole de celle qui prône l'existence, son existence.

IV- Déploiement de la recherche :

Comme le sujet pervers échappe au cadre thérapeutique, nous avons décidé d'aller à la rencontre de la femme perverse, en sillonnant le monde de la nuit telle que les boites de striptease, les bars d'hôtesse etc. Nous avons également pensé à contacter des *escort-girls* spécialisé dans la domination, ou bien des soumises ou des dominatrice non vénales, ayant un site internet. Comme le sujet porte sur la perversion féminine, nous n'allons pas nous limiter qu'à une seule forme de perversion. Ainsi, il sera question d'une série de rencontres avec une dominatrice, une homosexuelle et une soumise, ceci afin d'approfondir notre élucidation de la question de la perversion féminine.

PREMIERE PARTIE

La femme perverse : Omniprésente mais nulle part

Introduction

Faisant fonction de prélude à notre sujet d'étude, cette première partie sera un préliminaire axé sur le féminin transgressif. Ce féminin redoutable qui nous acheminera vers l'élucidation de la perversion féminine occupera deux scènes. La première scène est celle d'avant la psychanalyse, c'est-à-dire celle qui oscillera entre mythe et réalité. Cela commencera par un envol des figures mythologiques dont la véracité de leur résonnance avec la perversion féminine sera soulignée. La mythologie c'est aussi un espace propice à l'exaltation imaginaire de tous ceux qui ont marqué l'histoire par leur ode à cet « ange du bizarre », dont la forme la plus magnifiée renvoie inéluctablement au féminin pervers. Ainsi, parallèlement à l'art, l'histoire de nos civilisations regorge de ces récits romanesques qui tracent le parcours de ces femmes phalliques, d'où l'importance de cet entrecroisement entre la fiction et la réalité. Le chevauchement de ces deux sphères atteint son paroxysme avec le personnage de la marquise de Merteuil, dont il sera question dans ce préambule. Laclos tranche et veut nous faire croire coûte que coûte que Valmont et la marquise ont réellement existé. La preuve ! Ces lettres qu'ils se sont échangées et dont il n'était d'abord qu'un simple récepteur. Mais en vain, les vociférations de Laclos ne font qu'alimenter le possible mariage de la fiction et de la réalité dans son accouchement de ce personnage féminin certes, mais machiavélique. Toutefois, et chose étonnante, la Marquise de Merteuil sera celle qui nous guidera au cœur de la version féminine du montage pervers. Cette première trouvaille clôtura la scène d'avant la psychanalyse, et nous amènera à la rencontre de la fameuse jeune homosexuelle de Freud. Si Anna O est la première hystérique, nous verrons que Sidonie Csillag est la première femme perverse de la psychanalyse.

A- Détour mythologique de la femme perverse

Mettre à contribution certains mythes constitue dans ce travail un retour à l'origine de ce qu'est l'être femme. Étant donné que le sujet traité porte sur la perversion au féminin, nous allons arpenter certaines figures mythologiques susceptibles de faire écho à un féminin mythique pervers, de par ses tendances transgressives. Les exemples ne manquent pas. Cela sera comme un envol qui partira de la déesse guerrière, et qui passera par les terribles Amazones , pour atterrir chez les Sirènes, la voix qui méduse. Dans la même optique, nous compléterons ce détour par un clin d'œil à la femme biblique.

I- Mythologique de la femme phallique :

I-1-ARTEMIS/ Diane : le féminin cruel :

Déesse de la chasse, Artémis est également connue pour sa cruauté et son impulsivité. Encore enfant, Artémis demanda à son père, « Zeus », l'éternel célibat, l'éternelle virginité, un arc et des flèches d'argent. Elle désirait vivre dans les bois et passer ses journées à chasser en compagnie des nymphes[1]. Elle était douée pour la chasse. Cette habilité, Artémis la déployait contre les animaux sauvages mais aussi contre les hommes. Prise souvent d'excès de colère, auxquels succédaient des attaques violentes et meurtrières, Artémis acquit la réputation de déesse farouche et terrifiante. Ce qui arriva à Niobé témoigne du dangereux court-circuitage de la pensée par la prévalence du passage à l'acte chez la déesse. En effet, Niobé, en rivalité avec sa mère, eu la prétention d'ôter le temple à cette dernière afin de le prodiguer à elle-même, sous prétexte, qu'elle a enfanté plus qu'elle. A ses propos, Artémis fut prise d'une rage extrême. Elle tira de son carquois ses flèches d'argent et sous les yeux de Niobé, elle tua ses enfants tandis que Niobé se transforma en pierre et seules ses larmes continuèrent de couler[2]. Cette légende révèle Artémis comme étant cruelle, certes, mais elle demeure une défenseuse de la justice, puisque la déesse a agi ainsi pour rendre justice à la mère de Niobé. Et pourtant, d'autres mythes trahissent l'aspect justicier des attaques d'Artémis. Ces mythes la décrivent plutôt comme étant une passionnée de la cruauté.

1. M. Beck, *Petit dictionnaire de la mythologie*, Paris, éd G.P, 1985, p. 23.
2. Ibid., p. 24.

Talentueuse, Artémis déploie son talent contre l'autre afin de lui nuire. L'épisode qui a eu comme victime « Actéon » pointe l'hypertrophie narcissique de la déesse. A cet égard, lorsqu'Actéon prétendit qu'il était meilleur qu'elle, elle le métamorphosa en cerf puis le fit dévorer par ses cinquante chiens[3]. Artémis a la vengeance comme devise. Elle se mêle à des conflits qui ont lieu entre deux protagonistes, et une fois qu'elle a choisi son camp, elle venge celui qu'elle perçoit comme victime. Ainsi lorsque Narcisse se montra indifférent à la mort d'Amenas devant sa porte, Artémis « le vengea décrétant qu'il serait désormais amoureux sans pouvoir assouvir ses désirs. C'est ainsi qu'il s'éprit de son reflet en se regardant dans l'eau »[4]. La sauvagerie de sa vengeance fait valoir ce que symbolise Artémis. Elle était la déesse de l'enfance et c'est à elle qu'on attribue la mort des femmes. Redoutable, la déesse annonçait les épidémies, la mort soudaine et foudroyante.

Proche des amazones, Artémis prônait « le self suffisant » féminin. Son maniement des armes et l'acharnement avec lequel elle acheva ses ennemis lui ont prodigué le surnom de la « masculine Artémis ». En effet, comme l'indique Dommermuth-Gudrich : « Elle sait se défendre de toute avance masculine, par la force si besoin est. Autour d'elle, les dieux de l'Olympe jouent leur rôle, comme dans les romans : Zeus est un père autoritaire ; Héra si souvent trompée, est une mère dévorée de jalousie ; Aphrodite, l'ainée des enfants, est mariée, mais tombe souvent amoureuse ; la petite dernière, Diane, ne peut supporter les hommes et l'idée du mariage lui fait horreur. »[5] La mère trompée est vengée par Artémis. Cependant, sa revendication d'avoir une beauté supérieure à toutes les autres déesses ne cessa jamais, et gare à celle ou à celui qui remet en doute sa beauté. A cet égard « Chioné » succomba à la flèche mortelle d'Artémis, après avoir déclaré que sa beauté était supérieure à la déesse. La légende atteste que par ses attaques foudroyantes, la déesse diffusa la crainte. Ses attaques sont parfois sans mobile apparent. Une autre version de la confrontation entre Artémis et Actéon témoigne de l'ardeur des coups de la déesse. En effet Actéon « était un jeune chasseur. Alors qu'il poursuivit un cerf avec sa meute. Il fut pris d'une soif subite. Apercevant une fontaine, il s'approcha de celle-ci afin de boire. Mais, au moment où il se penchait pour se rafraîchir, il vit la déesse qui, ayant ôté sa tunique, s'apprêtait à se baigner. Actéon n'avait pas cherché à surprendre Artémis et Artémis le savait. Malgré cela, elle jeta avec colère quelques gouttes d'eau au visage du jeune homme. Aussitôt, il se transforma en cerf. Les chiens de sa

3. R.-J. Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique grecque*, Paris, éd Dervy, 2007, p. 89.
4. Ibid., p. 89.
5. G. Dommermuth-Gudrich, « Diane, jeune chasseresse », *Mythes : Les plus célèbres mythes de l'Antiquité*, Paris, éd de la Martinière, 2004, p. 80.

meute, ne reconnaissant pas leur maître, crurent que c'était la proie qu'ils poursuivaient un instant auparavant. Alors ils s'élancèrent et le dévorèrent sous le regard cruel et satisfait de la déesse »[6]. Ainsi le mythe « Artémis » fait valoir une figure de la femme castratrice, méprisant le mariage et défiant la supériorité physique de l'homme au point comme le rapporte Dommermuth-Gudrich qu'« elle est toujours accompagnée d'une suite de Nymphes, et malheur à celle qui ne respecte pas les règles du groupe en se laissant séduire par un représentant du sexe opposé ! Le cas le plus célèbre est celui de Callisto, qui attend un bébé de Zeus. En se déshabillant pour aller se baigner avec ses compagnes, elle révèle sa grossesse. Artémis la répudie à grands bruits et Héra, jalouse, la transforme en ourse »[7]. Alliée des Amazones, Artémis est une féministe avérée. Elle finit par fonder sa propre cité. Comme le souligne Chesler ce que la déesse créa « n'avait rien de semblable à ce que le monde avait connu. Chaque femme y était un soldat et une mère ; le mariage y était méprisé »[8]. Artémis était autant redoutée qu'adulée. Elle eut beaucoup de maîtresses qu'elle avait pris sous son aile et à qui elle leur avait transmis son savoir, afin de rendre universel le culte de la femme « chasseresse ». Elle a noué une amitié avec Orion, un homme, lui-même grand chasseur, mais dès que le jeune homme s'est énamouré d'elle, Artémis le tua sans hésitation. Toutefois, comme le rapporte Dommermuth-Gudrich : « Une histoire, plus romantique, raconte que Diane tombe sérieusement amoureuse d'Orion et qu'Apollon se sent alors obligé d'intervenir. Il lance un défi à sa sœur : lui montrant un point très loin sur la mer, il affirme douter qu'elle puisse l'atteindre de sa flèche. Elle réussit, bien sûr, sans problème, mais c'est la tête d'Orion, qui était justement en train de se baigner, que sa flèche a transpercée. Tandis que l'on ramène le corps de son bien-aimé sur le rivage, Diane, effondrée de tristesse lui rend un ultime hommage : elle l'installe dans les cieux et, de nos jours encore, on peut voir briller cette constellation…Ce qui ne fait que confirmer cette version »[9]. L'Artémis redoutable mais qui est capable de faire preuve de sensibilité et de tomber amoureuse est un fantasme qui a inspiré l'écrivain Heine. D'ores et déjà, Heine perçoit chez Artémis le refus de l'homme comme un refus du féminin. Ainsi, il inventa une nouvelle Diane qui contrairement à la chasseresse bien déterminée va succomber à l'amour et renouer avec sa féminité. Entre mythe et fiction et tout en demeurant fidèle à l'air glorieux de Diane, Heine nous fait découvrir une Diane qui amoureuse, finit par ôter son masque de guerrière et succomber aux délices de l'amour*.

---

6. M. Beck, *Petit dictionnaire de la mythologie*, op. cit., p. 24-25.
7. G. Dommermuth-Gudrich, « Diane, jeune chasseresse », *Mythes : Les plus célèbres mythes de l'Antiquité*, op. cit., p. 80-81.
8. P. Chesler, « Déméter Revue: une introduction », *Les femmes et la folie*, Paris, éd Payot, 1979, p. 14.
9. G. Dommermuth-Gudrich, « Diane, jeune chasseresse », *Mythes : Les plus célèbres mythes de l'Antiquité*, op. cit., p. 81.

* Heine Heinrich, « La déesse Diane », In *Ecrits mythologiques*, Paris, Les Editions du Cerf, 2004. Heine présente la déesse dans son aspect farouche et redoutable habituel, mais il a imaginé l'envers de la réalité du mythe. Il a opéré le passage d'Artémis qui tue à celui d'Artémis qui renonce, par amour pour un chevalier, à ses pulsions meurtrières. Par amour, elle choisit la vie.

Toutefois, cette fiction nous éloigne de l'essence invincible du personnage mythique. Ainsi, afin de ne pas s'écarter de l'équation Artémis-transgression, le récit de Pierre Klossowski qui relate surtout la rencontre mortifère entre Actéon et la déesse, nous permet de sonder avec plus de profondeur la caractéristique démoniaque d'Artémis. En effet d'après Klossowski, l'imposture de Diane est due indéniablement à se double nature «meurtrière et lumineuse, ou plutôt : lumineuse parce que meurtrière. Son double état : infécondée, mais fécondable, ou plutôt fécondante parce que qu'infécondée. Un état d'intégrité basée sur la mort de la virilité extérieure –cette dernière étant suspendue comme une menace sur son immortelle intégrité : et la perte de la virginité figurant ici la mort au sein même de l'être incorruptible. Elle-même, vierge, agissant cependant comme principe fécondant : car la virilité qu'elle frappe à l'extérieur, renaît au-dedans d'elle-même comme principe de vie au sein de la mort : ou comme principe de mort au sein de l'être »[10]. Artémis dotée de cette double nature, une arme encore plus redoutable que les flèches d'argent, est la cause de la malédiction d'Actéon. Ce dernier en voyant une face de la nature de la déesse, la face qui ne doit pas être vue, a été happé par la féminité de ce corps. Un corps qui, en contradiction avec sa beauté, est destiné à la chasse. Actéon subjugué par le spectacle du bain de Diane, a oublié la face « chasseresse » de la déesse. Hypnotisé, Actéon, par son regard désirant, a souillé Artémis. La redoutable chasseresse chaste s'est ravalée par le regard d'Actéon à un simple objet sexuel. Ce dont la déesse a horreur, le féminin, a émergé dans le regard bouillonnant d'Actéon. D'ores et déjà le gage de la force de cette déesse découle de cette double nature. Et voir dans le regard de celui qui voit, à savoir Actéon, que la nature complexe de Diane est ravalée à une seule face, de surcroît la face qui indépendamment de l'autre n'a plus de sens, ne fait plus opérer l'imposture, le mirage. Ce regard est une atteinte grave à la particularité de la déesse, à « sa marque de fabrique ». En effet, « en quoi cette intégrité coïncidait-elle avec celle de sa nature virginale, répondait-elle à sa chasteté ? Pourquoi se refusait-elle aux émotions qui animent l'univers ? Que cachait-elle, aux dieux comme aux mortels, éternellement son autre face ? Actéon ne comprenait justement pas que l'intégrité de l'univers pût dépendre d'une divinité *simple*, ni qu'une divinité féminine, exclusive de toute divinité virile, s'exprimât dans la simplicité d'une nature *fermée*, se suffisant à elle-même, trouvant dans la chasteté la plénitude de son essence. Déesse, au-delà du destin, à laquelle nul mortel ne pût, au gré du destin, prétendre de s'unir »[11]. La remise en cause de l'impénétrabilité de la déesse est ce qui ne doit

10. P. Klossowski, « L'arc d'argent et l'Arbre de Diane », *Le bain de Diane*, Paris, éd Gallimard, 1980, p. 23-24.
11. Ibid., p. 18.

pas être remis en cause. Cette double nature est ce qui garantit à la déesse son invincibilité. Diane rencontre le regard « salivant » d'Actéon, elle lui ôta sa masculinité, mais aussi son humanité et le transforma en un animal. Ce regard dénote pour Diane la bestialité, alors elle le change en cerf. Le désir qui lui fait miroiter sa féminité est insupportable. Indéniablement, le fait de prendre en flagrant délit Actéon est gage d'une immense jouissance. Ainsi après qu'elle l'ait transformé en cerf, elle profère des paroles sur un ton provocateur, qui pointe son invincibilité jouissive : « Raconte maintenant que tu m'as vue ayant déposé mon voile -si tu le peux, libre à toi ! La provocation : Va donc le dire - va décrire la nudité de Diane - va décrire mes appas - c'est là sans doute ce que tu attends, ce que tes semblables aimeraient savoir ! L'ironie : Si tu le peux, libre à toi ! »[12] La castratrice Artémis a eu le dernier mot, nul ne peut la réduire à cette féminité qu'elle voile et qu'elle étouffe sous son armure de guerrière. Dans les diverses légendes qui entourent le mythe d'Artémis reviennent les mêmes thèmes : Vengeance, mort sanglante, cruauté, supériorité arrogante. Elle est cruelle mais vénérée par tous. Ces attributs, bien répandus chez les figures mythologiques masculines, ont valu à Artémis le surnom de « la masculine Artémis ». D'emblée cette nomination pointe le ratage du procès qui mène vers le féminin. Mieux encore, Artémis répudie le féminin.

Etant une déesse occupant plusieurs fonctions qui régissent le quotidien de la cité, elle occupe aussi dans le champ qui nous intéresse, qui est celui de la psychanalyse, une fonction primordiale. En effet, et comme le développe Macary-Garipuy, Artémis est un agent de castration, elle occupe la fonction du « Père réel ». D'ores et déjà elle punit celui qui s'aventure à aller au-delà de sa loi. Elle induit de l'angoisse chez les autres, elle les divise et en sort triomphante. Ce père réel est ancré dans l'imaginaire comme le souligne Macary-Garipuy : « La loi symbolique s'adosse à un imaginaire que la déesse rend vibrant des bruissements de l'horreur »[13]. Un autre élément important, est la fixation de la déesse dans l'enfance qui amène les enfants à lui offrir leurs poupées. Cette glorification de l'enfance va de pair avec le débordement pulsionnel de la déesse. Sa sauvagerie, son goût du sang et du châtiment la mettent hors de la loi, de l'ordre qui régit la civilisation mythologique. L'analyse de Macary-Garipuy du mythe nous dit que « la déesse est aussi et en même temps une figure de la jouissance dans ce qu'elle a de pulsionnel. Artémis est celle qui s'est soustraite de la castration ; elle n'en est pas passée par les rites de passage –qui lui sont pourtant dédiés- qui

12. Ibid., p. 81.
13. P. Macary-Garipuy, « Du bain de Diane à Artémis l'ensauvagée », in *Psychanalyse*, n° 3, 2005, p. 50. www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=PSY_003_0033

transforment les cavales furieuses en femmes à marier. Elle est restée pouliche impétueuse, imprégnée du trop vivant de la pulsion »[14]. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait fondé sa propre cité, une cité régie par la loi de la déesse. Une cité qui prône la loi du plus fort sur le plus faible. D'ores et déjà « *l'eschatia »* -domaine de chasse-, est à la base exclusivement masculin, et il est l'antipode du mariage. Artémis a fait de son domaine un centre de formation des jeunes, un rite de passage de l'enfance à l'âge adulte. De ce domaine, les filles ne connaissent que les alentours. Artémis -bien que femme anatomiquement-, est la souveraine de ce domaine. Nous entrevoyons par là sa surpuissance et son positionnement en « surhomme ». En effet c'est Artémis qui nomme celui qui est homme et celui qui ne l'est pas encore, en faisant passer à ces enfants divers tests d'endurance et d'initiation à la guerre. Dans les diverses versions du mythe de la déesse, retentit un aspect qui rend compte du pulsionnel trop vivant de la déesse. En effet, la jouissance auto-érotique est au cœur du récit qu'on fait de la Diane. Ayant acquis le savoir des armes, en occurrence la chasse, Artémis passe à l'acte, à défaut de parole. Ainsi elle inventa une cité à son image, un territoire dédié uniquement au passage à l'acte –la chasse et la guerre-. C'est pourquoi l'autoérotisme de la déesse peut faire valoir un piège, le piège de la capture narcissique. Tout comme le souligne Lacan : « La limite très précise que la capture narcissique introduit quant à ce qui peut s'investir dans l'objet, pour autant que le phallus reste, lui, investi auto-érotiquement. »[15] Sa toute-puissance, aux assises imaginaires, complique son insertion dans le symbolique. La seule issue c'est la transgression. Mais Artémis n'était pas la seule à se dérober à l'institution du mariage et aux ballades dans les bois, à faire la sourde oreille à l'amour et au doux son de la poésie. Il y en avait d'autres, dont le récit du mythe qui a dépassé le mythe, puisqu'elles sont réelles, constitue en lui-même une interrogation. Ces femmes qui ne s'interrogent pas mais qui nous font interroger sont les Amazones.

I-2-Les Amazones : le féminin en furie :

Les Amazones, « cauchemar mythologique »[16], ont la guerre comme passion. Disciples d'Artémis, les Amazones vivaient de combats, elles étaient toujours casquées et vêtues d'armures. Caractéristique majeure de ces femmes, c'est qu'elles se gouvernaient seules. L'homme n'est appelé que pour la fonction de la copulation en vue de la reproduction.

14. Ibid., p. 52.
15. J. Lacan(1962), « L'angoisse dans le filet des signifiants », *L'angoisse : le séminaire livre X : 1962-1963*, Paris, éd Seuil, 2004, p. 19.
16. Ph. Chesler, « La psychologie de la femme : passé, présent et avenir », *Les femmes et la folie*, op. cit., p. 244.

Sa convocation est mécanique. Autre caractéristique, les amazones se brûlaient le sein droit afin d'être plus habile au combat. D'ores et déjà l'étymologie de leur nom signifie en grec celles qui n'ont pas de sein. Cette amputation du sein, les Amazones la pratiquaient sur leur enfant du sexe féminin. De leur union purement fonctionnelle avec des hommes, les amazones ne gardaient que les filles, les enfants du sexe masculin étaient envoyés à leur père. Une autre version avance que les Amazones « avaient l'habitude de tuer les enfants mâles ou de les remettre à des peuples qui les répartissaient dans leurs familles »[17]. Comme la société Amazone est dirigée par des reines, tel que « Antiopé », « hippolyté » et « Mélanippé », l'adage de cette société repose sur les caractéristiques féminines telles que la justice et l'harmonie. Seuls les hommes, lorsqu'ils sont autorisés à rester, sont sujets aux tâches les plus dégradantes. En effet, c'est le mépris de l'homme que les Amazones mettent en acte. Ainsi, et comme la remarque Helen Diner (1971), citée par Chesler : « La forme la plus modérée de l'aversion des Amazones pour les hommes leur permettait une brève étreinte avec leur voisins mâles à chaque printemps. Les enfants femelles étaient gardées et les enfants mâles envoyés à leurs pères éloignés. Mais dans les modes les plus durs d'administration, les bébés n'étaient pas renvoyés : ils étaient estropiés et rendus à jamais inoffensifs par la torsion d'une main et le déboîtement d'une hanche. Esclaves-infirmes méprisés, ils ne faisaient l'objet d'aucune approche érotique des Amazones et étaient utilisés par celle-ci pour élever les enfants, tisser la laine et accomplir les travaux domestiques. »[18] Les Amazones signent le vouloir d'une communauté faite par les femmes guerrières, et dédiée aux seules femmes actives, celles qui ont le combat comme devise. Ce qui rend les Amazones redoutables aux yeux des grecs, c'est la menace qu'elles prônent sur l'ordre patriarcal -le nom du père-, de leur société. Tout comme l'avance Dommermuth-Gudrich : « Elles castrent purement et simplement les pères qui tentent de franchir la frontière, afin de rester entre elles, entre femmes »[19]. Les sociétés matriarcales, tels que les Amazones africaines « les Gorgnes », sont la monstration de la préservation du mythe des Amazones. Ainsi les Amazones oscillent entre mythe et réalité, comme en témoigne les divers récits de voyageurs ayant rencontré les Amazones. L'un des récits rapporté par Alain Bertrand remonte au VIIIe siècle, et témoigne de ce rapprochement patent entre le mythe et le fonctionnement des sociétés matriarcales. Ainsi « à la mort de la princesse Libusse, la lignée matrilinéaire se trouva contestée par le frère de la défunte qui voulait lui succéder. Wlasta, jeune femme d'une force et d'une adresse

17. R.-J. Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique grecque*, op. cit., p. 48.
18. Ph. Chesler, « La psychologie de la femme : passé, présent et avenir », *Les femmes et la folie*, op. cit., p. 240.
19. G. Dommermuth-Gudrich, « Diane, jeune chasseresse », *Mythes : Les plus célèbres mythes de l'Antiquité*, op.cit., p. 34.

rare, qui avait été placée par Libusse à la tête de sa garde féminine, se révolta et décide avec ses compagnes de prendre le pouvoir…Elle publia un code dont les trois derniers articles statuaient qu'il était défendu aux hommes de porter les armes sous peine de mort, qu'ils ne pourraient aller à cheval que les jambes jointes et pendantes sur le côté gauche du cheval, que celui qui oserait monter autrement serait puni de mort, que les hommes, à quelque classe qu'il puissent appartenir, devaient conduire la charrue et faire tous les travaux, tandis que les femmes, combattraient pour eux »[20]. Chez les Amazones il pourrait s'agir d'un rapt du phallus de l'homme, et de l'attribution de ce phallus à elle-même. Il pourrait être question d'un renversement de l'homme qui « n'est pas sans l'avoir », et de la femme qui « est sans l'avoir », aboutissant ainsi à l'homme qui « est sans l'avoir », et la femme « qui n'est pas sans l'avoir ». Le rabaissement continu de l'homme est conjoint à son instrumentalisation. Sa fonction est fonctionnelle, tout comme la banque de sperme de nos jours. En effet l'homme n'est convoqué que pour la reproduction. Cette convocation circonscrite est l'emblème de la castration agie des Amazones sur l'homme. La rédaction et la publication d'un code afin d'écarter l'homme de toute participation au règne des Amazones, pourrait faire valoir une mise en acte de la mise à mort de l'homme « qui l'a ». Ainsi cette répudiation de l'homme est tributaire de l'incessante mise à mort de toute la question de la différence des sexes, qui devient obsolète. D'ores et déjà, le fait de tuer les enfants de sexe masculin pourrait témoigner de cette mise à mort de l'homme certes, mais non du masculin. En effet le féminin que les Amazones prônent et réalisent, c'est un féminin masculin. Elles font la guerre, elles ont le pouvoir, elles chassent, elles sont indépendantes, et elles sont mères. Elles sont dans le « tout phallique ». Nulle trace d'évanouissement, nul trace de jouissance supplémentaire. La masculinité des Amazones se lit ouvertement sur leur physionomie, et sur l'expression de leur corps. D'ailleurs c'est ce qui, entre autres, leur a valu la désignation de cauchemar mythologique. Dans la même trame, d'autres figures mythologiques, d'une beauté suprême, d'après certaines versions du mythe, sonne plutôt comme une douce berceuse, mais cette berceuse n'est qu'un appât qui introduit le cauchemar.

I-3-Les Sirènes : le féminin ensorceleur :

Les sirènes sont celles qui « font mourir »(21), ou plus clairement, comme l'avance

20. A. Bertrand, A.-M. Du Bocage, M.-A. Du Bocage et al, « Introduction », *Les Amazones : Tragédie en cinq actes*, Michigan, éd Indigo et côté-femmes, 2006, p. 13.
21. R.-J. Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique grecque*, op. cit., p. 565.

Oniens cité par Iriarte, les sirènes sont celles « qui enchaînent »[22], ce sont des « lieuses »[23]. L'odyssée d'Homère relate la rencontre d'Ulysse avec ces créatures mi-femme et mi-oiseau. D'ores et déjà la déesse Circé prévient Ulysse du charme mortifère des sirènes, et elle lui dit :« Elles charment tous les mortels qui les approchent…Avec leur chant mélodieux les sirènes charment…Passe sans t'arrêter ! Mais péris de la cire à la douceur de miel et de tes compagnons, bouche les deux oreilles que pas un deux n'entende ; toi seul, dans le croiseur, écoute, si tu veux ! Mais, pieds et mains liés, debout sur l'emplanture, fais toi fixer au mât pour goûter le plaisir d'entendre la voix des sirènes. »[24] Ainsi, on saisit que le charme ensorceleur de ces créatures réside dans leur chant. Au moyen de cette arme vocale, les sirènes font succomber chaque marin rencontré. Ulysse –unique vainqueur du périple des sirènes-, a failli lui aussi y périr. Aux appels, ou plutôt aux « invocations » des sirènes, Ulysse ensorcelé, happé par le chant des sirènes, tente de se délier et de se vouer ainsi à la mort. D'emblée la jouissance que les Sirènes induisent par leur chant est mortifère. Leur chant invoque la « chose » et fait oublier la réalité. Tout comme le remarque Dommermuth-Gudrich : « Nul ne peut résister à ce chant qui murmure ce que tout un chacun aimerait savoir sur l'avenir. Cette musique a le pouvoir de faire oublier le passé et de transporter hors du temps et de l'espace quiconque l'entend, éveillant en lui une soif inextinguible d'inconnu. »[25] Cet envoutement musical diffuse une surdose de jouissance. Une jouissance qui ne peut se solder que par la mort. Face à cette jouissance absolue, le grand Ulysse « implore ses compagnons de le délier. Mais plus il insiste, plus ces derniers s'acharnent à resserrer ses attaches »[26]. Les sirènes le méduse en l'invitant à un retour au giron maternel, et en lui promettant le savoir absolu : « Viens Ulysse, viens, héros fameux, toi la gloire des Achéens ; arrête ici ton navire et prête l'oreille à nos accents. Jamais aucun mortel n'a paru devant ce rivage sans avoir écouté les harmonieux concerts qui s'échappent de nos lèvres. Toujours celui qui a quitté notre plage s'en retourne charmé dans sa patrie et riche de nouvelles connaissances. Nous savons tout ce que, dans les vastes plaines d'Ilion, les Achéens et les Troyens ont souffert par la volonté des dieux. Nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre féconde »[27]. Tentatrices, usant à merveille de leurs talents, elles ont la capacité de rendre l'autre fou. Tout comme le relève Vives : « Ce que véhiculent ces voix est une promesse de jouissance. Elles remettent le sujet en rapport avec un temps d'avant la loi…Devenant réelle,

22. A. Iriarte, « Le chant miroir des sirènes », *In Métis : Anthropologie des mondes grecs anciens*, Vol 8, n° 1-2, 1993, p. 152.
23. Ibid., p. 152.
24. Homère, « Chant XII », *L'Odyssée*, Paris, éd l'école des loisirs, 1988, p. 37-47.
25. G. Dommermuth-Gudrich, « Diane, jeune chasseresse », *Mythes : Les plus célèbres mythes de l'Antiquité*, op.cit., p. 34.
26. M. Mc Loughlin, « Joyce et les Sirènes », in *Essaim*, N° 9, Paris, éd Eres, 2009, p. 185.
27. Homère « Chant XII », *L'Odyssée*, op. cit., p. 184.

proche du cri, elle hurle à qui veut l'entendre « Jouis, nous te l'ordonnons ! Que rien ne t'arrête ! à toi le savoir absolu ! ». »[28] Il y a donc chez les sirènes un air d'inquiétante étrangeté. Elles invoquent le réel et de surcroit elles promettent de le rendre possible, ce réel impossible. C'est cette rencontre des marins avec ce réel vif qui leur fait perdre la boussole jusqu'à la vraie mort. Tzveten Todorov cité par Rétif avance : « Le chant des sirènes est cette poésie qui doit disparaître pour qu'il y ait vie, et cette réalité qui doit mourir pour que naisse la littérature »[29]. En effet ce passage de la poésie à la littérature, est ce passage de la lettre à la grammaire, le passage du réel au symbolique, le passage du pur son à la parole. Ainsi on peut avancer qu'Ulysse a échappé bel à un retour définitif et mortifère –puisque c'est un retour qui se solde par la mort-, au ravage maternel tout puissant. Les Sirènes, « femme oiseaux » certes, mais femmes puisqu'elles prônent leur « indiscutable féminité »[30], en s'adonnant au jeu de séduction. En effet Iriarte rapporte : « Lorsque aucun marin ne navigue près de leur rivage, elles sont représentées se délectant de leur propre contemplation. La Sirène apparaît béate devant son miroir en essayant un collier…L'un des paradigmes de la vanité féminine »[31]. Ainsi leur féminité sensuelle, sorte de mascarade, aiguise leur voix, véritable appât, avec laquelle elles enchainent leurs proies. Elles sont hors symbolique, hors la loi, et certains disent à l'instar de Mc Loughlin « elles sont hors sexe »[32], mais « puisqu'elle n'a pas de sexe, elle devient sexe »[33]. A cet égard, les sirènes peuvent être l'emblème de ce qui fait la femme « continent noir ». De même Mc Loughlin souligne : « L'absence de ses organes sexuels ne fait d'elle qu'une incarnation de la sexualité féminine : mystérieuse, dangereuse, séduisante. Son pouvoir tient non à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas. »[34]

La mythologie est un jaillissement du réel, c'est le mot pur. C'est pourquoi ce survol de ces figures féminines mythologiques constitue un éclairage sur d'une part, la complexité du processus de l'avènement du féminin et d'autre part, du rapport intimiste entre féminin et transgression. Ce féminin transgressif marque l'avènement des religions monothéistes. En effet le péché originel n'est qu'une invention féminine. Ainsi Eve l'a voulu, le défendu, et elle l'a eu. En passant à l'acte, elle en a goûté, tout comme Lilith.

---

28. J.-M. Vives, « Pour introduire la question de la pulsion invocante », URL : http://www.insistance.org/news/42/72/Pulsion-invocante-et-destins-de-la-voix/d,detail_article.html, n. p.
29. F. Rétif, « Cette beauté qui tue. Le beau et le mythe des sirènes », in *Germanica,* [En ligne], 37 | 2005, mis en ligne le 07 janvier 2010, URL : http://germanica.revues.org/453.
30. A. Iriarte, « Le chant miroir des sirènes », *In Métis : Anthropologie des mondes grecs anciens*, op. cit., p. 150.
31. Ibid., p. 150.
32. M. Mc Loughlin, « Joyce et les Sirènes », in *Essaim*, op. cit., p. 185.
33. Ibid., p. 190.
34. Ibid., p. 190.

II-Eve et Lilith : le féminin pécheur :

Dieu ne s'est jamais adressé directement à Eve. Il a créé la femme afin de tenir compagnie à l'homme, l'homme que Dieu a nommé Adam. La femme s'est jointe à Adam afin de faire rempart à sa solitude. Tout comme l'avance Assoun : « Elle est seconde de l'homme, le « deuxième sexe », et la troisième du couple Homme-Dieu. »[35] De ce qui vient d'être dit ressort la défaillance originelle du nom du père, et ici avec un P -Dieu-, chez la femme. Comme réponse à cette défaillance vient la transgression, menée par une femme, la toute première, Eve. D'ores et déjà Freud a bien soulevé le rapport plus lâche que la femme entretient avec le surmoi. Ce dérobement aux exigences du surmoi s'explique, et comme l'a bien démontré Freud, par son rapport plus lâche que celui de l'homme aux enjeux de la castration et de l'Œdipe : « Ces traits de caractère que l'on a de tout temps critiqués et reprochés à la femme : le fait qu'elle fait preuve d'un moindre sentiment de la justice que l'homme, d'un penchant moindre à se soumettre aux grandes nécessités de l'existence, qu'elle se laisse plus souvent que lui guider dans ses décisions par ses sentiments de tendresse et d'hostilité, la modification de la formation du surmoi en est une raison suffisante »[36]. La transgression de l'interdit au moyen du passage à l'acte, comme il se présente chez Eve, pourrait donc être en corrélation avec l'insatisfaction, la frustration de cette dernière, et sa non soumission à cette position inférieure que Dieu lui a prodiguée. Dieu ne l'a pas nommée, en revanche Dieu a nommé Adam. Elle est parlée par l'homme, elle est portée par lui, puisqu'elle est une partie de ses organes. Ainsi comme le remarque Assoun, la femme dans sa rencontre du serpent expérimente la parole, la sienne, et « d'objet du désir adamique, elle a accédé à la forme du plaisir qui émane de sa propre parole, ce qui a sans doute à voir avec le mode de jouissance de soi de la femme »[37]. Séduction et tentation permettront à Eve de goûter à l'interdit, et dans la même mouvance ils lui ont permis de corrompre et de pervertir Adam. Eve amena Adam à la transgression, il est son complice dans le péché originel. Le passage à l'acte d'Eve n'est pas une simple provocation de Dieu afin que celui-ci la regarde, il est aussi un moyen de s'élever de cette position inférieure. C'est une révolte contre la position féminine et une revendication d'un autre féminin. En effet ce qu'Eve vise en goûtant à l'arbre de la connaissance, c'est le savoir absolu. Cet arbre porte en lui les insignes « de ce qui ne doit pas être su ». Comme le relate Roux : « Le serpent dit à Eve : « Dieu sait que le jour où

35. P.-L. Assoun, «Conclusion », *Freud et la femme*, Paris, éd Payot et Rivages, 2003, p. 283.
36. S. Freud (1925), « Quelques conséquences psychique de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 131.
37. P.-L Assoun, «Conclusion », *Freud et la femme*, op. cit., p. 287.

vous mangerez de ce fruit vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal…La femme vit que l'arbre était précieux pour ouvrir l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle donna aussi à son mari et il en mangea. »[38] Il en ressort de ceci, que c'est le « vouloir savoir » qui avait incité Eve à la transgression. Eve avait comme projet de rehausser son sexe, et de changer par la même occasion la destinée peu gratifiante du féminin. La sanction fatale prononcée par Dieu ruina les aspirations de la Eve « sauveuse du féminin ». La femme, ordonna Dieu, vivra sous la domination de l'homme : « Je vais multiplier tes souffrances et tes grossesses. C'est dans la souffrance que tu enfanteras tes fils. Ton élan sera vers ton mari et, lui, il te dominera. »[39]

Ainsi dans les textes religieux des trois religions monothéistes, Dieu s'adressa exclusivement à l'homme. Roux remarque : « Comme si la femme, possession de l'homme, n'avait pas à recevoir d'ordre directement de Dieu. »[40] Une fois chassée du paradis, Eve dans le filet des signifiants de la loi symbolique fait l'expérience de la culpabilité, renonce à la jouissance absolue, et entre dans la dialectique de l'être et de l'avoir. L'instance surmoïque s'est instaurée, de façon moins « indépendante » chez la femme, comme le souligne Freud, de ses origines affectives. Les origines affectives de la femme ne sont-elles pas imprégnées peu ou prou du péché originel ? D'emblée le péché originel met en exergue le couple féminin-transgression. Le féminin transgressif s'enracine aussi dans les légendes mystiques juives. En effet Lilith en se positionnant en surhomme, a transgressé la parole de Dieu. Ainsi selon l'écrit kabbalistique du rabbin Ben Sirah, rapporté par Shaeffer : « Lilith aurait été créée à l'égal d'Adam. Mais ils se querellèrent. Adam lui dit : « je ne me coucherai pas sous toi, mais seulement au-dessus de toi. Tu es faite pour être dessous, parce que je te suis supérieur. » Lilith répondit : « je ne me coucherai pas sous toi mais sur toi. Nous sommes égaux, nous avons été créés de la même terre. » Aucun des deux ne voulut céder. Lilith invoque alors le nom de l'éternel, des ailes lui poussent, et elle abandonne Adam et l'Eden. Devant les plaintes d'Adam, Dieu envoie trois anges convaincre Lilith de revenir ; elle refuse. »[41]

Lilith impose un féminin qui dépasse le masculin. Elle est plutôt dans un refus de ce qui est l'être femme. Elle s'obstine dans sa propre conception du féminin qui ne solde que par le refus du « pas tout », marque de l'être femme. Il n'y a pas de place pour les compromis chez Lilith. Elle se dérobe à l'appel, à la parole de Dieu, afin de faire exister la femme telle qu'elle l'entend. De même Shaeffer souligne : « Lilith est donc la vraie première transgressive, aussi

38. J.-P. Roux, « La femme de la Bible et celle du Coran », *La femme dans l'histoire et les mythes*, Paris, éd Fayard, 2004, p. 129.
39. Ibid., p.129.
40. Ibid., p.131.
41. J. Schaeffer, « Eve ou Lilith ? Les transgressives », *Transgression*, Paris, éd PUF, 2009, p. 86.

bien des interdits que des tabous : celle qui résiste, qui dit non autant à la position que lui propose l'homme dans leur couple, qu'à la tentative de réconciliation de Dieu lui ordonnant de se plier au désir de l'homme. On peut comprendre qu'elle ne puisse être l'épouse de l'homme, dans la culture judéo-chrétienne. »[42] Dans les livres fondamentaux de la tradition juive, Lilith est renvoyée à occuper la fonction d'un agent démoniaque, celui de dévoreuse d'enfants. Tout comme le rapporte Bril : « On comprendra que toutes précautions soient prises vis-à-vis d'un personnage aussi funeste. Aussi est-il de pratiques courantes de protéger femmes en couches et nouveau-nées par des amulettes qui seront fixées aux quatre murs de la chambre ou au-dessus du lit. »[43] Redoutable et démoniaque, « elle s'attaque aussi aux hommes qu'elle provoque à de maléfiques et criminels rapports. Lilith est par excellence la profanatrice de la semence humaine »[44]. Lilith, la première Eve, refusant tout compromis, s'était noircie par sa toute-puissance maléfique. Tandis qu'Eve, réprimandée par Dieu du paradis, s'était plus ou moins accommodée avec les enjeux du symbolique. Enjeux majeurs circulés par ce que la culture veut de la femme.

Néanmoins, l'essence transgressive du féminin ne peut être endiguée totalement par la culture et l'éducation. Le devenir femme est une série d'embûche dont parfois la seule issue est un retour au féminin mythique, transgressif. En effet, dans ce qui va suivre, nous arpenterons certaines figures féminines qui ont marqué l'histoire. Elles sont dites exceptionnelles, fatales, phalliques, folles… et pourtant dans l'imaginaire, elles sont incessamment apparentées à la sorcière. Il sera aussi question de la perversion féminine à travers le discours de la psychiatrie classique. Ce discours scientifique, et donc plus rigoureux que celui qui le précède, saura nous amener au cœur de la parole de la femme dont la sexualité est aberrante.

42. Ibid., p. 86-87.
43. J. Bril, « La Lilith juive », *Lilith ou la mère obscure*, Paris, éd Payot, 1981, p. 64.
44. Ibid., p. 66.

B-Historique du féminin pervers

Dans cette parenthèse rétrograde, nous allons nous pencher dans un premier temps sur le féminin indomptable, souvent apparenté à la sorcière. Indéniablement la femme sorcière a marqué l'histoire, et a suscité ce mépris du féminin qu'il fallait chasser, voire « brûler au bucher ». Si la sorcière ou l'empoisonneuse, ou toute autre figure du féminin maléfique, offre une lecture de la femme psychotique plus que celle de la femme perverse, il n'en demeure pas moins que « cet obscur objet du désir » qui est la femme fatale, ou encore la femme phallique, a comme ancrage cette référence au diabolique et à l'endiablé. D'emblée la femme assimilée à la sorcière, recouvre le féminin qui ensorcelle l'autre, et donc qui divise l'autre. Ensuite, en deuxième partie, il sera question d'un temps plus avancé, au cours duquel le féminin pervers a été pris en compte par la psychiatrie classique.

I-L'ange du bizarre :

La femme terrifiante hante l'histoire de nos civilisations. Elle peut prendre la forme réelle d'une épouse insoumise, d'une favorite politicienne, d'une prostituée, d'une guerrière etc, ou encore n'être qu'une représentation artistique de cet imaginaire, qui nous conte par écrit ou par un tableau l'incroyable histoire du féminin maléfique. Il sera question d'un entrecroisement entre fiction et réalité. Deux pôles qui ne manquent jamais de se rencontrer, dès que la femme phallique est abordée.

I-1-Le romantisme noir : célébration du féminin pervers :

Que les peintres s'inspirent des héroïnes de la littérature mythologique est chose courante. En effet la femme despote est un thème qui ne risque de lasser ni les artistes, ni la masse. Cette dernière par le regard qu'elle porte à ces multiples versions de Judith, Salomé, Dalila etc, réveille « la schize du sujet »[1], signe le « dompte regard »[2], et atteste de la subjugation du parlêtre par cette femme non manquante, véritable antithèse de ce que doit être une femme. Plus surprenant encore, tout comme le remarque Côme Fabre : « Les

1. J. Lacan (1964), « Du regard comme objet a », *Le séminaire : Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, éd Seuil, 1973, p. 82.
2. Ibid., p. 124.

romantiques créaient déjà des sujets détachés de tout contexte littéraire…le romantisme noir en peinture n'est certainement pas une pure illustration des romans noirs apparus à la fin du XVIIIé siècle. »[3] Ainsi si certains peintres, appartenant ou pas à l'ère du romantisme noir, inventent et/ou réinventent la femme terrifiante, il n'en demeure pas moins que cette femme souvent assimilée à la fiction ait pu bien réellement exister, et marquer l'histoire de nos civilisations. En effet les études de certains historiens s'intéressant à la femme au Moyen Âge, ont prouvé que certaines femmes se sont écartées de ce qui caractérisait la gente féminine, à savoir obéissance et docilité, allant même jusqu'à porter les armes afin de protéger leurs domaines. Ainsi Didier Lett nous enseigne que « cette inaptitude à la guerre n'a pas empêché des femmes de prendre les armes. Jeanne d'Arc n'a pas été la seule. En ces occasions, les chroniqueurs attribuent aux femmes guerrières des qualités d'hommes. Lors des sièges, si nombreux dans les batailles de la fin du Moyen Âge, elles ont su, en l'absence de leur époux et de leurs fils faire preuve de grandes qualités militaires »[4]. Nous remarquons tout de même, que c'est en l'absence de présence masculine que la femme au moyen âge, arrache sa volonté de se viriliser et de partir au combat. La femme guerrière atteint son paroxysme en peinture, entre autre, avec la toile de Rembrandt représentant la déesse romaine Bellone. La particularité de cette toile réside dans la sagesse qu'incarne la Bellone. Une sagesse qui est à l'antipode du zèle guerrier des Amazones, telle que représentée par Johann H.W.Tischbein dans « *la bataille des Amazones* ». La déesse romaine peinte par Rembrandt renvoie à cette incarnation de la toute-puissance de femme et de mère, ayant donc, comme le souligne C. Laurens « pouvoir de vie et de mort »[5], et qui de surcroît se bat comme un homme. C'est une version plus exacerbée certes, de ces femmes du Moyen Âge que certaines conjonctures ont amené, faute de présence masculine, à porter les armes afin de défendre leurs biens. Ainsi c'est l'absence du mâle protecteur qui a amené certaines femmes du Moyen Âge à se « viriliser », et se substituer ainsi à l'homme absent. Toutefois la femme guerrière du Moyen Âge, ne fait que profiter des circonstances qui font que le mâle est absent.

Elle tisse son volontarisme sur les aléas de la vie. Le meilleur exemple est les femmes veuves, et le mépris qu'elles suscitent dans leurs entourages. En effet tout comme l'explique Lett Didier : « Cette vieille femme est une sorte d'archétype de la fin du Moyen Âge : la *vetula,* personnage dont l'Eglise se méfie car elle est censée détenir des secrets (de bonnes femmes)

3. « L'ange du bizarre : le romantisme noir De Goya à Max Ernst », Exposition au Musée D'Orsay, in *Dossier de l'art, hors-série* , n° 20, Mars 2013, Dijon, éd Faton, p. 5-6.
4. Didier. Lett, « Droit, sexe et pouvoir », *Hommes et Femmes au Moyen Âge : histoire du genre XIIe-XVe siècle*, Paris, éd Armand Colin, 2013, p. 141.
5. Camille. Laurens, « La femme phallique », *Les fiancées du diable : enquête sur les femmes terrifiantes*, Paris, éd Du Toucan, 2011, p. 83.

interdits aux hommes…La *vetula* jouit d'une expérience en matière sexuelle, conseille aux femmes de tirer parti des artifices de la toilette et de mettre en valeur leurs avantages dans le but de tromper les hommes. Dans la littérature satirique, elle joue souvent le rôle d'entremetteuse. Ménopausée, elle est de nature froide et sèche. Ne pouvant plus se purifier par les menstruations, elle est toxique. A l'extrême fin du Moyen Âge et surtout au XVIe siècle, elle devient l'image privilégiée de la sorcière. »[6] La veuve, surtout la vieille veuve, celle qu'il lui est impossible de se remarier, est plus crainte que la jeune veuve,-qu'on remarie illico-, en raison de son savoir abondant sur la vie et les sens, qu'elle n'hésite pas à transmettre aux prudes jeunes filles. Les motivations de la veuve, qu'on assimile à la sorcière, dénotent une volonté de pervertir l'innocence féminine, et de venger ainsi son sexe, en les amenant à instrumentaliser leur féminité pour des visées politiquement incorrectes. La vieille veuve se donne la tâche de libérer la femme du statut humiliant auquel elle se trouvait assignée. L'Eglise la redoute, puisqu'elle inculque à la jeune génération le vice, possible clé de la libération de la femme du joug patriarcal oppressant. D'emblée ce que l'Eglise redoute le plus, c'est l'implosion de ce féminin qui sait ce qui ne doit pas être su. Le savoir accordé au charme que la nature prodigue aux femmes, est une véritable menace contre l'ordre sexuel tel qu'il est établi au Moyen Âge. En effet au Moyen Âge, la femme n'a pas accès au même savoir que celui prodigué à l'homme. Les pédagogues de l'époque perçoivent l'instruction de la femme comme une manœuvre qui débloquerait la perversité féminine, cette perversité que la culture patriarcale parvient à étouffer. En effet, comme le souligne Lett. Didier, en se basant sur les propos des pédagogues de ce temps : « Il faut garder la fille de son mauvais penchant naturel, la préserver de sa propension à la luxure…La fille devra savoir coudre, filer, broder, être capable de donner des ordres à ses domestiques et une éducation religieuse à ses enfants. »[7] C'est dans ce contexte que la veuve constitue une menace sur l'équilibre de l'ordre sexuel au moyen âge. Non seulement elle en sait trop, mais elle veut faire profiter les femmes de son savoir.

L'emprise que peut exercer une femme sur un homme, qui est pourtant l'incarnation même du savoir, est magnifiquement représentée par la gravure « *Phyllis chevauchant Aristote* » de Hans Baldung [1]. Ainsi la Phyllis de l'œuvre de Hans Baldung, accapare le plus sage et le plus raisonnable des hommes. Elle en fait son esclave, tout comme le résume pertinemment C. Laurens: « Le lai d'Aristote, transmis par une trouvère du XIIe siècle, raconte l'histoire que

6. Didier. Lett, « Féminité et masculinité », *Hommes et Femmes au Moyen Âge : histoire du genre XIIe-XVe siècle*, op. cit., p. 47.
7. Ibid., p. 81-82.
[1]. Hans Baldung Grien, *Phyllis chevauchant Aristote*, 1920, Voir annexe 1.

représente la gravure de Hans Baldung Grien : alors qu'Alexandre le Grand était très épris d'une jeune femme, Aristote en fait la remontrance à son ancien disciple : il n'était pas bon qu'un conquérant tel que lui s'affaiblit dans la sensualité et l'amour. L'empereur suivit les conseils du sage et s'éloigna de sa maîtresse. Celle-ci, piquée, tendit un piège au penseur et entreprit de le séduire. Elle y parvint si bien qu'elle obtint de lui que, fou de passion, il cédât à son caprice : elle avait toujours rêvé, dit-elle, de grimper à califourchon sur le dos d'un philosophe. Ce qui fut fait, sous les yeux moqueur d'Alexandre. »[8] Ainsi comme le note C. Laurens « le charme féminin semble fatal à la raison la mieux formée, à l'expérience la plus éprouvée »[9]. Toutefois le charme féminin est fatal, lorsqu'il est associé à la rouerie. Notons que la rouerie est elle-même sous-jacente au savoir, à ce savoir qu'on interdit aux femmes au Moyen Âge. En effet faire d'Aristote son esclave nécessite deux ingrédients, qui ne sont fatals que lorsqu'ils opèrent ensemble, à savoir beauté et savoir.

C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle, siècle des lumières, du libertinage, la favorite de toutes les favorites, la fameuse Mme de Pompadour, a régné sur Louis XV et sur la France. Elle conjugue l'amour et le pouvoir. En effet tout comme le note Evelyne Lever : « C'est à la fois une amoureuse et une femme de pouvoir dont le « règne » a duré vingt ans. Belle, intelligente, cultivée, douée d'une rare énergie, elle séduit un monarque profondément dépressif et parvient toujours à l'arracher à sa mélancolie. Mais elle comprend très vite que, pour durer, son ascendant doit peu à peu s'exercer sur l'esprit du roi plutôt que sur ses sens. Moins elle est traitée en amante, plus elle agit en souveraine : elle fait et défait les ministres, conseille les ambassadeurs, correspond avec les généraux et tient, avant la lettre, le rôle de ministre de la culture. En ce milieu du XVIIIe siècle où la prééminence mondiale de la France est en jeu, Mme de Pompadour, l' « amie» nécessaire de Louis XV, connaît le destin extraordinaire d'une maîtresse qui ferait office d'épouse, de ministre et de thérapeute. »[10] En effet en retraçant l'histoire complète de la Pompadour, E. Lever souligne l'instrumentalisation de la favorite du roi, afin de placer ses proches à Versailles, et son audacieuse intrusion dans la politique. Son pouvoir découle de cette maîtrise qu'elle exerce sur elle-même, -en canalisant les sentiments qui peuvent déplaire au souverain telle que la jalousie- et de son emprise sur le roi. Madame de Pompadour comme une des figures historique qui arrime le féminin au

8. Camille. Laurens, « La femme fatale », *Les fiancées du diable : enquête sur les femmes terrifiantes*, op. cit., p. 48-52.
9-Ibid., p. 48.
10-Lever. Evelyne, « 4éme de couverture », *Madame de Pompadour*, Paris, éd Perrin, 2003,

pouvoir, rompt avec cette idée systématique qui associe l'assomption féminine au mal, et donc à la sorcière. Avec la finesse de son savoir, elle a marqué l'histoire de France sans provoquer d'énormes scandales ou d'irréversibles préjudices. Bien au contraire, certains disent qu'elle a guéri ce roi mélancolique. Contrairement à l'image dépravée que véhiculent d'autres femmes de pouvoir à l'instar de Cléopâtre, la Pompadour n'a pas souillé l'histoire. Son ingéniosité et sa détermination ont inspiré le peintre Jean-Marc Nattier. Ce dernier en a fait une Diane via sa toile « *Marquise de Pompadour en Diane chasseresse* ».

Un autre féminin dérangeant est celui qui tirait son pouvoir par l'élection de ce qui devait être caché, à savoir la béance du sexe féminin. Si Bonnard dans sa toile « *l'indolente* » faisait l'éloge de ce vide qui échappe aux signifiants, d'autres ont axé leurs œuvres sur celle qui exalte leur envie de pénis. Ainsi à travers ces toiles représentant la femme qui a le phallus, se tisse l'image de la femme sadique, dominatrice et diabolique. Eugène Reunier dans son œuvre « *femmes chevauchant des phallus* »[2] , axe sa vision de cette femme phallique sur le rôle de l'initiatrice, c'est-à-dire celle qui est l'incarnation même du diable, l'exception donc, et qui entrainerait la perversion du féminin. Moyennant quoi, le pouvoir de la femme qui s'octroie le phallus est conjugué à l'ensevelissement de l'homme, celui qui l'a. A cet égard l'œuvre « *Elle* »[3] de Gustav-Adolf Mossa, transfigure la subversion par la femme perverse de la loi de la différence des sexes. La béance célébrée par Bonnard dans « *l'indolente* », se trouve ici fétichisée par le chat, et la castration de l'homme ne se solde que par sa mort. D'emblée, nous entrevoyons à travers ces toiles que la femme perverse est une voleuse de phallus. Elle opère un rapt du phallus qui ne se finalise qu'avec l'écrasement, souvent sanglant, de l'homme.

Les points sur lesquels semble se rejoindre fiction et réalité, c'est d'un côté l'horreur et le mépris que suscite la femme phallique, et de l'autre la fascination qu'elle exerce sur l'autre, sur ce même autre qui la condamne. D'emblée la prostituée, cette indolente, qui non seulement exhibe la béance, mais en fait un commerce, a été longtemps considérée comme un mal nécessaire. Toutefois avec le XIXe siècle qui, comme le précise C. Laurens est l' « époque où règne l'image de la femme fatale, est aussi l'apogée de l'effroi misogyne le plus débridé »[11], la sentence est tombée : la prostituée est atteinte de « la folie morale ».

---

[2]. Eugène Renier, *Femmes chevauchant des phallus*, 1513, Voir annexe 2.
[3]. Gustav-Adolf Mossa, *Elle*, 1905, Voir annexe 3.
11. Camille. Laurens, « La femme fatale », *Les fiancées du diable : enquête sur les femmes terrifiantes*, op. cit., p. 56.

I-2-La prostituée : cette vraie criminelle dite par Lombroso :

Dans « *l'Appollonide* »* se trouve une séquence qui montre une des prostituées tenant un livre, toute en étant complétement dévastée par le contenu du livre. Il s'agit bien du traité de Cesare Lombroso sur la femme prostituée. Il faut dire que Lombroso n'y va pas de main morte. En effet, Lombroso entrevoit la prostitution comme ayant un déterminisme physiologique et psychologique. Ainsi avec son élaboration de ce qu'il a nommé « les prostituées-nées », il attribue à ces femmes une velléité horripilante, toute en précisant son innéité. Si nous entrevoyons dans ces avancées une lecture du féminin pervers, c'est parce que Lombroso a fondé son interprétation autour du concept de la « folie morale » qu'il présente comme suit : « Si, au contraire, des femmes deviennent prostituées malgré leur froideur, la cause déterminante n'est pas dans la luxure, mais dans la folie morale ; manquant de pudeur, insensibles à l'infamie du vice, attirées par une fascination morbide vers tout ce qui est défendu, elles s'adonnent à ce genre de vie, parce qu'elles y trouvent le meilleur moyen de vivre sans travailler. La froideur sexuelle est même pour elles un avantage, une adaptation darwinienne, car, pour une femme trop facilement excitable, la vie de prostituée serait trop épuisante ; pour elles, au contraire, l'acte génésique étant un acte insignifiant, tant moralement que physiquement, elles l'accomplissent facilement parce qu'il est lucratif. Et le fait même que l'origine de la prostitution se trouve dans la folie morale et non dans la luxure, nous explique aussi sa précocité et nous prouve qu'elle est seulement un aspect de cette précocité générale pour le mal des fous moraux, qui montrent dès l'enfance une tendance morbide à faire tout ce qui est défendu. »[12] D'emblée la tendance à la folie morale, convoque la transgression. La prostituée décrite par Lombroso met en place une stratégie identique à celui du sujet pervers. La transgression est une folie, dans le sens où il s'agit de la transgression du code moral, ce qui fonde la loi symbolique. La frigidité de la femme prostituée, révélée par Lombroso, fait valoir que la jouissance que cette dernière tire de l'acte prostitutionnel est tributaire de l'objet métonymique, à savoir l'argent. Ainsi l'argent est ce qui viendrait obturer au manque inhérent à la sexualité féminine, et fait office de phallus fétichisé, et donc imaginaire. L'apport de Lombroso c'est d'avoir montré le mécanisme que l'acte prostitutionnel partage avec la perversion. Son enseignement, nous éloigne de la figure de la femme prostituée comme victime. Il en ressort des avancées de Lombroso, que la prostituée par sa folie morale, est une grande provocatrice de l'ordre moral, qui invente le

* *l'Appollonide, souvenirs de maisons closes*, film réalisé par Bertrand Bonello. Date de sortie en salles : 21 Septembre 2011.
12. C. Lombroso (1895), « Prostituées-nées », *La femme criminelle et la prostituée*, Grenoble, éd Jérôme Million, 1991, p. 443.

féminin, et qui de surcroît se positionne hors filiation, et je le cite : « La prostituée-née est donc dépourvue du sentiment de la maternité, sans affection de famille, sans scrupules d'honnêteté dans la satisfaction de ses propres désirs, qui sont grands ou petits…Ainsi s'explique l'absence de pudeur qui entre dans le cadre de la folie morale, et qui en est presque le côté caractéristique de la femme. Comme tout l'effort de l'évolution morale s'est concentré, pour la femme, à créer et à renforcer surtout la pudeur, sa plus grande dégénérescence morale, *sa moral insanity*, doit avoir pour effet la perte de ce sentiment. »[13] Ainsi c'est ce schisme entre la femme qui se place du côté de la chasteté et de l'amour, et la femme prostituée qui bafoue la chasteté inhérente au féminin, qui assigne la prostituée dans la folie morale. En inventant la femme « dévoilée », la prostituée tisse sa transgression du féminin dans une dynamique d'acting out plus dangereuse, d'après Lombroso, que de celle de la criminelle, et il nous dit : « La véritable dégénérescence féminine est la prostitution et non la criminalité : car les criminelles-nées sont des exceptions rares et monstrueuses et les criminaloïdes ne sont souvent que des femmes, chez lesquelles de malheureuses conditions d'existence ont développé ce fond d'immoralité qui existe chez toute femme, même normale. Le vol et la fraude par exemple ne sont pas encore par eux-mêmes des indices d'une grande perversité chez une femme, parce que le respect de la propriété n'est pas un de ses sentiments les plus forts…Mais la pudeur est au contraire le sentiment féminin le plus intense après celui de la maternité, pour la création et la consolidation duquel travaille toute l'évolution psychologique de la femme avec extrême énergie depuis tant de siècles. »[14] Ainsi c'est cette violation de la pudeur féminine, par l'exhibition outrancière de la femme prostituée de la chair féminine, inscrite par la culture dans les fondements même de l'être femme, qui marque la coloration perverse de l'acte prostitutionnel. La femme prostituée se situerait donc à l'envers de la femme. Tandis que la femme voile la béance, la prostituée la dévoile, et elle en fait même un signifiant phallique par la fétichisation de l'argent. En effet, l'argent est l'objet métonymique qui positionne la femme prostituée dans l'avoir.

La notion de « folie morale » comme forme extrême de dégénérescence mentale, a amené la psychiatrie à se pencher sur ce féminin, inquiétant par le caractère aberrant de sa sexualité. Krafft-Ebing, le précurseur, n'est-il pas le contemporain de Lombroso ? Les deux sont les enfants du XIXe siècle, ce siècle qui vers sa fin a connu la naissance de la psychanalyse, et l'éclosion des sujets jadis tabous, touchant à l'intime du sujet. La psychiatrie avec la loi

13. Ibid., p. 442.
14. Ibid., p. 483.

Esquirol s'était située au premier plan, pour recueillir la parole des malades dont la sexualité aberrante est fort soulignée. Toutefois, « ces publications ne comportent pas d'observations de femmes…beaucoup plus rares que celles consacrées aux hommes»[15].

II- La femme perverse **à l'épreuve de** la psychiatrie classique :

La psychiatrie classique en plein « âge d'or » de la psychanalyse, s'est appuyée sur les apports de Freud dans l'édification de sa clinique. La psychanalyse inventée par Freud grâce à la femme hystérique, a peut-être engendré malgré elle, une inflation du diagnostic d' « hystérie » au sein des entités nosographiques psychiatriques. Cependant certaines observations rapportées par des psychiatres font valoir des « conduites sexuelles aberrantes », chez des femmes qui ne posent pas le problème de la « frigidité », longtemps associée à l'hystérie, mais à des conduites 'perverses' par leur anormalité d'une part, et d'autre part par l'élan passionnel et répétitif avec lequel ces femmes entretenaient ces pratiques. Comment le féminin pervers a été vu, lu et élucidé par la psychiatrie classique ?

II-1-Dr R. von Krafft-Ebing : le précurseur :

« *Psychopathia sexualis* », le traité volumineux de Krafft-Ebing, regorge de récits cliniques concernant toutes les déviances sexuelles. Moyennant quoi certaines déviances par leur extrême aberration, dépassent le cadre de la perversion, et témoignent d'une psychose avérée. Toutefois dans le champ qui nous intéresse, le féminin pervers se tisse une place importante dans cette véritable encyclopédie des perversions. Si les travaux ultérieurs sur les déviances sexuelles féminines, quoique rarissimes, abordent essentiellement le fétichisme et l'homosexualité, Kraff-Ebing semble être le seul à avoir mis l'accent dans son traité sur le sadisme féminin. En effet et d'entrée, Kraff-Ebing décèle la différence qui se trouve entre femme sadique et femme jouant à la sadique, à l'instar de la prostituée spécialisée dans la clientèle masochiste, ou celle qui adopte le fouet malgré elle afin de satisfaire un mari masochiste. Nous saisissons entre les lignes des avancées de Krafft-Ebing, que le trait saillant permettant de saisir le vrai sadisme féminin du faux sadisme commercial, est l'importance accordée par la femme au coït génital. Moyennant quoi la jeune mariée appelée « la suceuse

15. S. Chaperon, « Introduction », *La médecine du sexe et les femmes : Anthologie des perversions féminines au XIXe siècle*, Paris, éd La Musardine, 2008, p. 13.

de sang »[16], dans l'observation faite par le psychiatre, n'accède à l'orgasme que lorsque son mari accepte pour lui faire plaisir de se couper le bras et de le lui tendre. Une fois qu'elle suce le sang, elle jouit. Ainsi la jouissance de la véritable sadique, est enkystée au cœur de cette déviance à la coloration sadique. Kraff-Ebing s'est longuement attardé dans son étude sur les facteurs psychologiques jouant un rôle, de près ou de loin, dans la genèse des perversions. Tout comme le note De Masi « fort d'une pénétrante intuition psychologique, qui donnait plus de profondeur à ses vues qu'à celles de ses contemporains, Krafft-Ebing soulignait l'importance des premières expériences sexuelles dans le développement de la sexualité perverse »[17]. Ainsi c'est dans cette mouvance que sa rencontre avec « Mme X », a pu faire émerger un fondement filial dans l'origine du sadisme de la dominatrice. En effet « la mère de Mme X…est une femme très autoritaire envers les inférieurs ; en particulier, elle traite les servantes mal et sans aménité. A ce que dit Mme X…, son père avait aussi, dans la vie ordinaire, des dispositions à être despote. Il ne supportait pas la contradiction, et lui aussi était rude, désobligeant et autoritaire envers ses inférieurs »[18]. Bien que la question de l'influence de ce couple parental despote dans la configuration sadique perverse de Mme X n'ait pas pu être tranchée par Krafft-Ebing, d'autant plus que Mme X ne pense pas que ses parents aient pu entretenir comme elle des relations sexuelles sadomasochistes, il n'empêche que le récit que Mme X fait de ses pratiques dénote sa volonté d'avoir l'autre sous son emprise. Tourmenter l'homme équivaut à Mme X d'interrompre l'acte, et empêcher ainsi ce dernier de jouir. Par ailleurs « elle éprouve en somme l'excitation et la volupté suprêmes, lorsqu'elle tourmente un homme physiquement et psychiquement…Elle le bat avec des verges, avec un bâton, etc., et quand elle le voit tout couvert de stries, elle a une sensation délicieuse de plaisir suprême »[19]. La modalité expressive du sadisme de Mme X semble se limiter à la sphère sexuelle. Ainsi est-elle fidèle à son soumis, et « déclare d'ailleurs que dans les relations non sexuelles, elle se laisse facilement guider par son amant, et c'est seulement dans le domaine sexuel qu'elle se montre complétement despotique envers l'homme qui lui est sympathique »[20]. Souvent les femmes rencontrées par Krafft-Ebing expriment leur envie de maltraiter aussi des femmes, mais toutes se contentent de fantasmer cette envie, et préfèrent déployer leur sadisme sur des hommes. Cependant une homosexuelle sadique parla à

16. R.-V. Krafft-Ebing, « Observation n° 55. Suceuse de sang», *Sadisme de l'homme, Sadisme de la femme : Psychopathologie de la vie sexuelle II*, Paris, éd Payot et Rivages, 2011, p. 211.
17. F. De Masi, « Un précurseur : Richard Von Krafft-Ebing », *La perversion sadomasochiste : l'entité et les théories*, Paris, éd Ithaque, 2011, p. 36.
18. R.-V. Krafft-Ebing, « Observation n° 58. Fluette, autoritaire, excitée au plus haut point par « la soumission absolue de l'homme, sans défense» », *Sadisme de l'homme, sadisme de la femme : Psychopathologie de la vie sexuelle II*, op. cit., p. 218.
19. Ibid., p. 219-220.
20. Ibid., p. 221.

Krafft- Ebing du plaisir qu'elle tire des tortures qu'elle inflige à son amoureuse. Notons qu'il s'agit d'une jeune fille, qui contrairement à Mme X, a eu une enfance chaotique et délabrée. Elle se fait entretenir par son amie prostituée qu'elle domine complétement. Sa perversion dénote un acting out dont l'aspect métonymique est intéressant à relever. Ainsi nous dit Krafft-Ebing « x…éprouve un plaisir particulier, quand son amie a un rapport sexuel avec un homme et qu'aussitôt après elle-même peut aspirer dans le vagin de son amie –et absorber- le sperme éjaculé par cet homme…Elle s'excite quand elle peut flageller son amie, surtout quand elle frappe sur les fesses et aussi quand elle lui crache au visage et dans la bouche…L'amie de x…ne supporte ces mauvais traitements que parce que ceux-ci procurent du plaisir à x…Du reste, x…domine complétement son amie »[21]. Nous entrevoyons avec le récit de cette idylle homosexuelle sadomasochiste, que le sadisme de Melle x opère sur le masochisme sexuel et moral de sa compagne « quand mon amie veut me contredire, il me suffit de la regarder d'un œil sévère et de lui dire : « tais-toi » et elle sait de suite à quoi s'en tenir »[22]. Krafft-Ebing a montré à travers ses observations, que le sadisme comme perversion n'est pas que l'affaire de l'homme. Son aberration est plus souligné lorsque c'est un sujet féminin qui s'adonne à cette perversion, puisqu'il nous semble que c'est la forme de perversion la plus étrangère à la féminité et ses avatars.

II-2- **Passion des étoffes, passion du sein…** :

Clérambault dans son œuvre « *passion érotique des étoffes chez la femme* »*, relate quatre observations de femmes en prise avec la passion de la soie. Ces femmes n'accédaient à l'orgasme qu'en se masturbant au moyen du frottement de la soie contre leurs vagins. Il s'agirait donc d'un fétichisme dont le fétiche est la soie, un fétiche qui se substitue au phallus et qui ancre la femme dans l'avoir. Nonobstant l'affirmation de Freud et de l'ensemble du champ de la psychanalyse que les cas de fétichistes femmes sont rarissimes, il n'empêche que ce que avance Freud lui-même n'exclut pas la femme du fétichisme. En effet, fille et garçon ont eu connaissance de la mère phallique toute puissante, mais avec l'avènement de la génitalité se produit un renoncement à cette mère archaïque. Une séparation prendrait le relais de l'aliénation avec la mère non castrée. D'ailleurs tout comme l'avance Freud tout au long de son enseignement, la découverte de la castration de la mère est gage du positionnement du

21. R.-V. Krafft-Ebing, « Observation n°63. Une homosexuelle sadique entretenue par son amie, une prostituée », *Sadisme de l'homme, sadisme de la femme : Psychopathologie de la vie sexuelle II*, op. cit., p. 236-237.
22. Ibid., p. 238.
*G.-G. De Clérambault (1908), *Passion érotique des étoffes chez la femme*, Paris, éd Les empêcheurs de penser en rond, 1991,

sujet dans une sexualité « normale ». Quant à l'impact de cette « découverte » chez la fille, -découverte de la castration maternelle-, c'est ce qui vient ponctuer le changement d'objet. En effet en prenant conscience de la castration maternelle, la fille se désiste de l'idéalisation absolue du premier objet d'amour, et fait son entrée dans l'Œdipe, qui se solde par l'investissement du père. Lorsque cette prise de conscience de la castration de la mère est esquivée, la femme pourrait s'obstiner et alimenter de plus belle sa croyance dans l'avoir phallus, en ayant recours à un fétiche à l'instar des femmes rencontrées par Clérambault. En effet, dans son décèlement de cette « passion érotique des étoffes chez la femme », Clérambault y repère une forme d'hystérie nettement perverse, au point que souvent la perversion masque la configuration hystérique. Perversité ou perversion ? Clérambault nous dit 'perversion', même si dans son analyse la question de la structure, ou plutôt du diagnostic est secondaire. D'ores et déjà s'entrevoit tout comme l'avance Yves Edel dans la préface de la nouvelle édition du livre, l'intérêt majeur de l'auteur qui réside dans le fait de « vouloir objectiver l'intensité de l'excitation, au sens d'une excitation physiologique quantifiable dont le modèle serait neurologique, électrique ou mécanique, et la recherche systématique exclusive du fétiche pour obtenir l'orgasme qui sont les deux traits pathognomoniques de la 'dégénérescence mentale' et par extension de « l'hystérie » »[23]. Ainsi dans l'optique de Clérambault, le fétichisme est un des symptômes sous-jacent à l'ensemble du vaste champ de la « dégénérescence mentale ». Toutefois Clérambault s'étonne dans un premier temps de ce discours à connotation fétichiste, d'autant plus que l'oratrice est une femme. D'emblée il se prononce sur la perversion, et il écrit : « L'interrogatoire a démontré d'une façon imprévue l'existence de cette perversion. »[24] En recueillant les dires de ces quatre femmes, Clérambault a inauguré la mise en place d'un nouveau champ d'interrogation et d'exploration, à savoir la perversion au féminin. La première est V.B, une femme de 40 ans, en détention suite aux vols répétés d'étoffes de soie. Quatre fois condamnée et pour toujours le même délit, « vol de coupons de soie ». V.B est comme le rapporte Clérambault, en prise avec « une passion de genre fétichiste »[25]. En effet V.B n'accède au plaisir sexuelle, que lorsqu'elle se masturbe au moyen du frottement de la soie contre ses organes génitaux, tandis que le coït avec ses amants n'est que source d'insatisfaction ou de frigidité –terme fort utilisé par Clérambault-. L'accès à l'orgasme ne se limite pas au frottement de la soie, mais recouvre l'ensemble du montage qu'elle met en place. Le vol des coupons de soie accompagne cette mise en acte de la

23. Edel.Y, « Préface », *Passion érotique des étoffes chez la femme* », op. cit., p. 13.
24. Ibid., p. 19.
25. Ibid., p.23.

jouissance impérative. Ce dont il s'agit se rapproche nettement d'un rituel, d'un scénario. Ainsi « au moment du vol, elle éprouve une jouissance sexuelle résultant du vol même…Le vol accompli, elle froisse la pièce de soie sans l'abîmer ni la gâter, elle l'applique contre ses parties sexuelles et l'y frotte »[26]. V.B se masturbe également au moyen du frottement du velours. Il en ressort du récit qu'elle fait de ces pratiques qu'elle est encore dans ce que Freud appelle « les théories sexuelles infantiles ». Ainsi « un jour, étant seule dans sa chambre, elle éprouva une sensation inattendue par le frôlement fortuit d'une chaise contre ses organes génitaux », et elle dit « je n'étais pas assise dessus comme d'ordinaire ; mais à cheval, et la chaise était couverte en velours. Les sensations m'ayant plu, j'ai recommencé ; mais je n'avais entendu parler de rien de pareil »[27]. Elle dénote une recherche accrue de tout ce qui est susceptible de lui procurer des sensations supérieures en intensité à ce que l'homme lui procure, ou plutôt une jouissance dépassant celle que le pénis pourrait prodiguer à une femme. D'emblée V.B parle de ses amants en tant qu'organes sexuels. Elle les réduit à de simples instruments, et qui sont de surcroîts inefficaces. A la dernière rencontre V.B a fait état de son positionnement par rapport à ses pratiques, et ce qui interpelle Clérambault c'est l'absence d'un quelconque sentiment de culpabilité « nous lui demandons comment elle juge elle-même son cas. –je ne suis pas comme les autres femmes, je ne donne tort qu'à moi. – Pouviez-vous ne pas vous masturber ? –Oui, mais je manque de force morale. -Vous n'en aviez pas honte ?- Je n'ai pas d'opinion parce que personne ne le sait »[28]. Ce qui retentit dans le discours de V.B, c'est cette facilité avec laquelle elle parle de sa conduite sexuelle transgressive. Nous sommes au « positif de la névrose », dans le sens où il y a une table rase de l'inhibition du névrosé et de la lâcheté du névrosé par rapport à la jouissance. S'ajoute à cela la passion avec laquelle V.B se donne à corps ouvert au frottement de la soie ; il s'agit d'une chaîne répétitive: vol de la soie associé à la masturbation au moyen du coupon volé, et enfin obtention de l'orgasme « clitoridien ». V.B instaure ainsi un véritable « rapt » de la jouissance toute phallique. « Jouissance de l'idiot »[29], dit Lacan, est la masturbation. Cependant l'activité masturbatoire des femmes observées par Clérambault requiert un fétiche. Ce fétiche obéit à des caractéristiques particulières, et de surcroît ce fétiche, « la soie », doit être volé.

Le deuxième cas est celui de Mme F. Elle présente la même symptomatologie que Mme V.B. Cependant le fétichisme de Mme F à un soubassement dépressif, d'où ces tentatives de suicides répétées. Elle a essayé d'arrêter cette pratique –vol de la soie et masturbation au

26. Ibid., p.30.
27. Ibid., p.24.
28. Ibid., p.32.
29. J. Lacan (1959), « Séance du 10 Juin 1959 », *Séminaire : livre VI* : *Le désir et son interprétation,* 1958-1959, Inédit, n.p.

moyen du coupon volé-, mais elle n'y arrive pas. Elle explique cet échec par la grande frustration qui s'accapare de son corps. Ses efforts pour endiguer son élan passionnel sont tellement coûteux psychiquement, que souvent Mme F convulse. Tandis que V.B se donne secrètement à ses pratiques fétichistes, Mme F a comme complice ses enfants. Ces derniers l'aident soit à voler de la soie sans se faire surprendre, soit à résister et ne pas céder à sa passion de la soie. F accède à la jouissance rien qu'en touchant la soie, en la caressant. Se masturber au moyen de la soie paraît être secondaire dans le récit qu'elle fait, et elle raconte « la jouissance est surtout grande quand j'ai volé. Voler la soie est délicieux ; l'acheter ne me donnerait jamais le même plaisir. Contre la tentation, ma volonté ne peut rien…La soie m'attire, celle des rubans, des jupes, des corsages. Lorsque je sens le froissement de la soie, cela commence par me piquer sous les ongles, et alors, il est inutile de résister »[30]… « Quand je peux prendre l'étoffe, je la froisse, cela me produit un serrement d'estomac particulier, ensuite, j'éprouve une espèce de jouissance qui m'arrête complètement la respiration ; je suis comme ivre, je ne peux plus me tenir, je tremble, non pas de peur, si vous voulez, mais plutôt d'agitation, je ne sais pas. Je ne pense pas à la mauvaise action que je viens de faire. Dès que je tiens la pièce dérobée, je vais m'asseoir à l'écart pour la toucher et la manier, c'est là qu'on me voit. La jouissance passée, je suis très abattue, parfois la respiration se précipite, tous mes membres sont courbaturés »[31]. Ainsi F partage avec V.B la même passion pour la « soie ». Chez les deux femmes la soie n'est appréciée, et donc élevée au rang de fétiche, que si elle est volée. Toutefois la jouissance est beaucoup plus « court-circuitée » chez F, puisqu'elle s'enclenche au moment où cette dernière caresse de sa main le coupon de soie tant convoité.

Le troisième cas c'est Mme B, une véritable adoratrice des saintes. Elle voit dans les saintes l'idéal féminin par excellence « j'ai eu souvent l'esprit hanté par des images, surtout féminines, qui me ravissaient d'un amour presque idéal. Ainsi, j'ai eu pendant longtemps une véritable adoration pour une religieuse de l'Asile Sainte-Anne, aussi, la laïcisation m'a navrée ; j'ai fait un voyage pour la revoir ; j'aurais fait tout ce qu'elle m'aurait commandé ; je crois que j'aurais volé et tué pour elle »[32]. Ce culte que la patiente voue aux Saintes s'inscrit dans une espèce de combat, de guerre contre la laïcité. C'est ce même amour adressé aux saintes qui l'a fait tomber amoureuse d'un sous-officier. Cependant B. remarque qu'elle n'éprouve que de l'aversion et du dégoût pour l'acte sexuel. Outre cette « vénération » des saintes, Mme B, -qui a un casier judiciaire chargé pour des délits qui ne s'inscrivent pas dans

30. G.-G. De Clérambault (1908), *Passion érotique des étoffes chez la femme*, op. cit., p. 46.
31. Ibid., p. 47.
32. Ibid., p .49.

la même dynamique que le vol de la soie- a une addiction à la drogue et aux médicaments. Les sauts de coq à l'âne teintent son discours d'incohérence. Il semble bien que la passion de la soie se soit substituée à la passion des saintes « depuis mes 39 ans, mes vols ont toujours été les mêmes, des vols de soie. La soie me donne un spasme étonnant et voluptueux. La soie, je ne peux pas la déchirer, cela fait trop…Oh ! –mimique d'un frisson-»[33]. Ainsi du culte des Saintes, Mme B est passée au culte de la soie. La « soie » dite par Mme B se sacralise. Cette sacralisation de la soie explique pourquoi Mme B ne se masturbe pas avec. Elle n'est pas du tout dans le phallique, et elle dit « les grosses soies qui froufroutent, je les aime encore. Mais les porter sur moi, je ne pourrais pas, cela m'énerve trop. Coucher avec de la soie, j'aimerais bien mais je n'y tiens pas, ce n'est pas mon genre, c'est pour les femmes qui se font voir au lit »[34]. Mme B refuse le signifiant phallique. Elle refuse le phallus afin d'être la femme permanente des Saintes. La soie une fois sacralisée, n'est qu'un insigne de la sainte qu'elle vénère. De ceci découle que la « soie » tel qu'elle opère chez Mme B, n'a pas la caractéristique d'un fétiche en raison de son association au divin et au sacré. Il contribue à asseoir la jouissance « pas du tout » phallique, de Mme B.

La quatrième patiente Marie D, s'est éprise de la soie précocement. Elle s'est mariée afin de pouvoir porter une robe de soie. Elle a plusieurs amants mais elle préfère de loin la masturbation au moyen de la soie. Dans ces vols répétés de la soie, elle a une préférence pour les robes en soie plutôt que pour les coupons. Marie D dans son discours insiste sur l'importance de la soie qui « tient debout », et elle dit « je me suis mariée pour avoir une belle robe de soie noire, qui tienne tout debout »[35], « au rayon de soierie, une robe de soie bleu clair m'a fascinée, elle se tenait droite. Une soie qui ne tient pas raide ne me dit rien. Il y avait de la dentelle dessus. J'ai pris cette robe d'enfant, je l'ai glissée sous ma jupe, dans une grande poche et, maintenant cette robe par un bout, je me suis masturbée en plein magasin, près de l'ascenseur, où j'ai eu le maximum de jouissance »[36]. Ce que Marie D cherche impérativement dans la soie, c'est la « raideur ». L'acte sexuel avec un homme est source d'insatisfaction à cause du non maintien de la « raideur ». La soie méconnaît la détumescence, et c'est en cela que le fétiche « soie » est plus puissant que l'homme. Autre élément c'est le positionnement de Marie D en tant qu'homme, et elle dit « d'entendre prononcer le mot soie ou encore de se représenter la soie en pensée, suffit à provoquer une érection des parties sexuelles »[37]. Ainsi il

33. Ibid., p. 51.
34. Ibid., p. 52.
35. Ibid., p. 102.
36. Ibid., p. 105.
37. Ibid., p. 102.

peut s'agir pour Marie D de maintenir imaginairement, et au moyen de la soie « raide » un organe qui voile le vagin, et qui dépasse l'homme et son pénis en puissance, et surtout en efficacité. Il revient donc à la soie de revêtir la fonction d'instrument au service de la jouissance « toute phallique ».

Clérambault a tiré de ses rencontres avec ces quatre femmes une analyse de la « nature » du fétiche –la soie-, et sa fonction. D'ores et déjà Clérambault distingue le fétichisme masculin du fétichisme féminin. La conclusion de Clérambault fait valoir d'une part « un parallèle entre certains traits de cette perversion et ceux de la perversion fétichiste. Le fétichisme débute, lui aussi, en bas âge, et se spécialise d'emblée sur tel objet généralement unique »[38], et de l'autre une différence au niveau de la nature de la liaison de la vie sexuelle et de l'objet. Si cette liaison est avant tout organique chez le fétichiste homme, elle serait plutôt « sensorio-sensorielle »[39] chez la femme. Clérambault explique cette différence par la configuration même de la sexualité féminine, et il avance : « Dans leur contact avec la soie, elles sont passives, leur personnalité est close par rapport au monde extérieur, dénuée de vision, dénuée de désir ; le sexe adverse n'existe plus : leur jouissance est bien génital, mais se suffit tellement à elle-même qu'on pourrait la dire asexuée. En résumé, nous croyons voir dans le goût érotique de la soie une perversion bien adaptée au tempérament féminin et, par suite, beaucoup plus fréquente chez les femmes que chez les hommes »[40]. Ainsi Clérambault nous invite à se pencher sur la question de la perversion au féminin, en prenant en considération le processus et les avatars de la sexualité féminine. Dans les cas relatés, quoique discutable au niveau structural, il y figure des points de convergence, - et en premier le détournement de l'homme et le surinvestissement de la masturbation au moyen du fétiche « la soie »-. Toutefois le décèlement de ce à quoi le fétiche « soie » se substitue, nous paraît important à poser. Freud nous a donné une piste intéressante qui fait valoir le fétiche comme substitut du phallus. Ainsi la « soie » serait le phallus que la femme normalement est sans l'avoir.

En effet même si le fétiche « soie » ne porte pas en lui de façon évidente les insigne du phallus, –contrairement à d'autres accessoires comme les chaussures- il n'en demeure pas moins que les femmes fétichistes observées par Clérambault tirent du maniement de la soie une jouissance toute phallique. Le phallus symbolique n'opère pas chez ses femmes, il est source de tension puisqu'il implique l'échange avec l'homme. Ainsi c'est le phallus fétichisé

38. Ibid., p. 57.
39. Ibid., p. 68.
40. Ibid., p.72.

et imaginaire, qui leur ouvre l'accès à la jouissance. Une jouissance possible au moyen de la transgression de l'ordre social. Vols répétés et impulsifs rythment le quotidien de ces femmes. C'est la triade vol- soie- orgasme qui garantit leur complétude, et qui les prémunit du manque et de la castration. Il s'agit tout comme l'a avancé Freud, d'un non renoncement à la mère « phallique ». Ainsi c'est le culte de l'Autre qu'il s'agit de préserver. Il s'agit surtout de faire perdurer l'Autre complet, d'où le caractère compulsif et répétés de ces conduites. Se prémunir de l'angoisse et de l'éruption du réel afin de garantir le culte du Autre, voilà ce à quoi ces femmes passionnées par la soie travaillent. Elles y travaillent en passant à l'acte. La transgression leur permet de se positionner dans l'avoir du phallus. Une fois qu'elles ont le phallus, représenté ici par le fétiche « soie », elles jouissent de leur retrouvaille avec cet Autre complet.

D'autres observations émanant de la psychiatrie classique traitent également de la perversion féminine. Ces observations font valoir le caractère aberrant des pratiques sexuelles des femmes rencontrées. Dans la même mouvance des travaux de Clérambault, s'inscrit l'apport de Charles Féré. Le fétichisme dont il est question ici est plutôt un « autofétichisme », qu'un fétichisme. Moyennant quoi l'objet fétiche est la propre main de la patiente que le psychiatre a nommée « Coucou ». La patiente elle-même se perçoit comme étant le « coucou » de la famille. La caractéristique majeure de ce cas réside dans le fait que « Coucou » ne jouit qu'en embrassant le dos de sa main. Persuadé que cette pratique est ancrée dans un des souvenirs d'enfance de la patiente, Féré rechercha l'origine enfantine de cet « autofétichisme ».
De cette investigation du « souvenir-écran », il ressort que la patiente de Féré a toujours eu des relations conflictuelles avec sa famille. Son père est décédé un an après la naissance de sa fille, et sa mère, débordée, a confié son éducation à une nourrice. Sans doute, nous dit Féré, ces circonstances ont alimenté un sentiment d'abandon chez « Coucou », conjoint à un sentiment haineux envers la mère. Cette dernière essayait de se rapprocher de sa fille, mais en vain, « Coucou » ne pardonne pas à sa mère son incapacité à être mère. D'après Féré ce souvenir qui est à l'origine de cette pratique autofétichiste, survient lorsque la mère a supplié sa fille de lui donner un baiser, mais cette dernière était prise d'un dégoût au moment où elle s'apprêtait à répondre à cette demande maternelle. Moyennant quoi « Coucou » a trouvé un bon stratagème, lui permettant de répondre à cette demande d'amour de la mère toute en s'y dérobant : elle a mis sa main devant la joue de sa mère, et son baiser s'était posé sur le dos de sa main. D'après les propos de la patiente et de son entourage rapportés par Féré, « elle avait

huit ans quand on s'aperçut que de temps en temps elle se retirait dans une pièce inhabitée ou dans un coin du jardin, et qu'elle y restait longtemps à embrasser le dos de sa main. On la surveilla et on constata que cette opération s'accompagnait d'un état singulier d'excitation. L'enfant rougissait pendant un certain temps, puis pâlissait tout à coup et les baisers cessaient »[41]. Coucou ne parvenait pas à mettre fin à cette pratique. D'ailleurs même mariée, elle n'accédait à l'orgasme qu'au moment où pendant le coït elle embrassait le dos de sa main.., ce qui gênait énormément son mari. Le souvenir d'enfance de « Coucou », comme le soulève Féré, constitue la trame de la perversion « autofétichiste » de la patiente. Plutôt que d'un souvenir écran, ce souvenir est un arrêt sur image. L'arrêt sur image dans le souvenir de Coucou, est en connexion avec la sensation de dégoût que la patiente a ressenti au moment d'embrasser sa mère. La main érotisée et fétichisée pourrait être, *in fine*, un substitut à l'amour manqué de la mère. L'arrêt sur l'image fige le fétiche main, puisque ce fétiche est source de sensation agréable. D'emblée c'est l'envers de la sensation de dégoût, que l'acte d'embrasser la mère inflige à la patiente. Lacan souligne que « le fétiche est d'une certaine façon image, et image projetée, c'est que cette image n'est que le point limite entre l'histoire en tant qu'elle se continue et le moment à partir de quoi elle s'interrompt »[42]. Ainsi le fétichisme de Coucou est ancré dans cette image, mais par le biais de la main fétichisée, la sensation de dégoût d'origine se trouve annulée et remplacée par la jouissance procurée par l'acte pervers. C'est sur ce souvenir là que l'image s'est arrêtée et que l'auto fétichisme s'est installé. Face à l'aversion de la patiente pour sa mère et à l'idolâtrie de sa propre main, allant jusqu'à faire de la main un fétiche donnant accès à la jouissance « toute phallique », se pose la question de la fonction de ce fétiche bien particulier. La main fétichisée remplit-elle la fonction habituelle qu'on attribue au fétiche, c'est-à-dire être un substitut du phallus, ou bien est-ce tout simplement un rituel proche du lavage de main de l'obsessionnel, et qui échappe au contrôle de Coucou ?

Si la psychiatrie classique regorge d'observations susceptibles de nous acheminer vers la voie périlleuse de la perversion féminine, certaines formes de perversion telle que l'exhibitionnisme semble seulement n'être que l'affaire de l'homme pervers. L'exhibitionnisme a été défini par la psychiatrie classique comme étant « une obsession irrépressible qui cause douleur et malaise et que seul le passage à l'acte soulage un temps »[43].

41. S. Chaperon, « Mademoiselle Coucou et sa manie », *La médecine du sexe et les femmes : Anthologie des perversions féminines au XIXe siècle*, op. cit., p. 172.
42. J. Lacan (1957), « La fonction du voile », *Le séminaire : livre IV : La relation d'objet,* 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1994, p. 158.
43. S. Chaperon, « Exhibitionnisme», *La médecine du sexe et les femmes…,* op. cit., p. 141.

Ad George a introduit l'exhibitionnisme féminin, non pas en se rapportant à une rencontre clinique, mais en mettant à jour un de ses souvenirs d'enfance. Ad George raconte : « X.., jeune fille de très bonne famille avait, vers l'âge de 10 ans environ, la singulière habitude, en jouant avec les petits garçons, de les entraîner dans les coins et là, elle retroussait ses jupes et, écartant ses jambes, leur montrait ses organes génitaux. Mais pour cela il fallait que les garçons montrassent de leur côté, leurs organes génitaux, sinon elle les frappait et n'exhibait pas les siens. Ce manège, dont j'étais témoin, se répétait tous les jours à la même heure et au même endroit et avec les mêmes circonstances, mais tout se bornait à cette seule exhibition »[44]. Cette observation « souvenir », bien que rangée par Ad George dans la catégorie des perversions, correspondrait plutôt à « l'enfant pervers polymorphe », l'un des apports fondamentaux de Freud, qu'a une perversion proprement dite. En effet la sexualité infantile est d'essence perverse, et ce n'est que sous le primat du génital que la sexualité infantile évolue vers une sexualité « normale ». Le polymorphisme pervers du petit d'homme s'explique par son pulsionnel partiel, et non ramifié. Ce sont les pulsions et le destin des pulsions sous l'action de la castration, du surmoi et du refoulement, qui construiront son devenir névrotique…ou pas. Ce que nous pouvons tiré de cette observation, c'est la mise en acte de l'exhibition de la fillette de ses organes génitaux qui a pour monnaie d'échange de voir à son tour les organes génitaux masculins, aboutissant ainsi à une incessante vérification de la différence des sexes.

A la différence de la rareté de l'exhibitionnisme féminin, l'homosexualité féminine occupe une place importante dans le rayon des « femmes perverses ». La psychiatrie classique s'est longuement penchée sur l'étude de ce que le jargon scientifique de l'époque appelait « les invertis ». Nombreuses sont les observations de femmes homosexuelles délirantes, psychotiques. Nombreuses aussi sont les observations de femmes dont l'homosexualité est latente. Ces femmes, contre leur gré, finissent par se soumettre à l'institution du mariage hétérosexuel. Elles subissent ainsi le cortège des relations sexuelles conjugales qui leur sont insupportables. Dans ce contexte, Charles Féré a présenté une observation d'une patiente qui avait « une passion pour le sein de sa mère ». Le psychiatre note déjà la difficulté de la patiente encore enfant à se sevrer : « Elle ne se calme qu'au contact de la poitrine de sa mère »[45]. De plus, la patiente depuis son enfance a manifesté une grande rivalité avec le père, rivalité pour l'obtention de l'amour exclusive de la mère. La rivalité avec son frère, son puîné,

44. S. Chaperon, « Exhibitionnisme», *La médecine du sexe et les femmes…,* op. cit., p. 142.
45. Ibid., p. 160.

avait pour objet le sein de la mère « je l'aimerais bien s'il a une nourrice, mais s'il touche à mes nounous, je le tuerai »[46]. A la puberté, la patiente éprouvait une extrême répugnance à l'égard des hommes, et en particulier à l'égard de son père. Le compte rendu du psychiatre atteste de l'acuité de la relation fusionnelle mère-fille. En effet bien que la mère trouve inquiétante la position de sa fille, il n'empêche qu'elle montre une certaine complaisance, notamment en se soumettant aux caresses de sa fille, afin disait-elle, de parer à l'angoisse de cette dernière. Adolescente, la patiente se lance dans une monstration de son amour pour les femmes, et reconnaît que l'excitation sexuelle n'a lieu qu'au contact des filles, et surtout au contact de leur poitrine « quand il lui arrivait de danser avec ses compagnes préférées, elle remarquait que le frôlement de sa poitrine contre la leur lui procurait une excitation spécialement agréable et qui s'accompagnait d'érection des mamelons »[47]. Dans le cas de cette patiente, l'adoration du « sein », cet objet partiel faisant office d'objet a, est ancré dans l'oralité. Le sein une fois « pointu » et en « érection », maintient la croyance de la patiente dans l'existence du phallus maternel. Ainsi la note orale est la balise de la posture perverse de la femme, surtout avec la répétition de l'ensemble du jeu régressif mère-fille. Le sein pourrait faire fonction du phallus, que l'homosexuelle ne peut l'avoir du père castré, et associé au dégoût et à l'impuissance. Ainsi le sein une fois en érection, prend le relais du phallus symbolique, et permet à la patiente de se positionner dans l'avoir. Cependant, c'est ce phallus imaginaire représentable par imposture et métonymie, et donc positivé (φ+), qui signe l'imposture perverse de la femme. Etant donné le contexte socioculturel de cette observation, la patiente a fini par se marier, après avoir eu quelques relations homosexuelles…Le seul moyen pour vaincre sa répugnance de son mari c'était le support des images féminines, essentiellement des femmes aux gros seins.

La psychiatrie classique a pu par sa rencontre avec des femmes dont la sexualité est aberrante, tisser les premières interrogations concernant l'existence de la perversion féminine. Toutefois, cet apport qui est majeur dans notre élucidation du féminin pervers, ne fait que frôler la question. En effet, la rareté des observations et la méthode rigoureuse inhérente à la psychiatrie classique, ne permettent pas de s'aventurer au-delà de l'énumération des faits. Néanmoins, le rapport entre « l'avoir du phallus » et le féminin pervers, paraît être une donnée inéluctable. Cette jonction entre perversion féminine et phallus imaginaire, sera mieux éclairée par l'analyse du personnage épique de la Marquise de Merteuil.

46. Ibid., p.161.
47. Ibid., p.162-163.

C-La Marquise de Merteuil : La Femme

La marquise de Merteuil, personnage centrale des « *liaisons dangereuses* » de Laclos, offre une représentation de la perversion féminine. Représentation qui se forge au fur et à mesure de la lecture des lettres qui s'échangent entre les divers personnages, et essentiellement entre le couple libertin -la marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont-. Un roman épistolaire, un roman qui a fait polémique, un roman « condamné », un roman dont le défenseur est un Baudelaire qui crie et qui écrit ces notes : « Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace. »[1] Un roman dangereux qui traite des liaisons dangereuses, un roman dont la détentrice de son essence dangereuse n'est autre que la marquise de Merteuil.

A travers ces écrits le lecteur se fait spectateur de l'art pervers de la marquise, il tente de la cerner toute en oscillant entre le mépris et l'admiration. Le spectateur névrosé n'échappe pas à la division que la marquise provoque en lui. A l'instar des personnages des liaisons dangereuses, le lecteur « moderne », bien qu'adepte de ce que Lebrun appelle « l'enlisement dans l'imaginaire »[2] et du « symbolique virtuel »[3], se laisse à son tour diviser par le savoir pervers de la marquise. Mais qui est cette marquise ? L'inventrice d'un nouveau féminin dont le drame est un « plus-que savoir » sur le désir de l'autre? Mais « Che vuoi » la Marquise ? Faire exister la femme ?

I- La Merteuil : le désaveu pervers de la barre de La femme :

Le machiavélisme de la marquise, la passion de la « feinte »[4] telle que dégagée par Assoun, a été assimilé par certains auteurs, à l'instar de Laffitte et de Borrut, comme une guerre des sexes. D'ailleurs Borrut formule comme suit ce qu'il entrevoit comme un roman de « guerre des sexes » : « Les liaisons dangereuses sont profondément l'illustration d'une perversion de la femme par une société d'hommes qui lui laisse le choix de la soumission ou de l'exclusion. Aussi l'alliance entre la Marquise et Valmont repose sur un malentendu ; elle cache une guerre permanente, exemplaire de celle que la société impose aux femmes qui se rebellent »[5]. Borrut par son analyse littéraire pointe le climat social de l'époque. Une société réglée par le

1. Ch. Baudelaire, « Notes sur les liaisons dangereuses », *Œuvres complètes*, paris, éd Gallimard, 1976, t. II, p. 67.
2. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse, éd Eres, 2009, p. 123.
3. Ibid., p. 142.
4. P.-L. Assoun, « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Marketing, 1991, p. 114.
5. M. Borrut, « La guerre des sexes », in *Analyse et réflexion sur Laclos*..., Ibid., p. 97.

discours religieux et qui promeut la différenciation des sexes. La marquise de Merteuil conteste et riposte. Elle incarne avec Valmont un nouveau mode de vie et de penser, à savoir le libertinage. Toutefois, la contestation du mode conservateur en vigueur est voilée. En surface le couple libertin, et surtout la marquise de Merteuil, sont parmi les plus célèbres des personnalités mondaines. Ainsi, le libertinage permet que « le vice qui s'affichait ostensiblement au début du siècle y perd en grossièreté mais y gagne peut-être en perfidie. Dans l'univers où évoluent les héros de Laclos, ni Valmont, ni la marquise de Merteuil ne sont mis à l'index de la société. Ils s'y intègrent au contraire fort bien parce qu'ils en respectent les règles mondaines, se conforment aux codes du milieu aristocratiques »[6]. Toutefois, l'adaptation du couple pervers aux codes qui régissent le milieu aristocratique du XVIIIe siècle n'est qu'un processus qui vient mieux colorer l'art de la feinte. Le siècle des lumières, de par sa configuration, s'avère être le terrain propice au déchainement des tendances perverses.

I-1- Le libertinage et la perversion :

Le siècle des lumières, siècle de la libération de la pensée et de la promotion du pouvoir de critiquer, a connu aussi une libération sans précédent de la sexualité. En effet, la conjonction entre savoir et débauche est la caractéristique essentielle de ce siècle révolutionnaire. La révolution de la pensée a engendré la révolution sexuelle. Cependant, il est frappant de constater la caractéristique intimiste de cette révolution. Elle ne concerne que l'élite, celle qui a justement accès à la connaissance et qui a mis en avant le roman libertin. Ce qui justifie l'affranchissement, c'est l'existence de deux courants de pensée antagonistes : L'un conservateur, ancré dans le religieux, et l'autre libertin ancré dans la philosophie. D'après Galan Aurélien : « Nous trouvons dans le XVIIIe une remise en cause conséquente du régime politique et la revendication d'une nouvelle approche de la nature, tant en science qu'en philosophie. L'esprit critique prend une importance capitale, et l'on voit apparaître un nouveau genre d'ouvrage : le roman libertin…Le plaisir prend aussi un nouveau statut : il est inscrit dans la nature de l'homme, et acquiert une justification qui lui était jusque-là inaccessible. Les thèses épicuriennes deviennent de moins en moins scandaleuses. Des pratiques bien plus voluptueuses que celles prônées par le philosophe du jardin sont décrites comme naturelles, et se trouvent ainsi réhabilités. »[7] La Jonction entre libertinage et femme

6. Véronique. Boulhol, « L'œuvre dans l'histoire », *Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Hatier, 2002, p. 403.
7. Aurélien. Galan, *L'évolution du courant libertin entre le 17e et le 18e siècle*, mémoire de maîtrise, Univeristé Paris I, Panthéon Sorbonne, sous la direction de Jean Salem, Achevé le 13 Juin 2005, p. 82-84.

érudite a changé la mise. Ces femmes de la caste très sélective, qui généralement sont les maîtresses des cérémonies « libertines », ont contribué dans la subversion du « libertinage de la pensée » au « libertinage sexuel ». C'est dans cette trame socioculturelle que le pacte entre Merteuil et Valmont s'était établi. D'un côté, les femmes chastes attachées à Dieu et à l'ensemble de la vertu judéo-chrétienne, et de l'autre les femmes qui se sont affranchies de l'héritage judéo chrétien au nom de la luxure. Concernant la marquise de Merteuil, le machiavélisme dont elle fait preuve la place dans une jouissance, qui n'aboutit qu'au prix de l'abattement de l'autre. Cet autre qui refuse de s'affranchir et qui s'accroche à la morale. Tandis que les libertins agissent et goutent au bonheur immédiat, les croyants préfèrent souffrir en se soumettant à la providence. La marquise et Valmont, talentueux libertins, sont ostensiblement pervers, puisque comme nous l'indique Chemama et Vandermersh « la perversion signifie « renversement », suggère d'emblée la notion d'une norme morale ou de la nature dont le pervers s'écarterait »[8]. En effet la prévalence du religieux, fait des préceptes bibliques la norme de laquelle s'écarteraient le libertin penseur, et/ou le libertin jouisseur. Le couple pervers machiavélique passionné par la feinte, s'embrase des fidèles de Dieu afin de leur nuire. Vengeance, défi, revanche, mépris, animent les deux alliés tout comme le note Segura « associés durant la majeure partie du roman, avant de basculer dans une guerre sans merci, Valmont et la Marquise de Merteuil ont en commun d'appartenir à la caste très fermée des grands libertins. Issus tous deux de cette aristocratie de fin de siècle, livrée au désœuvrement et à l'ennui, ils manifestent le besoin d'affirmer leur liberté pleine et entière à l'égard de la société dont ils récusent les principales valeurs et la morale. Chacun à sa manière, ils s'offrent le plaisir suprême de se prouver leur supériorité absolue »[9]. Bien que Valmont et Merteuil soient en harmonie s'agissant de la finalité de leurs actes machiavéliques, il n'en demeure pas moins qu'ils divergent au niveau de ce qui motive leur action. D'ores et déjà la thèse qui énonce *les liaisons dangereuses* comme une guerre des sexes, fait valoir le climat socio culturel de l'époque, décadent certes, mais qui profite au sexe masculin. En effet en dehors du cercle très fermé des libertins, la femme s'inscrit dans la trame chrétienne qui lui demande soumission à l'homme. C'est ce modèle qui favorise la suprématie de l'homme sur la femme que la marquise récuse, d'où son horreur du féminin. La dépendance de la femme, contemporaine de la marquise, à l'homme est identique à celle de l'époque du père de la psychanalyse qui nous dit : « La femme aimée, par son penchant à l'inconstance et à l'infidélité s'expose à des dangers : il est donc compréhensible que l'amant

8. R. Chemama, B. Vandermersh, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, éd Larousse, 2003, p. 310.
9. Ph. Segura, *Laclos/Frears : Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Ellipses, 2009, p. 97.

s'efforce de la préserver de ces dangers en veillant sur sa vertu et en s'opposant à ses mauvais penchants. »[10] L'homme qui succède au couvent dans l'éducation de la femme, fut le modèle en vigueur au XVIIIe siècle. Cécile Volanges est l'archétype de la femme de cette époque : Naïve, crédule, niaise... Elle incarne tout ce dont a horreur la marquise.

I-2- **La Merteuil et l'horreur du féminin** :

La marquise dans sa correspondance avec Valmont fait savoir son horreur du féminin à la valence passive, son mépris des « senti-ments », son aversion de la bonté. La prétendue lutte de la marquise contre le sexe masculin –prétendue puisque pour la marquise l'ennemi est d'une nature autre que humaine- « qui n'est pas sans l'avoir », s'accompagne d'une indignation allant jusqu'au dégoût de la femme qui est « sans l'avoir ». A la lettre 26 et en parlant de la présidente de Tourvel, un personnage qui porte en lui les attributs féminin par excellence, la marquise emploie « bel objet », et dit : « Qu'est-ce que c'est donc cette femme ? Des traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression : Passablement faite, mais sans grâces : toujours mise à faire rire ! Avec ses paquets de fichus sur la gorge, et son corps qui remonte au menton.»[11] Il est à noter que la femme « objet » revient fréquemment dans les propos de la marquise, et il concerne l'ensemble de la gente féminine. Ainsi le discours de la marquise se scinde sur deux versants opposés : l'un qui énonce la femme dans son être femme, et l'autre à la pointe phallique qui théorise « le féminin made in marquise ». A la lettre 81, lettre d'une importance capitale par son aspect autobiographique, la marquise fait savoir, elle qui a la passion du savoir, sa distinction par rapport aux autres femmes : « Ah ! Gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent à sentiments ; dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leur sens dans leur tête ; qui n'ayant jamais réfléchi, confondent l'amour et l'amant ; qui dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir en est l'unique dépositaire…Mais moi qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? »[12]. C'est ce besoin de se distinguer du semblable féminin, que fait perdre à l'hypothèse de la « guerre des sexes » de sa plausibilité. Il s'agit bel et bien d'une guerre, mais c'est une guerre menée tant contre le sexe masculin que le sexe féminin. La marquise en adoptant un style de vie libérée égale à son alter masculin défie l'homme, toute en dénonçant les femmes bêtement

10. S. Freud (1910), « Un type particulier du choix d'objet chez l'homme», *La vie* sexuelle, Paris, éd PUF, 1969, p. 53.
11. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Gallimard, 2003, p. 26.
12. Ibid., p. 213.

femmes. Tout comme l'avance Segura : « Le libertinage de la Marquise de Merteuil est avant tout une revanche sur la société, comme elle l'explique dans la lettre 81. Pour elle, le choix est simple : dominer pour ne pas être dominée. Dans une société dans laquelle les femmes sont réduites à être des proies, la marquise de Merteuil choisit de prendre les hommes à leur propre piège. Quand la plupart des femmes sont par nature des victimes désignées pour les hommes que la société renforce dans leurs prérogatives Merteuil a compris qu'il s'agissait pour elle d'un enjeu vital.»[13] Ce qui fait grincer la Marquise c'est la femme qui se situe du côté de l'amour, celle qui éprouve la jouissance Autre supplémentaire, et qui trouve le signifiant de son désir dans le corps de son partenaire. C'est cette femme-là, barrée, à la jouissance quasiment « mystique » que la marquise méprise. Elle la rebute, cette femme pas toute phallique, c'est pourquoi la marquise se présente comme une théoricienne de la féminité. Ainsi elle écrit « quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable »[14], toute en rabaissant les femmes, en portant sur elles le plus sévère des jugements. En se positionnant au-dessus du féminin, la marquise fait savoir l'existence de la femme non barrée, l'autre femme, cette Autre femme qui n'est qu'elle…et son Autre. D'où le désaveu de ce qui est su ! En effet bien qu'elle sache notre marquise que la femme n'existe pas et que la femme ne peut s'écrire que barrée, il n'en demeure pas moins que la « *verleugnung* », ce « louche refus », opère afin de maintenir la jouissance de l'Autre. Comme le souligne S. André « si le pervers vise effectivement à localiser ce hors-sujet féminin et échoue à l'atteindre, une femme, elle, cherche à échapper à cette part en-plus, et à la subjectiver »[15]. Cet « en-plus » chez la marquise est d'emblée démenti. La jouissance Autre, face cachée de Dieu, a de quoi faire retentir chez la marquise tant de dégoût. En effet, étant au service de la jouissance de l'Autre au point de se confondre avec lui, la marquise est de surcroît ni une femme, ni un homme. Du moins elle est assurée sur ce point puisque des autres, elle n'entend que des louanges « toutes les vieilles femmes m'ont trouvé merveilleuse…Il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la soirée pour les apaiser »[16]. Vénérée par son disciple, qui d'emblée la désigne comme son maître « il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez plus de prosélytes que moi »[17], et qui lui demande le savoir « apprenez-moi », « instruisez-moi donc de ce qui est et de ce que je dois faire »[18], et admirée de tous, ces jouets, qui dans leur aveuglement lui livrent leurs secrets, la marquise est une

13. Ph. Segura, *Laclos/Frears : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 101.
14. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 414.
15. S. André, « De la mascarade à la poésie », *Que veut une femme ?*, Paris, éd Seuil, 1995, p. 286.
16. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 131.
17. Ibid., p. 23.
18. Ibid., p. 149.

créature qui s'était propulsée à un rang encore plus élevé que le surhomme nietzschéen. Par son art de la maîtrise elle tend non pas à être aimée, mais à être vénérée, telle une déesse. D'ailleurs, son entreprise de former la petite Volanges, –afin de la pervertir- n'a pris forme que lorsque cette dernière lui a fait le serment de la fidélité absolue « je vous promets que je saurai mentir »[19], qui peut s'entendre comme un vouloir de revêtir le modèle de la marquise, de faire exister la femme et pour y parvenir « je serai votre objet ». C'est bien que l'autre se fasse objet pour qu'elle fasse jouir l'Autre, que la marquise ne demande pas mais impose. Les marques de se faire objet pour la marquise jalonnent les lettres de Cécile : « Dites-moi ce que je dois faire…Votre très humble et très obéissante servante.»[20] Ainsi l'épisode de la petite Volanges est une monstration du désaveu de la barre de la femme. D'ores et déjà la petite Volanges qui ne fût qu'un instrument dans le plan de vengeance de la marquise de son ex-amant Gercourt, devient au fur et à mesure de la correspondance épistolaire un probable disciple, mais il y a toujours ce problème de la femme qui n'existe pas. En effet, à chaque fois que la marquise tente d'articuler le désir de faire de la petite Volanges son « double », elle se heurte à la barre de la femme. Ainsi elle écrit à Valmont : « Je raffole de cet enfant : c'est une vraie passion…Je suis souvent tentée d'en faire mon élève, » mais ce désir n'arrive pas à s'articuler, puisque comme l'explique la marquise : « Je me suis souvent aperçue du besoin d'avoir une femme dans ma confidence, et j'aimerais mieux celle-là qu'une autre ; mais je ne puis en rien faire, tant qu'elle ne sera pas ce qu'il faut qu'elle soit. »[21] En effet, tant qu'elle n'existe pas à l'image de la marquise et de son Autre, –cet Autre qui n'est pas divisé- la petite Volanges ne restera que femme. D'ailleurs la marquise veut et ne veut pas que la femme existe. Dans son fantasme, elle et son Autre existent, alors que les autres femmes sont tout simplement, ou plutôt tout bêtement, femmes. Ainsi elle a désinvesti la petite Volanges, dès que Valmont a happé sa chasteté. Il s'était conduit ainsi en fidèle obéissant aux ordres de la marquise. Dans cette entreprise la petite Volanges ne fût qu'un objet, un instrument de jouissance du couple libertin, puisqu'elle n'est que femme. La froideur avec laquelle est relaté l'épisode de la fausse couche de Cécile démontre que, pour Valmont et Merteuil, seul importe le défi relevé. C'est l'acte qui prévaut. Tout comme le souligne Segura « sur ce point au moins, les deux complices sont d'accord : Cécile n'est qu'un jouet entre leurs mains, et ce jeu n'admet ni limites, ni apitoiement quelconque »[22]. Ainsi, une fois le défi relevé et constatant le drame du 'pas tout' de la femme, qui ne la représente en rien, la marquise se détourne de la

19. Ibid., p. 315.
20. Ibid., p. 271.
21. Ibid., p. 140.
22. Ph. Segura, *Laclos/Frears : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 65-66.

petite Volanges : «Je me désintéresse entièrement sur son compte. J'avais eu quelques envies d'en faire au moins une intrigante subalterne, et de la prendre pour jouer les seconds sur moi : mais je vois qu'il n'y a pas d'étoffe…Elle dénote une faiblesse de caractère presque toujours incurable et qui s'oppose à tout ; de sorte que tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or je ne connais rien de si plat que cette facilité…Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.»[23]

I-3- La Marquise : Son ouvrage :

La marquise, femme qui existe, jouissante de son « self-suffisant », refuse d'être en demande d'un homme. Elle refuse d'entrer dans l'ordre des échanges et d'être dans la réception du phallus, d'autant plus que le donateur de ce phallus symbolique n'est autre que l'homme. Ainsi c'est toute la question de la différence des sexes -assise majeur du symbolique- qui se trouve défaillante, bien que non méconnu, aboutissant ainsi à un « je le sais mais je sais autre chose de mieux ». Elle le refuse tout en le sachant-ce phallus-, elle le refuse parce qu'elle a trouvé mieux, elle a inventé par son « sur-savoir » un phallus « pas tout symbolique », un phallus imaginaire, un phallus privilégié, installé dans la scène de la toute-puissance, la scène du tout possible. Ce phallus imaginaire, à défaut du passage au phallus symbolique, -à l'ensemble du registre symbolique- s'est maintenu chez la marquise. Elle n'accède au symbolique que pour s'en affranchir, et faire la gloire de l'imaginaire. Dans sa lettre autobiographique, la marquise fournit les astuces nécessaires et coûteuses psychiquement pour maintenir ce phallus imaginaire, toute en lui donnant une consistance réelle. En effet le phallus imaginaire est l'ouvrage de la marquise : « Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.»[24] De ceci découle ce fait qui énonce que c'est le corps qui porte les insignes de la surpuissance de la marquise, les insignes de ce phallus imaginaire non borné par ce qu'implique le symbolique, et non menacé par la détumescence, « mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible »[25], « née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi »[26]. En maîtrisant tout ce que peut dire le

23. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 304.
24. Ibid., p. 214.
25. Ibid., p. 219.
26. Ibid., p. 213.

corps, c'est le corps parlant que la marquise a appris à faire taire, afin que le corps producteur de sens, le corps imaginaire, prenne le dessus et provoque ainsi la division de l'autre. Ainsi ce corps maîtrisé étonne, méduse. Comme le signale Nasio « quand un visage suscite un sentiment, c'est un corps-image ; mais quand le même visage suscite un dire impromptu, c'est un corps-signifiant »[27]. Nous pouvons avancer que c'est ce corps signifiant, ce corps qui dans sa parole peut dire plus qu'il n'en faut, c'est ce corps là –symbolique- qu'il s'agit de maîtriser et de réduire à une image, et pas à n'importe quelle image… Une image d'invincibilité. Ainsi, alors que le phallus symbolique constitue un barrage à la jouissance puisqu'il implique l'échange avec l'autre, le phallus imaginaire est le champ du possible. Tout comme le note Ph. Solers : « Merteuil, c'est le mauvais œil, la mauvaise mère effrayante, la méduse que personne ne peut souffrir qu'elle soit défigurée et borgne, à la fin de l'aventure, est comme l'emblème de cette impossibilité de la regarder en face. »[28] Ainsi au nom de l'existence de la femme, la marquise a manqué les agents, –le nom du père et la métaphore paternelle- qui lui permettent d'accéder pleinement au symbolique, et de renoncer à contre cœur certes, à l'avoir. Refuser la barre de la femme, c'est aussi refuser de se positionner du côté de l'amour. D'ores et déjà cet effet « méduse » si cher à la marquise, est le triomphe de cette dernière sur le discours amoureux, promu à cette époque par la montée du romantisme. Ainsi l'amour est niais, c'est ce qu'enseigne la marquise. Malheur aux hommes qui lui parlent d'amour. A ces hommes, aux discours amoureux, la marquise ne répond que par vengeance, humiliation et castration. Telle fût le terrible sort de Prévan, qui a eu la maladresse de parler d'amour à une femme qui n'a rien à voir avec les autres : « Il m'excède par son enchantement éternel. Je remarque surtout l'insultante confiance qu'il prend en moi, et la sécurité avec laquelle il me regarde comme à lui pour toujours. J'en suis vraiment humilié. »[29] Ce regard « amoureux » qui dit à la femme à l'image de ce que Lacan avance : « Tu es ma femme, ce qui n'a même pas besoin d'être redoublé d'une autre annonce : ce qui rend presque formel qu'on lui demande si elle est d'accord.»[30] Ce regard, la marquise n'en veut pas parce qu'il impose, alors que c'est elle le maître qui impose. La passion de la maîtrise, emblème de la marquise, dénigre tout ce qui relève de la poétique. L'invincible Merteuil méprise ce qui ne se nomme pas, ce qui échappe au contrôle, en premier la femme. Par son overdose de savoir, elle a inventé ses propres théories. La jouissance féminine, face cachée de Dieu, est ce qui rebute la

27. J.-D. Nasio, « Le corps », *cinq leçon sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, éd Payot et Rivages, 2001, p. 186.
28. Ph. Solers, « Apologie de la marquise de Merteuil », in *le monde des livres*, 28 Avril 1989, http://www.pileface.com/sollers/article.php3?id_article=1144
29. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 328.
30. J. Lacan (1967), « Séance du 7 Juin 1967 », *La logique du fantasme : Séminaire XIV*, 1966-1967, inédit, p. 273.

marquise. D'autant plus que ayant conquis les fidèles de Dieu, elle vise à surpasser ce dernier et à l'abattre en faisant régner sa loi.

I-4- La Marquise versus Dieu :

Comme le remarque Segura, le couple pervers, et surtout la marquise, représentent ce qu'on pourrait appeler l'hubris, « cette tendance à se croire supérieur aux dieux eux-mêmes- qui perd le libertin, décidé à aller au terme de son choix. Mais, à relire ses derniers échanges avec Valmont, l'on pourrait en dire autant de la Marquise elle-même. Si ce dernier exige le départ de Danceny, c'est pour ne pas se voir préférer un autre homme, fût-ce par une femme qui n'est pas celle qu'il aime. Mais de la même manière façon, si la Marquise de Merteuil s'acharne à détruire la liaison du Vicomte avec la Présidente de Tourvel, c'est parce qu'il a osé la faire passer avant elle. Plus que de jalousie, c'est d'orgueil qu'il s'agit : Orgueil contre orgueil, c'est bien l'*hubris*, la faute qui punit les héros tragiques par excellence, qui les pousse à se détruire mutuellement »[31]. La confrontation avec Dieu est le seul domaine susceptible de faire déraper la marquise. Munie de son savoir absolu, ayant atteint le plus haut degré de perfection : « Je dis mes principes, et je dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions »[32], étant son ouvrage, gage de dépassement de la race humaine « qu'avez-vous donc fait, que je n'ai surpassé mille fois ? »[33], elle se révèle être une humaine « surhumaine ». C'est sur cette position de surhumaine, position quasiment délirante que la marquise s'angoisse. Bien que la marquise, par son art de la maîtrise et du contrôle, se prémunisse de l'angoisse, il n'en demeure pas moins que cette défense laisse passer parfois du réel. En effet, la marquise ne se trahit que lorsqu'il s'agit de cette comparaison avec Dieu. D'ailleurs c'est bien là qu'on éclaire mieux sur ce qu'est la perversion comme défense contre la psychose. Ce réel surgit sous une forme quasiment délirante, comme lorsqu'elle écrit : « N'est-il pas plaisant, en effet, de consoler pour et contre, et d'être le seul agent de deux intérêts directement contraires ? Me voilà comme la divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables. J'ai quitté pourtant ce rôle auguste, pour prendre celui d'Ange consolateur ; et j'ai été suivant le précepte visiter mes amis dans leur affliction. »[34] C'est bien cette place du maître qu'elle a imposé aux autres,

31. Ph. Segura, *Laclos/Frears : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 103-104.
32. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 213.
33. Ibid., p. 211.
34. Ibid., p.157.

-aux autres qui l'ont suivie-, qui fait que le discours, bien rigoureux de la marquise, la trahisse parfois et faisse passer du réel. Comme ennemie à sa mesure, la marquise ne voit que Dieu. De même que la mission du couple Merteuil/ Valmont, mission appelée ironiquement mission d'amour, n'en est qu'une série de défi qui consiste à bafouer l'ordre symbolique, le lien social, afin de pervertir l'autre. Ainsi à cet époque où le religieux incarnait le discours du maître, la marquise, aimée, voire vénérée par la société mondaine, ayant acquis une surpuissance, une supériorité par rapport à la race humaine, emploie son savoir-faire, afin de faire savoir sa néo-loi, une loi « made in marquise », en totale opposition avec la loi religieuse, dominante à cette époque. Ce dont rêve la marquise, c'est de confronter Dieu et de l'abattre, mais elle sait que semer à plusieurs reprises et à pas sereins le désordre au niveau du lien social, c'est déjà être en duel avec Dieu. La marquise, dans sa mission d'amour combat l'amour : l'amour de son prochain, l'amour inscrit dans l'institution du mariage, l'amour qui dans sa pureté renvoie à Dieu. D'ailleurs, le projet de nuire au couple d'amoureux incarné par Cécile Volanges et le chevalier Danceny, découle de ce mépris de l'amour, et surtout de sa répugnance de la nature transcendante de l'amour, et de celui que les fidèles aiment alors qu'il n'est point palpable « mais ce Danceny est un enfant qui perdra son temps à faire l'amour et ne finira rien »[35]. La marquise sait que l'amour est une entrave au sexuel, alors elle conclut : « Il serait honteux que nous ne fissions pas ce que nous voulons, de deux enfants »[36]. En effet, l'échec de son plan de nuisance à l'autre signerait la défaite de la marquise face à Dieu, son unique et pire ennemi, le triomphe du bien face au mal.

II-Le sur-Savoir : Drame de la Marquise :

La suprématie de la marquise de Merteuil découle de ce savoir sur le désir de l'autre, un savoir « sursavoir » qui révèle la marquise comme une analyste, à qui on demande le savoir. Ainsi l'analyse d'Assoun de ce personnage énonce : « La force de cet « analyseur des désirs » que constitue Mme de Merteuil est donc le savoir du désir des autres dont elle expose les principes à son élève Valmont. Cette philosophie est donc par essence cynique, puisqu'elle tient en un postulat : chacun est orienté vers la réalisation de la jouissance. Il s'agit donc de créer un dispositif pour faire en sorte de révéler ce culte de la jouissance que, par suite d'inhibitions enveloppées de justifications « morales », les sujets s'interdisent. »[37] Ainsi il

35. Ibid., p. 28.
36. Ibid., p.132.
37. P.-L. Assoun, « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 114.

s'agit de promouvoir un savoir autre, un savoir que les autres s'interdisent à eux-mêmes. Il est interdit ce savoir, interdit à cause de son immoralité. La configuration de ce savoir interdit, contourne le symbolique. La seule voie qui se présente à celui qui désire accéder à ce savoir, c'est la voie de la transgression.

II-1-La Merteuil **: L'analyste noire** :

Le savoir de la marquise est un savoir pervers, un savoir que le névrosé, avec sa lâcheté du névrosé, ne peut atteindre. C'est avec aisance et assurance que la marquise occupe cette place du sujet, non pas à qui on suppose le savoir, mais du sujet qui a le savoir. Elle surpasse l'analyste, puisque de l'éthique elle s'en passe. Ainsi, munie de ce sur-savoir, -sursavoir parce qu'il atteint une limite au-delà du savoir-, la marquise divise l'autre, elle l'angoisse, et de ce sujet divisé, elle se sert pour faire jouir l'Autre, et garder, par la même occasion, intact le culte de l'Autre. Ce savoir tire sa surpuissance de ce savoir sur la nature des choses. Lacan nous dit : « Il y a chez eux –les pervers-, une subversion de la conduite appuyée sur un savoir-faire, lequel est lié à un savoir, au savoir de la nature des choses, il y a un embrayage direct de la conduite sexuelle sur ce qui est vérité, à savoir son amoralité.»[38] Pénétrer la nature des choses, c'est ce que la marquise a réussi. D'ailleurs dans la fameuse lettre 81, elle le dit : « Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'œil pénétrant. »[39] Le parallélisme avec la psychanalyse dans les propos de la marquise est frappant. On serait presque tenté d'avancer qu'elle s'était auto-analysée. D'ores et déjà la marquise, comme elle l'enseigne à Valmont, a fait un travail sur elle-même. Portée par ce « vouloir du savoir », elle se donne les moyens pour y parvenir. De ce savoir, elle en a fait un instrument, un « corpus » pour cerner l'autre, afin de mieux le manipuler et le souiller. Dans ce « vouloir savoir », nous pouvons lire une fixation, ou un surinvestissement de la « pulsion épistémophilique », telle qu'élaborée par Freud ? A priori, et comme il a été développé, la marquise ne se situe pas dans ce désir de savoir pour mieux connaître la réalité extérieure, elle veut plutôt savoir ce qui ne doit pas être sût. Ce qu'elle a forgé à force de connaissance, est une nouvelle science : « Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir. »[40] Elle en a trop acquis, –le drame du sur-savoir- et ainsi

38. J. Lacan (1973), « Une lettre d'amour », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, 1972-1973, Paris, éd Seuil, 1975, p. 110.
39. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 215.
40. Ibid., p. 215.

comme le déduit Laffitte « Mme de Merteuil s'est livrée à une inversion radicale des buts de l'éducation, en développant seule ses facultés et en en dirigeant l'emploi contre l'intérêt de la société. Elle détient par conséquent un pouvoir pernicieux qui l'amène à dévier la fonction éducatrice qui lui revient…Celle-là en a trop acquis, et ne pouvant les utiliser dans un cadre social raisonnable, les a retournées contre la société »[41]. En effet, ce détournement du savoir s'inscrit dans la même trame que le détournement du symbolique. D'ores et déjà, la genèse de ce vouloir savoir chez la marquise, témoigne de ce rapport à la transgression. C'est une volonté de savoir « farouche »[42]. Ainsi, pour savoir, elle s'accuse d'une faute qu'elle n'avait pas commise : « Me vantant d'une faute que je n'avais pas commise, je m'accusai d'avoir fait tout ce que font les femmes…Mais le bon père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême ; et au désir de le connaître, succéda celui de la goûter »[43]. Ainsi, comme le souligne Assoun « la monstruosité de la « missionnaire » se noue à partir d'une faute imaginée qui, suscitant un discours de réprobation, impose à ses yeux la nécessité de sa réalisation »[44]. Le processus du savoir chez la marquise repose sur un passage furtive du « moment crucial où le sujet butera sur la parole du père –ici avec un P- et le savoir de la loi »[45], mais sans que cette rencontre avec le Père et ses enjeux soient pris à la lettre. Bien au contraire, la parole du père est tournée en dérision. Elle est d'emblée démentie, puisqu'elle est destinée à être esquivée en vue d'un autre savoir. La Marquise ne s'en sert que pour un meilleur développement de sa « science ». Nous entrevoyons ainsi, le règne du déploiement du défi et du désaveu chez la marquise. Sa science puise sa force de l'existence de la loi symbolique -de la différence des sexes et de l'interdit de l'inceste-, loi qui donne plus d'ardeur à la mission transgressive de la meneuse du jeu. En effet, le défi vise ce savoir voilé, sujet de moquerie du couple libertin. Tout comme l'explique Aulagnier-Spairani « le défi renvoie ici au concept de dévoilement : ce qui doit être dévoilé, c'est effectivement ce que l'autre ignore ou prétend ignorer du plaisir comme du désir. Il y a un « ne-pas-savoir » de l'autre qui est, pour le pervers, indispensable. Il faut que le partenaire ne sache pas réellement ou qu'il se déguise en ignorant du savoir »[46]. Ainsi la marquise, a su ce qui ne doit pas être su : « tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on

41. M. Laffitte, « Laclos : la liaison vraiment dangereuse », in *Revue Romane*, Vol 24, n°1, Amsterdam, éd John Benjamins, 1966, p. 68.
42. P.-L. Assoun, « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 116.
43. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 216.
44. P.-L. Assoun, « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 116.
45. P. Aulagnier-Spairani, « Le « désir de savoir » dans ses rapports à la transgression », in *Transgression*, Paris, éd PUF, 2009, p. 42.
46. Ibid., p. 46.

s'empressait à me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher. »[47] Elle a su que pour avoir de l'emprise sur l'autre et acquérir le surnom d'invincible, il fallait s'aventurer au-delà du savoir commun. Il fallait ôter du savoir caché le voile, et s'en armer pour être l'unique dépositaire : « J'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir. »[48] Ce rapt du savoir pourrait s'articuler avec la privation. La privation telle que développée par Lacan est un manque réel d'un objet symbolique. Pahin souligne que l'enfant face au trou, va changer sa position, et « au lieu d'être dans un rapport de dépendance réelle à la parole de l'autre…Il va être dans l'invention »[49]. Cette « invention » dépendra elle-même du fantasme sous-jacent. Ainsi la marquise, perverse, pour boucher le trou inventa un nouveau savoir, qui retentit comme une riposte au savoir commun, propagé dans les filets du symbolique. Elle inventa une nouvelle femme qui existe, alors que la femme n'existe pas. En sachant que l'impossibilité du rapport sexuel a pour corrélat l'ex-sistence de la femme, il est tentant d'avancer que finalement la marquise, vise une possible écriture du rapport sexuel.

II-2- **Rien n'échappe à la Marquise :**

La Merteuil perçoit le rapport sexuel comme un genre d'étude, « cette première nuit, dont on se fait pour l'ordinaire qu'une occasion d'expérience : douleurs et plaisir, j'observai tout exactement, et ne voyais dans ces diverses sensations que des faits à recueillir et à méditer »[50]. C'est le rapport sexuel qu'elle veut écrire, alors que sur le rapport sexuel on n'en peut rien dire, puisqu'il est impossible. Faisant reposer son plaisir sur le savoir, et dénigrant tout ce qui peut faire titiller la maîtrise de son être, la marquise se braque contre la jouissance Autre, elle se braque contre tout abandon à l'autre. Hypercérébrale, la marquise rate la disjonction du savoir et de la jouissance, elle rate aussi la disjonction du savoir et du pouvoir, à l'image de ce qu'avance Aulagnier Spairani : « C'est cette bifurcation que rate le pervers ; c'est cette ligne de partage qu'il tente d'effacer….Ce qu'il –le pervers- cherche dans l'érotisme, ce qu'il demande à l'autre, c'est qu'il vienne confirmer, par le plaisir qu'il lui impose, la toute-puissance de son savoir.»[51] C'est ce « sursavoir » qui fait aussi que le recours

47. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 214.
48. Ibid., p. 215.
49. M.-J. Pahin, « Au carrefour de la névrose et de la perversion : l'opération de la privation, à propos de deux femmes analysées par Freud », Exposé du 27 juin 1995, l'ATI Michel Silvestre,Phttp://pagespersoorange.fr/psycause/003/au_carrefour_de_la_nevrose_003.htm.
50. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 216.
51. P. Aulagnier-Spairani, « Le « désir de savoir » dans ses rapports à la transgression », op. cit., p. 46.

à la mascarade prend une fonction autre que chez les autres femmes. D'emblée, il ne s'agit pas pour la marquise de se faire objet du désir de l'homme, mais plutôt de régner sur l'autre et de le diviser. Ainsi, le savoir prévaut sur la rencontre sexuelle, et surtout il permet de maintenir le plaisir sous le joug de la marquise. De même pour la mascarade féminine, elle prend une autre tournure lorsqu'elle est employée par la marquise. Outre son savoir-faire, la marquise « cérébralise » l'acte sexuel. Ainsi en se préparant à recevoir Belleroche, la marquise aiguise son corps et son esprit. Elle use de sa toilette coquette toute en s'imprégnant des références livresques de son siècle. Avec la Merteuil tout est pensé dans les moindres détails, telle une véritable mise en scène « arrivée dans ce temple de l'amour, je choisis le déshabillé le plus galant. Celui-ci est délicieux ; il est de mon invention : il ne laisse rien voir, et pourtant fait tout deviner…Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre de Sopha, une Lettre d'Héloïse et deux contes de la Fontaine, pour recorder les différents tons que je voulais prendre »[52]. La mascarade, made in marquise, dénote un véritable travail à « l'acteur studio ». Une maîtrise qui ne laisse rien au hasard et où aucune fausse note n'est permise. Non seulement, elle ne s'inscrit pas dans le désir de la femme d'être l'objet du désir de l'homme, mais la mascarade teintée par le savoir est gage d'une emprise totalitaire sur l'autre. Chargée de tonalité mégalomaniaque, la mascarade est un instrument pour méduser l'autre. Tout comme le souligne Ph. Solers « la tête, le cœur, l'esprit : de cette trinité discordante, la marquise est la seule à tenir jusqu'au bout le nœud. Les autres s'empêtrent dans leurs sensations, même Valmont »[53]. La maîtrise de cette trinité amène la marquise à jouer plus promptement avec ces jouets et à en jouir à sa guise, allant même jusqu'à ôter la parole à son amant désarmé « il retrouva la parole, mais je ne lui permis pas d'en faire usage »[54]. C'est l'effet méduse. La marquise « sait pour deux »[55], alors l'autre, elle le divise, elle le méduse, elle le piétine.

II-3- La Merteuil : Le maître :

La marquise est le maître qui réduit l'autre à l'état d'esclave : « Faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies ; ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance de me détruire…Ces tyrans détrônés devenus mes esclaves. »[56]

52. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 40-41.
53. Ph. Solers, « Apologie de la marquise de Merteuil », in *le monde des livres*, 28 Avril 1989, http://www.pileface.com/sollers/article.php3?id_article=1144
54. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 40.
55. Ibid., p. 43.
56. Ibid., p. 213.

Armée par son « sursavoir », elle se donne avec assurance à « sa passion castratrice »[57], « nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important. Hé ! de combien de nos Samson modernes, ne tiens-je pas la chevelure sous le ciseau »[58]. La marquise dirige son monde et la masse. Son entourage s'envenime sans manifester le moindre soupçon sur l'intégrité de la marquise, –hormis Valmont qui est son élève-. Telle une analyste noire, elle creuse chez l'autre et impose avec finesse son vouloir. De ce fait la « petite Volonge », pas très à l'aise avec l'idée de transmettre ses pensées par écrit, fini par épouser la plume et par trouver l'écrit salutaire : « Comme vous avez bien senti qu'il me serait plus facile de vous écrire que de vous parler. »[59] En effet la fonction de l'écrit et l'importance que la marquise lui accorde, n'est qu'une preuve de plus de son immense savoir. Elle sait, la marquise, que l'inconscient est ce qui se lit, et c'est pourquoi dans sa vocation de confesser le secret des autres, elle opte pour l'écrit. Ainsi comme le souligne Assoun « la marquise de Merteuil se targue de détenir une sorte de *mathesis universalis* du désir sur laquelle elle fait fonds dans ses leçons à son élève Valmont »[60]. La marquise de Merteuil, par manigance et diverses manoeuvres, domine les autres sans qu'ils sachent pour autant qu'ils sont sous son emprise.

Par contre avec son fidèle disciple Valmont, son positionnement en tant que maître est ouvertement révélé. Il est même l'un des thèmes majeurs de leur correspondance. D'ores et déjà Valmont perd de son intégrité phallique, à chaque fois qu'il se confronte à la marquise. Elle lui reproche son manque d'inventivité, et lui en retour lui demande savoir, savoir et amour. Au fur et à mesure de la lecture de la correspondance entre le couple libertin, l'idée que ce couple d'ex amants fonctionne comme dans une dyade « mortifère » mère-enfant, s'articule. En effet la marquise a été séduite par la réputation du dandy Valmont, et en étant le maître, elle a voulu avoir quelqu'un à sa hauteur, digne d'elle : « Séduite pas votre réputation. Il me semblait que vous manquiez à ma gloire ; je brûlais de vous combattre corps à corps »[61]. Toutefois Valmont charmé par le jeu alimenté par la série des défis dictés par la marquise, a confirmé la supériorité de la marquise sur lui. Ainsi d'un supposé égal, la marquise s'est trouvée une sorte d'esclave complice, qui ne l'indiffère pas certes, loin de là. La marquise n'a pas pour autant épargné, à son complice, son art de la manipulation. En effet, elle a fait languir Valmont, en lui faisant croire qu'un jour elle le nommera « libertin », digne

57. P.-L. Assoun, « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 116.
58. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 220.
59. Ibid., p. 76.
60. P.-L. Assoun, « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 117.
61. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 220.

d'elle. A chaque fois qu'il tarde à exécuter ses ordres, la marquise réactive en lui l'insoutenable angoisse de castration, qui équivaut ici à la perte de sa réputation de libertin « surdoué » : « Ne sacrifiez pas votre réputation ! »[62], « vous qui n'êtes plus vous, vous vous conduisez comme si vous aviez peur de réussir »[63], « c'est dommage qu'avec tant de talent pour les projets, vous en ayez si peu pour l'exécution »[64], « c'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous n'inventez rien»[65]. A ce rabaissement sans retenue, Valmont ne répond qu'en confirmant encore de plus belle la supériorité de la marquise « soyez tranquille, je ne reparaîtrai dans le monde que plus célèbre que jamais, et toujours plus digne de vous »[66], « et si Dieu là nous jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la Patronne de quelques grandes villes, tandis que votre ami serait au plus un saint de village »[67], « en vérité, vous êtes cent fois plus mauvais sujet que moi »[68]. Cet échange asymétrique, témoigne de l'asymétrie de la relation entre la marquise et le vicomte. Ainsi elle exige, elle ordonne, et lui s'exécute « partez sur le champ »[69], « vous n'avez plus qu'à me remercier et obéir »[70], et il s'exécute parce qu'il prend à la lettre la parole de la marquise : « Votre bonheur veut que ma bonté l'emporte.»[71] Cette aliénation de Valmont à la marquise, fait état de ce qu'elle représente de grandiose pour lui. Elle est son Autre, tyrannique certes, mais il se consacre assidûment à la servir, au point de renoncer à son amour pour la présidente. C'est le déroulement de la fin de leur union, qui témoigne plus clairement de cette place d' « Autre » qu'occupe la marquise chez Valmont.

En effet Valmont, découvrant que la marquise l'a trompé à son tour par des moyens bien connus de lui, ne décide pas la guerre immédiatement, mais il tente en premier temps la réparation : «Oh ! qu'avec toute autre femme, je serais bientôt vengé ! Oui, c'est bien pour vous seule que je peux préférer la réparation à la vengeance. »[72] Mais c'est la marquise, en le provoquant encore de plus belle, en enfonçant littéralement le clou, qui l'a amené à la déclaration de guerre. L'examen du discours de la marquise de Merteuil, pointe la dominance du discours du maître. En effet en étant son « propre ouvrage », et en ayant acquis un surplus de savoir, la marquise s'était insufflée une nouvelle naissance. Elle en parle comme si c'était une résurrection. De même Lacan souligne : « Le maître, il ne serait démontré qu'il en est le

62. Ibid., p. 324.
63. Ibid., p. 39.
64. Ibid., p. 414.
65. Ibid., p. 303.
66. Ibid., p. 332.
67. Ibid., p. 23.
68. Ibid., p. 32.
69. Ibid., p. 19.
70. Ibid., p. 21.
71. Ibid., p. 20.
72. Ibid., p. 429.

maître que s'il était ressuscité, à savoir, s'il avait passé effectivement par l'épreuve. Quant à l'esclave, il a précisément renoncé à s'y affronter. »[73] L'épreuve dont parle Lacan, et qui est propre au maître, se figure chez la marquise par le procès périlleux qui l'a amenée vers la maîtrise impeccable de son être. La prévalence du discours du maître, même s'il s'articule au discours de l'université –S1 s'articule au S2-, il n'en demeure pas moins qu'il recouvre tout les autres discours, aboutissant ainsi à un discours de l'université S2 « autre », celui qui n'institue pas en lui, un savoir qui ne sait pas. Le discours du maître a la même caractéristique que le savoir de la marquise, à savoir l'absolu. Tout comme le souligne Lacan « le ventre de l'Autre, du grand A, en est plein. Ce ventre est celui qui donne, tel un cheval de Troie monstrueux, l'assise du fantasme d'un savoir-totalité »[74]. Ce fantasme chez la marquise, comme chez tout pervers, se met en acte. Ce totalitarisme explique l'absence de trace du discours de l'hystérique. En effet, la marquise ne semble pas être marquée par la division, division qu'elle provoque chez l'autre. Ainsi la prédominance du discours du maître, ne permet pas l'expérience du manque, de la plainte. Dans la même optique, la patente prévalence de l'imaginaire teinte le discours de la marquise, d'où son jalonnement par la valorisation de l'image. C'est un discours du maître (S1) ancré dans l'image, moule de la perversion. Procédant par métonymie, faisant référence à des figures mythiques : « Divinité », « ange consolateur », « nouvelle Dalila », « ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir ; c'est après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme »[75], « venez au plus tôt m'apportez le gage de votre triomphe : semblable à nos preux chevaliers qui venaient déposer aux pieds de leurs Dames les fruits brillants de leur victoire »[76], la marquise adresse son discours –l'Autre lieu de la parole-, à un Autre mythique, surpuissant, surhumain. Tout porte à avancer que l'image portant les insignes de l'invincibilité, est le moteur de la marquise. L'acuité de cet arrêt sur image, a doté la marquise d'un « je » pris dans le tourbillon de la confusion avec le Autre. De même Lacan remarque : « L'anaclitisme prend son statut, son vrai support, de définir proprement ce que je situe au niveau de la structure fondamentale de la perversion. C'est à savoir, un certains jeu, dit pervers, du a, par quoi le statut de l'Autre s'assure d'être couvert, comblé, masqué »[77]. D'ores et déjà le style métonymique de la marquise, témoigne du moule imaginaire de la perversion. Ainsi les lettres de la marquise fourmillent de références littéraires, de proverbes, de théories sur l'âme humaine et sur la nature, afin de donner de

73. J. Lacan (1969), « Le maître et l'hystérique », *Le séminaire : Livre XVII : L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970, Paris, éd Seuil, 1991, p. 32.
74. Ibid., p. 35.
75. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 28.
76. Ibid., p. 58.
77. J. Lacan (1969), «Savoir Pouvoir », *Le séminaire : Livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006, p. 302.

l'étoffe à son invasion de l'autre. Son style d'écriture en lui-même, bien que rigoureux, laisse faufiler une image d'invincible, à qui rien ne manque. C'est ce surinvestissement du langage, le perfectionnement de la langue et du style, qui dénote une fétichisation du langage, voire de lalangue.

III- **Le nœud** borroméen de la Marquise de Merteuil :

En se basant sur ce qui a été relevé dans le fonctionnement de la Marquise : La prévalence de l'imaginaire, le démenti de l'Autre barré, l'acuité de l'acte transgressif dans le symbolique et la distanciation par rapport au réel…nous constatons d'emblée que c'est un fonctionnement qui met en avant la dynamique, « figée » certes, du montage pervers. Bien que Lacan, à propos de l'écriture borroméenne de la clinique de la perversion nous dise : « Ce n'est pas que soient rompus le symbolique, l'imaginaire et le réel qui définit la perversion, c'est qu'ils sont déjà distincts, de sorte qu'il en faut supposer un quatrième, qui est en l'occasion le sinthome. Je dis qu'il faut supposer tétradique ce qui fait le lien borroméen –que perversion ne veut dire que version vers le père- qu'en somme, le père est un symptôme, ou un sinthome, comme vous voudrez. Poser le lien énigmatique de l'imaginaire, du symbolique et du réel implique ou suppose l'ex-sistence du symptôme, »[78] il nous semble que le réel- abonné au silence, en raison du travail de « maîtrise » magistral dont fait preuve la marquise-, même avec la figuration du sinthome ne pourra se nouer au symbolique dans la lecture de la perversion de la marquise de Merteuil. D'ores et déjà, comment faire figurer le passage à l'acte transgressif dans la dynamique du nœud borroméen ? Ce qui fait symptôme c'est le symbolique démenti, c'est comme l'avance Lacan tout ce qui convoque le père. Face à la hardiesse de l'entreprise, le nœud borroméen de la marquise pourrait s'articuler comme suit : Le réel, le symbolique et l'imaginaire sont noués d'une manière fissurée –ils communiquent mal-. La fissure, c'est le sinthome. [4]

L'imaginaire, c'est ce qui prévaut avec l'ensemble des possibilités qui aiguise le montage pervers de la marquise. Dans ce registre, le culte de l' « Autre » est préservé. Le symbolique n'intervient que pour être utilisé, instrumentalisé par la marquise. Le symbolique est la scène de la transgression. D'emblée il est démenti. La Marquise n'opère dans ce registre que pour faire régner sa loi, et garantir ainsi la complétude de l'Autre. Toutefois, l'échappement de

78. J. Lacan (1975), « De l'usage logique du Sinthome », *Le séminaire: Livre XXIII : Le Sinthome*, 1975-1976, Paris, éd Seuil, 2005, p. 19.
[4]. *Le nœud borroméen de la marquise de Merteuil,* Voir annexe 4.

quelques brides du réel ne peut être figuré que par l'angoisse. L'angoisse est ce qui nouerait le réel au symbolique et à l'imaginaire. Le registre du réel fait résonner l'angoisse, qui figure l'Autre barré. Le réel est aux antipodes de la quiétude du registre de l'imaginaire. Ainsi, c'est cette angoisse qui porte sur une possible perte du culte de l'Autre, qui installe la répétition de l'acte pervers. Tant que le symbolique est souillé, bafoué, la Merteuil sera immunisée contre l'angoisse. D'où la quête inlassable de nouveaux défis, aussi dangereux les uns que les autres.

IV- La Marquise de Merteuil : Des lettres de Laclos aux images de Frears :

Du roman au film, de la lettre à l'écran, voilà ce que Stephen Frears, en tant que réalisateur et Christopher Hampton, en tant que scénariste, ont réussi à faire. Il y a trois adaptations cinématographiques des *Liaisons dangereuses*, mais étant donnée la fidélité du réalisateur au roman, et l'absence de prise de position par rapport aux personnages, – contrairement à l'adaptation de Forman « Valmont », qui correspond à l'imaginaire du réalisateur- le choix de l'adaptation de Frears paraît être le plus sage. Ainsi, muni de sa caméra, doté de ses techniques de captation de l'image, Frears substitue à la correspondance épistolaire des confrontations face à face, sans pour autant occulter le rôle princeps de la lettre. Il nous offre en image ce que le lecteur du roman a essayé d'imaginer. Nous, spectateurs, nous devenons voyeurs, et par moments nous devenons complices de la marquise. Nous jouissons de l'intrigue, qui est la substance même de ces liaisons très dangereuses. L'intrigue dans le film de Frears est omniprésente, et son apogée se signe par les notes musicales tirées du répertoire classique ou de l'opéra. Le générique annonce la nature machiavélique du sujet de l'œuvre. Sur un fond noir, deux mains féminines dont l'une est ornée d'un bracelet à triples rangées de perles, tiennent une lettre cachetées à la cire rouge, sur laquelle figure en noir le titre du film «Dangerous liaisons ». D'emblée le générique renvoie aux axes cardinaux : La lettre, les manigances, l'aisance matérielle, et surtout l'intrigue menée par une femme, par la marquise de Merteuil. De ce fait, à travers l'analyse des images et des séquences*, il s'agit d'appréhender comment l'œuvre cinématographique habille et déshabille, masque et démasque la meneuse de l'intrigue. Comment Frears filme la surpuissance de Mme de Merteuil et cadre son invincibilité ? Le montage alterné, technique fort utilisée dans le film, signe le commencement de l'intrigue, en filmant le réveil alterné de Valmont et de la marquise. Ce montage alterné révèle les principaux personnages, et présente les deux libertins –Merteuil et Valmont-. La première séquence du film se présente comme un prologue. Frears

*Les séquences mentionnées sont tirées du découpage proposé par le DVD édité par « Warner Home Video ». (2008).

parle, lui, de « champions de boxe prêts à monter sur le ring »[79]. En effet, si les premières images du film ont fait couler beaucoup d'encre, c'est parce qu'ells ont une portée symbolique. Il s'agit d'une présentation du monde des deux protagonistes. La marquise contemple son reflet et s'admire. Le miroir est un élément essentiel dans l'univers de la marquise. Sa chambre est entourée de miroirs. Souvent elle s'adresse à son interlocuteur, toute en se regardant dans le miroir. Le recours au miroir paraît indispensable chez la marquise, et ceci, même en dehors de sa chambre. En effet chez Mme de Rosemonde, lorsque Mme de Merteuil prodigue ses conseils libertins à Cécile Volange, elle se met subitement debout, lance un regard perçant à son reflet dans le miroir, et dit : « La honte c'est comme la douleur, on l'éprouve qu'une fois. »[80] D'ailleurs souvent, c'est ce reflet dans le miroir qui est filmé. Par son cadrage, Frears barre l'accès du spectateur à la marquise, créant ainsi une confusion entre les multiples facettes de la marquise. C'est cette confusion entre la marquise et son reflet dans le miroir qui dénote sa complexité, confusion plus appuyée par la générosité sur-jouée de la marquise avec Mme de Volange - cette dernière qui fait appel à elle dans l'éducation de sa fille-. Frears fait échapper la marquise, en la filmant de dos, en investissant son reflet, et en multipliant les insinuations au fameux boudoir, –lieu des rencontres érotiques de la marquise avec ses amants- bien qu'avant que celui-ci ne soit filmé. D'ailleurs du boudoir, on ne voit qu'un petit aperçu –la séquence où la marquise rejoint par une porte dérobée son amant dans ce boudoir mal éclairé, et le gronde de lui avoir parlé d'amour. Au moment où elle s'apprête à se déshabiller, elle nous ferme littéralement la porte au nez, faisant ainsi retentir dans le champ de la caméra de Frears, le claquement de la porte du boudoir-[81]. Le miroir est un instrument essentiel dans le maintien de la marquise de son double spéculaire. Ce miroir est un indicateur du narcissisme patent de la marquise. C'est comme un instrument d'autoérotisme : Elle se sourit en effleurant de ses doigts son visage[82] Cependant au dénouement, c'est ce narcissisme fort qui s'effondre, et le film se termine à l'envers de son début, par une marquise au visage attristée, se démaquillant devant un miroir brisé. Elle semble affaiblit, et une larme coule sur sa joue sur un fond noir[83]. L'architecture de la chambre de la marquise est fort complexe. Cet « ultra design » va de pair avec la femme artificieuse, qui est Mme de Merteuil. Ainsi à la visite de Valmont, se vantant de sa magnifique nuit passée avec la présidente de Tourvel, les murs entourés de vitres et de miroirs

79. Ph. Segura, « Entretien avec Michel Boujut », *Laclos/Frears : Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 22.
80. S. Frears, « Good influence », Chapitre n°15, 50'29'', *Les liaisons dangereuses,* Warner Home Video, Chapitre 15, 2008,
81. Ibid., « The Lady's terms », Chapitre n° 4, 10'08''
82. Ibid., « Battle Dress », Chapitre n° 1, 55''
83. Ibid., « Manipulator's face », Chapitre n° 33, 1h 50' 47''

s'entrecroisent par le jeu de caméra de Frears, et transforme la chambre en un labyrinthe, signant ainsi le bouleversement de l'univers de la marquise, alors que celle-ci donnant du dos à Valmont, lui parle avec maîtrise, masquant pleinement sa peine. Le seul témoin de ce que la marquise masque, est le spectateur. Par le grossissement des plans, une partie du visage de la marquise nous échappe. Elle se reprend, et c'est entre les deux portes de la chambre et du boudoir que la marquise perd pied, vite se reprend, en affichant un sourire large, hautain, et rejoint son amant dans le boudoir. Elle ne s'abandonne aux larmes qu'une seule fois et en coulisse, toujours entre deux portes[84]. Le centre de tous les espaces est la demeure de la marquise. Si Valmont, dans ses voyages, accompagne la rapidité des séquences du film, et accentue le rythme, la marquise, elle, est bien fixe. Dans les déplacements répétés de Valmont se dégage une espèce de course contre la montre. Cet empressement se reflète même dans sa manière rapide de parler, alors que la marquise ne parle qu'avec nonchalance, une maîtrise implacable -hormis lorsque vers la fin, elle perd son sang-froid face au ton marital de Valmont-. Au salon de la marquise, Valmont croyant à tort qu'ayant relevé les défis, la marquise le récompensera. Il hausse la voix et dit en criant : « Je veux rentrer au port.» Valmont cherche un lieu, ce lieu c'est la marquise. Dans sa conquête de ce lieu, Frears filme un Valmont assoiffé, dont la maladresse est à la limite du comique, à l'instar de la séquence pendant laquelle Merteuil reçoit chez elle Mme de Volanges, et lui révèle la liaison épistolaire entre Cécile et Danceny : Valmont est caché derrière un paravent. Il se rend soudain compte que le miroir situé derrière lui trahit sa présence, et on le voit littéralement plonger derrière un canapé, tandis que la Merteuil masque la défaillance de Valmont en tournant tout autour du salon, focalisant ainsi sur elle l'attention de Mme de Volanges[85]. Pour faire figurer au mieux la supériorité de la marquise, Frears a eu recours au zoom avant dans certaines séquences. Ainsi, lorsque la Merteuil fait le récit de la création de la femme qu'elle est, de son « propre ouvrage », la caméra réalise un zoom avant qui sur-cadre le regard triomphant, et les sourcils relevés de la marquise. Cette dernière dit : « Je suis une virtuose de l'hypocrisie.» Dans cette même séquence, lorsque Valmont lui demande de lui raconter le procès de son endurcissement, bien qu'ils soient tous les deux assis, la marquise dépasse Valmont. Elle est plus élevée que lui. Leur positionnement même est différent : Valmont, les épaules tombantes, glissant presque du fauteuil –signe de mollesse-, tandis que la Merteuil est assise comme une reine sur un trône. Tout son corps est bien ajusté, reflétant ainsi une rigueur irréprochable. A la fin de la séquence le désir monte entre les deux complices, mais au moment où Vicomte

84. Ibid., « plainty of love », Chapitre n°23, 1h 17'04''
85. Ibid., « Spell in country », Chapitre n°12, 35'18''

croit la tenir, elle lui échappe en souriant malicieusement[86]. La surpuissance de la marquise, a été aussi figurée par le raccourci. Le raccourci temporel a été utilisé, afin de faire valoir la différence de l'être femme de la marquise des autres femmes –le désaveu de la barre de la femme-. Ainsi Cécile effondrée et terrorisée par ce qui s'est passé avec Valmont, écrit à Merteuil –son idéal féminin-. En alternance, deux images se succèdent, avec pour lien la voix off de la petite Volanges lisant ce qu'elle a écrit : L'une montre Cécile effondrée à son secrétaire, ayant du mal à tenir la plume pour écrire à cause de l'ampleur de sa souffrance, tandis que, sur un autre plan, on voit une Merteuil allongée sur son sofa, jouissant de ce qu'elle apprend en lisant la lettre –Valmont a séduit Cécile-. Ce raccourci temporel sépare la femme qui existe, La Merteuil, de la femme barrée qui n'existe pas, -l'ensemble des personnages féminins-[87]. De même que le jeu corporel de Cécile Volanges, témoigne de son crédulité et de sa naïveté : la séquence où Danceny lui donne son cours de musique, et que face à la médiocrité du chant de Cécile la marquise soupire discrètement de désespoir, révèle le fossé qui sépare les deux femmes, et l'indignation de la marquise de ces femmes « à sentiments »[88]. Cette élévation par rapport aux autres, cette position de « surhumaine », est lisible aussi dans les habits sophistiqués de la marquise. D'ores et déjà on constate dès le début du film, qu'il lui faut quatre soubrettes pour l'habiller. Tandis que les autres personnages féminins ne s'habillent que de coiffes de dentelles, la marquise elle, s'orne de bijoux, éventails, larges chapeaux, et sa coiffure est esthétiquement complexe et futuriste. Son corps couverts de multiples jupons renvoie à l'invincibilité, ses robes chargées donnent à son corps l'impression d'être une armure. Ainsi, quand Valmont lui montre « la lettre preuve » écrite par la présidente de Tourvel, elle s'en moque et dit : « Pas étonnant elle écrit comme elle s'habille.» A la même séquence, bien que Valmont soit las des exigences de la marquise, on les voit descendant les marches, la marquise toujours plus élevée que lui. Valmont lui tient la main comme un chevalier tenant une Dame.[89] Les scènes érotiques jalonnent le film de Frears. Cependant, la marquise ne se dévêt jamais devant nous. Au boudoir, le spectateur n'accède pas. Et même à l'unique séquence où le boudoir est entièrement filmé, -lorsqu' au retour du voyage avec Danceny, Valmont découvre la liaison de la marquise avec le chevalier- ils sont entièrement vêtus. Ce qui interpelle dans cette scène, c'est que le chevalier, –beaucoup plus jeune que la marquise- est englouti dans la poitrine généreuse de la marquise. Scène faisant écho à une relation perverse mère- fils plutôt qu'à une relation entre deux

86. Ibid., « To dominate/avenge », Chapitre n° 11, 31'36''
87. Ibid., « Nocturnal visits », Chapitre n° 14, 46' 24''
88. Ibid., « Postal arrangement », Chapitre n°8, 23'23''
89. Ibid., « beyond his contrôl », Chapitre n° 27, 1h 32' 12''

amants. En ne la dévêtant jamais entièrement, Frears confirme cette invincibilité du corps de la marquise[90]. L'érotisme de la marquise est cérébral, puisqu'il se dit, comme à la leçon donnée à Cécile sur le libertinage, –faire exister le rapport sexuel- il est aussi « esthétique ». Il se laisse deviner à travers le décolleté osé de la marquise, à l'instar de la séquence de l'opéra, où on voit Merteuil et Cécile chacune d'elle portant un décolleté fort suggestif, mais les couleurs des deux robes, rouge pour la marquise et rose pour Cécile, font valoir l'expérience et le savoir de l'une, et la naïveté et la juvénilité de l'autre. Cette séquence témoigne également de la perspicacité de la marquise dans la transmission du libertinage, tout en nous faisant découvrir une Merteuil douée dans l'art de la séduction : le jeu du doigt de Mme de Merteuil sur les lèvres de la petite Volange[91]. La musique retentit dès le début du film, et retentit de plus belle, particulièrement pendant certaines séquences. La musique fait figure du réel, ce qui échappe. Elle accompagne Valmont et la présidente de Tourvel, tous deux pris dans leur ravageante passion. La musique marque aussi les premiers émois amoureux de Cécile Volanges. Seule la marquise, bien qu'adepte d'opéra, semble ne pas être concernée par l'enchantement musical. L'opéra, pour la marquise, est un champ de déploiement de ses plans machiavéliques. Elle s'y rend, non pour la beauté de l'art de l'opéra, mais pour observer, voire espionner, les autres. Son mépris des mélomanes se fait valoir lorsque, sarcastique, elle dit en faisant allusion à la pureté qu'incarne Danceny : « Un de ces rares excentriques qui viennent pour écouter la musique ». Ce mépris de la sensibilité artistique, est corroboré par la scène où on voit la marquise, toujours à l'opéra, détailler le public avec ses jumelles, et sourire malicieusement en apercevant Danceny. Ce sourire annonce la trouvaille d'une nouvelle manigance, propice à l'accomplissement de son plan. C'est ainsi qu'à la fin du spectacle, la marquise présente Danceny aux Volanges[92]. Cependant, si Frears filme la division des sujets par l'agrandissement des plans et la modification des dimensions, à l'instar de la séquence pendant laquelle la caméra se met à tourner autour de Valmont, afin de faire voir le bouleversement, et l'angoisse qu'il ressent suite au refus de la marquise de lui accorder sa récompense[93], il n'en demeure pas moins que Frears utilise la musique, comme instrument pour troubler la marquise, -bien que cette dernière échappe souvent à l'angoisse, à la division et au réel-. En effet le chant du « Castrat », symbole de bisexualité, -puisqu'un castrat c'est un homme qui a une voix de femme, un homme dont l'apparence est démentie par la voix- s'accompagnant par l'entrée de Mme de Tourvel lors de la soirée à la compagne

90. Ibid., « No time/ mischief », Chapitre n° 26, 1h 28' 34''
91. Ibid., « Postal arrangement », Chapitre n° 8, 23' 23'
92. Ibid., « Introduction », Chapitre n° 5, 12'28''
93. Ibid., « Fatal war wounds », Chapitre n°28, 1h 36'43''

chez Mme de Rosemonde – c'est l'unique scène qui rassemble l'ensemble des personnages principaux- et suivi par la multiplication des regards de la marquise. D'ores et déjà, cette scène semble être un déploiement pulsionnel scopique. La panoplie des indices qui peuplent cette scène, révèle que le chant du castrat est un instrument de vérité, d'où l'émergence du réel chez la marquise. Ainsi au moment où la présidente se glisse entre les chaises pour aller s'asseoir, Valmont la suit du regard, Mme de Tourvel le regarde discrètement. La marquise observe le regard de Valmont sur la présidente, elle saisit l'intensité de leur échange scopique, elle continue de sourire certes, mais son sourire se crispe, et elle finit par tourner la tête vers le chanteur, tandis que le regard de Valmont est resté fixé sur Mme de Tourvel[94]. Ainsi la musique démasque momentanément la marquise. Au dénouement, l'opéra, lieu perverti par la marquise, alors qu'il est supposé être un lieu d'enchantement et de raffinement des mœurs, fait tomber cette fois-ci, définitivement, le masque de la marquise. A son entrée, la musique s'arrête et les huées du public la font trébucher, elle se reprend, elle reprend son corps jadis invincible, son « ouvrage », et quitte l'opéra et la mondanité[95].

V- Epilogue :

La fin des liaisons dangereuses, pourrait se lire comme un triomphe de l'amour sur la haine, du bien sur le mal. Cependant, on peut y lire aussi dans cette fin « fatale » de la marquise, une sorte d'exclusion du symbolique. En effet une fois démasqué, le montage pervers qui repose sur la transgression du symbolique, afin de garantir la complétude de l'Autre, ne peut plus se prêter à la répétition. Valmont qui se donne la mort, dénonce la marquise. Il la dévoile entièrement en faisant circuler leurs écrits. Un des « ouvrages » de la marquise, puisque l'idée de garder trace de leur correspondance dangereuse est son idée, idée qui porte en elle la promesse de nommer Valmont « libertin surdoué » : « Ça sera une rouerie de plus à mettre dans vos mémoires : oui dans vos mémoires, car je veux qu'ils soient imprimés un jour, et je me charge de les écrire »[96]. Le point de bascule, c'est aussi cette promesse de faire de lui un libertin légendaire, promesse que la marquise n'a pas tenue, puisqu'elle n'est au service que d'elle-même et de son Autre. C'est donc cette nomination non obtenue, et pourtant tant convoitée par Valmont, qui l'a précipité vers la mort. Mais ayant divulgué la vraie nature de la marquise, c'est la marquise qu'il tue. Il la tue en mettant en péril le bon déroulement de

94. Ibid., « Tenor performs », Chapitre n°16, 53'46''
95. Ibid., «At the opera », Chapitre n° 32, 1h 49'39''
96. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, op. cit., p. 20.

son acte pervers. En effet, exclue de la société mondaine, huée à chacune de ses apparitions, ayant le visage, ce visage qui médusait autrefois, défiguré par la vérole, la marquise ne peut plus donner libre cours à son art de la perversion. Un art qui repose sur la manipulation de l'autre. Les acteurs, ou plutôt les marionnettes, de la scène du démenti symbolique de la marquise, ne sont plus aptes à se faire objet et à se faire instrument de sa jouissance.

Si on examine cette fin, la marquise serait alors devenue une « folle », une psychotique. Cependant, elle choisit de s'exiler en Hollande. Sans doute, -je dis cela par fantaisie peut-être- la marquise part à la recherche d'une nouvelle société, afin de la transgresser et de continuer ainsi de démentir le symbolique. Elle part se créer une nouvelle communauté, dont elle sera le maître. Elle part à la recherche d'un nouveau lieu, mais c'est toujours le même lieu : un lieu qui s'offre à la transgression pour faire retentir de plus belle son culte de l'Autre.

Analyser le personnage de la Marquise de Merteuil, c'est analyser « La Femme », telle que la femme qui n'existe pas en rêve. Rien d'étonnant à ce que ce personnage soit devenu culte. Même les séries américaines s'inspirent de ce personnage, et même sur les réseaux sociaux la marquise à sa page. Cet engouement que le sujet moderne manifeste pour ce personnage invincible, démontre la division que la marquise provoque chez le lecteur. Il ne s'agit pas du transfert, puisqu'il n'y a pas eu rencontre de « corps à corps », mais il y a eu une rencontre imaginaire. De même dans cette rencontre imaginaire, la marquise nous subjugue. Il s'agit plutôt de la confrontation du lecteur à une figure quasiment mythique, une figure qui fait résonner conjointement savoir -pouvoir -jouissance. Cette triade est ce qui caractérise le malaise dans nos civilisations modernes. On notera aussi que les sites web consacrés à la marquise, sont administrés essentiellement par des femmes. Sans doute le pivot de cette fascination est comme le dit la Marquise : « Ces femmes, à qui il manque toujours d'être moi.»[97]

S'aventurer dans cet univers dont les ressorts sont la rouerie, la feinte et la surpuissance, nous a amené à une première édification de ce qui pourrait être le montage pervers au féminin. Nous avons relevé chez la marquise, les ingrédients nécessaires à la mise en acte du vouloir pervers. La prévalence imaginaire conjointe à la transgression du symbolique, est le mécanisme qui perdure la croyance dans la complétude de l'Autre, et qui dote la Marquise d'un phallus imaginaire, plus puissant que celui de l'homme. L'amour, invention de la femme, se trouve chez la marquise souillé. L'équation femme et amour, sonde l'horreur de la

97. Ibid., p. 347.

de tout ce qui échappe. D'emblée, la Merteuil redoutable perverse, contre la femme qui n'existe pas et son positionnement du côté de l'amour. Cependant, dans ce qui va suivre, nous allons apprendre une nouvelle leçon prodiguée par la jeune homosexuelle. L'amour et la femme, bafoués par la marquise, sont célébrés par la jeune homosexuelle. Elle nous délivre sa leçon d'amour.

D-La dite jeune homosexuelle de Freud : **quand l'art de faire** exister La Femme hypnotise le père

Connue sous l'appellation de la 'jeune homosexuelle de Freud', ou encore un peu plus tard sous le pseudonyme de « Sidonie Csillag », ce cas représente l'apport le plus « moderne » de Freud. Mais peu importe le titre, quand ce qui frappe le plus c'est l'adjectif qui accompagne les différentes appellations, l'adjectif de « fameuse ». Elle est fameuse par le récit original que Freud nous a légué. Elle est « fameuse », voire « célèbre », par la biographie richissime que ses biographes Ines Reider et Diana Voigt nous l'avaient transmise. Qu'elle soit dépeinte par la plume de Freud, ou bien par celle de ses biographes, la jeune homosexuelle parce qu'elle est « fameuse », nous interpelle et nous questionne.

Ainsi un entrecroisement entre les dires de Freud, de la psychanalyse, et les dires de la jeune fille, de la biographie, sera la démarche à suivre dans ce chapitre, afin qu'à notre tour on puisse en dire quelque chose, voire en dire quelque chose de « fameux », digne de ce cas « fameux ».

I-Freud et Sidonie : le transfert impossible :

Sidonie ou la jeune homosexuelle a été amenée par son père sur le divan du cabinet de Freud. Bien que conscient de la difficulté de l'entreprise qui consiste à ramener la jeune homosexuelle dans la voie de l'hétérosexualité, Freud accepte la demande du père, avec méfiance certes, et avec peu d'espoir dans l'achèvement de la cure. Freud espérait qu'au fur et à mesure des séances, la jeune fille postulera sa propre demande. Mais cette espérance a cédé rapidement à la conviction de Freud, que de la jeune fille rongée par sa passion dévorante pour la dame, afin de se venger et de défier le père, aucune demande n'adviendra. Du point de vue de Sidonie, Freud n'est qu'un « pervers », « un goujat, un type détestable. Il a l'imagination la plus dégoûtante qu'on puisse avoir »[1]. Cependant, le mépris que la haute société viennoise portait sur Freud, sa précarité et l'exclusion dont il était menacé…,tous ces éléments rendaient Freud sympathique aux yeux de Sidonie. En effet la jeune homosexuelle ne sous-estimait pas le savoir de Freud, d'ailleurs « chaque fois qu'elle parle de lui dans les

1. I. Reider et D. Voigt, « Bergasse », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, Paris, éd EPEL, 2003, p. 67.

familles de ses amies, elle rencontre un silence gêné ou des sourires blasés. Il est peu apprécié, pourtant il doit forcément être capable de quelque chose »[2]. Et pourtant, elle ne lui suppose pas pour autant un savoir sur elle. D'ores et déjà des interprétations de Freud, Sidonie se moque. Ce point n'a pas échappé à la finesse de Freud qui rapporte : « Un jour que je lui expliquais un point de théorie particulièrement important et qui la concernait de près, elle me fit cette répartie sur un ton inimitable : « Ah ! Mais c'est très intéressant ! » -telle une dame du monde que l'on promène dans un musée et qui considère avec son face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents. »[3] En effet l'étalement du professeur de la théorie de l'Œdipe, n'emballe pas la Sidonie, qui perçoit Freud comme un professionnel qui ne sait pas ou qui ne veut pas savoir qu'elle, la jeune homosexuelle, est innocente. D'emblée, pour Sidonie, l'innocence n'est pas un adjectif fait juste pour pimenter du blablabla, elle en fait presque un signifiant. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle se mette en colère, lorsqu'elle répète à sa bien-aimée les interprétations de Freud : « Il doit pourtant savoir maintenant que je suis innocente comme un enfant de cinq ans. Je ne comprends pas comment il a pu devenir si célèbre, celui-là. »[4] L''innocence est un fondement nécessaire pour Sidonie. Ce fondement n'a pas la forme de la « revendication hystérique », mais il opère plutôt telle une certitude. D'ailleurs ce point n'a pas échappé à Allouch, qui voit dans l'importance que Sidonie accordait à ce que les autres, Freud et son père entre autres, reconnaissaient son innocence, la base de son « enseignement »[5], l'enseignement de « l'amour porté jusqu'à la transparence de l'être »[6]. Ainsi cette analyse, dépourvue du moteur « sujet supposé savoir », n'a pas pu déboucher sur un transfert, le transfert que Freud attendait, en tout cas. Tandis que Freud, aspirait à faire valoir le signifiant « père », Sidonie manipulait sa parole, ses rêves et ses désirs. Freud, non dupe des « rêves mensongers » de sa patiente, se heurtait à ce qu'il qualifiait comme un traitement « hypnotique »[7]. Sidonie, prise par sa passion dévorante de la Dame, prise par sa jouissance, hypnotisait Freud, qui essaya en vain de restaurer en elle le désir. Le désir œdipien d'avoir un enfant du père. Mais ce désir de Freud de faire valoir l'Œdipe et ses avatars, se fait littéralement écraser par la tactique russe, dont Sidonie a le savoir et la maîtrise. La biographie, des années après la rencontre entre Freud et la jeune homosexuelle, a révélé des éléments qui ont bien été gardés dans les coulisses. Dans son

2. Ibid., p. 46.
3. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973, p. 262.
4. I. Reider et D. Voigt, « Bergasse », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 67.
5. J. Allouch, « Aimer, en maître », *Ombre de ton chien : discours psychanalytique discours lesbien*, Paris, éd EPEL, 2004, p. 101.
6. Ibid., p. 101.
7. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 262.

article, le père de la psychanalyse pointe à plusieurs reprises la résistance de la jeune homosexuelle. Mais cette résistance, comme le révèle la biographie, ne se limite pas à une conduite « classique » de type : indifférence, moquerie des interprétations du psychanalyste, intention de duper le psychanalyste, rêves mensongers… La résistance a pris une tournure qui fait plutôt penser à un véritable « acting out », tout comme en témoigne le passage où la jeune homosexuelle a mis en scène son attitude chevaleresque à l'adresse de Freud -une révérence qu'elle réserve exclusivement à la Dame-, « elle a fait une révérence en entrant et voulait même honorer Freud d'un baisemain, ce qu'il a refusé d'un geste »[8]. Si tout comme le signale Lacan « l'acting out est essentiellement quelque chose, dans la conduite du sujet, qui se montre. L'accent démonstratif de tout acting out, son orientation vers l'Autre, doit être relevé »[9], qu'est-ce que donc peut bien faire valoir l'acting out de la jeune homosexuelle, qui vise le psychanalyste ? Freud explique que la position de Sidonie, tout au long de la cure, n'est qu'une répétition de son refus du père, et je le cite : «En réalité elle transféra sur moi le radical refus de l'homme par lequel elle était dominée depuis que son père l'avait déçue. »[10] Mais ne pouvons-nous pas voir dans cette résistance sous la forme d'acting out le surgissement du vouloir de la jeune homosexuelle, à savoir celui de faire valoir que le maître c'est bien elle, et non pas le psychanalyste qui, comme elle le raconte à ses biographes, n'a même pas les moyens de s'acheter du papier pour transcrire ses notes.

I-1- La Sidonie : maître de Freud :

Au filament de ce transfert « négatif » en mal de lieu, pourrait se lire une mise à mort du sujet supposé savoir, afin que la jeune homosexuelle maintienne sa prédominance. Usurper le sujet supposé savoir à Freud, constitue pour Sidonie une opération ultime, qui garantit d'un côté sa position de maitre, et de l'autre de tenir les rênes de la cure, toute en préservant l'ensemble de son fonctionnement psychique, qui est dans le tout et contre tout. D'emblée, Freud est destitué. Elle le trompe, Sidonie, en lui faisant croire que la cure l'acheminerait vers le désir de se marier et d'avoir des enfants. Aucune plainte n'a été recueillie par le thérapeute. La « symptomatologie muette »[11] de la patiente, entrave le savoir-faire de Freud, et dépérit ses efforts pour la faire parler. La parole de la jeune homosexuelle sur le divan

8. I. Reider et D. Voigt, « Bergasse », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 47.
9. J. Lacan (1963), « Passage à l'acte et acting out : Séance du 23 Janvier 1963 », *Le séminaire : Livre X : L'angoisse*, Paris, éd Seuil,2004, p. 145.
10. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 262.
11. Ibid., p. 263.

n'est que mensonge et tromperie. Les séances se succèdent en se présentant sous une forme d'imposture. Elle ne s'y dérobe jamais, puisqu'elle se rend à chaque séance. Elle s'y rend afin de fausser sa parole, de se jouer de Freud, et de faire valoir l'imposture perverse. Certains passages du texte de Freud, corroborés par ceux de la biographie, donnent plus d'éclaircissement sur le ton mal-synchronisé de cette cure. Il y règne comme une sorte de compétition, entre le savoir de l'analyste et le savoir de la patiente. Ils ne procèdent pas ensemble, mais l'un contre l'autre. Ceci, le malaise de cette cure, fait retour dans « l'architexture » même du texte de Freud. En effet « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », fait partie des textes complexes de l'héritage Freudien. Certains auteurs, à l'instar de Lemosof parlent de « choc de lecture »[12], choc induit par la perplexité même du texte. En effet, Freud emprunte différents chemins dans le récit qu'il fait de sa rencontre avec la jeune homosexuelle. Pointant à plusieurs reprises ses réserves, avant même que la cure ait lieu, sur son achèvement. Le récit dans son ensemble est jalonné par les remarques de Freud sur la résistance de la jeune fille. A en croire que Freud nous adresse sa plainte, qu'il n'y ait pas de plainte chez la jeune fille. Mais tout de même, Freud, armé de son œil perspicace, n'est pas dupe du jeu de Sidonie. D'ailleurs Freud, ne pouvant faire valoir la métaphore paternelle, le nom du père, ne pouvant faire face à la résistance de la jeune fille, puisque « la patiente rend vains tous les efforts du praticien et se maintient solidement dans son état morbide »[13]-, et l'amener, comme le note lui-même, à « dégager la voie jusqu'alors barrée menant à l'autre sexe »[14], il met fin à l'analyse, en suggérant à Sidonie de poursuivre l'analyse avec une psychanalyste femme. Il renonce, il la « laisse tomber ». Freud féru d'éthique, s'explique face à cette mise à terme brutale de la cure, en jugeant que face à une psychanalyste femme, l'acuité du refus du père ne fera pas barrière, et ainsi la passe aura plus de chance de passer. A la complexité du texte, se profile le sentiment de trouble induit par ce « laisser tomber ». D'emblée, et comme l'a souligné Lacan ce texte « est l'un des textes les plus brillants de Freud, et je dirais presque l'un des plus troublants »[15].Troublant ! D'autant plus que la biographie nous a appris, que Sidonie n'a pas rencontré d'autres psychanalystes après Freud. La psychanalyse n'est pour Sidonie qu'une tactique russe, un compromis, qui lui permet d'apaiser la colère de son père, afin de se donner à cœur ouvert à sa passion de la Dame. Sidonie a-t-elle donc instrumentalisé Freud ? Ce que la biographie révèle nous fait penser que

12. A. Lemosof, « Introduction », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, n°12, Les Lettres de la société de psychanalyse Freudienne, Paris, éd SPF, 2004, p. 12.
13. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 262.
14. Ibid., p. 249.
15. J. Lacan (1956), « Le primat du phallus et la jeune homosexuelle», *Le séminaire: livre IV : La relation d'objet*, Paris, éd Seuil, 1997, p. 102.

Sidonie, par le maniement d'une panoplie de gestes qui peuvent prendre la forme d'acting out, vise la division de Freud. Une visée atteinte puisque, et comme le notent les biographes, Freud en mettant fin à l'analyse dit à la jeune fille : « Vous avez des yeux si rusés…Je n'aimerais pas vous rencontrer dans la vie en tant que votre ennemi. »[16] Cet aveu a fait signe chez Sidonie, puisque cette dernière n'oubliera jamais ce que le célèbre Freud lui avait dit[17]. Cette phrase qui marquera le dénouement de l'analyse avec Freud, fait office du triomphe de Sidonie sur la personne du célèbre Freud, mais aussi sur l'ensemble du discours psychanalytique « qui est supposé savoir ». La jeune homosexuelle, une fois qu'elle a atteint sa visée, –que Freud la laisse tomber- continuera tout au long de son existence à imposer à l'autre sa volonté. Sidonie, à travers ses amours frénétiques, l'intensité de sa vie, -marquée par les séparations, la guerre- s'est donnée à cœur ouvert à une instrumentalisation de l'autre. Freud, n'est qu'un autre parmi les autres qu'elle avait instrumentalisés.

Indéniablement, la rencontre Freud-Sidonie est marquante. En effet, c'est en rencontrant la jeune homosexuelle que Freud modifia son approche des rêves. Face aux rêves mensongers de sa patiente, Freud se veut rassurant. Il ouvre alors une grande parenthèse, afin d'expliquer à son auditoire que le rêve –voie qui mène vers l'inconscient-, même s'il est déformé, n'altère en rien la fiabilité de l'inconscient. Rien d'étonnant à ce que deux ans après la publication du cas de la jeune homosexuelle, Freud en se penchant à nouveau sur les rêves pose des questions en forme d'avertissement, et souligne : « Lorsque quelqu'un expose son rêve, qu'est ce qui nous garantit l'exactitude de son récit, qu'est ce qui nous prouve qu'il ne déforme pas son rêve pendant qu'il le raconte, qu'il n'y ajoute pas de détails imaginaires, du fait de l'incertitude de son souvenirs ? »[18] Ainsi, Sidonie a amené Freud à une remise en question d'un des éléments important de son invention. Certains auteurs à l'instar de G. Morel, trouvent que le texte de la jeune homosexuelle, représente l'éclosion de l'intérêt de Freud pour le féminin. Que c'est de cette rencontre-là que Freud s'est penché sur l'exploration du « continent noir », et pour citer G. Morel « la jeune homosexuelle fait poser Freud sur le féminin »[19]. Cela peut paraître paradoxal, que ce soit une homosexuelle qui avait insufflée chez Freud le désir de creuser plus profondément dans l'énigme du féminin. Ceci conforte de plus belle l'idée que la jeune homosexuelle, comme l'a pertinemment avancé Allouch, est « maîtresse de Freud »[20]. Elle se confine dans cette position et par la même occasion, elle tient

16. I. Reider et D. Voigt, « Bergasse », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 77.
17. Ibid., p. 77.
18. S. Freud. (1922), « le rêve : difficultés et première approches », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, éd Payot et Rivages, 2001, p. 93.
19. G. Morel, « La jeune homosexuelle et la « pointe aveugle » de la position de Freud » Conférence tirée du séminaire « *séminaire consacré au suicide, la jeune homosexuelle, jouissance féminine* ». 21/11/05 lien : http://www.maisonpop.net/spip.php?article650
20.J. Allouch, « Aimer, en maître », *Ombre de ton chien : discours psychanalytique discours lesbien*, op. cit.,p. 64.

Freud. Puisque même « allongée sur le divan de Freud, Sidonie Csillag reste un maître »[21].

I-2-La jeune homosexuelle : la résistante :

La rencontre Freud/ la jeune homosexuelle, alias Sidonie, renvoie à un rapport de force, à une querelle tenace entre deux savoir, entre deux discours. L'un, est en revanche Freud, prônait le savoir psychanalytique avec son cortège d'œdipe, de désir du père et d'avoir un enfant du père. Tandis que l'autre se cramponne à son savoir, dont le référant est le discours du maître, et refuse de supposer le savoir à l'autre.

Freud pointe tout au long de son texte, la résistance de sa patience qui nuit considérablement au transfert, sans omettre par ailleurs, de pointer la ruse de Sidonie et son maniement de cette résistance. On aboutit ainsi à une « résistance maîtrisée et calculée ». Nous sommes au cœur d'une nouvelle forme de résistance, une résistance hors transfert. Toutefois, s'agit-il bien ici d'une résistance, alors qu'on sait depuis Freud que la résistance n'opère que dans le transfert ? Notre jeune homosexuelle enferma à double tour ses associations libres. Elle refusa de donner un texte à Freud, alors que celui-ci disait lui-même que « c'est le malade qui donne toujours le texte »[22]. D'emblée faute de texte, l'interprétation ne peut qu'en souffrir. Si la résistance chez le névrosé est en connexion avec ses symptômes, chez la jeune homosexuelle, les symptômes sont « muets ». La maîtrise totalitaire dont fait preuve la jeune fille, est le gage du déploiement d'un véritable simulacre de la résistance, aboutissant ainsi à une sorte de résistance imposture. L'imposture est à l'antipode de « l'exigence de la sincérité »[23], si chère à Freud et qui est je le cite, « la condition de la cure analytique »[24]. Ainsi rien d'étonnant, à ce que Sidonie ait reproché à Freud de n'avoir pas reconnu son innocence. Freud et Sidonie n'avaient pas la pierre angulaire de « la sincérité » sur laquelle pouvait se poser le transfert. Freud nous a bien dit, cinq ans après qu'il ait rencontré la jeune homosexuelle, que « là où la tendance au transfert affectif manque ou est devenue tout à fait agressive, la possibilité d'influencer psychiquement n'existe du même coup plus »[25]. La résistance maîtrisée de la jeune fille, son positionnement en maître, son refus de supposer le savoir à Freud, ont fait sombrer les interprétations de Freud. L'analyse, ou plus justement cette rencontre, n'a rien à voir avec celle des névrosés. L'exclusion de la jeune homosexuelle de la névrose, Freud le

21. Ibid., p. 65.
22. S. Freud(1905), *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*, Paris, éd Payot et Rivages, 2010, p. 218.
23. S. Freud. (1925), « le rêve : difficultés et premières approches », *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, éd Gallimard, 1928, p. 34.
24. Ibid., p. 34.
25. Ibid., p. 34.

posa clairement : « La tâche commandée ne consistait pas à résoudre un conflit névrotique… la jeune homosexuelle ne se plaint pas de son être. »[26] Ainsi cette rencontre, est une rencontre « manquée », une rencontre qui bloque et qui n'éclot pas sur le transfert, le moteur de l'inconscient. Freud prend soin de nous faire savoir que du transfert, de cette cure, ne se manifeste que le négatif. Il emploie à plusieurs reprises le terme de « transfert négatif ». Il s'aperçoit vite que le positionnement dans la cure de la jeune fille, n'a rien à voir avec celui des habituels névrosés qui le consultaient, afin qu'il leur montre la voie du désir. Même l'emploi du terme « transfert négatif » est discutable. En effet Freud nous a longuement expliqué, que pendant la cure l'analysant manifeste des sentiments tantôt affectueux, et tantôt haineux,à l'égard du psychanalyste. Bien évidemment, tous ces sentiments font partie intégrante de la dynamique du transfert, tout comme l'avance Freud : « L'analyse rend au malade le transfert conscient, et le transfert se résout par ceci qu'on peut convaincre le malade que toute sa manière d'agir dans le transfert n'est que la reproduction de relations affectives émanant de ses plus précoces investissements de l'objet, de la période refoulée de son enfance. Ainsi, par ce rappel, le transfert devient, de l'arme la plus forte de la résistance qu'il était, le meilleur instrument de la cure analytique. »[27] Convertir la résistance en matériel psychique, afin de faire marcher le moteur qu'est le transfert, c'est ce qui ne s'était pas produit pendant la rencontre Freud/ Sidonie. De ceci découle, que cette rencontre n'a pas pu évoluer vers une cure analytique, puisque l'action interprétative de Freud n'a pas convaincu Sidonie. Bien au contraire, les interprétations de Freud la rebutaient, elle le trouvait « pervers ». Ceci ne faisait qu'accroitre le déploiement de cette mise en scène de la résistance, au point que Sidonie en joue et en jouit avec cette résistance. La jeune homosexuelle n'a pas mis Freud à la place du sujet supposé savoir. Et comme nous dit Lacan, parlant de la fonction du sujet supposé savoir : « dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir –S-s-S il y a transfert. »[28]

D'ores et déjà, le transfert s'est trouvé d'emblée biaisé par l'absence de la demande. En effet c'est le père de la jeune fille, qui est en demande de quelque chose dont la fille ne veut pas. Elle ne veut rien savoir. Le père, inquiet de l'intérêt de sa fille pour les femmes, faisait appel à Freud. L'attitude du père, très préoccupé par l'homosexualité de sa fille, a fait dire à certains auteurs à l'instar de Diamantis, que ce père constitue à lui seul un « symptôme ». Ainsi,

26. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 249.
27. S. Freud (1925), « le rêve : difficultés et premières approches », *Ma vie et la psychanalyse*, op. cit., p. 35.
28. J. Lacan (1964), « Du sujet supposé savoir », *Le séminaire : Livre XI: les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, éd Seuil, 1973, p. 258.

toujours d'après Diamantis, « Freud comprend que ce père qui ne pense qu'à ça à propos de sa fille, en fait un peu trop, et qu'en agissant ainsi il contribue probablement à donner corps à l'homosexualité de sa fille et à accroître sa révolte »[29]. Mais malgré l'ambiguïté de cette demande, Freud entend la demande du père et s'exécute, sans prendre en considération le consentement de la jeune fille. C'est le fait que Freud n'ait pas cherché à faire extirper la demande propre à la jeune fille, qui a fait couler l'analyse, et qui a amené à l'amer « laisser tomber ». D'emblée Freud n'est qu'un allié du père, que Sidonie défie.

1-3-Le pourquoi du « laisser tomber » :

Dans l'après coup de cette rencontre « tumultueuse », Freud a mis en place les textes fondamentaux de la psychanalyse, tandis que la jeune fille s'est donnée avec passion et beaucoup d'ardeurs, à son amour courtois de la femme et à son éloge de la beauté. Pourquoi Freud la « laisse-t-il tomber » ? Est-ce pas manque de conviction dans la finalité de cette cure ? En effet la jeune homosexuelle est bien homosexuelle, et elle n'est attirée que par les femmes, et pas n'importe quelle femme, la femme coquette/cocotte. La laisse-t-il tomber parce que le signifiant du « nom du père », que Freud tente en vain de le faire entrer dans le champ signifiant de la jeune fille, est rejeté, défié, humilié ? Freud, n'est-il pas dans la certitude, lorsqu'il avance que le seul agent qui fait le poids face à l'homosexualité de la fille, est la promotion du père, de l'Œdipe et de ses avatars ? Est-ce cet acharnement, qui a fait échouer la cure ? En effet Freud souligne à plusieurs reprises en s'adressant à sa patiente, que c'est sa déception causée par la non obtention d'un enfant du père, qui fit qu'elle renia sa féminité, et « se changea en homme »[30]. La laisse-t-il tomber, parce qu'il n'a pas réussi à vaincre les résistances « maitrisées » de la jeune fille, alors que c'était bien lui qui nous a enseigné que « rien n'est plus difficile en analyse que de vaincre les résistances, mais n'oublions pas que ce sont justement ces phénomènes-là qui nous rendent le service le plus précieux, en nous permettant de mettre en lumière les émois amoureux secrets et oubliés des patients et en conférant à ces émois un caractère d'actualité »[31]? La laisse-t-il tomber, parce que l'imposture perverse de Sidonie, mettait en péril le savoir-faire du père de la psychanalyse ? Indéniablement en la laissant tomber, Freud nous fait un aveu amer, tout comme le souligne C. Muller, « l'aveu que la récusation de l'homme et le défi au père lui

29. I. Diamantis, « La prudence de la chair : homosexualité et phobie », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, op. cit., p. 54.
30. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 263.
31. S. Freud(1912), « La dynamique du transfert », *la technique psychanalytique*, Paris, éd PUF, 1953, p. 60.

coupent le désir de l'analyser. C'est sa limite, la limite dont il veut bien se charger au regard de la postérité, il va être épinglé sur ce point pendant des décennies »[32]. En effet tout porte à croire, que c'est l'intrication de plusieurs conjonctures qui a amorcé le « laisser tomber », cette allégorie de l'échec de la cure. Freud, se désiste face à l'imposture perverse de Sidonie. Ce « laisser tomber » porte en lui et malgré lui, la difficulté de l'analyse avec les sujets pervers. Freud ne se désiste-t-il pas finalement, face à la difficulté inhérente à l'analyse avec les sujets pervers ? Indéniablement, la rencontre pourrait être dépeinte plus comme un face à face entre deux savoirs différents, un match opposant le savoir du maître au savoir du psychanalyste, que comme une cure analytique. Cette rencontre sous « haute tension », montre bien que le fonctionnement de Sidonie est au négatif de la névrose. En effet l'imposture de sa symptomatologie muette et sa résistance calculée, la place dans la perversion. La difficulté de l'éclosion du transfert, témoigne comme le souligne H. Castanet, « de la difficulté clinique rencontrée avec des sujets pervers engagés dans le dispositif psychanalytique : qui dit pas de symptôme, dit pas de possibilité de dégager la parole empêchée qu'il recèle sous une forme chiffrée, incompréhensible au sujet lui-même, qui dit pas de souvenirs (sexuels) infantiles dit l'impossibilité par l'anamnèse de retrouver les conflits infantiles. Ce qui très concrètement signifie que jamais la jeune fille n'émit le moindre projet ou souhait d'abandonner son homosexualité et de perdre la Dame »[33]. Ainsi Freud, muni de son discours analytique, tentait d'insuffler chez la jeune fille homosexuelle la castration et la différence des sexes. Il est fort probable que c'est bien cette action menée par Freud, annonciatrice d'un autre positionnement, fort différent du positionnement de Sidonie, qui n'a fait qu'accroître chez la jeune fille le refus de savoir, ce « savoir » allié de la loi -ici allié au désir du père-, et du symbolique, afin probablement de faire valoir encore de plus belle, son savoir à elle. Mais que sait-elle ?

II-Femmes je vous aime **: quand l'Amour est fétiche** :

La jeune homosexuelle vénère un type particulier de femme. Dans le texte de Freud, il n'était question que du premier amour de Sidonie alors adolescente. Mais la biographie nous apprend que tout au long de sa vie, Sidonie a enchainé sa quête, ou bien plus précisément, sa traque de la femme. Et pas n'importe quelle femme ! Mais la femme correspondant à un type bien

32. C. Muller, « Du centenaire de la jeune homosexuelle et de Jacques Lacan », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, op. cit., p. 118.
33. H. Castanet, « La réponse perverse : le cas de la jeune homosexuelle », *La perversion*, Paris, éd Anthropos, 1999, p. 30.

particulier. Si l'idylle de Sidonie adolescente, avec une femme mûre, une « cocotte » à la réputation douteuse, avec ce que les écrits psychanalytiques traitant de ce cas appellent Dame, a redoublé l'inquiétude du père, au point qu'il amena sa fille sur le divan de Freud, cet amour constitue en lui-même un vaste champ de questionnement. Ce qui interpelle, au premier abord, c'est la forme de cet amour « courtois », qui appelle à un dévouement total au service de l'aimée. Ensuite, l'objet de cet amour, qui est celui d'une femme mondaine, une dame. Plus explicitement, il s'agit bel et bien d'une putain –terme que Freud n'a guère utilisé, mais que la biographie a bien noté, en révélant plus sur l'activité de la Dame, alias Léonie-. Et enfin, le positionnement de Sidonie par rapport à sa bien-aimée. Elle adopte une attitude masculine, chevaleresque, qui n'échappe pas à Freud qui nous dit « dans son comportement vis-à-vis de l'objet d'amour elle avait totalement adopté le type masculin, c'est-à-dire qu'elle montrait l'humilité de l'homme amoureux, son empathique surestimation sexuelle, ainsi que le renoncement à toute satisfaction narcissique et la préférence accordée au fait d'aimer plutôt qu'à celui d'être aimé. Elle avait donc non seulement choisi un objet féminin, mais aussi pris à son égard une position masculine »[35]. L'amour pour lequel la jeune homosexuelle se fait ambassadrice, la place en décalage par rapport aux codes qui régissent son époque. D'emblée, la jeune homosexuelle est une révolutionnaire.

II-1- La jeune homosexuelle : la révolutionnaire :

Freud, fidèle à son époque, réserve bien la surestimation sexuelle au sexe masculin. Cependant, bien que cette conception des modes d'expressions de l'amour en fonction du sexe, telle qu'appréhendée par Freud* paraisse bien vieillotte, essentiellement depuis la libération sexuelle, si ce n'est bien avant, il n'en demeure pas moins que la jeune homosexuelle, en affichant son amour pour la Dame, est en décalage avec la gente féminine de la haute société de l'époque, qui se contentait d'attendre le « bon parti ». Ainsi, nul doute que la Sidonie est hors temps, hors époque. Elle est en avance par rapport à son époque. C'est une révolutionnaire. D'ailleurs Diamantis, avance dans son article consacré à la jeune homosexuelle, que « sa maturité correspond à celle d'une adolescente d'aujourd'hui »[35].

---

34. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 253.
* S. Freud (1910), « *Un type particulier de choix d'objet chez l'homme* », *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*, Cet article traite de la question de l'amour chez l'homme qui oscille entre la mère et la putain. Les conditions qui régissent le choix d'objet d'amour de l'homme sont : une femme appartenant à un autre, qui a une mauvaise réputation –l'amour de la putain-, la surestimation de la bien aimée et une femme qui a besoin d'être sauvée.
35. I. Diamantis, « La prudence de la chair : homosexualité et phobie », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, op. cit., p. 54.

En effet, elle affiche sans scrupule son amour pour la Dame. Elle se lance dans une poursuite, voire une traque, d'une « cocote ». Elle va même jusqu'à faire le premier pas pour l'aborder. Elle agit avec une certitude absolue dans la finalité de son action. Quand elle s'entiche de quelqu'un, Sidonie se donne le droit d'aimer, avant même qu'il y ait véritable rencontre, avant même qu'il y ait un échange, pas même un échange de regard. Son idylle avec la Dame, alias Léonie, transcrit bien le procès amoureux de la jeune fille. Il est question d'une monstration de l'amour courtois, tel que rapporté par Lacan dans sa lecture de ce cas. Ainsi la jeune fille se lance dans une conquête effrénée de la dame. La Dame, devient un signifiant qui porte en lui les insignes du phallus symbolique, celui qui marque le manque. D'ores et déjà, Sidonie est en mission. Il est impératif de sauver par son amour absolu, la dame déchue. Elle se dévoue entièrement au service de la Dame cocote, au point nous dit Freud, que « la mauvaise réputation de la « dame » était une condition indispensable de l'amour »[36]. Pendant sa première idylle, Sidonie, malgré son jeune âge, n'avait pas froid aux yeux. Dans son engouement pour la Dame, elle procède par étapes, toute en maîtrisant le déroulement du procès qui l'amènerait jusqu'à la réalisation de son objectif. Ce que vise Sidonie, à travers son approche de la Dame, c'est la monstration de l'amour courtois. Elle fait de l'amour courtois une fonction. Tout comme l'a souligné Lacan « elle se comporte comme le Chevalier qui souffre tout pour sa Dame, se contente des faveurs les plus exténuées, les moins substantielles, préfère même n'avoir que celles-là »[37]. Ainsi notre jeune homosexuelle, « passe des heures à penser à la baronne et lui écrit des lettres et des poèmes qu'elle ne pourra jamais lui envoyer »[38], « elle monte dans la même voiture que la belle baronne et se faufile à la place qui lui permet de l'observer au mieux, tout près d'elle »[39]. Cette démarche est employée par Sidonie, à chacune de ses conquêtes, elle ne se limite pas à la première dame, Léonie.

La jeune fille dans sa traque de l'objet aimé, n'hésite pas à se renseigner sur chaque détail, touchant de près ou de loin, à la Dame. Elle enquête, traque, fixe du regard la bien aimée, et puis enfin déclare sa flamme, avec une certitude inébranlable dans l'absolu de son amour.

II-2- **L'amour courtois** :clé du devenir homme :

La jeune homosexuelle est au comble de la provocation, lorsqu'elle aborde Léonie.

36. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 260.
37. J. Lacan (1963), « La cause du désir », *Le Séminaire : Livre X : L'angoisse*, op. cit., p.129.
38. I. Reider et D. Voigt, « Bergasse », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 19.
39. Ibid., p. 39.

En effet en descendant du train, Sidonie adopta la même attitude que son père, chevaleresque et courtoise. Ainsi, « elle a vu chez son père comment on laisse la présence à une dame selon les règles de l'art. Elle pourrait essayer aussi. D'une élégante rotation du corps et d'un geste léger de la main, elle libère la voie pour Léonie. Son corps est devenu brûlant, son sang pulse dans ses oreilles. Léonie ne peut s'empêcher de sourire : cette fille dans son habit de matelot et au visage rouge comme le feu lui fait la cour comme un jeune chevalier servant ! Touchée et flattée en même temps, elle la remercie et profite de l'occasion pour demander à la jeune femme si elle prend des cours près d'ici. La réponse est prononcée tout bas et à grand peine : ' je suis ici uniquement pour vous voir' »[40]. C'est en cela que s'entrevoit au mieux, la fonction de l'amour courtois. Sidonie, en poursuivant avec audace une dame de demi-monde, obtient d'emblée la sympathie de Léonie. Elle veut la sauver –tout comme le préconise l'amour courtois-, et elle va la sauver, comme le révèle la biographie. Freud voit en cela un défi au père, une interprétation qui a été reprise par un grand nombre d'auteurs qui se sont penchés sur ce cas. Ainsi Lucien Israel souligne, que le fait que la jeune homosexuelle s'entiche d'une cocote qui se fait entretenir par des hommes, prouve que la visée de Sidonie est d'effacer l'homme, et il avance : « La dame des pensées de la jeune fille n'avait pas d'enfant. Par contre elle avait beaucoup d'hommes…Comme si chaque fois, une femme pour un ou plusieurs hommes allait donner à cet homme quelque chose de l'être, être dé coupable comme une tarte et dont chacun aurait sa part mais personne ne l'aurait tout entier car il ne s'agit pas d'amour maternel. »[41] L'analyse d'Israël débouche sur le fait que notre jeune homosexuelle, si elle met la Dame sur un piédestal, en se mettant à son service, c'est parce que son fantasme pourrait bien être celui de « faire un enfant à une femme »[42]. Fantasme portant en lui, le germe du défi. Défi au père d'après Freud, défi à l'ensemble d'un groupe social, en revanche la grande bourgeoisie, d'après Israel [43]. Vraisemblablement, l'amour de la jeune fille de ce type particulier de femme, femmes désapprouvées par la société, permet à Sidonie la mise en acte de son fantasme. Elle met en scène ce qui ne doit pas être vu. Cependant, nous ne pouvons pas voir aussi dans cette vénération de la femme, un défi à la femme, au féminin ? En effet, adopter la position de l'homme, d'un « gentleman », par une femme, est une imposture, un simulacre. H. Castanet remarque, en abordant la visée du pervers que, « c'est le règne des « comme si », des simulations, des impostures, des simulacres, des tours de magie »[44].

40. Ibid., p. 22.
41. Lucien Israel, « Le défi et l'évitement », *Le désir à l'œil*, Paris, éd Arcanes,1994, p. 94.
42. Ibid., p. 98.
43. Ibid., p. 97.
44. H. Castanet, « La réponse perverse : le cas de la jeune homosexuelle », *La perversion*, op. cit., p. 57.

La monstration de l'amour courtois chez Sidonie est théâtrale, explosive, bien qu'elle soit toujours bien organisée,–hormis l'épisode du *niederkommen*-. D'emblée, c'est le règne de l'illusion, de l'imaginaire, du tout possible. Ce véritable culte de l'illusion de la complétude chez la jeune homosexuelle, est une réponse à la grande désillusion, dont le responsable d'après Zafiropoulos, est le père de la jeune homosexuelle. En effet la thèse de Zafiropoulos enseigne que la perversion de la jeune fille, est une réponse à la désillusion insupportable, causée par le fait bien réel, que le père a donné un enfant bien réel à la mère. Il a fait don à la mère d'un enfant que la fille désirait de son père. Un enfant qu'elle attendait même du père, étant donnée l'acuité œdipienne dont laquelle se positionnait la jeune fille, avant « la grande désillusion ». Selon Zafiropoulos, la jeune homosexuelle agit dans une sorte de capture de regard, et « elle vise le regard du père, en multipliant les scènes d'amour courtois qui la lient à la dame aimée »[45]. L'amour courtois assure à Sidonie, la mise en acte scénique de son fantasme. D'emblée, l'amour courtois est une fonction. Mais cet amour, semble avoir bien d'autres visées que celle de défier le père. Cette autre visée n'annule en rien la précédente. Bien au contraire, ils se complètent. Ce cas est comme une chaîne infinie, et c'est de cela que découle sa complexité. D'ores et déjà, si le récit de Freud relate le premier amour de Sidonie, la biographie évoque les amours de Sidonie toute au long de son existence. Ce qui interpelle, c'est le fait que la première idylle avec la Dame est l'archétype de toutes les amours de la jeune homosexuelle. Condition première, comme l'a bien relevée Freud, c'est la mauvaise réputation. Deuxième critère, la bien-aimée n'est pas libre, et le partenaire, ou des fois la partenaire, n'est pas à la hauteur de la bien-aimée. Troisième critère, la coquetterie. La dame doit être belle et doit absolument s'habiller avec goût. Ce troisième critère semble être l'unique point, dont Sidonie a vraiment conscience. Elle a un faible pour la beauté, comme le rapporte à plusieurs reprises ses biographes : « La beauté est son critère, c'est son aphrodisiaque. »[46] Ces trois critères ressemblent de près à ce qu'André Le Chapelain a regroupé, afin de définir l'amour courtois. Pour lui, trois éléments sont primordiaux : la vénération de la dame, l'amour libre, et la sublimation par les actes chevaleresques héroïques, et il remarque « le succès trop facile ôte bientôt son charme à l'amour, les obstacles lui donnent du prix »[47]. Sidonie par son amour courtois, s'inscrit dans le défi. Elle vise d'avoir un jour « sa place au plus profond du cœur de Léonie »[48]. Elle y travaille pour mieux

45. M. Zafiropoulos, « A propos de la jeune homosexuelle », *La question féminine, de Freud à Lacan : la femme contre la mère*, Paris, éd PUF, 2010, p. 125.
46. Reider et D. Voigt, « Corps de femmes, corps d'hommes », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 179.
47. André Le chapelain, *Traité de l'amour courtois*, Trad Claude Buridant. Paris, éd klinchseick,1974, n.p.
48. Reider et D. Voigt, « Léonie », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 37.

atteindre sa visée, allant jusqu'à entretenir les femmes qui la font valser. Elle est allée même jusqu'à risquer sa réputation, en défendant Léonie lors de son procès. Sidonie est dans le sacrifice, dans le dévouement le plus extrême.

II-3-**L'amour courtois** pour mieux défier :

Les auteurs qui se sont penchés sur l'étude de ce cas, entrevoient l'exhibition de Sidonie de son amour pour la Dame, comme une déclaration de guerre contre le père, voire contre l'homme. D'ores et déjà ce texte souvent repris et re-analysé, a donné une panoplie de « lectures croisées ». Afin de mieux faire valoir ce que la jeune homosexuelle vise, en s'accaparant des gants de l'amour courtois, un détour par ces différentes lectures paraît indispensable. Plus proche de nous, Diamantis avance que courtiser la Dame, permet à Sidonie de se révolter non seulement contre le père, mais contre l'ensemble de sa famille. La Dame, précise l'auteur, « donne consistance au défi »[49], surtout que le tableau familial de la jeune homosexuelle, est « horripilant de fausseté »[50]. Ainsi la Dame est une parfaite antithèse à la famille de Sidonie, toute comme le souligne Diamantis « la dame du dehors, devient fascinante pour elle par opposition à sa famille qui ne lui propose rien de passionnant dedans »[51]. D'après Melman, l'amour courtois assure à la jeune homosexuelle, de tenir phalliquement. Elle entre en compétition avec le père et se positionne en sur-homme, au point de renoncer à son être femme, et de se ranger côté homme. Melman avance « alors pas de place du côté des femmes…elle se met du côté des hommes, en compétition avec le père et en montrant que finalement elle est bien plus homme que lui parce qu'elle, elle est prête à tous les sacrifices pour réaliser son amour, contrairement à sa couardise à lui, qu'elle est finalement plus virile que lui »[52]. Ce que la jeune homosexuelle, armée par les paramètres de l'amour courtois énonce, c'est la possibilité de donner à la femme qui manque, la complétude. Sa promesse adressée aux dames, se présenterait comme l'a formulée Melman : « Moi, je vais pleinement, pleinement te satisfaire, c'est-à-dire donner à cette demande, donner à cette béance un statut qui autorisera non plus seulement la plainte, la souffrance, la revendication, mais également la jouissance.»[53] Dans la même optique de la lecture Lacanienne de ce cas, Valas entrevoit l'attitude courtoise et chevaleresque de la jeune fille envers la Dame, tel un

49. I. Diamantis, « La prudence de la chair : homosexualité et phobie », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, op. cit., p. 54.
50. Ibid., p. 54.
51. Ibid., p. 54.
52. Ch. Melman, « Que peut nous apprendre aujourd'hui le cas de la jeune homosexuelle ? », in *Clinique méditerranéennes*, n° 65, Paris, éd Eres, 2002, p. 69-77.
53. Ibid. p. 69-77.

acting out, dont la fonction princeps est le défi à la loi, et je le cite, « dans la mise en acte de son fantasme, sa conduite avec la Dame est acting out, du registre de la parade, comme défi à la loi, de sorte qu'elle va subvertir la relation symbolique par la relation imaginaire - S barré (Dame) ◊ a (jeune fille)»[54]. Dans ce qui a été avancé par Valas, se dessine plus nettement la perversion de la jeune fille. Quant à H. Castanet, il a fait valoir la prévalence imaginaire dans laquelle se situe la jeune homosexuelle, et il explique que la vénération de la jeune fille de la Dame, ne se limite pas à ce qu'elle aime comme un homme, mais plutôt à ceci « elle aime, son moi identifié à un homme »[55]. H. Castanet souligne que l'amour courtois est un acting out, dont la visée est de montrer par déplacement ce qui l'agite. Son acting out, nous dit H. Castanet « maintient l'adresse à l'Autre…Ce n'est pas une question posée mais une question théâtralisée, exposée sur une scène où la jeune fille fixe les places et détermine les rôles. Cette question appelle son interprétation. Si elle ne la reçoit pas, le théâtre s'intensifie…Le titre de la pièce pourrait être : l'amour idéal déçu. Bref, ce qu'elle met en place est une monstration déplacée qui recèle une question adressée à l'Autre, ici le père. Une question qui se lit au travers de la mise en scène »[56].

Ainsi la jeune homosexuelle n'est pas dans la demande, mais elle impose plutôt sous une forme théâtralisée, sur un mode scénique, dont elle est l'inventrice, sa grande déception du père qui continue d'occuper la place de l'Autre. C'est sur ce mode de provocation et de vengeance, qu'elle maintient son adresse au père. Elle le provoque en lui enseignant comment aimer véritablement une femme. Il en ressort de la lecture proposée par H. Castanet, que l'amour courtois à la fonction d'assurer à la jeune fille, un savoir sur les femmes supérieur à celui du père, tout en lui adressant, par la même occasion, son dédain du père « traître ». Sa monstration est plutôt une réponse, qu'une question.

La jeune homosexuelle répond à sa grande désillusion, par la création d'une nouvelle illusion. L'illusion de l'amour absolu d'une dame, à qui elle se dévoue. Elle renie sa subjectivité et devient le chevalier servant, qui se donne entièrement à sa bien-aimée. Tout comme le souligne H. Castanet, qui entrevoit dans ce dévouement radical, surtout par la désubjectivation qu'il implique, la pointe perverse de la jeune fille : « La perversion, dans ses actes, rituels, passages à l'acte…est à saisir comme une réponse qui ne demande rien à personne. La perversion, par un procès de désubjectivation au plus bas, ne s'inscrit plus dans une question pour réintégrer la loi des échanges symboliques, se réduit à une réponse,

54. P. Valas, « Ressemblances et différences entre Dora et la jeune homosexuelle », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, op. cit., p. 94.
55. H. Castanet, « La réponse perverse : le cas de la jeune homosexuelle », *La perversion*, op. cit., p. 29.
56. Ibid., p. 36.

héraldisée et, dans sa solitude, chiffrant une satisfaction écornée. »[57] H. Castanet a reformulé les propos avancés par Freud d'abord, et par Lacan ensuite, tout en décelant ce qui fait perversion chez la jeune fille. Ainsi l'amour courtois, n'est que la résultante de l'identification de la jeune fille au père imaginaire, de qui elle attend un enfant, -l'objet imaginaire-. Sa vénération de la dame, est un substitut à l'enfant attendu du père. Le père, comme l'a remarqué Lacan, a basculé du symbolique vers l'imaginaire, suite à la « grande déception ». H. Castanet nous dit : « Il y a donc une substitution imaginaire

Symbolique

qui permet de saisir la structure perverse comme une « imaginarisation » du symbolique, comme la réduction des jeux signifiants, qui font coupure par définition, à une gélification imaginaire où toute séparation s'annule. »[58] Si H. Castanet, comme un grand nombre d'auteurs, dans son analyse ne s'est pas appuyé sur les données de la biographie, Allouch a pris en compte ces données, et en a dégagé une nouvelle lecture.

II-4- La chiennerie comme troubadour :

Allouch appréhende l'amour courtois de la jeune fille pour ses dames, comme un enseignement. Un enseignement destiné au père, mais aussi à la mère. Leçon d'amour qui fait de Sidonie une fameuse jeune homosexuelle, un maître. Elle enseigne sans que personne ne lui demande la leçon. Elle impose, par acting out et passage à l'acte, sa leçon d'amour. Allouch souligne : « Sidonie Csillag en effet était un maître, mais d'un genre particulier, un maître bien décidé, à offrir quelque chose qui mérite pleinement d'être appelé un enseignement. Elle délivre ce que j'appellerai, usant d'un titre d'Ingmar Bergman : une leçon d'amour. »[59] Cette leçon d'amour idéalisée, est mise en acte sous forme d'une suite interminables de monstrations, assurant ainsi à Sidonie sa place de maître. Elle se dévoue entièrement au service de la Dame, afin d'assurer sa place de maître. Allouch a pertinemment qualifié cette forme d'amour, d'amour chienne. En effet elle donne à voir aux autres, en premier à son père, son talent de se faire chienne de la bien aimée. Elle enseigne à ce père, la possible existence de l'amour absolu. Allouch formule comme suit le fonctionnent pervers de la jeune homosexuelle « vois comment l'on aime une femme. Vois comment aime une femme : comme un chien. Un chien qui, pour se métamorphoser à l'occasion en chevalier

57. Ibid., p. 41.
58. Ibid., p. 40.
59. J. Allouch, « Aimer, en maître », *Ombre de ton chien : discours psychanalytique discours lesbien*, op. cit., p. 68.

servant, n'en reste pas moins un chien »[60]. La jeune homosexuelle sait qu' « aimer comme aime un chien est savoir aimer ; c'est se comporter en maître. Le chien s'avère maître du maître »[61]. La thèse avancée par Allouch, résonne parfaitement avec la configuration des amours de Sidonie. Ainsi, nous pouvons schématiser son procès amoureux en trois phases. D'abord, la phase de la traque de la Dame. Ensuite, le dévouement au service de la Dame et enfin, la lassitude de Sidonie de la Dame, une fois que cette dernière est totalement éprise par la chiennerie de la jeune fille. Il se produit un renversement de situation. Dans les deux premières phases –la traque et le dévouement au service de la Dame-, c'est la prévalence de l'amour chienne –le chien est obéissant, se consacrant entièrement au service de la dame, tout comme le note Allouch « l'amour d'un chien est pacifiant ; il satisfait au « principe de plaisir » »[62], tandis que dans la dernière phase le chien n'y est plus, y a plus d'aboiement. Sidonie n'a plus besoin de faire le chien pour occuper la place du maître. Elle est le maître. D' autant plus qu'une fois que la dame tant aimée l'indiffère, elle demeure le maître de la Dame, puisque cette dernière ne pouvant plus se défaire de la chiennerie de la jeune fille, sombre dans la nostalgie de cette chiennerie. En examinant la rupture de Sidonie avec Léonie, Allouch tire de l'épisode de l'envoi de Sidonie d'un télégramme de rupture à la dame, en se faisant passer pour son père, la conclusion que la jeune homosexuelle conforte sa place de maître, et je le cite, « plutôt que de subir la perte de son aimée, elle-même, recouvrant la maîtrise de la situation, la rejettera »[63]. C'est la « tactique russe » déjà relevée par Freud, et qui prémunit la jeune fille de l'angoisse, et d'une quelconque rechute ou re « *niederkommen* ».

III-La jeune homosexuelle : Repérée par Freud et recadrée par Lacan :

Pour Freud, et comme cela été cité à plusieurs reprises, c'est le défi au père et surtout l'humiliation du père qui est visée. En faisant la cour à une Dame, la jeune homosexuelle se venge du père. Freud, sensible à la dynamique familiale de la jeune fille, remarque que cette vengeance dirigée contre le père pourrait bien être motivée « par l'action conjuguée du dédain maternel et de la comparaison faite par la petite fille entre ses propre organes génitaux et ceux de son frère, dans le cadre d'une forte fixation à la mère »[64]. Ainsi Freud, situe la jeune fille sous le primat du « *penisneid* », tout en faisant allusion à la configuration perverse de la

60. J. Allouch, « Aimer, en maître », *Ombre de ton chien : discours psychanalytique discours lesbien*, op. cit., p. 74.
61. Ibid., p. 75.
62. Ibid., p. 73.
63. Ibid., p. 87.
64. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 268.

jeune fille à la « symptomatologie muette ». Bien que l'hystérique situe aussi son désir dans le registre du *penisneid*, il n'en demeure pas moins que dans ce cas, l'envie du pénis prend une autre dimension. L'hystérique, si elle s'empare de sa féminité, c'est afin de marquer la dimension sacrificielle, dans son assujettissement au féminin. Sacrifice, objet de sa plainte, qu'elle ne manque pas de revendiquer. L'hystérique désire être désirée par l'homme/ le père, afin qu'il le lui donne-ce substitut de pénis-, alors que la jeune homosexuelle a adopté la position masculine, nous dit Freud, en s'identifiant complètement à l'homme. Son amour s'adresse à un type de femme bien particulier, afin qu'elle le leur donne ce qu'elle a, et ceux dont ces dames manquent. Outre le défi au père, Freud souligne le rapport tumultueux entre la jeune fille et sa mère, et remarque qu'à travers la monstration de son amour extrême pour la Dame, la jeune homosexuelle signe ses retrouvailles avec la mère idéalisée, la mère préœdipienne, et il avance « il lui fut facile de ranimer l'ancien amour pour la mère, d'apporter une surcompensation à l'hostilité qu'elle lui vouait actuellement. Comme il n'y avait pas grand-chose à faire avec la mère réelle, il résulta de la transposition de sentiments que nous avons décrite la recherche d'un substitut de la mère auquel on pût s'accrocher avec une tendresse passionnée »[65]. Il est important de s'arrêter sur la dynamique familiale de la jeune fille. La jeune fille ne perçoit pas sa mère comme une mère, mais plutôt comme une femme. Une femme qui aime plaire, donc sexualisée, et qui au moyen de sa mascarade, attire le regard des hommes et éveille leur désir. De plus, la jeune homosexuelle à cause de son rang –la haute noblesse viennoise-, mais aussi à cause de son tableau familial, a manqué de tendresse. D'un côté, une mère prônant sa féminité plus que sa maternité, allant jusqu'à se présenter comme étant la grande sœur de Sidonie, et de plus froide, distante, préférant ses enfants mâles à sa fille. De l'autre côté, il y a ce père, absorbé par son travail, se dévouant au besoin matériel de sa famille. Freud, tout comme Lacan, perçoit le père de la jeune homosexuelle comme un homme fort, non castré. Et pourtant, la jeune homosexuelle dans sa biographie, le décrit comme étant un mari manipulé par sa femme qui le trompe. Un « cocu » pris au piège par une femme « fatale ». Voilà comment Sidonie entrevoit ses parents. D'après Lacan, l'amour courtois est d'emblée une fonction. C'est une histoire de phallus. Ainsi dans le séminaire X, Lacan propose une relecture du texte de Freud. Ce qu'il en ressort de l'apport de Lacan, est son cheminement vers la voie déjà explorée par Freud : l'amour courtois/ homosexuelle dans un style de défi et de provocation à l'égard du père. Toutefois, Lacan ajoute une note d'une grande importance, notamment dans le décèlement de la perversion de

65. Ibid., p. 257.

la jeune fille, et il nous dit : « La fille, dont la déception à l'endroit du père en raison de la naissance du jeune frère avait été le point tournant de sa vie, s'était donc employée à faire de sa castration de femme ce que fait le chevalier à l'endroit de sa Dame, soit lui offrir précisément le sacrifice de ses prérogatives viriles, ce qui, par inversion de ce sacrifice, faisait d'elle le support de ce qui manque au champ de l'Autre, à savoir la garantie suprême de ceci, que la loi est bel et bien le désir du père, qu'on en est sûr, qu'il y a une gloire du père, un phallus absolu, **φ** (phi) »[66]. Lacan, situe donc la jeune fille dans le registre de l'avoir. Elle donne à l'autre ce qui lui manque. Indéniablement, l'amour courtois y est afin d'assurer la fonction de faire suppléance au manque de l'autre. C'est bien cette fonction, celle d'obturer le manque de l'autre, qui nous conforte dans l'idée que le positionnement de la jeune fille est une imposture. Lacan, insiste sur le style de défi et de vengeance qui donne une envergure au grand φ -phi-. Ainsi, Lacan nous résume le mode sur lequel s'est basé l'opération de la soustraction du –, et la glorification du grand φ chez la jeune homosexuelle, et il note « son ressentiment et sa vengeance sont cette loi, ce phallus suprême. Le grand φ phi, voilà où je le place. Puisque j'ai été déçue dans mon attachement à toi, mon père, et que je ne peux pas être, moi, ta femme soumise ni ton objet, c'est Elle qui sera ma Dame, et je serai, moi, celui qui soutient, qui crée, le rapport idéalisé à ce qui de moi-même a été repoussée, à ce qui de mon être de femme est insuffisance »[67]. L'analyse de Lacan du chamboulement de la position de la jeune fille, de son passage du désir d'être désirée par le père, au besoin impératif d'être une missionnaire au service des femmes, au point de les servir et de les chérir quitte à tout donner, révèle le ratage de Sidonie de son procès féminin. D'ores et déjà l'ardeur de son dévouement au service de la dame, atteint son paroxysme avec l'épisode du *niederkomen*. Cette chute, est la preuve que la jeune homosexuelle donne jusqu'à l'évanouissement, voire jusqu'à l'effacement de son être. Elle y renonce d'après Lacan, elle renonce à l'apanage féminin par excellence, « la mascarade », et je le cite : « La fille a lâché la culture de son narcissisme, ses soins, sa coquetterie, sa beauté, pour devenir le chevalier servant de la Dame »[68]. Il est à noter en prenant appui sur les révélations ajoutées par la biographie, que Sidonie a cultivé son gout pour le style et la mode, mais contrairement à l'extravagance vestimentaire et corporelle de ses bien-aimées, elle optait plutôt pour le style simple et élégant, cachant bien sa petite poitrine. Comme le rapporte ses biographes « Sidonie aime attirer les regards admirateurs des hommes et des femmes, mais elle n'apprécie pas de voir s'allumer dans les yeux d'un homme

66. J. Lacan (1963), « La cause du désir », *Le Séminaire : livre X : L'angoisse*, op. cit., p.131.
67. Ibid., p. 131.
68. Ibid., p. 131.

une certaine curiosité érotique »[69]. Elle aime être admirée, comme une œuvre d'art inaccessible, allant jusqu'à la préservation de sa chasteté. Telle une Diane, elle censure le regard jugé « salissant », des Actéon qui croisent son chemin. Pas question pour elle d'être un objet du désir de l'homme. Alors, elle se fait bloc et boycotte le désir de l'homme.

IV-La jeune homosexuelle et la père-version perverse :

Lacan a déjà souligné, dans sa première approche de ce cas, que l'amour de la jeune fille de la Dame s'inscrit dans « l'institution du manque dans la relation d'objet »[70], et il explique « ce qui est, à proprement parler, désiré chez la femme aimée, c'est justement ce qui lui manque »[71]. La Dame n'est aimée que manquante. Ce manque est nécessaire à la réalisation du don, que la jeune fille fait à la dame en l'aimant courtoisement. Elle lui fait don de cet amour absolu dans sa pureté, qui met la Dame sur un piédestal. L'apport fondamental de Lacan par rapport à Freud, dans sa révision de ce cas, c'est d'avoir clairement positionnée la jeune homosexuelle dans une structure « perverse ». D'ores et déjà d'après Lacan, le fait qu'une femme donne à une autre ce qui lui manque, c'est déjà en soi un signe de perversion. La jeune homosexuelle se positionne comme étant pourvue de quelque chose, qu'elle peut par amour donner à la dame. Bien entendu, ce quelque chose n'est autre que le phallus, alors que nous savons tous, comme la jeune homosexuelle le sait, que la femme est sans l'avoir.

Lacan distingue cinq phases dans le montage pervers de la jeune fille. D'abord, le phallus imaginaire qui équivaut à l'enfant dont elle s'occupait. Ensuite, « le père, qui était au niveau du Autre dans la première étape, passe au niveau du moi –Lacan était encore au début de son approche structuraliste-. En a', il y a la dame, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant. En A, le pénis symbolique, c'est-à-dire ce qui est, dans l'amour à son point le plus élaboré, au-delà du sujet aimé, c'est en effet ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement ce qu'il n'a pas. Si la dame est aimée, c'est en tant précisément qu'elle n'a pas le pénis symbolique, mais qu'elle a tout pour l'avoir, car elle est l'objet élu de toutes les adorations du sujet »[72].
Ainsi le père a basculé, sous l'action d'une forte identification au père, du « Autre » au Moi. Ce procès fait valoir la prévalence de la dimension imaginaire dans la structuration de la jeune

69. I. Reider et D. Voigt, « Cuba, mi amor », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 282.
70. J. Lacan (1956), « Le primat du phallus et la jeune homosexuelle », *Le séminaire: livre IV : La relation d'objet*, op. cit., p. 109.
71. Ibid., p. 110.
72. J. Lacan (1956), « On bat un enfant et la jeune homosexuelle », *Le séminaire: livre IV : La relation d'objet*, op. cit., p. 128.

fille. Elle s'est identifiée « massivement » au père, au point de se croire pourvue du phallus, au même titre que lui, voire d'un phallus encore plus puissant que celui du père. La père-version, parce que massive et passionnelle, n'a pas débouché sur une simple version vers le père. Mouvement indispensable dans le « devenir-femme », qui, dans le cas qui nous intéresse, a échoué, suite à la déception causée par ce père. Ainsi la père-version a envahi le père et ses attributs, et a amené la jeune fille à devenir le père. La père-version a dérivé, et elle a abouti à une perversion. Ne pouvant s'acheminer vers quoi amène la père-version « c'est que le sujet dépend de son lien au symbolique, qui comporte un jouir, jouir qui fait rapport au père »[73], la jeune fille se changea en homme. Peut-être bien qu'*in fine*, ce qu'elle nous délivre c'est sa version d'un père pervers. Un père invincible, « incastrable ». Une version du père imaginaire, idéal. C'est ce détournement du « père », sa perversion du « père », qui lui fait adresser son enseignement à ce père, qui l'a tant déçue. Etant plus puissante que lui, elle lui montre « comment on aime une femme ». Bien que Freud, suivi par Lacan, insiste sur le fait que le père de la jeune fille contrairement au père de Dora, n'est pas un père castré, il n'empêche que le père de la jeune homosexuelle, fait symptôme. D'ailleurs pas que le père, la mère aussi fait symptôme.

IV-1-**La jeune homosexuelle et l'insupportable Soap-opéra :**

Comme l'a avancé Sesé-Léger « les signifiant « haut » et « bas » charpentent le récit de la cure de Sidonie ; ils traduisent l'importance de l'échelle sociale »[74]. Et pourtant, les assises de cette appartenance à un rang aussi privilégié sont bien fragiles. En effet, la biographie révèle que ce père, chef d'entreprise réputé, était un mari quasiment « cocu », et qui de surcroît ne refusait rien à sa femme, qui aime plaire aux hommes. Une femme qui a « les yeux baladeurs », même en présence de sa fille « épouse belle et exigeante d'un grand industriel, aime être vue et admirée ; en compagnie de sa fille, il est plus anodin de répondre au regard qu'un bel homme lui destine »[75]. De même que dans les rares occasions où surgit chez Sidonie un intérêt pour un homme, « les yeux perçants de sa mère la mettaient en garde, lui signalaient : « Tiens-toi tranquille, celui-là est pour moi »[76]. Ainsi la mère de Sidonie est restée femme, sans avoir transmis à sa fille un savoir sur le féminin et la féminité. Relation tumultueuse, marquée par la rivalité entre la jeune fille et sa mère. Une relation mère-fille qui

73. D. Castanet, « De la perversion à la père-version », in *l'en-je Lacanien*, 2007/1, n° 8, s.i, s.n, p. 5-7.
74. S. Sesé-Léger, « Sidonie et le défi du nom», *L'Autre féminin*, Paris, éd Campagne Première, 2009, p. 127.
75. I. Reider et D. Voigt, « Léonie », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 20.
76. Ibid., p. 148.

fait ressentir à la jeune fille « d'être de trop »[77]. Cette dernière n'est mère, qu'avec ses enfants de sexe masculin. Le fait que sa fille devienne une femme, fait d'elle une potentielle rivale sur la scène de séduction de la mère. Comme cela a été soulevé par Freud, nul doute que l'homosexualité de la jeune fille est un soulagement pour la mère, ou plutôt pour l'être femme de la mère, qui se refuse en tant que mère. D'ores et déjà, l'ampleur de l'importance d'être femme, plutôt que mère, se saisit dans le passage qui a eu lieu à la fin de la vie de cette dernière. Malade et dépendante des soins que Sidonie lui procurait, « elle n'hésitait pas à s'inventer des hommes quand ils faisaient défaut dans la réalité…Elle ne souhaitait pas la présence de sa fille, toujours considérée comme sa concurrente, à ses rencontres amoureuses. Cette folie rappelait à Sidonie sa blessure ancienne : on ne voulait pas d'elle. Etre encore repoussée, de surcroît par une chimère, c'était toujours aussi cruel »[78]. La mère de Sidonie est « toute femme », de telle sorte que même l'accouchement, -moment crucial dans la structuration de Sidonie, puisqu'il aboutit à cette réalité amère, celle du père qui donne un enfant réel à la mère-, ne fait que renforcer l'être femme de la mère. Il dévoile, comme le signale Diamantis, « le commerce sexuel entre son père et sa mère, qui ne peut que la dégoûter »[79]. Pas étonnant que la jeune homosexuelle s'accroche à sa chasteté, étant littéralement dégoutée, par ce modèle que lui renvoie sa mère, celui de la « toute femme », qui ne laisse aucune place à la mère. Cependant la remarque de Diamantis sur la chasteté de la jeune fille, corrobore davantage l'art de la maîtrise, apanage de la jeune fille, déjà éclairé par Allouch. L'épisode de la naissance du frère est un déclencheur d'une nouvelle structuration, clairement perverse, de la jeune fille. En effet, dans cette mission de don : donner le phallus que la jeune homosexuelle a, en s'identifiant au père, à la Dame qui ne l'a pas, tout en préservant sa chasteté, fait émerger la maîtrise « superbe » de la jeune fille. Une maîtrise du corps, une maîtrise de sa démarche, une maîtrise dans l'accomplissement même de sa mission, qui consiste à se dévouer à la Dame. D'être à son service, pas comme le font futilement les autres femmes pour qui Sidonie n'a guère d'estime, mais en se sacrifiant pour la Dame, en la sauvant, et c'est ce qu'elle a fait en témoignant au procès de Léonie. Son accoutrement en chevalier servant, est une réplique à la froideur affective de la mère.

La féminité « horripilante » et sans vergogne de la mère de Sidonie, peut faire valoir que le père de Sidonie n'est pas aussi non castré que semblent le penser Freud et Lacan. Certains passages laissent penser que Sidonie a de la peine pour son père, amoureux d'une femme qui

77. Ibid., p. 302.
78. Ibid., p. 354.
79. I. Diamantis, « La prudence de la chair : homosexualité et phobie », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, op. cit., p. 62.

sans scrupule, déploie sa séduction sur d'autres hommes. Ainsi le père de Sidonie n'est pas puissant, il est humilié par la coquetterie de sa femme, de plus mère. Tout comme le souligne C. Muller, en se penchant sur la mère de la jeune fille, « en accaparant totalement son mari dans une attitude systématique de séduction, elle fait de cet homme sa chose et précarise sa virilité »[80]. L'identification au père, pointée par Lacan, qui l'a fait chuter du symbolique à l'imaginaire, n'empêche pas Sidonie d'avoir un sentiment de pitié à l'égard du père. Elle confie à ses biographes que le père a échoué, et du coup n'a plus d'autres alternatives que de soutenir sa fille, puisque lui-même, disait-elle, « sait à quel point il est difficile de vivre avec un être aimé »[81]. C. Muller entrevoit même dans cet « échec » du père, le cœur de la mission de Sidonie. Si la plupart des lectures de ce cas font valoir le défi au père, C. Muller pointe la plausibilité que ce soit « la puissance paternelle invalidée par la mère qu'en dernier recours la fille cherche à restaurer, pour la cause du père et sur le mode du défi »[82]. Venger le père en se dotant, -par la subversion symbolique/ imaginaire-, d'un phallus plus puissant que celui de ce dernier, afin de se prémunir d'une quelconque humiliation de la part d'une quelconque Dame. Voilà comment donc Sidonie restaure le père tout-puissant, quasiment totémique.

Elle s'invente ainsi une autre scène, la sienne, qui la fait divorcer d'avec le mauvais soap opéra familial. Une configuration parentale, rappelons-le, dans laquelle le père, bien qu'il tape du poing, n'accrédite en rien la fonction paternelle qui se trouve d'emblée bafouée par sa soumission aux caprices, non « politiquement correct », de sa bien-aimée jamais satisfaite.

Ainsi, comme le souligne Sesé-Léger : « Sidonie resta fragile, son identité clivée. Le lien d'Antal avec sa propre mère était probablement la clef de l'énigme. Emma régentait la maison. Ses caprices, sa coquetterie imposaient leurs règles. Sidonie était maltraitée par sa mère dans son être féminin, et elle n'était pas soutenue par son père, démuni devant l'exigence impérieuse du désir maternel. Il se conduisait à l'égard de sa femme comme s'il était un quatrième fils. En s'affichant avec des femmes voyantes, des actrices scandaleuses, avec l'indécente Léonie, Sidonie ne renvoyait-elle pas à son père son propre message sous forme inversée. En troublant l'assise de l'honorabilité familiale, elle visait probablement la faille paternelle. »[83] Elle adresse ainsi à son père sa leçon sur ce que devrait être un homme. Elle lui fait miroiter sa carence phallique.

---

80. C. Muller, « Du centenaire de la « jeune homosexuelle » et de Jacques Lacan ». in *La jeune homosexuelle…,* op. cit., p. 114.
81. I. Reider et D. Voigt, « Corps de femmes, corps d'homme », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 20.
82. C. Muller, « Du centenaire de la « jeune homosexuelle » et de Jacques Lacan ». in *La jeune homosexuelle…,* op. cit., p. 114.
83. S. Sesé-Léger, « Sidonie et le défi du nom», *L'Autre féminin*, op, cit., p. 127.

IV-2-**L'imposture perverse au nom de la résurrection du père** :

Indéniablement, la subversion de la version symbolique de la fonction paternelle en version imaginaire, dégagée par Lacan, est le mécanisme qui porte en lui les germes de la perversion de la jeune fille. Lacan explique : « Il s'est donc produit une permutation qui a fait passer dans l'imaginaire le père symbolique, par indentification du sujet à la fonction du père. Simultanément, la dame réelle est venue ici à droite, en matière d'objet d'amour, justement d'avoir cet au-delà, le pénis symbolique, qui se trouvait d'abord au niveau imaginaire. »[84] Ainsi le père en donnant à la mère un enfant réel, a chuté dans l'imaginaire de Sidonie. En s'identifiant à ce père imaginaire, elle s'est appropriée sa fonction. De même que la Dame, s'est substituée à l'enfant que la jeune fille pomponnait. La Dame, est la marque du phallus qui manque, mais parce qu'il manque, elle peut l'avoir ce phallus si, seulement si, elle se laissait aimer par la jeune fille, qui peut bien le lui donner. Lacan souligne que le déclencheur de ce basculement structural de la jeune fille, est l'introduction de l'action du réel. Le réel enjeu à ce stade, c'est le fait réel, que le père ait donné à la mère un enfant réel. La perversion caractérisée par une « imaginarisation » du père, se met en acte dès que la fille devient ce père imaginaire. Une imposture qui signe la posture perverse de Sidonie qui aboutit, comme le rapporte Lacan, à ce que la jeune fille « devient elle-même le père imaginaire. Elle aussi garde son pénis, et s'attache à un objet qui n'a pas, auquel il faut nécessairement qu'elle donne ce quelque chose qu'il n'a pas »[85]. La prévalence de l'imaginaire, afin de rendre justice au père, paraît être le mécanisme qui garantirait à Sidonie, de se parer de l'angoisse causée par l'action du réel. Elle annule, en quelque sorte, ce réel qui dérange, et s'engouffre dans l'imaginaire, le versant de la toute-puissance. Le symbolique n'est là que pour être bafoué. N'oublions pas que nous avons affaire à une jeune fille, qui n'a rien en commun avec les jeunes filles de son époque. C'est une rebelle, une révolutionnaire, qui a toujours eu horreur des codes du travail rémunéré. Bien que le père ait chuté dans l'imaginaire, il n'en demeure pas moins qu'il persiste encore dans le symbolique. Il en ressort, que ce qui se fige dans l'imaginaire, c'est l'identification de la jeune fille à la fonction du père imaginaire. Le père n'est point redouté, idéalisé, mais c'est l'empreinte imaginaire du père à laquelle la fille s'est identifiée, qui se trouve glorifiée. Quand Sidonie confie à ses biographes, la peine qu'elle ressent pour son père de le voir désemparé par la menace de la guerre, ou quand il est aux petits soins pour sa femme, alors que cette dernière est centrée sur son désir insistant de plaire, toujours et

84. J. Lacan (1956), « On bat un enfant et la jeune homosexuelle », *Le séminaire: livre IV : La relation d'objet*, op. cit., p. 128.
85. Ibid., p. 129.

toujours aux hommes, nous entendons par ceci que le père n'est pas qu'imaginaire, il n'est pas comme le rapporte Rassial « ce père imaginaire, grandiose, incastrable, origine non limité par le savoir »[86]. Toutefois, c'est la jeune fille par son appropriation de cette fonction imaginaire, qui est passé de celle qui est sans l'avoir, à celle qui n'est pas sans l'avoir. Il y a eu une sorte de rapt de ce phallus imaginaire, non limité par le symbolique et le réel. Bien évidemment, si nous suivions cette logique, nous serions dans ce que Rassial nomme « l'ampleur folle du père imaginaire »[87], ce qui ne coïncide pas avec le positionnement de la jeune fille. Afin de mieux clarifier nos propos, il serait plus judicieux de revoir le mécanisme d'identification de la fille au père, relaté par Freud et Lacan, et par bien d'autres auteurs. D'ores et déjà, cette identification « massive » à la fonction du père imaginaire, fait valoir plutôt une sorte de condensation de ce signifiant, au point que la jeune fille se confonde avec ce père imaginaire tout puissant. Elle devient ce père imaginaire sur un registre, et sur l'autre, elle maintient à son père le phallus symbolique. Lacan nomme ce procès métonymie. La métonymie se révèle, nous dit-il, dans ce qui fait que «ce la jeune fille démontre ici à son père, c'est comment on peut aimer quelqu'un, non pas seulement pour ce qu'il a, mais littéralement pour ce qu'il n'a pas, pour ce pénis symbolique qu'elle sait très bien où il se trouve c'est-à-dire chez son père, qui n'est pas lui impuissant »[88]. Toutefois, elle sait autre chose aussi. Ce savoir « en plus », permet à la jeune fille de jouer sur les deux registres de castration et de non castration du père. De même qu'elle joue, sur les deux registres de l'avoir et du non avoir. Elle voile et dévoile. Elle oscille entre symbolique et imaginaire, mais en faisant valoir l'imaginaire, elle bafoue le symbolique, à savoir ce père. Le symbolique est instrumentalisé au service de la suprématie de l'imaginaire, tandis que le réel est annulé par sa maîtrise du maniement des deux registres. Mais dans quelle visée la jeune fille titille-elle le symbolique, en s'affichant avec la Dame, au cœur même du lieu du travail du père ? Probablement, afin de se parer de l'angoisse causée par l'action du réel, ou plutôt, afin de tester l'efficacité de cette armure dans sa fonction de contrer le réel, et par la même occasion, transgresser la loi symbolique, puisqu'elle sait que son amour courtois, lui assure une toute puissance. Mais aussi, afin de rendre justice à ce père jadis tout puissant, et aujourd'hui affaibli. Elle lui rend justice, tout en le défiant, puisqu'elle lui dérobe le phallus imaginaire, tout en lui montrant les règles de l'amour courtois. Sidonie exhibe son savoir, en se pavanant avec sa bien-aimée sur le terrain du père. Elle le provoque, tout en lui enseignant le « comment aimer une femme ». Il se pourrait bien que la jeune fille,

86. J.J.Rassial, « La division du père », in *Clinique méditerranéennes*, n° 64, Paris, éd Eres, 2001-2002, p. 24.
87. Ibid., p. 24.
88. J. Lacan (1956), « Dora et la jeune homosexuelle », *Le séminaire: livre IV : La relation d'objet*, op. cit., p. 145.

à travers sa monstration provocatrice à l'égard du père, ait cherché à faire revivre le père imaginaire. Elle vise à ce que son père cesse avec les bonnes manières « démocratiques », et qu'il explose plutôt, comme un dictateur. Elle vise à ce que le père, reprend sa place du « Autre ». C'est de ceci que découle l'importance de ce « regard courroucé », ce regard inventé par la jeune fille. Il est l'œuvre de son imagination, puisque nous savons depuis la publication de la biographie, qu'« étant donnée la largeur de la rue en effet, un regard furieux n'aurait guère de chance d'être perçu »[89]. Sidonie, ne mentionne pas ce regard dans sa biographie, elle insiste plutôt sur son échec, de faire face au retour de la loi du père, –la loi symbolique-. C'est l'impasse. Une impasse de l'imaginaire face au symbolique. Une impasse qui se solde par le surgissement du réel, qui a comme signal l'angoisse. Le « *Niederkommen* », est un passage à l'acte, qui signe le retour du retentissement de la loi du père. L'amour courtois comme armure imaginaire pour contrer le symbolique, ne fonctionne plus. La dame, celle à qui elle peut le donner, la lâche, la « laisse tomber ». En effet Sidonie, en énonçant le « mais » engendré par la restauration de la loi du père, choit à son tour de son trône imaginaire. Elle choit, et ne supportant pas d'après Lacan, « la loi qui se présentifie dans le regard du père »[90], et se sentant « définitivement identifiée à a »[91], elle se laisse tomber. Insupportable pour la jeune homosexuelle, de se voir réduite à ce « a », et de voir que son père reprend son positionnement en Autre. L'angoisse, comme alarme du réel, l'a faite basculer dans le hors scène. Si comme le note Valas, « c'est cette subversion de la relation symbolique par la relation imaginaire qui la caractérise d'abord comme perversion, ce mot est à entendre littéralement. C'est-à-dire qu'ici à la version symbolique de la fonction paternelle se substitue une version imaginaire, et c'est par cette falsification…C'est par le biais de cette falsification qu'il y a récupération phallique, par la contrebande d'un phallus imaginaire »[92], nous pouvons avancer, que c'est cette même falsification, pourtant œuvre de la jeune fille, qui la fait basculer dans le vide. La falsification, ou bien l'imposture inhérente à ce rapt du phallus imaginaire, une fois confrontée au retour de la loi symbolique, se fond. Sa dissolution fait fondre, par la même occasion, l'être phallique de la jeune fille, en la réduisant à un a. D'ores et déjà, la jeune homosexuelle dans son jeu mené sur les deux registres du symbolique et de l'imaginaire, convoquait ce regard du père. Elle le convoquait, uniquement afin de dévoiler sa limite. Elle le provoquait, ce retour de la loi du père, afin de bafouer cette loi. Ce qu'elle

89. I. Reider et D. Voigt, « Annexe chapitre I », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 41.
90. J. Lacan (1963), « La cause du désir », *Le Séminaire : livre X : L'angoisse*, op. cit., p.131.
91. Ibid., p. 131.
92. P. Valas, « Ressemblances et différences entre Dora et la jeune homosexuelle », in *La jeune homosexuelle…,* op. cit., p. 95.

n'avait sans doute pas prévu, c'est que face au retour de la loi du père, elle s'y perd et perd son armure imaginaire. L'amour courtois, qui d'après notre analyse, a comme fonction de parer la jeune fille du phallus imaginaire, afin de contrer le symbolique et sa loi, n'assure plus sa fonction. Avec ce « mais », qui marque l'état de trouble causé par ce regard « courroucé », par l'inattendue résurrection du père, la fonction de l'amour courtois ne tient plus. C'est alors que la Dame la laisse tomber, et elle se laisse tomber. Elle se laisse tomber et revient sur scène, en récupérant ce phallus imaginaire. La récupération s'était remise en marche, en reniant le « mais », et en aimant de nouveau courtoisement la Dame, allant jusqu'à la sauver réellement, en la réconfortant et en la défendant pendant son procès. Ce phallus imaginaire ne fonctionne, que lorsqu'opère l'amour courtois. Ainsi, nous posons que c'est plausible, et que ce qui viendrait garantir l'imposture de cet avoir du phallus, est l'amour courtois. En effet, ce phallus fonctionnerait comme un fétiche, qui assure à la jeune fille de faire valoir sa néo loi imaginaire face à la loi symbolique, qui n'est là que pour être bafouée. Ainsi, une fois que Sidonie a retrouvé son fétiche, elle reprend les rênes, en se faisant un « a », au service de la Dame, son Autre.

IV-3-Le simulacre du « a » et du Autre :

Sidonie, nous place au cœur des semblants du « Autre ». Son fonctionnement foisonne de ce que Lacan nomme, « en-forme du Autre ». En effet, la jeune homosexuelle provoque un séisme dans le champ du Autre, qui comme le souligne Lacan « est lui-même, si je puis dire, en forme de a »[93]. La Dame n'occupe cette place, que parce que Sidonie l'a décidé. Elle nous achemine vers une configuration perverse, qui fait valoir un Autre manquant, sous la dépendance de l'action du « a », et donc de Sidonie, afin d'être comblé. Obturer le manque de la Dame, son « Autre », en se faisant « a », c'est ce à quoi se dévoue la jeune homosexuelle.
La configuration est perverse, puisque tout comme le remarque Lacan, « un certain jeu, dit pervers, du a, par quoi le statut de l'Autre s'assure d'être couvert, comblé, masqué, et qui est présent dans toutes sortes d'effets qui nous intéressent »[94]. Le père, dans un premier temps, avant que la jeune fille ne bascule dans la perversion, est le « Autre ». Nous avons d'habitude affaire à des configurations, où le Autre c'est la mère. Toutefois, étant donné que la jeune homosexuelle a eu affaire à une femme, plutôt qu'à une mère, elle s'est tournée vers le père dans le souhait d'en faire son Autre. Cependant, ce qui s'y produit –la grande désillusion-,

93. J. Lacan (1969), « Savoir Pouvoir », *Le séminaire : livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006, p. 302.
94. Ibid., p. 302.

marquée par le fait que le père ait donné un enfant réel, à cette mère qui n'en ait pas une, a fait chuter le père du rang du « Autre », à celui du père cocu, amoureux d'une femme exigeante, qui ne se contente pas de l'amour de son mari, mais cherche à plaire à d'autres hommes. Sidonie, par métonymie et par l'espèce d'un mécanisme de « confusion » avec la fonction du père imaginaire, s'est inventée un phallus imaginaire et un nouveau « Autre ». Le nouveau Autre, auquel Sidonie se fait « a » afin de le combler, en faisant rempart contre son manque, ce sont les Dames, ses bien aimées, et par la suite le chien.

L'amour courtois donne consistance au phallus imaginaire. Tel un fétiche, il permet à la jeune homosexuelle de donner mieux que son père –toute en s'identifiant à lui-, aux Dames ce qui leur manque, à savoir le phallus. Zafiropoulos a soulevé la question du fétichisme dans ce cas, et il avance : « Il y a bel et bien chez la jeune homosexuelle un mouvement d'érection d'un fétiche, à ceci près qu'il ne faudrait pas le chercher côté mère (comme chez l'homme fétichiste), mais sous les jupes de la fille elle-même, en tant qu'elle serait identifiée au père imaginaire.»[95] Bien que l'identification au père imaginaire soit fondamentale dans l'installation de la perversion de la jeune fille, il n'empêche que l'amour courtois qui nait lui aussi de cette identification, de cette subversion de l'imaginaire au symbolique, a comme fonction de donner consistance au phallus fétichisé de la jeune fille. Une fois que par le biais de l'amour courtois, la Dame est installée sur un piédestal, elle occupe la position du « Autre », ce qui ne peut que faire jouir la jeune homosexuelle. Elle a donné à la Dame ce qui lui manquait. Cette jouissance qui se solde par l'accomplissement de la mission de la jeune fille, fait basculer encore une fois la carte du « Autre ». Ainsi cet Autre ne fonctionne pas..., en tout cas pas tout le temps. Ce dysfonctionnement du positionnement des dames en Autre, ne fait que confirmer que le « Autre », c'est finalement la jeune homosexuelle elle-même. Elle est le maître. Si pendant le « *neiderkommen* », le père s'est restauré comme « Autre », la jeune homosexuelle, en reprenant les rênes de sa mission sans être dérangé dans son entreprise, sans rencontrer, ou plutôt, imaginer de nouveau le regard furieux porteur de la loi du père, arrive par confirmer la prévalence imaginaire et la suprématie de son phallus imaginaire. La guerre, la vieillesse, la mort de ses proches, de son chien…, rien n'a fait retentir, de nouveau en elle, la loi du père, cette loi qui l'a fait basculer dans le vide. Nul doute, Sidonie après la chute, a aiguisé sa maîtrise de son jeu pervers. En effet, le montage pervers tel que présenté ici, est une réponse au bémol classique : le pervers jouit-il du fait que l'Autre soit complet, ou jouit-il

95. M. Zafiropoulos, « A propos de la jeune homosexuelle », *La question féminine, de Freud à Lacan…,* op. cit., p. 125.

plutôt de son positionnement, en celui qui bouche le trou de l'Autre ? Indéniablement, en nous référant à la jeune homosexuelle, la jouissance perverse semble se reposer sur le fait que la Dame, ait été complétée par Sidonie. Plus précisément, la Dame ne peut être l'incarnation de cet Autre complet, que grâce à la jeune homosexuelle. N'est-elle pas le maître, la seule qui l'a, et qui veut bien le donner.

Ⅴ- De l'amour chienne à l'amour d'un chien :

A travers sa mission d'amour, pourrait se lire aussi le vouloir ultime de Sidonie, celui de faire exister la femme. Sidonie, en s'identifiant au père imaginaire, et en faisant de l'amour courtois une fonction qui donne consistance au phallus imaginaire, veut combler la femme, afin que celle-ci existe. Puisqu'elle « a », qu'elle existe, alors autant en faire un don à la bien aimée, afin que celle-ci parvienne par exister sans la barre. Elle serait celle qui insufflerait, par la chiennerie de l'amour, chez ses amoureuses, l'écriture possible de la femme, et donc son existence. Indéniablement, l'entreprise de Sidonie est un défi à multiples adresses. Le défi s'adresse au père, à l'ensemble de la métaphore paternelle, au symbolique. Il s'adresse également à l'ordre social bourgeois de l'époque, au lien social, mais aussi à la femme qui n'existe pas, et que Sidonie croit dur comme fer faire exister, en l'aimant courtoisement. Le manque de foi de ces femmes dans leur possible existence, en se cramponnant à la barre, la décevait. Cependant, ceci ne menace en rien sa certitude inébranlable, dans son existence à elle. C'est une femme qui existe, elle a le phallus imaginaire. Faute de dame, elle transporte sur un chien, son amour courtois. Même le chien a fini par exister, puisque « la seule chose qui lui importe dans ces années 1950, après toutes ces pertes, c'est son grand amour pour un animal, son chien, Petzi. Tous ses sentiments se sont concentrés sur lui. Elle peut l'aimer sans danger, elle se délecte de sa gaieté et la confiance qu'il lui porte »[95].

Ainsi, fatiguée par les contraintes de l'amour chienne qu'elle offre à ses conquêtes, elle s'était dit : « autant aimer un chien ». Oui, la jeune homosexuelle est fameuse !

96. I. Reider et D. Voigt, « Les années de plomb », *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 339.

Conclusion :

Cette première partie a permis la première édification, de ce qui pourrait être une femme perverse. Nous avons montré que la transgression est inhérente au féminin, depuis la nuit des temps. Eve, est l'archétype de la transgression féminine. Toutefois, qui dit transgression ne dit pas systématiquement perversion, c'est-à-dire une structuration perverse telle que l'entend le discours psychanalytique. Evidemment le détour mythologique et historique, comme ébauche du féminin pervers, amplifie cette confusion classique entre perversion et perversité.
Ainsi pour le profane, il en va de soi que la femme soit perverse. La preuve, cet Eve insoumise, Dalila, Salomé, les Amazones etc…Et même parfois, souvent même, c'est la femme de l'autre, si ce n'est toutes les femmes …

De même que l'appréhension de la psychiatre classique du féminin pervers, ne limite pas clairement, la perversité de la perversion. C'est pourquoi nous avons essayé de nous limiter qu'aux observations, offrant tant bien que mal, une lecture du féminin pervers. Ainsi, c'est le personnage de la Merteuil, suivie par la relecture de la jeune homosexuelle de Freud, qui ont fait valoir chacune avec son style, la prévalence de l'imaginaire, et l'ampleur de l'imposture qui assigne la femme perverse dans l'avoir. De ce fait, la trame de notre questionnement se tisse sur des axes indispensables, dans le décèlement du montage pervers au féminin. En effet, l'analyse de la Merteuil et de Sidonie Csillag, pointe l'invention du féminin, d'un autre féminin qui s'écrit, pour contrer le féminin insignifiant, ex-sistant.

Ainsi, nous proposons dans la deuxième partie de ce travail, de nous pencher, d'abord sur la femme, ce continent noir, qui a fait poser à Lacan sa maxime la plus célèbre, à savoir « la femme n'existe pas », et d'introduire ce qui paraît être son envers, la femme perverse.

DEUXIEME PARTIE

De l'ex-sistence à l'existence :
De L/a femme à LA FEMME « perverse »

Introduction :

Questionner le féminin pervers, nous amène à prendre la route du chemin périlleux du devenir femme. C'est ce chemin que nous allons prendre, dans un premier temps, que la femme perverse contourne. Moyennant quoi, entre les lignes des apports de Freud et de Lacan sur la question de la sexualité féminine, se faufile déjà une amorce de ce que pourrait être une femme perverse. En effet, se pencher sur le manque inhérent à la sexualité féminine, creuser au cœur de la béance et pointer l'absence de signifiance du sexe féminin, c'est en soi un premier rendez-vous avec la femme perverse.

En parcourant la femme barrée, le négatif de la femme perverse, nous joindrons dans la deuxième partie la femme perverse. Toutefois pour la trouver, nous allons la chercher encore dans les filets du polymorphisme pervers infantile. Nous allons par la suite la limiter de tous les avatars inhérents à la sexualité féminine, développée dans la première partie, et qui font que souvent, la barrière entre perversion et perversité féminine se trouve flouée.

Ainsi le détour dans un premier temps, par ce qui est supposé être une femme, est ce qui nous acheminerait vers le décèlement du montage pervers au féminin. Il s'agit ainsi d'un passage de la femme comme « est le phallus », à la femme qui « a le phallus ». Un passage de l'être à l'avoir.

A-La femme : **du continent noir de Freud à la femme qui n'existe** pas de Lacan

Le fondateur de la psychanalyse, a longuement théorisé la femme, la féminité et le féminin. Dans son approche, non dénuée de tâtonnement, d'hésitation, de mécontentent, en accusant les psychanalystes femmes de ne pas en dire assez sur la femme[1], il était pris dans ce qu'il appellera lui-même « l'énigme » de la femme. Inquiétante étrangeté fut cette femme, pour un Freud désemparé, mais pas pour autant désarmé. Ainsi la théorisation de Freud du féminin, a été l'objet d'incessants remaniements. Et pourtant c'est une femme, l'hystérique, qui a amené Freud à la découverte de l'inconscient, et c'est également une femme, Anna O, qui l'a amené à poser la pierre angulaire de la cure analytique –la catharsis-[2]. Mais cette femme lui échappe, à chaque fois qu'il croit la cerner, à l'image de ce qui a été souligné par Assoun « entre Freud et la femme, un certain rendez-vous ait été manqué »[3]. La femme c'est le continent noir. A la question princeps : « que veulent-elles, les femmes », Freud cherchait, trouvait, mais se plaignait à chaque fois, de ne guère avoir de réponse satisfaisante au vouloir de la femme. En adressant à Marie Bonaparte, son désarroi face à la question de la femme « la grande question restée sans réponse et à laquelle moi-même n'ai jamais pu répondre malgré mes trente années d'étude de l'âme humaine est la suivante : Que veut la femme ? »[4], Freud adressait, par la même occasion, son rendez-vous manqué avec la femme. Ce ratage de la femme, constitue le plus précieux héritage Freudien. Le « che vuoi » est un large champ de réflexion, de débats, constamment remis en cause. Le danger du « che vuoi », c'est qu'il convoque la femme, et que dès qu'on évoque la femme, on ouvre la voie à l'imaginaire, sans être pour autant poète. Ainsi ce « point noir », laissé en suspens par Freud, fut repris, raté, et repris à nouveau, jusqu'à ce que Lacan se penche sur la question, et y apporte une réponse, qui, je pense, aurait convaincu Freud. La maxime Lacanienne de la non existence, et/ou de l'ex-sitence de la femme, s'inscrit dans le même cheminement, certes saccadé, de la pensée de Freud. Sauf que de ce mystère de la femme, Lacan en fait un innommable.

Dans une première partie, nous allons nous pencher, à notre tour, sur ce que disait Freud de la femme, et dans la deuxième partie, nous allons examiner la réponse apportée par Lacan, au

1. S. Freud (1923), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, éd Gallimard, 1984.
2. S. Freud, J. Breuer (1895), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, éd PUF, 1956.
3. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, Paris, éd Payot et Rivages, 2003, p. 45.
4. J. Ernest, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, éd PUF, 2006, p. 445.

au « che vuoi » de la femme.

I-Freud : La femme c'est le continent noir :

La femme, tout au long des recherches de Freud, s'est métamorphosée, aboutissant ainsi à l'une et aux plusieurs : de la fille à la femme, de la femme à la mère, de la putain à la mère, de la salvatrice de la culture à la destructrice de la culture…D'ores et déjà, ce qui en ressort est le fait que Freud n'envisage la femme que dans la contradiction, et c'est au nom de cette contradiction, de cette division, qu'elle n'est pour lui que mystère. Afin d'aborder la femme selon Freud, un examen de l'approche de Freud de la femme, à travers ses publications, mais aussi à travers ses correspondances, notamment avec la femme de Freud, sera illustré ; afin de mettre en exergue, ce qui fait l'énigme de la femme.

I-1-Freud et sa femme :

Bien que Freud, en tant qu'homme de science, comme il le revendique lui-même, se soit démarqué des conceptions traditionnelles concernant la femme de son époque, il n'en demeure pas moins, qu'il ne s'était pas lancé dans une lutte pour la libération de la femme du joug social opprimant, qui caractérisait les rapports entre les sexes. Certes, il a offert par la voie de la psychanalyse, son écoute à la femme longtemps réduite au silence, mais sans jamais être complice de ses revendications. De même, l'homme Freud, était à l'écoute de sa femme Martha Bernays, mais sans pour autant donner un appui à ses aspirations d'égalité et de liberté, perceptibles à l'époque avec l'apparition des premiers écrits féministes. Bien au contraire, le positionnement de Freud avec sa femme mettait cette dernière sous sa protection. Elle était son enfant, et il était le père veillant à son confort, à sa bonne humeur. Il était surtout son repère, celui qui veillait sur son intégrité morale. La tonalité des lettres qu'adressait Freud à sa fiancée bien-aimée, était cajoleuse. Il lui attribuait les plus tendres appellations : « mon cher trésor », « Ma bien aimée Martoune », « ma chère petite princesse »… Il l'impliquait dans ses recherches, par le récit détaillé qu'il lui faisait de l'avancée de ses travaux.

Il lui insufflait par moment, son désir de gloire et de succès. La question des fonctions de l'un et de l'autre dans le couple, a été bien posé par Freud écrivant : « autant tu te complais dans les activités et les soins du ménage, autant moi je me complais à résoudre les énigmes du cerveau »[5]. Nonobstant le fait que Martha ait été vivement enchantée par les premiers écrits, prônant l'accès de la femme au travail à l'image de l'homme, il n'en demeure pas moins que Freud a su la raisonner, en lui expliquant avec finesse ce qu'il y avait de redoutable dans l'idée de l'émancipation des femmes, et il écrit : «Il est aussi tout à fait impensable de vouloir lancer les femmes dans la lutte pour la vie à la manière des hommes. Devrais-je par exemple, considérer ma douce et délicate chérie comme une concurrente ? Dans ce cas, je finirais par lui dire, comme je l'ai fait, il y a dix-sept mois, que je l'aime et que je mets tout en œuvre pour la soustraire à cette concurrence et que je lui attribue pour domaine exclusif la paisible activité de mon foyer. »[6] De ceci découle que le scepticisme de Freud, par rapport à une éventuelle émancipation des femmes, a comme pivot des données naturalistes. Selon Freud, le travail nuit gravement à la nature docile de la femme. La rudesse de la vie professionnelle est à l'antipode de la nature délicate de la femme, et c'est dans cette délicatesse que réside, d'après Freud, la beauté d'une femme. C'est pour protéger sa Martha qu'il lui épargne le monde cruel du travail. Comme l'a avancé Maryse Barbance : « La représentation qu'à Freud des femmes et des rapports sociaux de sexe paraît donc tout à fait traditionnelle : la nature, du fait qu'elle dote la femme de beauté, charme et bonté, de qualités délicates, et de besoin de protection, qui en font une créature aimée puis adorée bien avant l'âge où elle pourrait se faire une situation, aura raison des réformes législatives et éducatives qui « étoufferaient » ces qualités. »[7] Freud, envisage l'égalité des sexes comme nocive à l'être femme, et il avance un point important qui démontre cette nouvelle éducation égalitaire et progressiste, comme étant celle qui enlèverait à la femme toutes ces choses naturelles, qui l'ont faite femme. Ainsi d'après Freud, c'est la différenciation des sexes, qui lui sera si chère dans ses écrits ultérieurs, qui risquerait de déchoir avec le gain par les femmes de leur émancipation, et il prévient Martha : « Il est généralement possible que, dans ce cas, on ait tort de déplorer la disparition de la chose la plus délicieuse que le monde ait à nous offrir : notre idéal de la féminité. »[8] C'est le regard d'un homme, ayant trouvé dans la personne de Martha son idéal de femme, qui parle. Il conduit sa femme à peser les risques d'une telle

5. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Paris, éd Gallimard, 1979, p. 156.
6. Ibid., p. 87.
7. Maryse Barbance, « Des réprésentations de la femme chez Freud. Un regard historique, psychanalytique et féministe contemporain », in *Recherches féministes*, p. 40. Réf http://id.erudit.org/iderudit/0577791ar.
8. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, op. cit., p. 87.

assomption : L'émancipation « masculinise » la femme, telle pourrait être l'argument de Freud. C'est ce même Freud, qui un peu plus tard, mettra l'homme sur la valence active et la femme sur la valence passive. En tant que protecteur de Martha, Freud prévient, interdit, et explique avec finesse les raisons de sa désapprobation. Au-delà de Martha, ce que Freud protège par ses reproches et ses ajustements de la conduite de Martha, c'est son idéal de la féminité. Toujours en se fondant sur ce que la nature offre aux femmes -Beauté, bonté et candeur…-, Freud désapprouve tout ce qui risquerait d'éloigner Martha de cet idéal. Dans une de ses lettres, il s'étonne que sa bien-aimée lui confie des pensées qui la rendait étrangère à lui,- il s'agissait d'une petite dispute qui a donné suite, apparemment, à la remise en cause par Martha de la fidélité de Freud-, et il écrit : « Une chose m'a réellement surpris, non pas que tu m'aies pardonné si vite…mais que de pareilles pensées te passent par la tête, de mauvaises pensées dont on reconnait immédiatement qu'elles vous sont étrangères et qu'on ne peut néanmoins les empêcher de surgir dans votre esprit. Je m'étais imaginé que tu ignorais de telles pensées. Certaines personnes sont bonnes parce que rien de mauvais ne traverse leur esprit, d'autres, parce que –toujours ou souvent- elles triomphent de leurs mauvaises pensées. Je t'avais rangée dans la première catégorie, mais c'est surement par ma faute que tu as perdu cette candeur….Celui qui se heurte souvent aux réalités de l'existence la perd fatalement cette candeur, et acquiert en échange du caractère. »[9] Il ressort de ce passage que Freud, à nouveau, oppose nature et éducation. Si Martha le surprend par l'acuité de son caractère, Freud l'explique par le fait qu'en exposant sa futur épouse aux difficultés extérieures, -je pense que par-là Freud fait allusion aux responsabilités qu'impliquerait le mariage, c'est une lettre qui précède de peu leur mariage-, la femme voit se compromettre sa nature docile et bonne. Il s'entrevoit une sorte d'uniformisation des femmes, dont l'essence est mère nature. La nature fait, et la femme est ! La femme, qui s'écarterait de ce qui lui a été insufflé par la nature, non seulement s'éloignerait de cet idéal de féminité, mais elle-même est dépourvue d'idéal. C'est ainsi que Freud interdit formellement à Martha de fréquenter Elise, une fille volage et à la réputation douteuse, et c'est en tant qu'éducateur que Freud intervient : « Crois-tu vraiment avoir assez de maturité pour que ces relations ne puissent te nuire en rien ? Une jeune fille ne doit pas s'abaisser de propos délibéré à une conduite légère, comme celle qui semblait avoir ton amie, et qu'elle a eue enfin, ouvertement. Je ne pense pas aux convenances, auxquelles Elise elle –même semble bien n'avoir jamais songé, mais à son extrême faiblesse de caractère

9. Ibid., p. 210.

et à son absence de tenue »[10]. Freud se présente comme étant celui qui éduque, et qui sait bien plus que les femmes sur la conduite qu'elles devaient tenir, et il impose à Martha le modèle qu'il lui semble digne d'une future épouse, « femme légère et future épouse, ont donc en commun d'être également infantilisées: c'est l'homme qui sait ce qu'est une conduite sexuelle morale »[11]. D'ailleurs Freud, s'approprie de lui-même le positionnement en maître en s'adressant à Martha, même si s'entrevoit une touche humoristique dans son emploi de cette appellation « Attends un peu, quand je viendrai, tu t'habitueras de nouveau à avoir un maître, et un maître sévère il est vrai, mais tu ne peux en trouver un qui t'aime autant et qui soit plus soucieux de tout ce qui te concerne »[12]. D'ores et déjà, ce qui se révèle de cet amoureux « interdicteur », « maître », « éducateur », c'est le besoin qui submerge Freud de maîtriser sa bien-aimée. Evidemment pour que la maîtrise opère, Freud cerne sa Martha. Il a besoin qu'elle n'ait besoin que de lui. On y découvre le visage d'un homme possessif, convoitant l'exclusivité de sa fiancée, afin sans doute qu'elle ne lui échappe pas, et qu'elle demeure dans les confins de cet idéal de la féminité. L'existence de Martha en dehors de Freud mécontente ce dernier, et il lui écrit suite à un voyage qu'elle a effectué avec une amie « pareille chose est-elle admissible ? Deux jeunes filles voyageant seules en Allemagne du Nord ! Mais c'est une révolte contre les prérogatives masculines : on commence à constater que l'absence de compagnie masculine n'implique pas forcément la solitude »[13]. Ce que Freud craint, c'est qu'avec le modèle en herbe de la femme émancipée, sa femme devienne son propre maître. C'est sa fonction d'homme, tel qu'il entend, mais également de l'homme de Martha, d'éducateur, de pédagogue et de maître, que Freud restaure à chaque faux pas de sa femme. Il se positionne en celui qui sait ce qu'il veut de la femme, mais aussi en celui qui sait ce qu'une femme doit être, et comme le souligne Assoun, « comme si Freud voulait apprendre à Martha à être femme, au sens où il l'entend »[14]. La jalousie excessive de Freud, provoquée toujours par ce besoin impérieux de garder l'emprise sur sa femme, l'a amené jusqu'à lui interdire fermement de patiner : « Tout d'abord, si je t'autoriserai à patiner ? Sûrement non ; je suis trop jaloux pour cela. Je ne sais pas patiner et je n'aurais du reste pas le temps de t'accompagner et il faudrait du reste que tu sois accompagnée. Renonces-y donc »[15]. C'est cet autre susceptible d'éloigner Martha de Freud, de la sortir de sa dépendance par rapport à lui,

10. Ibid., p. 172.
11. Maryse Barbance, « Des représentations de la femme chez Freud. Un regard historique, psychanalytique et féministe contemporain », op. cit., p. 43.
12. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, op. cit., p. 172.
13. Ibid., p. 180.
14. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 45.
15. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, op. cit., p. 147.

qui est visé par les interminables interdictions de Freud. Outre ce besoin de maîtrise de sa femme, Freud creuse les aléas de la féminité en convoquant la parole de Martha. Aussitôt que Martha parle, Freud corrige, éduque et résigne. Toutefois, la relation Freud-Martha résonne comme chaque histoire d'amour. C'est une histoire de phallus. L'un l'a et l'autre l'est. Martha a joué un rôle considérable dans l'ascension de Freud, et c'est ainsi qu'il la désigne comme étant celle qui l'a sauvé : « Tu ne m'offres plus seulement un but, une orientation, mais encore tant de bonheur que je n'arrive même pas à être mécontent de ma misérable condition actuelle ; tu me donnes l'espoir et la certitude du succès. Je le savais bien avant d'être aimé de toi, et je sais maintenant que tu m'aimes, c'est grâce à toi que je suis devenu un homme courageux, conscient de sa valeur. »[16] Martha a consolidé les assises phalliques de Freud, elle a fait rempart contre ses angoisses, ses doutes, et elle l'a accompagné, dans l'ombre, certes, sur la route de la gloire.

Cette mise en avant de la femme à travers la relation de Freud à sa femme, éclaire sur cette volonté que déploie Freud à faire parler la femme. Si l'homme Freud, s'emporte dans ses réactions envers sa femme, c'est parce que ceci implique vivement ses assises phalliques. C'est comme le remarque Assoun, « l'envers de la relation clinique à la femme »[17]. Ainsi lorsque Freud tend l'oreille à la femme allongée sur le divan de son cabinet, il est dans l'autre scène, celle du psychanalyste qui recueille l'inconscient de la femme. Ce sont ces femmes qui lui ont permis de les théoriser.

I-2- Le texte freudien de la femme :

L'héritage Freudien renferme deux importants textes consacrés à la femme- « *La féminité* » en 1923 et « *sur la sexualité féminine* » en 1931-, et pourtant, la femme est omniprésente dans l'ensemble des écrits de Freud. D'abord, parce que Freud en se penchant sur la castration et le complexe d'Œdipe, a dégagé une nouvelle lecture de la différenciation des sexes. Les découvertes freudiennes prennent une forme autre, lorsqu'elles s'apparentent à la femme. Ensuite, ce qui explique l'évocation de la femme tout au long du parcours de Freud, c'est le mystère, l'énigme qu'elle renferme, et c'est ce que Freud tenta tant bien que mal de résoudre, en cherchant une représentation de ce mystère, et enfin, c'est sa rencontre avec l'hystérique. Une rencontre qui a amené Freud à sa plus grande invention : l'invention de la psychanalyse. En effet, et comme le souligne Soler, « Freud n'eût pas inventé la psychanalyse

16. Ibid., p. 67.
17. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 45.

sans le gracieux concours des hystériques »[18].

a) Féminin et trauma :

En rencontrant l'hystérique dans la personne d'Anna o, en collaborant avec Breuer, Freud publia les premières lignes de sa longue exploration de l'hystérique. Il ressort de cette rencontre, une association, quasiment causale, entre hystérie et trauma. Freud a élaboré la « neurotica », la théorie de la séduction. Il en résultait que l'hystérique, tout comme la première de toutes Anna o, a subi un trauma sexuel dont l'agent était un proche, généralement un père incestueux.

Ainsi une première éclosion de la misère sexuelle de la femme a vu le jour. Anna o a permis également, l'association entre trouble hystérique et père. Freud comprit, avant même sa découverte de l'Œdipe, que l'hystérique est celle qui par ses crises de conversion, ne renonce pas au père. Bien que Freud fût au second plan dans sa rencontre avec Anna o, d'ailleurs il la désigne comme étant « la malade du Dr Breuer »[19], il n'en demeure pas moins que c'est par le biais de cette rencontre que les paradigmes du féminin, ont commencé par se tisser : le trauma, le sexuel refoulé, le dégoût du sexuel, fantasme et/ou réalité, l'hyper érotisation, et surtout la dynamique de la cure avec la femme. En effet en commentant des années plus tard le cas Anna o, Freud admet l'échec de la cure, puisque de ses symptômes, elle n'en était pas guérie, contrairement à ce qu'avançait Breuer. Et il admet, par la même occasion, le ravalement de la science et du savoir, en l'occurrence la médecine, par l'hystérique, et il remarque « au contraire, en présence des singularités hystériques, son savoir, sa science anatomique, physiologique et pathologique le laissent en panne. Il ne peut comprendre l'hystérie, en face d'elle il est incompétent »[20]. C'est ainsi que Freud a fait du transfert, peu de temps après sa rencontre avec Anne o, le pivot de la cure. Un transfert qui lui a souvent joué des tours, lorsque le sujet de la cure était une femme. En 1932, Freud arpente de nouveau le cas Anna o, mais en apportant cette fois avec une certitude inébranlable, la clé du mystère hystérique de Anna, et il en fait part à Stefan Zweig : « le jour où tous les symptômes de la malade avaient été maîtrisés, il (Breuer) avait été rappelé dans la soirée auprès d'elle et l'avait trouvé dans un état de confusion mentale, se tordant dans des crampes abdominales. Quand il l'interrogea sur ce qui se passait, elle répondit : « c'est l'enfant que j'ai du Dr Breuer qui

18. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, In progress éd du champ lacanien, 2003, p. 12.
19. S. Freud (1909), *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, éd Payot et Rivages, 2010, p. 30.
20. Ibid., p. 33.

Breuer qui arrive. Breuer à ce moment-là avait en main la clé qui nous aurait ouvert « les portes des mères ». »[21] C'est le destin « mère » de la femme que Freud a prôné, avec l'émergence de la castration et de ses avatars. Le vouloir mère a été substitué au vouloir femme. C'est comme si le seul remède de la femme contre ses traumas, était d'avoir un enfant. Mais avant le vouloir enfant y a un autre vouloir, celui du vouloir du pénis. C'est en 1905, et avec l'apparition des essais sur la théorie sexuelle, que Freud a élaboré les premiers développements, concernant le développement psycho sexuel de la fille. Notons que c'est à la même date, que le fameux cas Dora a été publié. Freud rencontra à nouveau l'hystérique, et c'est au fil de ses rencontres qu'il ajusta sa théorisation de la femme. Entre la première, Anna o, et la rencontre avec Dora, Freud a abandonné la théorie de la séduction faisant du père un incestueux, au profit de la réalité psychique. Depuis lors, Freud s'est allié plus nettement à l'inconscient. Le trauma est inconscient, il est le fruit du fantasme, du désir inconscient de la fille. Le symptôme n'est autre que le substitut du désir refoulé. Ainsi le positionnement de la femme change, par le déploiement de son désir refoulé. Elle n'est plus la victime de l'autre, mais elle fait la victime, afin de conserver l'Autre. L'hystérique a-t-elle trompé Freud ? Vraisemblablement non, elle lui a livré sous une forme déguisé son mal être et, comme le note Zafiropoulos « cela n'élimine en rien la vérité ce dont elle se plaint –à savoir, ce que nous appelons les effets morbides du pouvoir mâle sur les femmes et sur les hommes »[22]. Cela, Freud a mis du temps pour le voir. La nature n'a-t-elle pas comblé les femmes de suffisamment de bonté et de douceur, dont elles devraient se réjouir ? Les hystériques, par leur revendication, lui ont répondu NON. En ajustant sa théorisation de la femme, Freud ajuste par la même occasion, la technique psychanalytique. C'est la fin des attouchements du front, de la palpation du corps, bref la fin de l'hypnose au profit des associations libres, du transfert et de la résistance. L'épisode Dora a fait trouver à Freud une posture face à l'hystérique, même si comme le souligne Assoun :« C'est le rôle du cas Dora d'avoir révélé cette stimulante et amère vérité que si tout avait changé dans la relation ainsi instaurée rien, au fond, n'était changé quant au contentieux entre Freud et la féminité. »[23] Et pourtant, à cette époque, Freud a considérablement avancé dans sa quête de la représentation de la femme. Il a posé les premiers paramètres du « devenir femme ». Ainsi on ne nait pas femme, mais on le devient, et il explique : « La libido est, par règle et par loi, de nature masculine, qu'elle se présente chez l'homme ou chez la femme »(24). Ainsi, il faudrait attendre le changement de la

21. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, op. cit., p. 448.
22. M. Zafiropoulos, *La question féminine, de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, Paris : éd PUF, 2010, p. 79.
23. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 119.
24. S. Freud (1924), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, éd Flammarion, 2011, p. 223.

zone érogène directrice, un changement qui signerait le passage du clitoris au vagin, et qui a lieu à la puberté pour que la petite fille devienne femme…, ou pas. Pour qu'elle y parvienne, le clitoris, -équivalent de l'organe masculin- devrait être refoulé. D'ores et déjà Freud, pose avec plus d'acuité que dans ses précédents développements, le lien entre sexualité féminine infantile et refoulement. Cette causalité lui permettra d'apporter une meilleure élucidation de l'hystérie. L'hystérique est celle qui, nous dit Freud « présente une portion de refoulement sexuel qui va au-delà de la normale, une augmentation des résistances face à la pulsion sexuelle, dont nous avons pris connaissance sous les espèces de la pudeur, du dégoût et de la morale, une fuite quasiment instinctive devant toute réflexion intellectuelle qui aurait affaire au problème sexuel, fuite qui a pour conséquence qu'est maintenue, en des cas caractérisés, une ignorance sexuelle complète jusque dans les années de la maturité sexuelle accomplie »[25]. Et pourtant, cette inhibition sexuelle, cette « horreur du sexe », Freud ne le réserve pas qu'à l'hystérique. En effet Freud associe ce dégoût, ce malaise sexuel à la femme, et furtivement il fait allusion, encore une fois, à ce lien à « double bind » entre l'éducation et/ou la culture et la femme, et il avance : « Le développement des inhibitions de la sexualité (pudeur, dégoût, compassion…) intervient chez la petite fille de manière plus précoce et moyennant une résistance moindre que chez le garçon ; l'inclination au refoulement sexuel apparaît de manière générale ; là où des pulsions partielles de la sexualité se font remarquer, elles privilégient la forme passive. »[26] Passivité donc dans le déploiement pulsionnel de la femme. Est-ce le fait de la nature ou de la culture ? Telle est la question ! Toutefois, ce renoncement à la libido masculine comme gage du féminin, constituera l'un des nombreux obstacles rencontrés par Freud dans sa théorisation de la femme et de sa sexualité, et comme le remarque S. André : « si la libido n'est que masculine, qu'elle doit donc être refoulée chez la femme, comment celle-ci aurait-elle la possibilité d'avoir une vie sexuelle autre que le substitut que lui offre la crise hystérique »[27]. Face à cet embarras, Freud rétorque par le scindement de la libido en deux pôles antagonistes : l'un actif, celui de l'homme, et l'autre passif, celui de la femme. Mais cette maxime a engendré un autre embarras au niveau des multiples changements que la femme doit opérer, afin de mener à bien son devenir femme, et comme le souligne S. André « la fille, comme le garçon, doit repousser cette jouissance passive et se détacher de la mère pour entrer dans l'Œdipe, mais il lui faut ensuite y revenir pour assumer son destin proprement féminin »[28]. Mais en 1905, Freud n'en était pas encore

25. Ibid., p. 132.
26. Ibid., p. 222.
27. S. André, *Que veut une femme ?*, Paris, éd Seuil, 1995, p. 22.
28. Ibid., p. 23.

là, bien que s'entrevoyait déjà le caractère éparpillé du devenir femme. Un devenir sans cesse tiraillé entre la perte et le gain. Ce que Freud apporta en 1905, c'est le primat du « *peniseid* ». Cette envie de pénis si chère aux femmes et si chère à Freud. Cette envie, dont le trauma est le germe. Un trauma provoqué par l'action simultanée de la pulsion du savoir, –ce sont les premières recherches infantiles sur la sexualité- et de la pulsion scopique, -puisque ceci impliquait que la femme ait vu la chose que le petit garçon a-. Freud, accorde à la fille un rapport plus lâche au pénis que celui du garçon avec le clitoris. Elle le reconnait, mais elle ne l'attribue pas qu'à l'autre –le garçon-, elle ne le reconnait pas dans sa juste fonction, en tant qu'agent de différenciation sexuelle. Elle le reconnait en tant ce qu'elle veut avoir. Elle ne le reconnait que dans ce vouloir de l'avoir, et Freud avance « elle est aussi prête à le reconnaitre, et elle succombe à l'envie du pénis, qui culmine en ce souhait important pour la suite : être aussi un gars »[29]. Si s'entrevoit dans cette volonté, quasiment pressante, que déploie la femme dans ce rapt du pénis, l'action d'un trauma causé par la découverte d'un organe plus visible que le sien, Freud ne soulève pas ce traumatisme susceptible d'être l'engendreur de maintes troubles hystériques. C'est l'ensemble du cheminement de la femme dans le labyrinthe de « devenir femme », qui est jalonné de traumas. Si le garçon ne reconnait pas « dans le clitoris féminin un véritable substitut du pénis »[30], c'est parce que l'organe du garçon est visible, nommable, alors que celui de la femme est du côté de l'innommable. Ainsi en s'accrochant à ce vouloir insistant d'avoir le pénis, la femme tente de se parer au trauma de l'innommable. Doit-elle dans ce devenir femme se réconcilier avec l'innommable, et en faire l'essence de sa féminité ? Ce n'est pas ce que pense Freud. En effet, en 1908, Freud apporte une nouvelle équation au vouloir de la femme. Désormais la petite fille qui comme le garçon, veut savoir ce qui caractérise le corps de l'autre, voit son intérêt « intellectuel » se détériorer par l'action de sa prise de conscience de son manque, qui aussitôt se trouve ravalé par l'envie vive d'avoir le pénis. Autrement dit, la petite fille prise d'envie, -elle envie le garçon de l'avoir et a envie de l'avoir- lâche le savoir au nom de l'avoir, et Freud explique : « Elle développe un grand intérêt pour cette partie du corps du petit garçon ; mais cet intérêt se voit aussitôt commandé par l'envie. La petite fille se sent désavantagée, elle fait des tentatives pour uriner dans la position qui est permise au petit garçon du fait qu'il possède le grand pénis et quand elle réprime ce désir : j'aimerais mieux être un garçon, nous savons à quel manque ce désir doit remédier »[31]. Ce désir remédie au désir d'enfant, se substituant ainsi au désir du pénis. Freud

29. S. Freud (1924), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 184-185.
30. Ibid., p. 184.
31. S. Freud (1908), « Les théories sexuelles infantiles », *la vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 21.

rédige les premières lignes de l'équation pénis = enfant. Toutefois, cette équation est loin d'être simple. Elle fait couple avec le changement d'objet, que la femme a à faire, que Freud introduit avec la découverte du complexe d'œdipe, débouchant ainsi sur l'équation pénis = désir d'un enfant du père d'abord, c'est le désir du père qui prédomine. Ensuite, désir d'un enfant d'un homme, c'est le désir d'enfant qui prédomine. D'emblée Freud fait de la mère, la solution à l'énigme femme, mais cette solution « caduque » l'amènera vers son impasse face à la question de la femme, et tout comme le souligne Zafiropoulos : « Durant toute son œuvre, Il aura donc mal distingué de cette pente du névrosé mâle et hétérosexuel à faire de la femme une mère en engageant du même coup la détérioration du désir. »[32] Et enfin, si on suit le Freud conjoignant la femme et la mère, il en ressort que le meilleur parage contre le trauma féminin, c'est de devenir mère. Doit-on comprendre que le devenir femme n'aboutit nulle part, si ce n'est à la névrose et aux autres aberrations, et que seul être mère mènera à ce lieu qui dotera la femme d'un enfant, l'équivalent du pénis qu'elle a longtemps voulu ? D'ailleurs Freud nous rappelle à maintes reprises, la pacification pulsionnelle qu'apporte l'être mère à la femme et, je le cite, « cet amour –de la mère à son enfant-* possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante, qui comble non seulement tous les désirs psychiques mais aussi tous les besoins corporels »[33]. C'est la clé des mères dont parlait Freud dans sa lettre adressée à Stefan Zweig. Freud accorda dans son œuvre une place certes importante, au décèlement du mystère de la femme, dont témoigne l'implication de Freud dans l'analyse de *La Gradiva* de Jensen. Mais cette importance s'est rapidement amoindrie par la trouvaille qui fait de la solution mère, un rempart contre *in fine* le symptôme de Freud, la femme. Ainsi Assoun remarque : « Il apparaît en effet que la dimension de la féminité rencontre l'expérience analytique selon une trajectoire qui en fait un défi »[34]. Un défi qu'offre l'analyse à la femme, par le recueillement de la parole revendicatrice de l'hystérique. Un défi aussi qu'offre la femme à la psychanalyse, en lui permettant de s'en approcher de plus près avec la promesse de son décèlement. D'ailleurs, dans *La Gradiva* de Jensen, ce qui a accaparé Freud à cette œuvre, c'est qu'on y lit la femme comme mystère. D'ores et déjà, *La Gradiva* de Jensen[35] porte en elle l'absence de la représentation du sexe féminin, contrairement au sexe masculin, qui, lui, s'offre à la vue. Freud fait de *La Gradiva* l'archétype de l'innommable féminin, et il décèle de cet innommable la toute-puissance féminine. En effet, *La Gradiva* est

32. M. Zafiropoulos, *La question féminine, de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op, cit., p. 150.*ce qui est entre deux traits est de nous.
33. S. Freud (1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, éd Gallimard, 1987, p. 146.
34. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 47.
35. S. Freud (1907), *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, éd PUF, 2010.

le symptôme de Norbert Hanold, et on pourrait y voir aussi dans *La Gradiva*, la femme, comme symptôme de l'homme. Le sexe féminin, échappant aux efforts de nomination de l'homme, se trouve représenté dans une autre partie du corps, et par la même occasion, cette partie du corps qui n'a rien de sexuel, devient la source d'excitation de l'homme. C'est comme si l'homme procédait par substitution, ou plutôt par semblant. Pour faire face à cette horreur du vide, l'homme érotise, ou plus justement, pervertit une partie du corps de la femme, bien qu'elle n'ait, à priori, rien d'érotique. Il procède par semblant afin de maintenir la femme dans son champ de désir, et comme l'apporte S. André : « Il s'agit de ce qui se passe pour le petit garçon d'abord, puis pour la petite fille, lorsque, découvrant la différence anatomique des sexes, ils doivent énoncer ce qu'il en est du sexe féminin comme tel. Freud découvre tout d'abord que, cette différence ne se traduisant pas au niveau de l'inconscient, à la place d'un signifiant du sexe féminin, surgit par exemple ce dont la Gradiva nous donne le modèle : un pied, dressé verticalement en une position incongrue. »[36] Cependant, c'est la femme qui offre à l'homme la partie qui s'apprête à l'érotisation, elle se pare afin que celui-ci trouve le semblant de l'innommable. D'ailleurs *La Gradiva* ne laisse rien voir, hormis ses pieds, la chose qui a obnubilé le héros. Ainsi le délire de Norbert Hanold, est naît de sa rencontre avec un bas-relief, et Freud résumant la Gradiva de Jensen souligne « l'image présente, en train de marcher, une jeune fille dans sa maturité qui a légèrement relevé son vêtement aux nombreux plis, faisant ainsi voir ses pieds chaussés de sandales. L'un des pieds repose complètement sur le sol, l'autre à sa suite s'est soulevé du sol et ne le touche que de la pointe des orteils, tandis que semelle et talon s'élèvent presque à la verticale. La démarche présentée ici, inhabituelle et pleine d'un charme tout particulier, avait vraisemblablement éveillée l'attention de l'artiste, et elle captive à présent, après tant de siècles, le regard de notre archéologue en contemplation »[37]. C'est ce quelque chose, plus que le pied de la Gradiva, c'est la démarche qui a fait succomber le héros. C'est comme si Freud avait trouvé dans *La Gradiva*, un écho à son interrogation sur le mystère de la femme. D'ailleurs, il est même allé jusqu'à harceler de questions l'auteur de la nouvelle, au point que ce dernier esquive les lettres de Freud*. Au-delà de la Gradiva, c'est le délire provoqué par la contemplation de la Gradiva de Norbert Hanold, qui intéressait Freud. C'est comme si Freud tranchait sur le fait que c'est bien ce qui échappe à la représentation, ce qui rend impossible la figuration du sexe de la femme, ce qui ne se nomme pas, qui fait de la femme un mystère. Et

36. S. André, *Que veut une femme ?*, op. cit., p. 24.
37. S Freud (1907)., *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, op. cit., p. 8.
*voir à ce sujet « trois lettres de Jensen à Freud » dans, *le delire et les rêves dans la Gradiva de Jensen,* p. 91-96.

c'est en tant que mystère que la femme, est le symptôme de l'homme. Mais avant d'apporter sa réponse par son abord de la femme narcissique, self suffisant, et par d'autres figures de la femme allant de la vierge à la sorcière, Freud se pencha de manière appuyée cette fois-ci, sur ce que la culture entretient avec la femme. Est-ce que la culture est complice dans cette conjonction, apportée par le discours tantôt plaintif et tantôt revendicatif de l'hystérique, entre féminin et trauma ? La femme est-elle au service de la culture, afin de la faire perdurer ? Et surtout, que demande la culture à la femme, et comment cette dernière y répond-elle ?

b) La femme et la culture :

L'époque de Freud était austère quant à l'autonomie de la femme. Le modèle éducatif et culturel prônait la bonne tenue de la femme, il inculquait, comme le note Barbance « la gestion de leur corps. Gestion elle-même à restituer dans le cadre de l'idéologie bourgeoise dominante »[38]. Si la légèreté, la prostitution, étaient l'affaire de la femme du menu peuple, la rigueur et la bonne conduite étaient celle de la femme bourgeoise. Ainsi, tout comme l'avance Maryse « on ne s'étonnera donc pas que la sexualité ait été tout à fait réprimée chez les jeunes filles de milieu bourgeois, entre autre autrichien, et que celles-ci, chaperonnées en toute occasion et censurées dans leur lecture, aient ignoré jusqu'à la confrontation du sexe masculin et la manière dont naissent les enfants…On s'étonnera pas non plus qu'elles aient fait l'objet de tractations économiques dans le cadre de mariages devant servir à l'ascension sociale d'hommes de niveau socio-économique inférieur »[39]. C'est dans son procès de décernement de la femme que Freud met de côté ses arguments naturalistes, jadis adressés à sa Martha, et qui doteraient, selon lui, la femme de douceur, de bonté et de beauté, et finit par l'articuler à la culture. Faisant ainsi de la femme-culture, une histoire de « je t'aime, moi non plus ». Il en ressort des élaborations freudiennes que la femme est alliée de la culture, qui pourtant l'opprime et la pousse dans les filets de l'hystérie. Elle en est la figure et le symptôme. Ainsi en 1908, Freud présente la femme comme la porteuse des intérêts sexuels de l'humanité, puisque c'est elle qui régule la libido de l'homme, et il avance : « pour la morale sexuelle culturelle nous dominant seraient caractéristiques le transfert d'exigences féminines à la vie sexuée de l'homme et la prohibition de tout commerce sexuel, à l'exception de celui qui est conjugal et monogame »[40]. Ainsi la femme est celle qui fait perdurer les exigences de la

38. Maryse Barbance, « Des réprésentations de la femme chez Freud. Un regard historique, psychanalytique et féministe contemporain », in *Recherches féministes*, op. cit., p. 42. Réf http://id.erudit.org/iderudit/0577791ar.
39. Ibid., p. 42.
40. S. Freud (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes*, Vol VIII, 1906-1908. Paris, éd PUF, 2007, p. 197.

culture. Elle a la fonction de veiller sur le salut de la reproduction d'une part, et sur la mise en valeur de la vertu, de l'autre part. Dans la première fonction, Freud bascule encore une fois sur le destin mère de la femme. C'est comme si Freud cherchait à nous dire que la culture façonne la femme en mère, quitte à l'exclure de la sublimation. En effet, Freud remarque que la femme une fois mère est incapable de sublimer, étant donné que son enfant lui apporte une entière satisfaction. Et pourtant, Freud ne manque pas de remarquer par une logique quasi déterminante que les femmes, mère ou pas encore, sont inaptes à la sublimation. Ce qui s'offre à la femme, c'est soit un enfant, soit la névrose, et, je le cite, : « L'expérience montre aussi que les femmes auxquelles, en tant que véritables porteuses des intérêts sexuels de l'être humain, n'a été donné en partage que dans une faible mesure le don de sublimer la pulsion et auxquelles, certes suffit le nourrisson comme substitut de l'objet sexuel, mais non l'enfant qui avance en âge, que les femmes, dis-je, contractent sous le coup des déceptions du mariage des névroses graves et affligent durablement leur vie. »[41] Dans la deuxième fonction, celle de la vertu, Freud nous amène à penser que le désir de l'homme ne se civilise qu'à sa rencontre avec la femme. La femme serait celle qui endiguerait le caractère primitif, bestial, des pulsions de l'homme, et comme le note Assoun : « Si l'homme n'avait pas de rapports à la femme, il vivrait en foule ; c'est parce qu'il aime la femme qu'il a vocation à la kultur ! En ce sens, elle serait le facteur d'universalité. »[42] Bien que Freud exclue la femme de la sublimation, il n'en demeure pas moins qu'il la place, comme l'enseigne Assoun*, du côté de l'Eros. Elle a un rôle de pacificateur des pulsions de l'homme, elle l'apaise. Il est tentant d'avancer que la femme, peu inapte à la sublimation, serait celle qui sublimerait les pulsions de l'homme. C'est comme si la femme en permettant à l'homme de « converger dans l'Eros »[43], le rendait plus apte à la sublimation, à l'image de la Gala de Salvador Dali, ou encore du célèbre adage : « derrière chaque grand homme, se cache une femme ». Toutefois, bien que la femme soit la salvatrice de l'humanité en assurant la reproduction, et bien qu'elle soit une figure de l'Eros en « domptant » les pulsions de l'homme, il n'empêche que le lieu, ou plus justement le contrat, qui lui permettrait d'assurer ses fonctions, à savoir le mariage, nuit gravement à sa santé. Le mariage est la scène des déceptions les plus vives. Freud devance les conceptions de son époque sur l'entreprise du mariage, qui vont jusqu'à prescrire le mariage comme traitement aux troubles hystériques. Le modernisme de la pensée de Freud sur ce sujet conçoit le mariage, comme ce qui amène la femme à la névrose. L'insatisfaction

41. Ibid., p. 210.
42. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 275.
*Voir Paul-.L Assoun, « la femme comme Eros de la Kultur », *Freud et la femme*, p. 275.
43. Ibid., p. 276.

est si grande que la femme ne trouve qu'une seule issue : la névrose. Freud accuse la culture, ou plus justement, l'éducation rigide inculquée à la femme dans l'échec du mariage, perçue longtemps dans le fantasme des jeunes filles comme étant leur félicité. D'après Freud, si une fois mariée la femme se heurte à la désillusion du mariage, c'est parce que l'éducation interdictrice a laissé la femme dans l'ignorance. Ainsi l'éducation interdit le savoir à la femme, et une fois mariée la femme ignorante voit grandir la déception de son mari. Son mariage sombre et les troubles névrotiques font leur apparition.

Freud avance : « Particulièrement tangibles sont les dommages qui sont infligés à l'être même de la femme par la rigoureuse exigence d'abstinence jusqu'au mariage. L'éducation ne prend manifestement pas à la légère la tâche de réprimer la sensualité de la jeune fille jusqu'à ses épousailles, car elle travaille avec les moyens les plus sévères. Non seulement elle interdit le commerce sexuel, attribuant des primes élevées à la conservation de l'innocence féminine, mais elle soustrait même à la tentation l'individu féminin en cours de maturation en le maintenant dans l'ignorance de tout ce qui relève des faits concernant le rôle auquel il est destiné et ne tolère chez lui aucune motion d'amour qui ne puisse mener au mariage. »[44] La transparence de Freud dans le soulèvement de la problématique du mariage, va jusqu'à affirmer que la seule solution pour faire face aux désillusions du mariage, c'est l'adultère. Et comme la culture tient la femme, cette solution ne s'offre qu'à l'homme. On ne s'étonnera pas ainsi d'entrevoir dans les avancées de Freud que la femme, conditionnée par la culture, opprimée par l'éduction interdictrice, est celle qui souffre le plus. De plus, ne pouvant sublimer, elle s'engouffre dans la névrose, ou bien tue la femme et rejoint le royaume des mères. Il est fort intéressant de constater que Freud dans un même texte, a pu subjuguer le discours à « double bind » qui caractérise la condition féminine. D'un côté, la culture flatte la femme en lui confiant la tache naturelle de la reproduction, cette tâche est très chère à la femme, puisque elle lui permet d'avoir l'enfant, l'équivalent du pénis. Mais elle en paye le prix de son être femme. D'un autre côté, la culture propage l'action interdictrice de l'éducation, faisant ainsi de la femme un être qui n'a pas à savoir. Nul doute que Freud en attribuant aux femmes peu d'aptitude à la sublimation, s'est heurté au modèle de l'éduction des femmes. L'éduction, en bouchant les oreilles de la femme de l'époque freudienne à la sexualité, lui a barré la voie de la sublimation. Dans la même optique Freud remarque : « On peut constater facilement que la thèse selon laquelle la vie sexuelle est prototypique d'autres modes de fonctionnement s'applique spécialement à tout le sexe féminin. L'éducation refuse

44. S. Freud (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes*, op. cit., p. 212.

aux femmes de s'occuper intellectuellement des problèmes sexuels, alors qu'elles apportent pourtant avec elles le plus grand désir de savoir, elle les effraie en condamnant un tel désir de savoir comme non féminin et comme étant le signe d'une prédisposition au péché. Voilà que cette frayeur les détourne de la pensée en général, que le savoir est pour elles dévalorisé. »[45]
Il paraît clairement entre ces lignes, que les capacités intellectuelles de la femme sont ravalées par l'éducation et par ce que la culture attend des femmes, à savoir « être mère ».

Et pourtant, si Freud ne fait ici qu'analyser la position de la femme dans un contexte socio culturel bien particulier, notamment par son hostilité, on ne lit pas sous la plume de Freud la moindre volonté de changement de cette éducation nocive à la femme. Néanmoins, le Freud « *des trois essais* » a révolutionné le regard que posaient ses contemporains sur l'enfance. Ainsi, on pourrait avancer à l'instar de Zafiropoulos que : « Tout semble bien indiquer que le père de la psychanalyse ne semble pas très prompt à défendre les intérêts culturels des femmes, comme s'il s'agissait là d'un choix motivé par des différences ancestrales et naturelles entre les sexes, différences peu modifiables et qu'il ne convient pas non plus de modifier profondément. »[46] En effet Freud est peu enclin à la modification de la position de la femme. Cette méfiance s'expliquerait peut être par la crainte de Freud que la femme une fois émancipée, ne porte plus avec autant de bienveillance les intérêts sexuels de l'humanité. Dans ce même écrit, Freud à fait de la position de la femme dans la culture un paramètre structural. Ainsi la perversion est l'affaire des hommes, puisque la femme imbibée d'interdits pendant tout son parcours, s'enferme dans la névrose. Il en ressort que l'action de l'éducation dans un contexte culturel influe sur le fonctionnement psychique, et il explique : « Il est très fréquent que chez des frères et sœurs le frère soit un pervers sexuel et la sœur, dotée en tant que femme d'une pulsion sexuelle plus faible, une névrosée, dont les symptômes expriment toutefois les mêmes penchants que les perversions du frère sexuellement plus actif, et en conséquence de quoi, d'une façon générale, dans de nombreuses familles les hommes sont sains mais immoraux dans une mesure socialement non souhaitable, les femmes, elles, nobles et hyperraffinées mais gravement nerveuses. »[47] La conjonction femme-interdit est promue par les avancées de Freud, aboutissant ainsi à un clivage, ou plutôt comme le relève Assoun « on voit ici fonctionner l'opposition société/nature comme recouvrant l'opposition homme/femme »[48]. Cependant en 1914, Freud arpenta une autre figure de la femme, celle de la

45. Ibid., p. 214.
46. M. Zafiropoulos, *La question féminine, de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op, cit., p. 33.
47. S. Freud (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes*, op.cit., p. 207.
48. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 247.

celle de la femme insensible à l'action interdictrice de la culture et de l'éducation, et celle qui nourrit les fantasmes de l'homme. En effet c'est en se penchant sur ce qui fait fantasmer l'homme, que Freud a joint la femme « femelle », l'objet sexuel de l'homme, à ses élaborations. Il en ressort une sorte de dissociation entre la femme à valence maternelle et la femme putain. Dissociation qui renferme le drame de l'obsessionnel. C'est comme si le Freud de 1908, qui trouve dans l'adultère la solution offerte à l'homme pour asseoir son mariage avec la femme, mère de ses enfants, nous incite à penser que cet amour que l'homme porte à la putain ne peut fonctionner qu'à côté de l'institution du mariage, ne fonctionne que dans cet échappatoire qui est l'adultère. D'ailleurs Freud, sarcastique, nous dit « une épouse est comme un parapluie, tôt ou tard on prend un fiacre »[49]. Par ce mot d'esprit, Freud pointe l'âcreté de l'institution du mariage. La femme à valence maternelle invoque le respect, alors que la putain invoque le rabaissement. Dans cette duplicité masculine, l'homme sauvegarde la femme, pas la sienne, puisqu'elle n'est plus que mère, mais la femme comme marque de jouissance, et il avance : « La femme chaste et insoupçonnable n'exerce jamais l'attrait qui l'élèverait au rang d'objet d'amour ; seule l'exerce la femme qui d'une façon ou d'une autre a une mauvaise réputation quant à sa vie sexuelle, celle dont on peut se douter qu'elle soit fidèle ou digne de confiance. »[50] Ainsi, c'est la femme qui provoque la division de l'homme qui importe. Elle le confine dans cet amour de la putain. Un amour difficilement avouable en raison de son caractère de clandestinité, mais aussi en raison de sa non-conformité au vouloir de la culture. Ainsi à la maxime de la culture, la femme peut se dérober en imposant son vouloir, sauf que, d'emblée, elle se retrouve confinée dans le rang peu glorieux de la putain.

A travers cette figure féminine qui alimente le côté le plus obscur de l'homme, puisqu'elle lui échappe, Freud pointe du doigt la femme comme symptôme de l'homme. Toutefois, Freud pointe le besoin impérieux de l'homme à protéger sa bien-aimée. On dirait que c'est le revêtement de cette fonction de sauveur, qui donne naissance à l'amour. Ainsi, l'amour de l'homme ne trouve adresse que chez la femme qui convoque une telle protection. La fonction de sauveur de la putain transforme l'homme en une sorte de « superman », prêt à tout pour trouver la figure de la mère sous celle de la putain, et Freud souligne « l'homme est convaincu que la femme aimée a besoin de lui, que sans lui, elle perdrait tout contrôle moral et tomberait rapidement à un niveau déplorable. Il la sauve donc dans la mesure où il ne la quitte pas. »[51]

49. S. Freud (1905), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, éd Gallimard, 1930, p. 114.
50. S. Freud (1910), « La psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 48.
51. Ibid., p. 50.

De ceci découle que le besoin qu'éprouve l'homme de protéger sa femme est un devoir, tout comme celui qui a animé Freud pendant ses fiançailles avec Martha. C'est la fonction de l'homme dans un couple. D'ailleurs, que la femme convoque la protection de l'homme n'a rien d'hasardeux. En effet, comme le mentionne Assoun : « La logique œdipienne se distingue chez la fille par cette « économie » d'un trop-plein d'amour sans cesse à écouler, ou plutôt d'un « manque » à « caser »…Une fille se caractérise de se demander qui aimer et de trouver « contenant » à cet amour qu'elle ne demande qu'à incarner. »[52] D'emblée, on saisit l'ampleur de la tâche qui est donnée à l'homme afin de s'offrir à la femme comme étant son contenant, comme étant le régulateur de ce besoin d'amour absolu de la femme, absolu puisque c'est un amour qui n'appelle que l'amour. L'homme y fait figure en assurant sa fonction de protecteur, de sauveur, de contenant, bref, en donnant. Cependant cette fonction n'opère pas aussi brillamment lorsqu'il s'agit du type d'homme révélé par Freud, qui ne jure que par un type particulier de femme, à savoir la cocotte. En effet, furtivement Freud dénote les limites d'une telle entreprise : sauver la putain, et il remarque « l'intention de sauver peut se justifier dans des cas particuliers où l'on invoque que la femme aimée n'est pas, du point de vue sexuel, digne de confiance et que sa situation sociale est menacée ; mais, cette intention n'est pas moins évidente là où elle ne réussit pas à s'étayer sur la réalité »[53]. L'acuité du fantasme de sauver la femme putain est grande chez ces hommes, mais sa mise en acte s'entrave avec l'acuité du principe de réalité. Ainsi, on pourrait conclure que la satisfaction de ces hommes se voit scindée en deux figures féminines : l'une, l'épouse légitime et sauvée, la femme égérie de la culture ; et l'autre, la putain, qui ne peut être sauvée, mais qui en raison de cette impossibilité maintient la virulence de la fonction de l'homme comme protecteur de la femme. Ainsi cette échappatoire qui est l'adultère, pour faire face aux désillusions du mariage, permet à l'homme d'exercer sa fonction du protecteur de la femme putain, à qui la culture ne réserve guère de place. Ainsi l'homme « adultère » fait suppléance à l'intolérance de la culture, en donnant ou bien en faisant l'amour à la putain, mais il le fait, tout en se soumettant au vouloir de la culture, puisqu'il fait de l'autre femme, son épouse, une mère. C'est l'art de la duplicité masculine dont le germe dramatique est le dubitatif obsessionnel. Si on suit la bifurcation obsessionnelle, et si la femme putain échapperait aux exigences de la culture et au destin mère, qu'en serait-il de son aptitude à la sublimation ? N'est-elle pas la culture qui appauvrisse les capacités sublimatoire de la femme ? Qu'en est-il des femmes qui ont accouché de quelques œuvres ? Sont-elles la figure de la femme putain, ou de la femme

52. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 17.
53. S. Freud (1910), « La psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, op. cit., p. 50.

mère, ou encore de la femme tout court que Freud ne décerne pas encore ? Ces questions n'ont pas été soulevées par Freud, qui pourtant revisita des années plus tard la question de la femme et la culture. En 1927, Freud était plus clair dans sa monstration de la femme inférieure à l'homme. Bien qu'il ne fût pas charmé par les conclusions sexistes de Moebius, avançant la débilité mentale physiologique des femmes, il n'en demeure pas moins que Freud pointa à nouveau l'éducation, interdisant à la femme de penser la sexualité, comme responsable de cette infériorité, et il remarque : « Peut-on attendre de personnes placées sous la domination d'interdits concernant certaines pensées, qu'elles atteindront l'idéal psychologique, le primat de l'intelligence ? Vous savez aussi qu'on attribue aux femmes la prétendue « débilité physiologique », c'est-à-dire une moindre intelligence que celle de l'homme. Le fait est en lui-même contestable, son interprétation est douteuse, mais un argument en faveur de la nature secondaire de ce dépérissement intellectuel consiste à dire que les femmes souffriraient de la dureté de l'interdiction précoce de tourner leurs pensées vers ce qui les intéresse le plus, à savoir les problèmes relatifs à la vie sexuelle. »[54] Ainsi, tant que le modèle éducationnel de la femme propulsé par la culture ambiante barre à cette dernière l'accès au savoir, tant qu'elle demeurera inférieure à l'homme, elle n'aura comme tâche que celle de la reproduction, tandis que la sublimation est le luxe des hommes. Encore une fois, Freud en abordant la souffrance qu'engendre une telle éducation chez la femme se limite à de simple constatations, butant ainsi sur une amère résignation : « c'est triste mais c'est ainsi, il n'y a rien à faire ». Une constatation amère qui a amené Soler à conclure que Freud a posé « une asocialité féminine. Il suppose qu'il y a dans le désir et dans la sexualité féminine quelque chose qui n'est pas favorable aux liens communautaires…la libido féminine, si on peut employer ce terme, serait trop centrifuge, trop propice au repli, disons, trop encline à n'investir que les objets de proximité, l'enfant, le mari, les proches, pour ne pas être soustraite aux grandes valeurs que sont la patrie, la nation, les œuvres communes, le collectif, etc., dont on attend qu'elles supplantent les intérêts de l'individu »[55]. Ainsi, nul doute que l'appréhension de Freud de l'infériorité sublimatoire et intellectuelle de la femme fut mitigée, oscillant sans cesse entre culture et nature. Est-ce cette amputation intellectuelle est le fait de l'éducation ou de la nature féminine ? On est amené à penser, en suivant le cheminent de la mouvance freudienne, que c'est le double effet de la nature et de l'éducation. Et que la femme de par sa nature bonne, docile et belle ne peut se voir inculqué qu'une éducation répressive, gage de préservation de la nature bonne, docile et belle de la femme.

54. S. Freud (1927), *L'avenir d'une illusion*, Paris, éd Hatier, 2010, p. 66.
55. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit., p. 186.

D'emblée, l'éducation réprime et soustrait à la femme le savoir, au nom de la préservation de cet idéal féminin si cher à la culture et aux hommes. Trois ans plus tard, Freud se pencha à nouveau sur le rapport toujours tumultueux entre la culture et la femme. Il en ressort que la femme a acquis une fonction auprès de l'homme, outre celle d'objet sexuel, en étant celle qui se place du côté de la procréation, et Freud souligne : « La fondation d'une famille était probablement en corrélation avec le fait que le besoin de satisfaction génitale ne survenait plus comme un hôte qui apparaît soudain chez quelqu'un et ne donne après son départ plus de nouvelles pendant longtemps, mais comme un locataire s'installant à demeure chez l'individu. Par-là, le mâle trouvait un motif pour garder auprès de lui la femme – ou plus généralement, les objets sexuels : les femelles qui ne voulaient pas se séparer de leurs petits, sans elles privés de secours, durent aussi dans l'intérêt de ceux-ci, demeurer auprès du mâle, plus fort. »[56] Ainsi c'est en tant que mère que la femme se voit assigner une place auprès de l'homme, et c'est aussi en tant que mère qu'elle collabore dans la fondation de la famille. A l'homme la domination, et à la femme la soumission, du même que c'est elle qui se situe du côté de l'éros, alors que l'homme se situe du côté d'Ananké, et Freud signale : « La vie en commun des hommes fut ainsi fondée doublement, par la contrainte au travail créée par les nécessités extérieures, et par le pouvoir de l'amour, qui ne voulait pas être privé, du côté de l'homme, de l'objet sexuel qu'est la femme, de cette partie détachée d'elle-même qu'est l'enfant. Eros et Anankè sont eux aussi devenus les parents de la culture humaine. »[57] Il en ressort encore une fois, tout comme le relève Zafripoulous que « le bien le plus précieux de la femme fut moins, d'après Freud, son partenaire sexuel, que la part d'elle-même incarnée dans l'enfant »[58]. Ainsi, la femme une fois mère ne fait couple qu'avec son enfant, alors que l'homme une fois père fait couple avec sa femme, ou plus justement avec l'autre femme : la putain, l'autre femme qui fait suppléance à la rudesse des exigences de la culture. Freud s'est donc appuyé sur le couple totémique, afin d'aborder la femme au sein de la culture. Il est saisissant de constater que la femme de l'époque totémique, trouvant refuge auprès de l'homme en devenant mère, ait été celle qui fonda la culture, notamment la culture de la famille, et comme le signale Zafripoulous, « la femme de l'époque totémique aurait, selon Freud, demandé à la culture de ne pas être privée de cette portion d'elle-même, l'enfant »[59]. Et pourtant c'est par cette culture, quasiment « œuvre de la femme », que la femme s'en est trouvée exclue, et comme le note Pellegrin, « pour sortir de l'esclavage et de l'arbitraire de la horde primitive, les femmes

56. S. Freud (1930), *Le malaise dans la culture*, Paris, éd Flammarion, 2010, p. 118.
57. Ibid., p. 120.
58. M. Zafiropoulos, *La question féminine de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op, cit., p. 68.
59. Ibid., p. 68.

sont demandeuses d'un passage à la culture, c'est-à-dire de la fondation des familles fondées sur l'amour. Mais la culture, d'abord protectrice, se révèle rapidement une affaire d'hommes dont les femmes sont exclues »[60]. D'alliée de la culture, la femme devient hostile à cette culture qui ne lui fait place qu'en tant que représentante « des intérêts de la famille et de la vie sexuelle »[61]. Par vie sexuelle s'entend reproduction, ou bien apaisement de la vie pulsionnelle de l'homme, afin que ce dernier puisse sublimer et ainsi contribuer au développement de la culture. Tandis que les femmes, nous dit Freud « entrent bientôt en opposition avec le courant culturel et déploient leur influence pour le retarder et le retenir »[62]. Est-ce par vengeance de cette culture, qui a désillusionné la femme, que cette dernière lui met des barreaux dans les roues ? Et puis Freud ne ferait-il pas allusions aux femmes névrotiques, quand il parle d'actions frénatrices sur la culture ? Les névrosées, et en premier chef l'hystérique, ne sont-elles pas celle qui par leurs revendications se révoltent contre la culture ? Freud rétorque que l'hostilité que la femme développe à l'égard de la culture, provient du fait que l'un, et en revanche l'homme, est apte à la sublimation, alors que l'autre, la femme, être dénigré, ne l'est point. Ce n'est pas que la femme veut sublimer qui l'amène dans la névrose, mais c'est le fait que la femme ne se sent plus femme, lorsque l'homme obéit au vouloir de la culture : la sublimation. Par son hostilité, ses « manœuvres » de névrosée, la femme appelle le regard de l'homme. Cette interprétation est celle qui pourrait faire valoir l'être femme, indépendamment de l'être mère. C'est comme si Freud, qui a pourtant trouvé dans l'être mère une réplique efficace au vouloir femme, se heurte à nouveau à l'énigme : que veulent-elles ? Il s'avère ainsi que la solution, la clé des mères, quasiment indéniable donnée par Freud, rencontre à nouveau le désir de la femme, longtemps bafoué par la solution maternelle. Freud rétorque « puisque l'homme ne dispose pas d'une quantité illimitée d'énergie psychique, il doit accomplir ses tâches grâce à une répartition de la libido appropriée aux fins. Ce qu'il consomme à des fins culturelles, il le retire en grande partie aux femmes et à la vie sexuelle : le fait d'être constamment avec d'autres hommes, d'être dépendant de ses relations avec eux, le rend même étranger à ses tâches d'époux et de père. La femme se voit ainsi rejetée à l'arrière-plan par les exigences de la culture, et entre avec celle-ci dans un rapport d'hostilité »[63]. De cette constatation se relève le malaise dans la culture, dans son versant féminin. Un malaise qui sans doute a engendré la prolifération de l'hystérie, scène de la revendication, chez les femmes, mariées ou pas... encore. La femme de l'époque freudienne

60. P. Pellegrin, « Introduction », *Le malaise dans la culture*, S. Freud (1930), op. cit., p. 31.
61. S. Freud (1930), *Le malaise dans la culture*, op. cit.,p. 118.
62. Ibid., p. 123.
63. Ibid.,p. 124.

l'époque freudienne vit dans un leurre, et comme le remarque Di Mascio : « Faut-il par exemple considérer la maternité comme un accomplissement de soi ou comme une fonction qui mène la femme tout droit à son asservissement culturel ? »[64] Un questionnement toujours en actualité, malgré les changements sociaux culturels qui ont eu lieu depuis l'ère freudienne. Toutefois, l'attachement qu'éprouve la femme moderne à son accomplissement en tant que mère ne découlerait-il pas encore de la culture, bien que plus clémente envers la femme. La conception culturelle de la femme par Freud a été dépassée, puisque comme le note Di Mascio, « pour les psychanalystes culturels, continuer d'utiliser un modèle théorique aussi peu rentable et aussi peu adapté à la demande serait une marque d'aveuglement et un contresens historique »[65]. Toutefois, l'héritage de ce modèle culturel peu clément envers la femme, n'a-t-il pas une incidence sur le fonctionnement psychique de la femme moderne ? N'y a-t-il pas dans le fonctionnement de ces « nouvelles figures du féminin » l'empreinte de ce passé culturel ? Si les changements sociaux économiques spectaculaires, de ces dernières décennies, rendent anodin et inappropriés le fait d'envisager la femme dans la culture à travers l'optique freudienne, il n'en demeure pas moins que le procès féminin, à la lumière de la découverte princeps de Freud, à savoir l'Œdipe, vaut encore le détour, et fait office de référence chez les analystes rencontrant la femme et sa problématique…ou plus justement la femme et ses problématiques.

c) **Féminin et Œdipe** :

Tuer le père n'est pas l'affaire de la femme. En revanche, elle en est l'enjeu. Si les frères se révoltent et tuent le père c'est afin qu'ils jouissent à leur tour de la femme, à l'image du totem, le père mort. Cette non-participation de la femme à la horde a contribué à la diffusion du mythe de l'innocence féminine, et Assoun signale « seulement cette exclusion du meurtre et de l'état de droit fonderait aussi bien son innocence : il se pourrait que la psychanalyse, dans ses relations à la féminité, s'emploie à solder les effets ambigus de cette innocence, sur la scène du désir comme celle de la *kultur*, c'est-à-dire ce que vaut une innocence de l'omission de l'acte dans lequel s'est opéré le départage primitif de l'interdit et de la culpabilité »[66]. Des avancées d'Assoun ressort que la psychanalyse, la non dupe de l'humain tout vertueux, décèle dans l'inconscient de la femme de la horde primitive un désir de se

64. P. Di Mascio, *Freud après Auschwitz : la psychanalyse culturelle*, Paris, éd L'Harmattan, 1997, p. 220.
65. Ibid., p. 215.
66. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 277.

débarrasser du père tout puissant, et ce désir à demi avoué a précipité la mort du père. Ainsi la femme, objet sexuel du père, aurait joué de ses charmes, en déployant séduction et tentation, et poussée les fils à tuer leur père. De la horde primitive, aux hommes la culpabilité, et à la femme l'accès au statut d'épouse et de mère. Ce non passage à l'acte, ne se solde-t-il pas par l'éclosion chez la femme d'une instance surmoïque moindre que celle de l'homme, comme l'a soulevé Freud «son surmoi ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines affectives que ce que nous exigeons de l'homme »[67].

Cette faiblesse surmoïque féminine relève surtout du paradigme féminin. Freud a développé l'alter féminin du complexe d'Œdipe et du complexe de castration. Contrairement au garçon, en raison peut être de la faiblesse de son surmoi, une faiblesse qui pourrait faire écho à sa non-participation directe au « tuer le père », la fille ne se soumet pas de manière aussi déterminante que le garçon au complexe de castration. Elle ne renonce pas selon Freud au désir du pénis, –marque de la différence sexuelle-. Elle y renonce que lorsqu'elle le trouve, ce pénis, chez son partenaire. De même pour le désir d'un enfant du père, désir qui la fait se détourner de la mère, une mère jadis toute puissante aux yeux de la fille, et désormais dénigrée, en raison de sa non détention du pénis, ne prend fin que lorsque la fille trouve le partenaire doté du pénis, et par la même occasion apte à lui donner un enfant. Le partenaire n'est que le substitut du père. Dans la mouvance freudienne, la femme opère par semblant. Elle passe d'une équation à une autre, afin de se frayer un continent à son désir et à son vouloir. Pas question de rester sans adresse. Elle ne quitte un lieu que pour camper un autre, un semblant du lieu quitté. C'est en 1923 que Freud a abordé de manière plus tranchante, que lors de ses précédents développements, le complexe d'Œdipe et ses avatars féminins. Après avoir analysé la figure mythologique de la méduse, comme ce qui marque la castration féminine par la béance, par le vide, Freud décèle l'acuité de l'horreur que le sexe féminin, innommable de par sa nature vacante, suscite chez l'autre, et en premier l'homme. La femme qui exhibe le manque méduse, c'est la femme qui garde la foi dans la mère phallique, donc c'est la femme dont le complexe de castration s'est soldé par un échec. Ce type de femme, qui ne cache pas le manque, nous dit Freud « c'est la figuration de la femme qui repousse, et provoque l'effroi de par sa castration »[68].Cependant, à cette époque, Freud était plus intéressée par le décèlement du procès qui mènerait la petite fille vers l'être femme. Les aberrations de ce procès n'étaient pas la priorité de la pensée de Freud après 1923. Ainsi, on ne saura rien de

67. S. Freud (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes», *La vie sexuelle,* op. cit., p.131.
68. S. Freud (1922), « La tête de la Méduse », *Résultats, idées, problèmes Tome II*, 1921-1938, éd PUF, 1985, p. 50.

cette femme qui telle une méduse exhibe la béance et méduse l'homme. Par contre, on saura beaucoup plus sur les alternatives que la femme arpente tout au long de son long procès du devenir femme, afin de se soulever contre son être châtré. C'est comme si Freud, non satisfait pas la solution maternelle comme réplique au devenir femme, espère que sa pensée l'acheminera vers un être femme ni névrosé, ni médusant, ni forcément mère. Freud veut trouver la femme « normale ». Toutefois, cette espérance sera relativisée par l'acuité de l'envie du pénis, perceptible par les revendications de ses analysantes. Ainsi, remarque Freud, « le renoncement au pénis n'est pas supporté sans une tentative de compensation. La fille glisse – on devrait dire : le long d'une équation symbolique- du pénis à l'enfant, son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui. On a l'impression que le complexe d'Œdipe est alors lentement abandonné parce que ce désir n'est jamais accompli. Les deux désirs visant à la possession et d'un pénis et d'un enfant demeurent fortement investis dans l'inconscient et aident à préparer l'être féminin pour son futur rôle sexuel »[68]. Si le complexe de castration ouvre à la fille la voie de l'Œdipe, puisque cette dernière en découvrant la castration de sa mère, accourt vers le père, en demandeuse de pénis et d'enfant du père, il en ressort que la femme est une demandeuse de choses impossibles. Dans son vouloir, elle veut l'impossible. D'ailleurs Freud, qui a placé la femme dans le versant passif remarque « il y a des femmes qui peuvent déployer une grande activité dans différentes directions »[69]. Toutefois dans la mouvance freudienne, le paradigme féminin la penche du côté de la passivité. Ce non renoncement à un vouloir dans la finalité est impossible a fait dire à Assoun que « c'est au moment de passer de la théorie du désir de la femme au vouloir proprement dit, que la boussole psychanalytique se dérègle. Tel serait donc l'emplacement où se joue la perplexité freudienne relative à la femme : la contingence apparente de son vouloir, qui serait à lire comme une non-congruence, en elle, de ce qu'elle désire et de ce qu'elle veut »[70]. Ainsi ce vouloir jamais assouvi, n'entrave-t-il pas l'acheminement de la femme vers son véritable désir ? Freud, n'était-il pas le premier à trouver pénible d'entreprendre une cure analytique avec une femme dépassant la trentaine ? Une fois que la femme renonce à ce vouloir œdipien d'avoir le pénis et l'enfant du père, et qu'elle l'obtient, ce vouloir, par la rencontre avec son partenaire, le semblant du père, qu'en advient-il de son vouloir ? Veut-elle autre chose, et si oui quoi ? Que veut-elle ? Selon Freud, l'enfant comble la femme. Ainsi la femme ne sera

68. S. Freud (1923), « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 122.
69. S. Freud (1923), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 154.
70. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 54.

comblée qu'en tant que mère. Et pourtant pour en arriver à cette devise maternelle au vouloir de la femme, cette dernière doit arpenter un procès complexe et laborieux. En effet, et comme le note Freud, « elle se sent gravement lésée, déclare souvent qu'elle voudrait « aussi avoir quelque chose comme ça » et succombe à l'envie du pénis qui laisse des traces indélébiles dans son développement et la formation de son caractère et qui, même dans le cas le plus favorable, n'est pas surmonté sans une grande dépense psychique »[71]. D'emblée, nous retrouvons ce procès jalonné de renoncements et qui promet l'avènement du féminin. D'abord, renoncement à la mère avec la reconnaissance de sa castration, ensuite renoncement au désir d'avoir le pénis et l'enfant du père avec la reconnaissance de sa non réalisation, mais aussi renoncement au clitoris, à la sexualité masculine, pour accéder au vagin et à la véritable jouissance féminine. Et enfin renoncement à l'être femme avec la reconnaissance des bienfaits de l'être mère. Il semblerait que le renoncement le plus dur que la femme ait à faire, soit le renoncement qui lui permettrait de sortir de l'Œdipe. Se délier de la mère était facile, puisqu'elle avait à sa portée le père. Mais le renoncement au désir porté au père ne semble fonctionner que lorsque la femme rencontre le semblant du père. La femme évite le vide, elle ne renonce que pour s'accrocher à autre chose, susceptible de donner corps à son vouloir. Et dans cette entreprise, la maternité donne un corps, un vrai, celui de l'enfant. Mais dans ce renoncement imposé par le paradigme féminin, la femme défie, s'entête, s'accroche longtemps à ce que l'on lui refuse. Le paroxysme de son entêtement se révèle pendant le *penisheid*, ainsi nous dit Freud : « D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir »[72]. Cependant ce désir devrait cesser, sinon la femme rate son devenir femme et s'installe dans une position masculine.

Le « doit », le « il le faut », sont la marque du style qu'emploie Freud dans la théorisation de la femme. Un style autocratique, qui n'a pas échappé à M. Schneider et, je la cite, « une telle organisation ne pourrait-elle d'ailleurs être qualifiée de monarchique »[73]. D'ailleurs le procès féminin procède dans un style impératif, prônant un devoir au détriment du vouloir féminin. Comme le relève M. Schneider, en se penchant sur le changement de la zone érogène que la femme doit réaliser, « malheureuse femme, donc, puisque l'accès à la jouissance supposée authentique est placé sous le signe du devoir »[74]. Toutefois, l'Œdipe s'offre à la petite fille qui ne jure plus que par le pénis et elle finit par trouver dans le père l'agent du possible, celui

71. S. Freud (1923), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 167.
72. S. Freud (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes», *La vie sexuelle,* op. cit., p.127.
73. M. Schneider, *Le paradigme féminin*, Paris, éd Flammarion, 2004, p. 301.
74. Ibid., p. 301.

qui pourrait lui donner le pénis et le bébé. Ainsi le complexe de castration de la fille ne s'endigue que par une fausse espérance, contrairement au garçon chez qui l'interdit est bien prononcé, posé et même figuré. La fille, elle, ne voit pas aussi clairement la chose. Au contraire, elle se lance à cœur ouvert dans l'Œdipe, et comme le souligne Kofman, « chez la fille, au contraire, le complexe de castration rend possible, introduit et favorise le maintien du complexe d'Œdipe. La différence entre homme et femme correspond à la différence entre une « simple menace de castration » et une « castration accomplie »[75]. L'ampleur de la blessure narcissique engendrée pendant le complexe de castration et par la découverte du « primat du phallus », trouve un remède « provisoire » pendant l'Œdipe.

D'emblée, sortir de l'Œdipe est l'entreprise la plus charnière que la femme ait à accomplir, et comme le signale Freud, « chaque analyste connaît ces femmes qui tiennent avec une intensité et une ténacité particulières à leur lien avec leur père, et au désir, qui est le comble de ce lien, d'avoir un enfant de leur père »[76]. Ainsi, suite à l'effondrement narcissique de la petite fille à la découverte du bout de chair que le garçon a, le complexe d'Œdipe, qui se solde par un détournement de la mère, qui aux yeux de la fille « est rendu responsable du manque de pénis, cette mère qui a lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant »[77], a la fonction de pallier aux blessures de la fille. Une illusion proche de l'illusion produite par l'injection de certaines substances, et qui vous donne la douce illusion que tout va au mieux. D'ailleurs, et comme le relève Kofman : « Tous les termes de Freud sont là pour souligner que la situation œdipienne est pour la fille, navire qui a subi pas mal de vicissitudes au cours d'un long et pénible voyages, un véritable havre, un lieu de repos et d'attente où elle peut tenter de réparer ses blessures narcissiques avant de s'engager dans de nouvelles aventures périlleuses. »[78] La petite fille qui a déjà fait expérience de la grande désillusion avec la découverte de la castration de la mère, réagit autrement lorsque, dans le meilleur et rare cas, elle arrive par sortir de l'Œdipe. Au père, la fille reste attachée bien qu'il n'ait pas répondu à sa demande. Elle en est satisfaite en trouvant le semblant du père dans son partenaire, alors qu'en se détourant de la mère, elle en fait pendant l'Œdipe une rivale, et après s'installe entre la mère et la fille une relation teintée d'ambivalence. Le « *penisheid* » est le premier responsable de la subversion de l'amour absolu pour la mère en hostilité, mais cette fissure dans la relation jadis intense, c'est ce qui marque la séparation avec la mère « précœdipienne »,

75. S. Kofman, *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, Paris, éd Galilée, 1980, p. 222.
76. S. Freud (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes», *La vie sexuelle,* op. cit., p.126.
77. Ibid., p. 129.
78. S. Kofman, *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, op. cit., p. 221.

la mère ravageante, et comme le souligne Kofman, « l'hostilité serait l'envers de la violence de la passion primitive »[79]. D'emblée une constatation s'annonce concernant le masochisme. La fille déploierait une part non négligeable de sadisme envers la mère, alors que la position masochiste typiquement féminine se déploierait avec le père, l'homme. Ainsi face à celui « qui l'a », la femme se recroqueville, et comme le note Freud, « les fantasmes masochistes placent la femme dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher »[80]. Tandis que, face à la mère ou toute autre femme avec qui elle partage le même sort du « ne l'a pas », la femme déploie une dose de sadisme, marque de ressurgissent de quelques bribes de la sexualité masculine active, et comme le remarque Assoun : « C'est de la réaction acharnée contre la menace de devenir l'objet de la mère que naît la flambée d'activité qui prend un caractère forcené chez la femme supposée passive ! »[81] Le changement d'objet achemine la fille vers la féminité. Elle renonce, ou plus « freudiennement », elle « doit » renoncer à sa sexualité masculine, active, clitoridienne, pour investir la sexualité féminine, passive, vaginale, masochiste. Comme le souligne Assoun « c'est ce recours au père qui assure le passage de la jouissance clitoridienne à la jouissance vaginale »[82]. Sinon la destinée de la petite fille serait « l'insistance insolente sur sa masculinité »[83]*.

Ainsi à partir du positionnement de la fille face au complexe de castration, Freud a élaboré la destinée du devenir femme. En somme, et comme le souligne Freud, « trois orientations du développement découlent de cette attitude divisée. La première conduit à se détourner d'une façon générale de la sexualité. La petite femme effrayé par la comparaison avec le garçon est insatisfaite de son clitoris ; elle renonce à son activité phallique et avec cela à la sexualité en général comme dans d'autres domaines à une bonne part de sa masculinité. La seconde direction la conduit à ne pas démordre, avec une assurance insolente, de sa masculinité menacée ; l'espoir de recevoir encore une fois un pénis se maintient jusqu'à une période incroyablement tardive, il devient le but de sa vie et le fantasme d'être malgré tout un homme demeure formateur pour de longues périodes de sa vie. Ce « complexe de masculinité » de la femme peut aussi s'achever en un choix d'objet homosexuel manifeste. Ce n'est que la troisième direction de développement très sinueuse, qui débouche dans l'attitude féminine normale finale qui choisit le père comme objet et trouve ainsi la forme féminine du complexe

79. Ibid., p. 184.
80. S. Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973, p. 290.
81. P.-L. Assoun, *Leçon psychanalytique sur Masculin et Féminin*, Paris, éd Economica, 2007, p. 42.
82. Ibid., p. 43.
83*. Voir sur la sexualité féminine : Freud développe les trois directions qui découlent du complexe de castration de la fille, en insistant sur la voie du ratage du féminin : « l'insistance sur la masculinité ».

d'Œdipe »[84]. D'emblée s'entrevoit la difficulté que la femme rencontre à camper la troisième voie, qui tisse le devenir femme, mais ce qui est encore plus complexe : c'est de sortir de l'Œdipe en trouvant le semblant du père qui porte en lui la promesse de l'enfant, l'équivalent du pénis. Véritable paramètres structuraux du féminin sont ces trois voies dégagés par Freud à l'aube de l'Œdipe. L'inhibition sexuelle caractérisant la première voie est celle de la névrose, le non renoncement à la masculinité est celle de la perversion. Alors que la dernière, quasiment miraculeuse, est celle de la vraie femme. Freud ne s'est pas attaché dans son développement de ces trois voies découlant du complexe Œdipe à en faire une lecture structurale du féminin, bien qu'il s'y réfère constamment dans son analyse de la femme. L'intérêt de Freud s'est focalisé sur la première voie, celle de la névrose. Tandis que la destinée perverse et normale de la femme a été négligée. Que savons-nous de la femme, la vraie, celle qui campe la troisième voie de l'Œdipe sans en faire un symptôme ? Freud entrevoit la vraie femme dans sa destinée de mère. Concernant la femme insolente, celle qui ne renonce pas à sa masculinité, Freud la destine à l'homosexualité sans pour autant s'aventurer, en faisant de cette voie faite de défi, le moule de la perversion féminine. Est-ce par diplomatie, par pudeur dû au contexte socio culturel de l'époque Freudienne que la perversion ne jaillit que par bribes lorsqu'elle retentissait au féminin ?

Ainsi, l'héritage Freudien a permis que d'autres auteurs se penchent, avec plus d'audace, à l'image du contexte socio culturel actuel moderne et audacieux, sur cette deuxième voie riche en enseignements, et permettant ainsi une prononciation sur l'existence de la femme perverse.

I-3- La femme perverse entre les lignes du texte Freudien :

L'insistance insolente sur la masculinité s'opère lorsque la femme ne renonce pas. Contre vents et marées, la petite fille ne se met pas au diapason avec ce que dictent le complexe de castration, et en premier chef, la différence des sexes. Défi, entêtement, désaveu, retour à la mère, sont les déploiements de la petite fille afin de conserver intacte la part masculine, et évacuer par la même occasion la part féminine. Un ratage donc du procès féminin, mais un ratage qui ne rime pas avec échec, puisque la petite fille a imposé son vouloir. Ainsi, et comme le souligne Kofman : « Tous les termes de Freud sont là pour suggérer que la petite fille qui ne reconnaît pas sa castration est une véritable entêtée, elle qui ose tenir tête, avec insolence, aux hommes, qui ne s'incline pas, malgré son pénis raccourci,

84. S. Freud (1923), « Sur la sexualité féminine», *La vie sexuelle*, op. cit., p. 143.

devant l'érection du grand pénis du mâle ; elle qui a l'audace de ne pas se mépriser, de ne pas se sentir humiliée ; de ne pas ressentir de blessure narcissique, de ne pas reconnaître son infériorité, elle qui, par conséquent, met en danger la suprématie du sexe mâle et, avec elle, la spéculation freudienne qui s'efforce de la légitimer »[85]. D'emblée ce que ce type de femme remet en cause, c'est le primat du phallus. Il y aurait un rapt du phallus, ce rapt a lieu lorsque la fille s'identifie au père afin de revenir à la mère, et lui faire don du phallus. D'où un désaveu de la castration maternelle, aboutissant ainsi à un « ma mère ne l'a pas, mais moi je pourrai le lui donner puisque je l'ai », et comme le suggère Assoun « elle s'est faite phallique au point de vouloir faire un enfant à sa mère »[86]. En effet, et comme le rappelle Freud, cette femme croit indélébilement dans sa possession du phallus et, je le cite, :« Nous voulons dire par là que la petite fille refuse en quelque sorte de reconnaître un état de fait désagréable, que dans une révolte empreinte de défi, elle exagère encore la masculinité dont elle est marquée jusque-là, qu'elle s'en tient à son activité clitoridienne et cherche à se réfugier dans une identification avec la mère phallique ou avec le père. »[87] Ce défi aux recommandations du complexe de castration fait valoir le volontarisme pervers dégagé par Assoun, et qui nous dit : « C'est comme si le sujet se faisant le militant de son propre vouloir. »[88] Même les propos de Freud pointent le caractère exacerbé de ce refus du féminin, et de la volonté de mettre à plat l'enseignement de la castration. C'est ce savoir que la fille impose pendant la découverte de la castration, un savoir qui tire son caractère inébranlable du désaveu, le désaveu du manque, qui a amené ces auteurs vers la piste de la perversion féminine, allant jusqu'à l'instauration par Schneider de la jolie formule du « roc féminin », et je la cite, : « La « rébellion » n'est plus nécessairement mise en rapport avec la perte de l'emblème phallique, mais, en un phénomène de réaffleurement de l'initial, elle est connectée à ce refus -refus d'une effraction mais aussi refus d'un don- auquel se heurtait le travail mené en territoire féminin. Il s'agissait alors de clôturer son propre espace creux, pour ne pas laisser place à ce qui aurait risqué de venir d'ailleurs, porté par une parole autre et imprévisible…A la place de la membrane exposée à l'effraction, un « roc » vient faire barrage »[89]. Ainsi, la femme perverse serait celle qui imposerait un mode de fonctionnement autre que celui diffusé par la castration.

Freud, qui employait le terme de « complexe de masculinité ou de virilité », nous a donné la clé qui permettrait de dévoiler au grand jour une autre figure du féminin, une figure qui

85. S. Kofman, *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, op. cit., p. 225.
86. P.-L. Assoun, *Leçon psychanalytique sur Masculin et Féminin*, op. cit., p. 60.
87. S. Freud (1923), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 174.
88. P-.L Assoun, *Freud et la femme*, op. cit., p. 200-201.
89. M. Schneider, *Le paradigme féminin*, op. cit., p. 192.

constitue l'envers du féminin, la femme perverse. Il en est de même de la femme narcissique, figure de femme à qui Freud a porté un grand intérêt. Toutefois, la femme narcissique fait davantage écho à la vraie femme qu'à une forme aberrante du procès féminin - hystérique ou perverse-. Ce type de femme n'accourt pas vers sa destinée de mère. Ces femmes freinent ainsi la croyance jubilatoire de Freud en l'être mère comme solution au mal être de la femme. La femme narcissique serait celle qui a su se réconcilier avec le manque et en faire la marque, l'essence de son être femme. C'est ainsi qu'il semblerait que Freud ait pu énoncer un féminin sain, malgré ses tâtonnements et son idée fixe faisant de la solution maternelle une réponse quasi arbitraire au vouloir féminin. En effet, à travers la figure du féminin narcissique Freud a frôlé la vraie femme. Qu'en est-il de cette vraie femme ?

I-4-La femme narcissique : La vraie femme ?

La femme narcissique, qui se suffit à elle-même, est belle. Elle tire son narcissisme de sa beauté. C'est ainsi que Freud élève la femme narcissique au-dessus de tout. Au-dessus du vouloir de l'homme et de la culture. Freud croit dans le pouvoir de la beauté, au point de faire du beau l'arme de la femme pour se protéger contre ce qui risquerait de nuire à sa beauté, marque de son autosuffisance, et je le cite, : « Il s'installe, en particulier dans le cas d'un développement vers la beauté, un état où la femme se suffit à elle-même, ce qui la dédommage de la liberté de choix d'objet que lui conteste la société. De telles femmes n'aiment, à strictement parler, qu'elle-même, à peu près aussi intensément que l'homme les aime. Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à être aimées, et leur plaît l'homme qui remplit cette condition. »[90] La femme narcissique, contrairement à ses consœurs, ne lance pas des appels d'au secours pour qu'on apporte une solution à son féminin. C'est de ce féminin qu'elle tire son narcissisme, d'où cet état d'apaisement. Ainsi elle est enviée, puisqu'elle a su faire de sa féminité, du manque, un plus. Freud compare la femme narcissique à l'enfant, aux chats, aux grands animaux de proie, au grand criminel et à l'humoriste, en raison de leur air de « self suffisant ». Et pourtant la femme narcissique, telle une muse, est à l'écoute des louanges que les hommes et les poètes lui adressent. Contrairement aux chats, -animal a qui la femme est souvent comparée, allant même jusqu'à partager avec lui le nom à l'image de certains hommes qui en guise de tendresse appellent leurs femmes « mon chat », de même le sexe de la femme appelé « chatte »,- la femme narcissique convoque le regard de l'homme,

90. S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, op. cit., p. 94.

puisqu'elle est en règle avec sa féminité. Nul stratège, nul envie de pénis. Elle s'offre en tant que femme, femme fardée certes, mais se plaçant sans honte et sans remords du côté du « ne l'a pas ». Est-ce la mascarade féminine que Freud inaugure entre ces lignes, avant qu'elle ne soit ouvertement dite par Joan Rivière puis par Lacan ? Tout porte à croire que Freud perçoit ce type de femme comme ayant accompli le plus haut degré d'épanouissement, même si cette position est source de problème pour l'homme et ,je le cite, « mais le grand charme de la femme narcissique ne manque pas d'avoir son revers ; l'insatisfaction de l'homme amoureux, le doute sur l'amour de la femme, les plaintes sur sa nature énigmatique ont pour une part leur racine dans cette incongruence des types de choix d'objet »[91]. Si l'homme aime selon le type objectal et la femme narcissique selon le type narcissique, comme cela été avancé par Freud, la relation sera source de tension, surtout pour l'homme qui ne sachant déchiffrer l'énigme que la femme narcissique affiche sans gêne, succombe à ses angoisses, en premier lieu à son angoisse de castration. C'est ainsi que Freud après avoir quasiment vendu le rêve de la femme narcissique, comme étant l'emblème de la féminité triomphante, fait encore une fois de plus de la solution maternelle le refuge de son impasse, et il nous dit, « et même pour les femmes narcissiques qui restent froides envers l'homme, il est une voie qui les mène au plein amour d'objet. Dans l'enfant qu'elle mettent au monde, c'est une partie de leur propre corps qui se présente à elles comme un objet étranger, auquel elle peuvent maintenant, en partant du narcissisme, vouer le plein amour d'objet »[92]. Ainsi la femme narcissique ne peut aimer qu'une partie d'elle-même, à savoir son enfant, d'après Freud.

Et pourtant d'autres auteurs tel que M. Schneider, assimilent le féminin sain à un rapport sain au corps féminin, ayant comme semblant phallique le sein, et, je la cite : « Ce morceau de corps peut ainsi être affecté d'une fonction monopolistique et proliférante, éventuellement susceptible de rivaliser avec la célébration phallique. »[93] Schneider place ce primat du sein comme réplique au primat du phallus à l'aube de l'adolescence, à l'âge de la féminité naissante et à l'âge aussi du narcissisme secondaire - ce qui fait écho à la femme narcissique tel que appréhendée par Freud-. Toutefois, et tout comme le présage la fin du passage que Freud a consacré à la femme narcissique, cette forme d'autosuffisance féminine, annonciatrice de la vraie femme, semble être passagère, propre à l'adolescente ou propre à ces quelques moments volés pendant lesquelles la femme jouit de sa beauté, -par exemple lorsqu'une femme se laisse aborder par un homme courtois et dévoué-. C'est ce caractère flottant, non

91. Ibid., p. 95.
92. Ibid., p. 95.
93. M. Schneider, *Le paradigme féminin*, op. cit., p. 11.

statique, de la révélation de la vraie femme qui a fait dire à René Girard cité par Kofman, que « Freud aurait été dans cette description « piégé » par les femmes : car une femme autosuffisante, cela ne saurait être, et le penser, c'est être sacrilège. La femme ne pourrait que « faire semblant » de se suffire à elle-même, par stratégie, pour pouvoir continuer à charmer, conquérir les hommes. Freud aurait été dupe de cette stratégie, de la coquetterie des femmes »[94]. Ainsi, Girard entrevoyait dans cette femme narcissique et autosuffisante, une femme aux prises comme toutes les autres avec l'envie du pénis, et qui a fait de cette allure narcissique un simulacre de complétude afin de conquérir l'homme, de conquérir le pénis. Par cette relecture de ce texte, Girard nie l'existence d'une femme capable de faire de sa beauté la marque de son autosuffisance. Ainsi ne serait-ce que dans l'imposture, le simulacre et la mascarade que la vraie femme pourrait se donner l'illusion d'exister, et faire ainsi de l'homme le récipient de son existence factice ?

I-5- Les aveux de Freud :

C'est dans son dernier ouvrage, ouvrage inachevé d'ailleurs en raison du décès du père de la psychanalyse, que Freud a fait part de son impasse face à la question « que veut la femme ? », sans pour autant renier le modèle qu'il a construit. Toutefois, Freud reconnait l'amalgame qui pèse sur sa théorisation de la femme, amalgame induit par l'invention fliesséenne de la bisexualité, et, je le cite, : « Nous appelons mâle tout ce qui est fort et actif, féminin tout ce qui est faible et passif. Le fait de la bisexualité psychologique pèse sur nos recherches et rend difficile toute description. »[95] C'est comme si Freud avait souhaité que l'actif et le passif soient la marque de la différence sexuelle, sans se heurter à la bisexualité. Que la femme se complait dans sa passivité et l'homme dans son activité, sans nulle revendication, protestation, sans nul défi…, que le masculin et le féminin se rencontrent sans nulle imbrication. Ainsi Freud, bien que n'ayant pas renoncé au paradigme féminin qu'il a mis en place, ne semble pas pour autant convaincu par ses élaborations, et comme le note Zafiropoulos « avec ce « que veut la femme ? », Freud témoigne du fait que lui-même n'était pas véritablement convaincu par l'axiome, qui tout au long de ses recherches l'a amené à indiquer que la situation féminine par excellence s'installait à l'issue de l'Œdipe, via le désir du pénis ou de l'enfant. C'est-à-dire, in fine, par une identification idéale à la mère dans le domaine de l'avoir. Disons-le d'emblée, cet axiome constitue de notre point de vue une des

94. Girard.René, « *Des choses cachées depuis la fondation du monde* », p. 391. Cité par S. Kofman, *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, op. cit., p. 64.
95. S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, éd PUF, 1949, p. 60.

impasses majeures du champ freudien »[96]. C'est ainsi que l'héritage freudien jalonné de points de butées, de zones d'ombre, a permis à Lacan d'apporter une réponse autre que la solution maternelle du champ freudien, une réponse qui fait du continent noir, œuvre de Freud, l'essence même de la femme.

II-Lacan : **La femme n'existe pas** :

A partir de sa lecture de Freud, Lacan a réécrit Freud et a répondu à la question restée longtemps en suspens : « Che Vuoi ? ». Toutefois, la réponse apportée par Lacan s'offre à maintes interprétations et ouvre à d'autres questionnements. Lacan, dans son appréhension de la femme, s'est allié à ce qui fait énigme chez la femme, contrairement à Freud qui en a fait un obstacle, une barrière, entravant la possibilité de déceler le vouloir féminin. Ainsi Lacan, dans sa conception de la femme se rapproche du poète tant envié par Freud, puisque pour ce dernier, seuls les poètes peuvent savoir ce qu'il en est de la femme. Lacan poète ? Parce qu'il a su analyser la part analysable du paradigme féminin sans pour autant se laisser obnubiler par la part supplémentaire non analysable, non objectivable. Bien au contraire, le Lacan « poète » a forgé son axiome sur cette part « supplémentaire », qui échapperait à tout, même à celle qui en est la plus concernée parce qu'elle l'éprouve, la femme, mais elle ne sait rien de ce qu'elle éprouve. Ainsi, au fil de l'enseignement de Lacan, la femme se révèle être celle qui oscille entre existence et non existence, elle est celle qui vacille dans l'espace qui la détermine, l'espace de « l'ex-sistence ».

II-1-La femme et dieu :

Au fils de ses séminaires, Lacan a souvent lié la femme à Dieu. S'agit-il d'un dieu comme métaphore de la part innommable, insondable de la femme ? Ou plutôt de cette connexion que la femme a avec la vérité ? Dieu ne serait-il pas ce qui ferait écho au paroxysme du « vouloir féminin » en renvoyant à ce que la femme veut que l'homme soit ? Ainsi, au début de son enseignement, Lacan s'est intéressé à la femme dans le conjugo et à la part considérable d'imaginaire que la femme insuffle dans cette entreprise, afin que le couple tienne, et, je le cite : « C'est à Amphitryon que j'ai fait allusion devant notre visiteur Moreno,

96. M. Zafiropoulos, *La question féminine de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op. cit., p. 14.

lorsque je lui ai dit qu'assurément notre femme doit nous tromper de temps en temps avec Dieu. »[97] Lacan, en se référant au mythe d'Amphitryon, fait allusion à l'universalité de l'homme. Pour une femme, l'homme est « tous les hommes ». Ainsi, avant même d'avoir bien articulé le réel, le symbolique et l'imaginaire, Lacan accorde à la femme une prévalence imaginaire. Son amour d'un homme est voilé par l'amour de l'homme universel, idéal et imaginaire. Un homme dieu, et comme le souligne Lacan : « C'est à l'homme universel, à l'homme voilé dont tout idéal n'est que le substitut idolâtrique, que va l'amour, ce fameux amour génital dont nous faisons nos dimanches et nos gorges-chaudes. »[98] Ainsi la femme est celle qui se nourrit d'illusions, et qui trouve dans le déploiement de l'imaginaire un continent à ses illusions. Toutefois, la femme qui projette sur l'homme qu'elle aime l'image d'un dieu, d'un maître, en est elle-même le juge suprême. En effet pour l'homme, la femme incarne la Vérité, voire sa vérité, comme l'avance Lacan, « pour l'homme, dans cette relation, la femme, c'est précisément l'heure de la vérité. Au regard de la jouissance sexuelle, la femme est en position de ponctuer l'équivalence de la jouissance et du semblant. »[99].

Dès lors s'entrevoit ici comment la femme garde prise sur son homme dieu. Si la femme incarne la vérité, c'est parce qu'elle a une plus grande liberté à jongler entre les semblants, les semblants qu'elle emprunte à l'homme afin qu'il y ait rencontre possible, afin qu'il y ait jouissance. Que l'homme voie dans la femme sa vérité revient au fait que cette dernière est pourvue d'un savoir, auquel l'homme, qui a le phallus et qui se trouve par la même occasion borné par lui, ne peut avoir accès. En effet, dans la perspective lacanienne, la femme par son rapport plus lâche au phallus, puisqu'elle ne l'a pas, arrive à tempérer l'acuité des phénomènes de la jouissance et du semblant. Elle délivre ainsi l'homme de son malaise, « le malaise de ce rapport qu'on désigne comme sexuel »[100]. Tout comme le souligne Lacan : « Nul autre que la femme, car c'est en cela qu'elle est l'Autre, ne sait mieux ce qui, de la jouissance et du semblant, s'ils s'équivalent dans une dimension du discours, n'en sont pas moins distincts dans l'épreuve que la femme représente pour l'homme, épreuve de la vérité tout simplement, celle-là seule qui peut donner sa place au semblant tant que tel. »[101] D'ores et déjà, il ressort de cette face de dieu que la femme prodigue imaginairement à l'homme et de la place de détentrice de vérité de l'homme qu'elle occupe, que c'est à la femme que revient

97. J. Lacan (1955), « Sosie : Leçon du 8 Juin 1955 », *Le Séminaire : Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, Paris, éd Seuil, 1978, p. 357.
98. Ibid., p. 363.
99. J. Lacan (1971), « L'homme et la femme », *Le Séminaire : Livre XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971. Paris, Seuil, 2007, p. 34.
100. Ibid., p. 35.
101. Ibid., p. 35.

la tâche d'enjoliveuse de la réalité. Par imposture et simulacre, la femme voile la triste réalité des choses : du rapport dit sexuel, du mariage. Ainsi, la femme voile une réalité et en dévoile une autre afin que cela continue de fonctionner, et comme le dit Lacan, « pour que le couple tienne sur le plan humain, il faut qu'un dieu soit là »[102]. De même pour qu'il y ait rencontre génitale hétérosexuelle, il faut que la femme soit l'heure de vérité de l'homme. Une vérité qu'elle n'incarne qu'au prix d'une falsification de la réalité béante de son sexe, en empruntant à l'homme lui-même les semblants. Il y émerge ainsi la composante non négligeable d'imposture que la femme divulgue, diffuse, au point de l'incarner. Toutefois, l'imposture féminine est incarnée elle-même dans l'essence du féminin. Le rapport lâche de la femme au symbolique fait tourner cette dernière vers le transcendant. Ainsi, et comme l'avance Lacan, « c'est bien parce qu'elle est dans un rapport de second degré par rapport à cet ordre symbolique que le dieu s'incarne dans l'homme ou l'homme dans le dieu, sauf conflit, et, bien entendu, il y a toujours conflit »[103] C'est bien lorsque l'imposture n'opère plus qu'il y a conflit, et ce qui figure le mieux l'effondrement de l'imposture c'est l'entreprise du mariage, tout comme le relève Lacan : « Dans la forme primitive du mariage, si ça n'est pas à un dieu, à quelque chose de transcendant que la femme s'est donnée, et se donne, la relation fondamentale subit toutes les formes de dégradation imaginaire, et c'est ce qui arrive, car nous ne sommes pas, et depuis longtemps, de taille à incarner des dieux »[104]. Ce qui se dévoile de ce qui vient d'être dit, c'est le fait que la femme par imposture, simulacre et semblant, pallie à sa défaillance symbolique, et s'incruste dans ce même symbolique en s'y voilant. Ainsi ce qui est voilé, c'est tout ce qui se rapporte au transcendant, tout ce qui est innommable. D'emblée la femme est un être clivé, elle oscille entre symbolique et imaginaire, entre voilement et dévoilement, entre l'homme et dieu. Ainsi pour que la femme ne devienne pas la femme permanente de Dieu, ce qui est le luxe d'une mystique avérée, d'une psychotique, elle se fraye une place dans le symbolique en se positionnant en objet d'échange. Une place inconfortable, mais nécessaire pour la perpétuité du désir.

II-2- **La femme comme objet d'échange** :

La frontière entre hystérie et féminité est tellement flouée, que souvent nous tombons dans une vulgarisation faisant de l'homme un obsessionnel et de la femme une hystérique.

---

102. J. Lacan (1955), « Sosie : Leçon du 8 Juin 1955 », *Le Séminaire : Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 363.
103. Ibid., p. 361.
104. Ibid., p. 362.

Bien évidemment ceci n'est qu'un cliché, mais les clichés, aussi éculés soient-ils, comportent toujours une matrice véridique, ce ne sont que la caricature d'une réalité. Ainsi lorsque Lacan aborde la position d'objet d'échange que la femme doit revêtir afin de s'incruster dans le symbolique, et garantir ainsi la bonne mise en marche de l'humanité, il bascule dans le champ de l'hystérie féminine. Bien que Lacan, au fil de son enseignement, soit parvenu à séparer la femme de la femme hystérique, il n'en demeure pas moins qu'il a à maintes reprises fait de la femme hystérique la destinée de la femme, la solution ultime au devenir femme. Ainsi Lacan avance : « S'il y a beaucoup plus d'hystériques-femmes que d'hystériques-hommes- c'est un fait d'expérience clinique-, c'est parce que le chemin de la réalisation symbolique de la femme est plus compliqué. Devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses essentiellement différentes. Je dirai même plus –c'est parce qu'on ne devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point, s'interroger est le contraire de le devenir. »[105] Sur ce point Lacan confirme ce qui a déjà été avancé par Freud, mais en associant la difficulté du devenir femme à sa difficulté de se positionner dans le symbolique. Pour y parvenir, la femme s'hystérise. Pour devenir femme et ne pas succomber à l'hystérie, la femme doit renoncer à ce vœu d'« être » et se consacrer au vœu de jouir, tout comme le résume Soller : « Une femme veut jouir, l'hystérique veut être. Et même exige d'être, d'être quelque chose pour l'Autre, non pas un objet de jouissance, mais l'objet précieux qui sustente le désir et l'amour. »[106] Le désir d'être n'est que la résultante du refus de la femme de se placer comme objet d'échange. Accepter d'occuper cette position, c'est accepter de devenir femme. Toutefois, cette position empruntée par Lacan à Lévi-Strauss est source de tension et de malaise, tout comme le signale Lacan, « que la femme soit ainsi engagée dans un ordre d'échange où elle est objet, c'est bien ce qui fait le caractère fondamentalement conflictuel, je dirais sans issue, de sa position – l'ordre symbolique littéralement la soumet, la transcende. Le *tous les hommes* proudhonien est ici l'homme universel, qui est à la fois l'homme le plus concert et l'homme le plus transcendant, et c'est là l'impasse où la femme est poussée par sa fonction particulière dans l'ordre symbolique. Il y a pour elle quelque chose d'insurmontable, disons d'inacceptable, dans le fait d'être mise en position d'objet dans un ordre symbolique, auquel elle est d'autre part tout entière soumise aussi bien que l'homme »[107]. Nous saisissons par, les avancées de Lacan, que cette position, aussi pénible soit elle, est le gage du

105. J. Lacan (1956), « La question hystérique II Qu'est-ce qu'une femme ? : Leçon du 21 Mars 1956 », *Le séminaire : Livre III : Les psychoses*, 1955-1956, Paris, éd Seuil,1981, p. 200.
106. C. Soller, « Hystérie et féminité », *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit., p. 63.
107. J. Lacan (1955), « Sosie : Leçon du 8 Juin 1955 », *Le Séminaire : Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 361.

devenir femme. Refuser cette place fut la réplique de Dora en giflant Mr K. Et pourtant, la femme qui se place du côté de la jouissance, la jouissance vivante, la jouissance de la chair, est celle qui parvient à se glisser dans le symbolique comme objet d'échange afin de jouir, faire jouir bien entendu, tout en y occupant une autre place, cette fois-ci bien plus gratifiante que la première, sans pour autant l'annuler, -et qui n'a rien à voir avec toute les connotations négatives du terme objet-, à savoir la place de l'Autre. Ce retournement de situation est lui-même ancré dans les filets de l'imposture féminine. Ce bi-positionnement marque également la division féminine. Ainsi, contrairement à Freud, dans la perspective lacanienne, la femme est une « championne de la sublimation »[108]. En effet, pour s'implanter dans le symbolique, la femme se donne à l'homme, qui est son Autre et devient ainsi le sien. Elle y entre en se positionnant comme un objet de désir, en se pavanant de simulacre, de mascarade, de l'ensemble des insignes de la girl phallus, toute en promettant la jouissance. Ainsi la femme conjugue le faire désirer et le faire jouir, une autre transcription de la division féminine.

La réponse de Lacan au « Che vuoi ? » de Freud est bien claire : la femme veut jouir et faire jouir. Si le vouloir de la femme est la jouissance, et si la femme s'y attache autant, c'est parce que ce vouloir lui apporte une compensation au malaise engendré par sa position d'objet d'échange. De ce fait, la femme qui passe par la médiation de l'Autre, de l'homme, de l'homme dieu, de cet « Autre plus Autre que l'homme »[109], sublime son manque et crée un nom à l'innommable, en revêtant temporairement certes, la place de l'Autre pour l'autre, mais aussi pour elle-même, comme nous le dit Lacan, « l'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui. C'est en cela qu'un dévoilement de l'Autre intéressé dans le transfert peut modifier une défense commandée symboliquement. Nous voulons dire que la défense ici se conçoit d'abord dans la dimension de mascarade que la présence de l'Autre libère dans le rôle sexuel »[110]. Nous saisissons par ceci que la seule voie qui s'offre à la femme pour accéder au symbolique, c'est la voie de l'imposture. En effet c'est par voilement, et donc par mascarade, que la femme comme objet suscite le désir de l'homme, et c'est par l'émergence de l'Autre sur la scène de la rencontre hétérosexuelle que la femme se dévoile. Elle abat les masques et se libère. Elle devient un Autre pour elle-même aussi, en éprouvant la réalisation de son vouloir, celui de faire jouir et de jouir. Le faire jouir vient avant le jouir, puisque Lacan nous dit « pourquoi ne pas admettre

108. M. Zafiropoulos, *La question féminine de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op. cit., p. 136.
109. C. Soller, « Hystérie et féminité », *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit., p. 66.
110. J. Lacan (1960), « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits II*, Paris, Seuil, 1966, p. 210.

en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un homme châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration »[111]. Le vouloir féminin pourrait se lire ainsi comme étant celui de jouir de l'homme mort, l'homme castré. D'ailleurs le titre de l'article de Allouch, « hommage rendu par Jacques Lacan à la femme castratrice », met en exergue cette libération de la femme du poids de la mascarade, lorsqu'en « appelante du désir », elle suscite le désir de l'homme pour le faire jouir et jouir. Allouch, en arpentant la « théorie de la baise » remarque : « Ce n'est donc pas seulement que, dans la baise, avec la réceptivité de sa gaine, la femme soit, au sens disons « créatif » de ce mot, castratrice. C'est qu'elle est castratrice lorsque sa jouissance se réalise en surenchérissant sur le désir mâle, dans le fait même que sa jouissance prenne ainsi appui sur ce désir. »[112] D'ores et déjà s'entrevoit par cette approche, que la femme ne s'offre à l'homme que lorsqu'elle se voile en exhibant les insignes du désir, les insignes du signifiant que la rencontre hétérosexuelle fait naître, à savoir le phallus. Ce signifiant de la jouissance que la femme n'a pas, mais qui pour l'être fait croire à l'homme qu'elle l'a, en voilant la béance et en exhibant les simulacres du phallus. Le drame de l'hystérique peut résider dans la chute du simulacre, et l'émergence du phallus qu'elle est parce qu'elle ne l'a pas, et que l'homme a parce qu'elle est. Contrairement à l'hystérique, la femme a trouvé une issue à ce dilemme en étant le phallus, en conjoignant sa jouissance à la jouissance de celui qui l'a, l'homme, toute en réservant une part supplémentaire à l'ailleurs, au hors symbolique, à Dieu ?

II-3-La femme et le phallus :

L'homme n'est pas sans l'avoir, et la femme est sans l'avoir. La loi de la castration et de la différence des sexes est le pivot du positionnement des parlêtres par rapport au phallus. De même, c'est au nom du phallus que l'homme et la femme se rencontrent. Ainsi, tout comme le note Lacan : « C'est seulement par l'intermédiaire d'une certaine position prise par rapport au phallus-pour la femme, en tant que manque-pour l'homme, en tant que menacé-que se réalise nécessairement ce qui se présente comme devant être l'issue, disons, la plus heureuse. »[113] Comme le phallus est le signifiant du désir, et qu'il n'émerge que voilé, ce

111. Ibid., p. 211.
112. J. Allouch, « Hommage rendu par Jacques Lacan à la femme castratrice », in *Evolution psychiatrique*, n° 64, Paris, éd Elsevier, 1999, p. 90.
113. J. Lacan (1958), «Les masques du symptôme : leçon du 16 Avril 1958 », *Le séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, 1957-1958, Paris, éd Seuil, 1998, p. 328.

sera la rencontre hétérosexuelle, et l'ensemble de ses avatars qui en seront voilés, faisant ainsi de la rencontre homme–femme une mise en scène, dont l'ultime mission est la production du phallus. Pour qu'il y ait le phallus, ce signifiant qui marque le désir, autour duquel pivotent l'homme et la femme, il faudrait, comme le relève Lacan, « l'intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir, pour le protéger d'un côté, pour en masquer le manque dans l'autre, et qui a pour effet de projeter entièrement les manifestations idéales ou typiques du comportement de chacun des sexes, jusqu'à la limite de l'acte de la copulation, dans la comédie »[114]. Pour que le phallus soit la marque du désir, la femme se fait phallus. Elle se pare de moult attributs phalliques, et donne ainsi à sa féminité -marquée par le manque- de l'étoffe, par le revêtement quasiment décoratif de la mascarade. C'est à Joan Rivière* que revient la conjonction du féminin et de la mascarade. Toutefois, Lacan en a fait ce qui pallierait l'insignifiance de la femme, ce qui viendrait voiler le manque et ainsi, par artifice, marquer la femme du signifiant phallique. D'emblée la mascarade féminine, est le moyen qui permet à la femme d'être dans le champ du désir de l'Autre -l'homme-, et de répondre, toujours par tromperie, à ce désir. Tout comme le souligne S. André : « La féminité ne peut s'atteindre ou se désigner que par le biais d'un semblant. Etre femme, c'est qu'on le veuille ou non, faire semblant d'être femme »(115). Toutefois la mascarade plus qu'un moyen, est une fonction. En effet la femme fait semblant, parce que structurellement elle ne tient que par le semblant. La béance de son sexe la place hors langage, hors symbolique. Ainsi la mascarade permet à la femme de se faire désirer de celui qui a ce qu'elle désire, à savoir le phallus. Ainsi Lacan remarque, « c'est pour être le phallus, c'est à dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade. C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps aimée. »[116]

La mascarade est une fonction qui garantirait le désir. C'est l'agent du désir et de la rencontre de l'être et de l'avoir. C'est aussi ce qui permet, entre autres, de faire du phallus un signifiant tout comme le souligne Chemama : « Si le phallus prend la valeur que je dis, dans ce qui organise le désir humain, s'il faut ainsi, au-delà de l'imaginaire, en faire un symbole, c'est à partir de cette configuration que je tente de décrire. Le signifiant phallique n'est rien d'autre que le point de manque qu'il indique dans le sujet. Encore faut-il dire qu'on ne peut lui

114. J. Lacan (1960), «La signification du phallus », *Ecrits II*, op. cit., p. 172.

*La fonction de la mascarade telle qu'appréhendée par Joan Rivière diffère de celle de Lacan même si elle tourne aussi autour du phallus. De sa rencontre clinique avec une femme intellectuelle qui, lorsqu'elle se trouve en présence d'hommes, fait couvrir son intelligence en déployant une attitude de séductrice, en se plaçant ainsi comme objet de désir, Joan Rivière a conclu que la mascarade vient plutôt voiler les avoirs féminins que fait voiler le manque.

115. S. André, « De la mascarade à la poésie », *Que veut une femme ?*, op. cit., p. 279.

116. J. Lacan (1958), « La signification du phallus », *Ecrits II*, op. cit., p. 172.

assigner, dans le langage ou la parole, une place déterminée : ce serait déjà oublier, en lui donnant une réalité physique, qu'il ne fait que représenter le bord d'un vide. »[117] D'ores et déjà la femme par la mascarade, fait croire à l'homme qu'elle l'a. L'homme faire croire à la femme qu'il y croit, et sans doute y croit-il un peu, mais c'est certain qu'il en doute. L'acte sexuel est ce qui fait tomber le voile. La femme se libère, une fois la béance de son sexe mise à nue, et simultanément l'homme ne doute plus. Le voilà rassuré sur le fait qu'il l'a, l'équation de la castration tient jusqu'au là. Il est tellement rassuré qu'il donne à la femme l'illusion qu'elle l'a. Mais, il ne lui donne que pendant le temps du « phallus comme image de la turgescence »[118]. Ainsi ce don se trouve lui-même marqué par l'assaut de la détumescence, ce qui indique la limite comme marque du phallus symbolique, celui qui n'est que l'emblème du manque. En effet, Lacan avance : « Derrière ce voile, il y a, ou il n'y a pas, quelque chose qu'il ne faut pas montrer…J'ai fait allusion au voile qui recouvre très régulièrement chez l'homme le phallus. C'est exactement la même chose qui recouvre normalement à peu près la totalité de l'être de la femme, pour autant que ce qu'il s'agit justement qui soit derrière, ce qui est voilé, c'est le signifiant du phallus. Le dévoilement qui ne montrerait que rien, c'est-à-dire l'absence de ce qui est dévoilé, c'est très précisément à cela que se rattache ce que Freud a appelé, à propos du sexe féminin, *l'Abscheu*, l'horreur qui répond à l'absence comme telle, la tête de Méduse. »[119]

Ceci nous éclaire sur la manifestation de certaines configurations cliniques, surtout contemporaines. D'abord, si les femmes donnent l'impression de nos jours qu'elles ont un rapport plus souple au sexe, en enchaînant par exemples les aventures d'un soir, il n'en demeure pas moins que ce rapport quasiment compulsionnel de ces femmes au sexe peut faire valoir une configuration hystérique, tout comme le remarque Soller : « Ce qui contribue sans douter à égarer les cliniciens, c'est que les hystériques, surtout aujourd'hui, ne se refusent pas à aller au lit, parfois même à collectionner les amants. »[120] En effet, la femme en s'exhibant et en se proposant comme objet du désir, par le biais de la mascarade, « elle se fait masque précisément pour, derrière ce masque, être le phallus »[121], afin, bien entendu, de jouir et de faire jouir, alors que l'hystérique manie la mascarade toute en déployant « cette volonté

117. R. Chemama, « La fonction du phallus : A quoi renonçons-nous ? », *La jouissance, enjeux et paradoxes*, Ramonville Saint-Agne, éd Eres, 2007, p. 76.
118. Ibid., p. 75.
119. J. Lacan (1958), « Les rêves de « l'eau qui dort » : leçon du 17 Mai 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, op. cit., p.384.
120. C. Soller, « Hystérie et féminité », *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, In progress éditions du champ lacanien, 2003, p. 62.
121. Ibid., p. 62.

d'insatisfaire la jouissance »[122] certes, mais - et c'est de ceci que découle la complexité de l'élaboration lacanienne de la dialectique de l'être et de l'avoir- il s'avère si l'on suit l'ensemble de l'enseignement lacanien sur cette question que la femme l'est, mais de surcroît elle l'a, enfin disons « qu'elle a tout pour l'avoir » mais elle ne l'a que d'une manière momentanée, surtout au moment précis de la détumescence. Donc la femme, comme le note Lacan, « a divers modes de l'aborder, ce phallus, et de se le garder »[123]. Ensuite, cette horreur de la béance, l'horreur du sexe féminin, est au cœur des intérêts de l'artiste contemporain. Nous assistons à un envahissement sous forme d'images violentes, par l'acuité de leur imaginaire, faisant figurer le sexe féminin d'une autre créature, pas celui de la femme en tout cas. Bien que les productions photographiques se disent sans tabou, et donc sans voile, il n'en demeure pas moins que lorsqu'il s'agit de représenter le sexe féminin, l'imaginaire prend le dessus et la béance se transforme en un fétiche, très subtil certes, mais fétiche quand même, à l'instar de l'œuvre de Helmut Newton*. Ceci démontre qu'il est impossible de représenter l'irreprésentable, ce qui ne se nomme pas.

La béance du sexe féminin ne se transfigure que par métonymie, d'où le renversement de la béance en son contraire, fonction princeps de la mascarade féminine. Toutefois, la seule voie que la femme doit arpenter pour pouvoir se donner une consistance, et donc mettre un pied dans le symbolique, est celle qui l'amène à l'homme. Ainsi, la femme n'aborde le phallus que par la médiation de l'homme, tout comme le développe Lacan « son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour »[124], et il ajoute « sans doute ne faut-il pas oublier que de cette fonction signifiante, l'organe qui est revêtu, prend valeur de fétiche »[125]. Indéniablement, et comme cela a été mentionné, la femme pour sortir du champ du désir de la mère et entrer dans l'ordre symbolique, l'ordre des échanges, elle se tourne vers l'homme après s'être tournée vers le père en vain - surtout que le père vis-à-vis de sa fille dans les avancées de Lacan est un père qui peut aussi castrer la fille, qui pourtant ne l'a pas, telle est la fonction du père imaginaire-*, et fait de l'homme son Autre. En effet, et comme le remarque Soller : « La féminité implique le rapport à l'Autre, l'homme, pour se réaliser comme symptôme. »[126] Afin de saisir comment la femme se réalise dans le

122. J. Lacan (1958), « Les rêves de « l'eau qui dort » : leçon du 17 Mai 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, op. cit., p.380.
123. J. Lacan (1973), « Dieu et la jouissance de l/a femme : Leçon du 20 Février 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, 1972-1973, Paris, éd Seuil, 1975, p. 94.
*Helmut Newton est un photographe qui a surtout travaillé dans la mode (voir Vogue Paris Num du 30 Décembre 2011).
124. J. Lacan (1958), « La signification du phallus », *Ecrits II*, op. cit., p. 172.
125. Ibid., p. 172.
*Dans l'étourdit Lacan évoque la castration de la femme bien qu'elle soit imaginaire, et fait du père imaginaire l'agent de la castration, en étant celui qui succède à la mère au niveau du ravage. La femme peut ainsi sortir plus ou moins de l'Œdipe, contrairement à ce qui a été formulé par Freud.
126. C. Soller, « Hystérie et féminité », *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, In progress éditions du champ lacanien, 2003, p. 65.

symbolique en se faisant le symptôme de l'homme, nous devons revoir le rapport que la femme a avec la castration. D'emblée, le décèlement de Lacan de la femme se fait sur le mode de « elle en est absente, mais c'est parce qu'elle en est absente qu'elle y est ». La femme « se réalise » par son absence, par l'innommable. Ainsi Lacan en suivant la trame de *penisneid* freudien, implique la femme dans la castration. Cependant, l'essence de la castration féminine est imaginaire, puisque la fille est privée de l'organe susceptible de manquer sous le poids de la menace de la castration. Il s'agit donc d'une castration symbolique d'un objet imaginaire dont l'agent est réel du côté de la mère, et imaginaire du côté du père. Au commencement, le phallus est de côté de la mère d'où sa toute-puissance, et Lacan signale « si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire »[127]. D'emblée, fille et garçon se positionnent dans l'être tant qu'ils sont dans le champ du désir de la mère. Ainsi, l'intervention de la métaphore paternelle signe la castration qui est la castration de la mère. Dès lors, l'enfant –fille et garçon- conquiert l'objet, le phallus, afin d'en faire un don à la mère. Nous saisissons par-là l'acuité de ce don lorsque l'enfant est une fille, donc dans l'incapacité d'obturer le manque de la mère. Il s'agit ainsi de sortir du phallus imaginaire, ou plutôt de donner à ce phallus imaginaire une enveloppe symbolique. Le phallus imaginaire est complet, alors que le phallus symbolique signe le manque. C'est pour cela que ce qui fait entrer le sujet dans l'ordre des échanges, dans l'ordre de la loi de la castration et de la différence des sexes, c'est le phallus symbolique.

La réécriture de Lacan de la castration et de l'Œdipe féminin offre à la femme la possibilité de sortir de l'Œdipe. Lacan fait du père l'agent de la castration, puisque c'est par l'intervention de la métaphore paternelle que se solde la castration de la mère, mais il est également l'agent de la frustration/privation de la fille du phallus, donc de sa castration « imaginaire », tout comme le dit Lacan « d'auner au chaussoir de la castration »[128]. Ainsi, du ravage maternel, la fille passe au ravage paternel pour s'installer dans le ravage de l'amour de l'homme, plutôt de l'homme dieu, l'homme mort. Elle s'installe donc dans de ce qui vient réactiver l'amour de la mère phallique et du père imaginaire, le père castrateur. S'agit-il d'une sortie de l'Œdipe aboutie ? L'enseignement de Lacan laisse présager que la fille reste plutôt en attente. Elle attend que sa mère lui fournisse le signifiant de son identité féminine, sauf et comme le souligne André « la mère ne peut en aucun cas fournir à sa fille de trait unaire qui supporterait son identité de fille, pour la raison que le signifiant de l'identité féminine n'existe plus »[129]. Ainsi la fille se tourne vers le père, qui bien entendu refuse sa demande. Toutefois, de

127. J. Lacan (1958), « La signification du phallus », *Ecrits II*, op. cit., p. 171.
128. J. Lacan (1972), « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, éd Seuil, 2001, p. 465.
129. S. André, « De la mascarade à la poésie », *Que veut une femme ?*, op. cit., p. 203.

celui-ci elle tire quelque chose, il lui offre la possibilité de s'identifier au phallus, tout comme l'avance Lacan : « Lorsque le père intervient dans l'évolution de la fille, il faut en effet qu'il soit un être assez réel dans sa constitution physiologique pour que le phallus soit passé à un stade d'évolution qui va au-delà de la fonction purement imaginaire qu'il peut conserver longtemps dans le *Penisneid*. »[130] D'emblée, le ravage maternel est plus ravageant que celui du père, puisque et tout comme le note Lacan : « A ce titre, l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père,ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »[131]

Comme réaction à la non transmission de la mère de l'identité féminine, la femme trouve refuge, souvent, dans l'hystérie, puisque comme il en ressort de la relecture de Lacan du cas Dora, l'intérêt suprême porte sur la féminité. Ainsi « quand Dora se trouve s'interroger sur qu'est-ce qu'une femme ?, elle tente de symboliser l'organe féminin comme tel. Son identification à l'homme, porteur du pénis, lui est en cette occasion un moyen d'approcher cette définition qui lui échappe. Le pénis lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser »[132]. L'homme non plus, ne fournit pas à la femme la signification de son sexe. Il lui permet tout juste de s'identifier au phallus, de l'être, voire de l'aborder. C'est pourquoi, il peut se faire ravage, un autre ravage qui fait écho surtout au premier ravage, le ravage maternel. Ce ravage fait que le désir féminin est marqué par « le rejet et l'abandon »[133]. D'ores et déjà, elle ne participe dans le symbolique que par artifice, en se faisant passer pour ce qu'elle n'est pas, ou plus exactement pour ce qu'elle n'a pas. La non signification de son sexe, faute de signifiant, fait que la femme ne se place dans la sexuation que par la négativation, elle est du côté du - φ (phi). Cette duplicité due au fait que la femme n'est pas toute dans le phallique, et par la même occasion ne met qu'un pied dans le symbolique, crée un mirage entre la femme et son être. Lacan nous dit : « Nous voyons là apparaître la racine de ce que l'on peut appeler, dans l'achèvement du sujet sur la voie du désir de l'Autre, sa profonde *Verwerfung*, son profond rejet, en tant qu'être, de ce en quoi elle apparaît sous le mode féminin. Sa satisfaction passe par la voie substitutive, tandis que son désir se manifeste sur un plan où il ne peut aboutir qu'à une profonde *Verwerfung*, à une

130. J. Lacan (1958), « Les insignes de l'idéal : Leçon du 19 Mars 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 300.
131. J. Lacan (1972), « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 465.
132. J. Lacan (1956), « La question hystérique : leçon du 14 Mars 1956 », *Le Séminaire : Livre III : Les psychoses*, op. cit., p. 200.
133. G. Pommier, « Rencontre du désir sexuel féminin et masculin », *L'ordre sexuel*, France, éd Aubier, 1989, p. 195.

profonde étrangeté de son être par rapport à ce en quoi elle se doit de paraître. »[134]Toutefois, comme la femme n'est pas toute dans le phallique, la médiation phallique ne draine pas tout ce qui est pulsionnel chez la femme. En effet la jouissance féminine se trouve elle aussi divisée entre jouissance phallique et jouissance supplémentaire.

II-4- La jouissance de l/a femme :

Si la femme se prête à l'endossement des semblants phalliques, c'est parce que le phallus, la marque du manque, est ce qui indéniablement « balise le trajet de la jouissance »[135]. Et si la mascarade n'est qu'un paraître, sorte de « faux self » induisant chez la femme un sentiment d'étrangeté par rapport à son être de femme, il semblerait que l'heure de vérité de cette dernière ne retentit que lorsque la femme exauce son vouloir : celui de jouir et faire jouir. Et pourtant, la jouissance féminine est elle-même teintée de la division, supposée être source de *Verwerfung*. Une duplication, fille de la duplication de l'avoir et de l'être : jouissance phallique et jouissance supplémentaire. Il semblerait que ce soit le signifiant phallique et ses avatars qui provoqueraient chez la femme ce sentiment d'étrangeté. Ainsi la jouissance phallique ne s'aborde que par le semblant. Lacan évoque le moment de la véritable féminité de la femme comme étant celui qui se signe par le « laisser tomber » du paraître, donc de la mascarade. D'emblée, tout ce qui a une consonance phallique chez la femme éloigne cette dernière de sa véritable essence, certes vacante. Lacan qui s'est penché sur le rapport que la femme a avec Dieu dès les premiers séminaires de son enseignement, a fini par rapporter ce lien au cœur de la jouissance féminine, et il avance « ce n'est parce qu'elle n'est pas toute dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout. Elle n'y est pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus »[136]. Vraisemblablement, Lacan par l'ajout de cet « en plus » dans son appréhension de la femme répond à la question qu'il s'était posé, « au même point convient-il d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme »[137]. En effet, étant donné que la femme ne s'écrit pas, étant donné qu'il n'y a pas de signifiant qui viendrait symboliser la béance de son sexe, la femme n'est pas dans le tout phallique. D'autant plus, son abord de cette jouissance phallique est un artifice tant au niveau du procès, qu'au niveau de l'éprouvé.

---

134. J. Lacan (1858), « Le signifiant, la barre et le phallus : leçon du 23 Avril 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 350.
135. J.-D. Nasio, « Première leçon : Les deux concepts majeurs : L'inconscient et la jouissance », *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, éd Payot et Rivages, 2001, p. 39.
136. J. Lacan (1973), « Dieu et la jouissance de l/a femme : Leçon du 20 Février 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, op. cit., p. 94.
137. J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits II*, *op.* cit., p. 208.

Ainsi ce qui viendrait faire écho à sa part non signifiable, la part du (LA) barré l'est tout autant mystérieux, donc échappant à l'écriture et au langage, que la femme. Lacan enseigne « il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que, d'être pas toute, elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire »[138]. La jouissance supplémentaire marque l'exclusion de la femme par la « nature des mots »[139]. Ainsi la femme, cette jouissance autre l'éprouve, mais ne la dit pas. Ceci nous confronte au fait que la femme penche du côté de la poésie, et expliquerait pourquoi dès que l'on cogite sur la femme, la pensée qui se voudrait rigoureuse ne tient plus, faute de l'écriture de la femme, et se laisse bercer par le romanesque de la poésie. En effet, et Lacan nous le dit « il y a une jouissance à elle, à cette elle qui n'existe pas et ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve –ça, elle le sait »[140]. D'emblée, la jouissance supplémentaire est celle qui arrime la non signification de l'identité féminine. Moyennant quoi, c'est cette jouissance transcendante par son échappement à la loi du langage, qui est la balise de l'essence mystérieuse et mystique certes, de par sa béance, de par son vide. La nature transcendante de la femme est aussi celle de Dieu, c'est pourquoi Lacan est revenu à ses premières élaborations sur la femme qui flairait déjà au tout début l'importance de ce couple transcendant, et donc imaginaire, que la femme entretient avec Dieu, cet être avec qui elle trompe l'homme pour que le couple tienne. Lacan avance que « cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence ? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine ? »[141]

La jouissance supplémentaire est ce moment d'exaltation mystique, lorsque la femme s'abandonne à sa féminité et ses avatars : vide et insignifiance, inexistence… et abandonne, partiellement certes, le signifiant phallique, qui ne lui procure qu'une fausse existence. La jouissance supplémentaire est ce qui fait écho à la folie féminine, c'est la note psychotique de l'innommable féminin. C'est, probablement, le moment bref pendant lequel la femme cesse de vouloir s'écrire, donc accepte de ne pas exister. Mais cette non existence la dépasse, elle se dérobe à l'écriture. C'est pourquoi la femme ne se contente que de l'éprouver, sans s'y attarder dessus. C'est pourquoi aussi, s'abandonner complètement à cette jouissance supplémentaire, c'est perdre pied du symbolique et succomber à la psychose.

---

138. J. Lacan (1973), « Dieu et la jouissance de l/a femme : Leçon du 20 Février 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, op. cit., p. 94.
139. Ibid., p. 94.
140. Ibid., p. 95.
141. Ibid., p. 98.

C'est s'abandonner complètement à l'être transcendant, sa face cachée, à savoir Dieu. C'est pourquoi Lacan a bien insisté sur le fait que cette jouissance est supplémentaire. Elle n'annule pas la jouissance phallique qui préserve la femme de son anéantissement, en raison de la vacuité de sa féminité. Ainsi, et comme le remarque Major : « Une femme s'empare de la « vérité » au sujet de la femme, dans le même temps où elle s'en pare, elle s'en sépare. »[142] En effet, puisque la femme ne fait qu'éprouver cette vérité sans pour autant pouvoir l'écrire, puisque il n'y a pas de signifiant qui vient signifier la femme, et donc de même pas de signifiant qui viendrait signifier sa vérité, la femme ne fera entendre cette vérité que par allusions, et donc par la poésie. Ainsi, plutôt que de vérité, il s'agirait d'une mise en scène de la vérité, tout comme le résume merveilleusement bien Major : « Suivez-moi à la trace, dirait-elle, vous verrez bien si je parle, si je perce le tympan, si je disloque l'oreille, la fais sortir de ses gonds et fais perdre la tête. Si je vous écris, vous le reconnaîtrez au timbre de la parole, à votre perte de connaissance. Si je vous parle, vous le découvrirez à la découpe des mots. C'est mon style. Au lieu où vous croirez me trouver, j'aurai laissé une ordonnance de non-lieu : femme est mon nom, mais c'est le nom de la non-vérité de la vérité. »[143] C'est cette aura de mystère, empreinte de l'essence féminine, qui fait d'elle la face cachée de Dieu lorsque la jouissance supplémentaire est au rendez-vous. Elle sonde ce rapport à l'Autre, par excellence Dieu, dont l'homme n'est que le médiateur. D'ores et déjà la femme fait énigme pour l'homme. Elle est hors sens, donc dans l'incapacité de se faire entendre par l'homme qui a un rapport privilégié au signifiant phallique. Ainsi cet hors sens, cet hors langage, confine la femme dans le réel, dans la « lalangue », tout comme le note Lacan, « si quelque chose dans l'histoire peut être supposé, c'est bien que c'est l'ensemble des femmes qui a engendré ce que j'ai appelé lalangue »[144], d'où tout l'intérêt de l'expression « la face cachée de Dieu ».

De même, et comme l'avance Assoun, « c'est peut-être parce que l'homme ne lui demande pas son avis qu'elle s'adresse, pour jouir pour de bon,…à l'Autre »[145]. Toutefois, si la femme se tourne vers Dieu c'est parce qu'elle partage avec lui la même aura transcendante, hors sens, qui ne s'écrit pas. De plus, la femme n'a pas les mots pour la dire et/ou l'écrire cette jouissance, puisque c'est une jouissance ancrée dans l'essence féminine, donc hors signification. De même, comme cela a été avancé par Naïteli : « Le fait que cette Autre

142. R. Major, « Le non-lieu de la femme », *Le désir et le féminin*, Paris, éd Aubier, 1991, p. 15.
143. Ibid., p. 15.
144. J. Lacan (1975), « De l'usage logique du Sinthome ou Freud avec Joyce : Leçon du 18 Novembre 1975 », *Le Séminaire : Livre XXIII : Le Sinthome*, 1975-1976, Paris, éd Seuil, 2005, p. 116.
145. P.-L. Assoun, *Leçon psychanalytique sur Masculin et Féminin*, op. cit., p. 90.

jouissance se situe hors-langage la rend impossible à dire, donc l'expose à demeurer dans le registre de la croyance… Il ne fait pas de doute, en effet, que l'énigme qu'une femme représente pour un homme tient, pour une large part, à ce qu'il lui suppose une jouissance autre que la sienne, sans pouvoir cependant la cerner. »[146] Ainsi, certains auteurs parlent de «preuve par la jouissance supplémentaire », à l'instar de Pommier qui entrevoit la jouissance supplémentaire comme étant une création ayant les mêmes mécanismes, et en premier celui de la sublimation, que la création artistique, et, je le cite, « la jouissance mystique est au-delà du phallus, parce qu'elle s'appuie sur un signifiant qui se signifie lui-même, celui de Dieu, pure fonction d'un Nom sans corps et sans organe. Il s'agit d'un Dieu presque inventé pour la seule gloire d'une jouissance féminine épurée du phallus, jouissance continue, corrélative de l'invocation du Nom sacré, fait pour la servir. Bien plus que les totems et les fétiches dont la jouissance virile peut se contenter, le monothéisme est au service de la féminité »[147].

Par sa jouissance supplémentaire, la femme se rallie à l'innommable, à son être hors signifiant, alors que dans sa traque du phallus, la femme voile le hors signifiant, en meublant le vide, telle une hystérique. Ainsi Lacan, en décelant l'identification de la femme au phallus, tout en réservant une part au « supplémentaire », a pu sortir de l'équation pénis - enfant qui a marqué la pensée freudienne concernant la femme et la féminité. Lacan, contrairement à Freud, ne confine pas la femme dans la destinée quasiment foncière, celle d'être mère. En effet, et comme le relève Zafiropoulos : « Ce qu'il faut donc au moins retenir pour ce qui nous intéresse ici, c'est que dès la naissance de l'enfant, ou dès le monde pré-œdipien, Lacan distingue la mère du phallus. En conséquence de quoi et pour ce qui concerne la différence entre la mère et le phallus nous pouvons dire que jamais, et pour personne (quels que soient la structure et le genre du sujet), on est du point de vue de Lacan en droit de confondre la mère et le phallus, alors que comme nous venons de le rappeler l'identification au phallus représente au contraire pour lui l'excellence de la féminité. Autrement dit, si la mère et le phallus sont dans cette logique distingués par tous et depuis toujours, la femme est, par conséquent aussi, potentiellement distinguée de la mère, depuis toujours et pour tous. »[148] Ainsi, pour faire figurer la femme dans le paroxysme de son désir de femme, Lacan trouve dans Médée l'expression du désir féminin par excellence, à savoir celui d'être femme.

---

146. N. Naïteli, « La jouissance supplémentaire et « La face Dieu » », in *Mensuel : école de psychanalyse des forums du champ lacanien France*, n° 46, Novembre 2009. Paris, éd Trefle Communication, 2009, p. 231.
147. G. Pommier, « Preuve par la jouissance supplémentaire », *L'ordre sexuel*, op. cit., p. 286.
148. M. Zafiropoulos, *La question féminine de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op. cit., p. 134.

II-5-Médée : La vraie femme :

Lacan, en mettant en parallèle la réaction de Madeleine, épouse de Gide, et de Médée, épouse de Jason, suite aux trahisons de leurs maris : Gide pour la première et Jason pour la figure mythique, a arpenté l'idée de ce qui pourrait être une femme, la vraie. Madeleine Gide en brûlant sa correspondance avec Gide, et Médée en tuant ses enfants afin de punir leur père, font monstration de leur capacité à renoncer au « plus précieux ». C'est en contournant l'idée du renoncement au plus précieux chez une femme, à savoir : le phallus, un phallus bien réel chez Médée –ses enfants-, que Lacan avait entrevu dans ce renoncement quasiment sacrificiel et bel et bien arbitraire, « le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entièreté de femme »[149]. Il ressort de ce qui vient d'être souligné que, moins une femme est mère, plus elle est femme. De même comme l'avance Zafiropoulos, « Médée, c'est la meurtrière intégrale, celle qui s'est levée contre toute sa famille pour épouser son destin de femme- ou, mieux dit, l'entièreté de ce destin, c'est-à-dire un destin où la femme est vraie parce qu'elle sacrifie à l'entièreté de sa féminité toutes les satisfactions maternelles. Non décidément la mère n'est pas l'avenir de la femme »[150].
Ainsi, le « tout mère » est ce qui dénuerait la femme de sa féminité. De même, nous saisissons par ceci pourquoi l'enseignement de Lacan laisse penser que si perversion féminine il y a, cela serait celle de la mère par rapport à son enfant-phallus. Toutefois, au fil de ces séminaires, l'élaboration du vouloir féminin et de ses avatars fournit les axes sur lesquels pourra se poser le socle de la perversion féminine.

II-6- **La femme perverse contre la femme qui n'existe pas** :

Il n'y a pas de signifiant qui viendrait signifier la femme, et c'est ainsi que la femme n'existe pas. D'emblée, c'est contre cette non existence, ou plutôt contre cette ex-sistence que la femme perverse se pervertit et pervertit l'autre. Par un désaveu de la béance du sexe féminin, elle ôte la barre de l/a femme pour aboutir à La Femme. La femme perverse créerait ainsi un nom à cette femme qui n'existe pas, pour qu'elle existe. Une existence factice certes, toute phallique, aux antipodes de la jouissance supplémentaire. Si la femme psychotique avec le pousse-à-la femme est hors phallique, la femme perverse est celle qui serait dans le tout-

149. J. Lacan (1958), « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Ecrits II*, op. cit., p. 239.
150. M. Zafiropoulos, « Médée la vraie femme », *La question féminine de Freud à Lacan : La femme contre la mère*, op. cit., p. 173.

phallique. Par une prévalence de l'imaginaire, la femme perverse s'accapare le phallus imaginaire, celui de la mère phallique. Elle n'entre dans le symbolique qu'afin de promouvoir la toute-puissance du phallus imaginaire. Lacan a relevé le rapport intime que la femme a avec l'imaginaire, sauf que chez la femme « qui n'existe pas », il y a une oscillation qui la dépasse entre imaginaire et symbolique. Tandis que chez la femme perverse, il n'y pas de dépassement par la nature des choses ou par la nature des mots. Tout est contrôle. Cette maîtrise place la femme perverse hors de la jouissance supplémentaire, hors de cet abandon quasiment mystique. Afin de se prémunir contre la vacuité de la signification de la féminité, la femme perverse, par imposture et par métonymie, procède à un rapt du phallus, en instrumentalisant le phallus imaginaire. Le phallus imaginaire c'est ce qui prévaut, même si ce dernier prend la forme du phallus symbolique dans le symbolique. C'est de ceci qu'opère la métonymie, puisque derrière le phallus symbolique c'est le phallus imaginaire qui l'emporte. Ainsi, la femme perverse est celle qui dénie la castration maternelle, et qui se fait l'emblème de l'existence de la femme, qui elle aussi « n'est pas sans l'avoir », pas comme l'homme, mais encore mieux que l'homme, qui se trouve borné par la détumescence.

Nous entrevoyons, à travers l'enseignement de Freud et de Lacan, que la femme est la gardienne de l'amour et du désir. D'emblée, elle ne peut qu'être le phallus afin de joindre celui qui l'a, et s'adonner à sa fonction de jouir et de faire jouir. Toutefois, entre les lignes du texte Freudien et des séminaires lacaniens se dessinent les contours de la femme qui se positionne dans l'avoir, afin de contrer ainsi la femme qui n'existe pas. Le désaveu porte ainsi sur la barre de l'ex-sistence, la marque de l'insignifiance du sexe féminin. Ecrire la femme en lui inventant des signifiants qui n'existent pas, semble être la trame du montage pervers au féminin.

Nous allons nous pencher sur cette écriture qui fétichise la loi du langage, celle qui s'ancre dans le symbolique, avec son cortège de différence des sexes et de l'interdit de l'inceste. Le désaveu de la non existence de la femme rime avec le désaveu du symbolique et ses lois. De ce fait, à la jouissance supplémentaire viendrait se substituer une jouissance impérative, qui nous annonce la couleur sinistre du compromis impossible chez la perverse.

b) Perversion féminine : l'impérative existence

I- A la recherche de la femme perverse :

La femme, en se situant du côté de l'amour, échapperait à la perversion qui suppose une confusion entre l'amour et l'érotisme. Le pervers peut aussi aimer, et comme meilleur argument en faveur de cette constatation, c'est l'amour de Gide pour sa femme. Toutefois, le pervers amoureux butera toujours sur ce que Lacan a énoncé « la jouissance de l'Autre, que j'ai dit symbolisé par le corps, n'est pas un signe de l'amour »[1]. Si la femme est celle qui pencherait du côté de l'amour, elle est ainsi celle qui permettrait que l'amour puisse être « la seule chose qui puisse faire que la jouissance condescende au désir »[2]. Comme gardienne de l'amour et du désir, la femme est aux antipodes de la jouissance impérative de la perversion. La femme a été de par sa nature exclue par Freud et Lacan de la perversion. Dans ce domaine, l'homme en est le sexe faible*. En effet, la femme, de fait de la perversité inhérente à sa nature et aux avatars de son procès « psycho sexuel » -masochisme, passion quasiment folle jusqu'à atteindre parfois l'érotomanie, « girl phallus » exacerbée comme riposte au « pas-tout »-, peut trouver refuge dans la perversion à l'envers de sa sœur qui trouve refuge dans l'hystérie. Le devenir femme quasiment impossible, et la barre qui signe l'innommable peuvent accentuer la perversité de la femme, voire in fine amener cette dernière à revêtir une position clairement perverse, et jouir de « la plus value » d'une telle position. Toutefois, perversité plutôt que perversion, c'est ce qu'il ressort de l'enseignement freudien et lacanien. La jeune homosexuelle fait exception, puisque sa perversion structurale a été bien soulignée par Lacan, moins par Freud, qui lui évoque plutôt une perversité conjointe à l'insistance sur la masculinité de la jeune fille. Ainsi des écrits fondamentaux, la perversion a été réservée aux hommes essentiellement, et à la mère accessoirement. Cependant Lacan, en revisitant le cas de la jeune homosexuelle, a pu nous éclairer sur la prévalence imaginaire chez la jeune fille, commune d'une part à la perversion, puisque comme le dit Lacan : « La

1. J. Lacan (1973), « L'amour est le signifiant : Leçon du 16 Janvier 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, 1972-1973, Paris, éd Seuil, 1975, p. 51.
2. J. Lacan (1963), « Aphorismes sur l'amour : Leçon du 13 Mars 1963 », *Le séminaire : Livre X : L'angoisse*, 1962-1963, Paris, éd Seuil, 2004, p. 209

*Affirmation de Lacan mentionnée par Didier Moulinier. « Jouissance féminine et perversion » « Lacan affirmait que l'homme était le "sexe faible" quant à la perversion, et niait, tout comme Freud et la plupart de ses successeurs, l'existence d'une structure perverse typiquement féminine ». http://didier-moulinier.over-blog.com/article-jouissance-feminine-et-perversion-45534172.html

dimension imaginaire apparaît donc prévalente chaque fois qu'il s'agit de perversion »[3], et d'une autre part aux préoccupations transcendantes des femmes, en premier chef le rapport à Dieu faute, d'accéder pleinement au symbolique en raison de l'insignifiance de leur sexe*. Si le moule pervers a comme ancrage l'imaginaire, et si la femme tâtonne dans le symbolique et s'émeut dans l'imaginaire, le risque de glissement de cette dernière dans l'imaginaire est envisageable. La prévalence imaginaire serait la riposte au dérobement du phallus symbolique que la femme ne peut qu'être. La position perverse serait donc une solution au devenir femme complexe et coûteux, puisqu'il réclamerait de la femme un renoncement au vouloir et un épanouissement dans l'être. Ne disposant pas de signifiant pour signifier la féminité, la femme pourrait trouver refuge dans la perversion, scène du simulacre, propice à la création d'un signifiant, voire des signifiants qui viendraient ôter la barre de la femme, et créer de nouvelles lettres capables de s'affranchir de la nature des mots entravant l'écriture de la femme, et fournir ainsi un néo mode d'existence de la femme. Bien évidemment, la rareté de la littérature qui traite de la perversion féminine jointe à la rareté des femmes perverses, montre bien que le refuge par excellence de la femme est la position hystérique. En effet, comme Freud et Lacan l'ont soulevé, la femme peut déployer une grande perversité, que ce soit par le déploiement de son vouloir phallus, *penisheid* pour Freud, que par son endossement de la mascarade. Cet accoutrement aussi vif soit-il, surtout pour l'obsessionnel, est teinté de perversité essentielle et nécessaire pour le jaillissement du désir. Ainsi la femme, du fait de sa perversité, cherche à faire entendre son appel du désir. Et parfois c'est raté, lorsque l'appel se fait trop pressant et trop menaçant comme chez l'hystérique. La perversité chez la femme est inhérente à son procès psycho sexuel : du ravage maternel, de la rivalité avec la « meilleure amie », du fantasme d'être battue par le père, du rapport masochiste à l'homme, de la séduction à outrance, de la mascarade, de la poésie et de l'amour qui rend fou –folles-…
Nous allons énumérer quelques-unes de ces manifestations de la perversité de la femme, et montrer comment, de la perversité « normale », la femme peut basculer dans la perversion.

I-1-<u>De la femme qui joue à la perverse à la femme perverse : de la perversité à la perversion :</u>

Du célèbre axiome qui met en évidence l'enfant comme étant un pervers polymorphe, un polymorphisme pervers sous-jacent aux manifestations de la sexualité inhérente au

3. J. Lacan (1957), « On bat un enfant et la jeune homosexuelle : Leçon du 16 Janvier 1957 », *Le séminaire : Livre IV : La relation d'objet*, 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1994, p. 120.
*Ce point a été développé au chapitre précédent « La femme du « continent noir » de Freud à la femme qui « n'existe pas » de Lacan ».

développement du petit d'homme, Freud associera « la disposition perverse polymorphe », qui pourrait aller au-delà de la perversion polymorphe normale. En effet, à partir des manifestations de la sexualité infantile d'abord partielles, puisque l'objet de prédilection tel que le sein est une partie d'un tout. Et ensuite sporadiques, puisque ces manifestations sont irrégulières, ou plus exactement elles sont limités par les stades du procès développemental de l'enfant sans qu'aucune de ces manifestations soient annulées pour autant, tel que le suçotement suivi de l'autoérotisme.., de même que pour le caractère successif des zones érogènes, de la zone buccale à la zone anale, etc, Freud a trouvé un éclairage sur les pratiques sexuelles aberrantes réalisées par les pervers, tandis que souvent elles ne sont que fantasmées par les névrosés. De ce constat est née la célèbre formule « la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion »[4]. En effet ce polymorphisme pervers de la sexualité infantile, avec l'entrée dans l'Œdipe, s'éteint, se refoule, sous le poids de l'interdit de l'inceste et de la différence des sexes. Par ailleurs, le polymorphisme pervers une fois refoulé, mis en veille, pourrait rejaillir sporadiquement chez le névrosé avec le retour du refoulé qui se solde par la levée du refoulement. Ainsi Freud, a introduit « la disposition perverse polymorphe » comme étant la boussole de la sexualité normale. La disposition est universelle, mais elle débouche sur le particulier : sujet névrosé et/ou sujet « normal », ou sujet pervers. Freud explique « qu'il y a, il est vrai, au fondement des perversions quelque chose d'inné, mais quelque chose qui est inné chez tous les humains, qui peut osciller dans son intensité au titre de disposition, et attend que des influences de la vie le mettent en relief. Il s'agit de racines innées, constitutionnellement données de la pulsion sexuelle, qui, dans une série de cas, se développent jusqu'à devenir les agents effectifs de l'activité sexuelle (pervers), qui, d'autres fois, subissent une répression insuffisante (refoulement), de sorte que, par le biais d'un détour, ils peuvent, au titre de symptômes pathologiques, accaparer une part considérable d'énergie sexuelle, tandis que, dans les cas les plus favorables, entre ces deux extrêmes, ils donnent lieu, moyennant une limitation efficace et d'autres élaborations, à ce qu'on appelle la vie sexuelle normale »[5]. Nous saisissons par-là que Freud, du fait de son élaboration du polymorphisme pervers infantile, réserve au névrosé un soubassement pervers, abasourdi certes par l'action du refoulement, mais susceptible de rejaillir,- ne serait-ce de manière épisodique, sporadique- sous l'action cette fois-ci de certaines conjonctures de la vie qui viendraient déclencher la levée du refoulement. Pour décrire ce retour du refoulé de la nature perverse de la sexualité, Freud parle de trace et, je le cite, « dans un cas passablement caractérisé de psychonévrose, on

4. S. Freud (1905-1924), « Les aberrations sexuelles », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, éd Flammarion, 2011, p. 134.
5. Ibid., p. 144.

ne trouve que rarement une seule de ces pulsions perverses développée ; la plupart du temps on en trouve un assez grand nombre et, en général, des traces de toutes ; cependant, la pulsion prise isolément est indépendante quant à son intensité du développement des autres. De ce point aussi on rencontre, dans l'étude des perversions positives, le pendant exact »[6]. C'est à ces manifestations sexuelles teintées de perversion, mais occasionnelles, de plus en plus observées chez les névrosés, -pour « pimenter le désir »- que l'on pourrait attribuer le terme de perversité -traces de la perversion polymorphe infantile-. Ainsi, si on suit Freud, la perversité est innée, tandis que la perversion est acquise. De même que la perversité est une composante normale, tandis que la perversion est une déviation pathologique. Au polymorphisme pervers infantile universel, s'ajoute à la femme le processus charnière du devenir femme, et qui de surcroit ne fait que buter sur la question fatidique dûe à son insolubilité, à savoir qu'est-ce qu'une femme ?, et dont la réponse muette amène cette dernière, dans le plus heureux des cas, à se complaire dans le sillon de l'ex-sistence. L'inexistence de signifiant qui viendrait la signifier est propice à la réminiscence de quelques traces de la perversité innée et commune à tous les mortels. Ainsi la femme, en appelante du désir, est appelée à occuper la fonction de la séductrice. Toutefois, et comme le remarque Kristeva, « il y a une part de perversité, voire de perversion qui fait partie de la séduction et du charme. »[7]. En effet, la séduction arrache la femme de la position passive que Freud lui a réservée. Par sa séduction qu'elle adresse à l'homme, la femme fait savoir son vouloir jouir et faire jouir. Et pourtant, dans la séduction pourrait se lire aussi une autosuffisance qui pourrait être le panache de la femme narcissique, cette femme chat, séductrice malgré elle, qui aspire à être aimée plutôt qu'à aimer, décrite par Freud*. De même que l'intérêt que la femme porte à la mode va dans la même mouvance de sa fonction de séductrice, d'appelante de désir.

I-1-1- <u>La mode pour plaire/La mode pour se recréer :</u>

L'ensevelissement volontaire de la femme dans les carcans de la mode est ce qui viendrait donner enveloppe à la mascarade féminine. La mode en est un des outils. D'ailleurs l'intérêt que la femme porte à la mode n'a pas échappé à Freud. C'est dans une lettre adressée à Abraham que Freud, en élucidant le fétichisme masculin, a abordé le fétichisme féminin normal : « Le fétichisme des habits, normal chez les femmes, est lié de même à la pulsion

6. Ibid., p. 137.
7. J. Kristeva, « Sexe, mensonges et vérités », *Seule une femme*, Paris, éd de l'aube, 2007, p. 105.
* Ce point a été développé au chapitre précédent « La femme du « continent noir » de Freud à la femme qui « n'existe pas » de Lacan ».

passive de voir, à la pulsion de se dénuder. »[8] D'après Freud, le fétichisme des vêtements chez la femme découle du refoulement de la pulsion « se faire voir ». Plus clairement, le vêtement est ce qui viendrait cacher ce que la femme a envie de montrer, et il nous dit : « Toutes les femmes sont des fétichistes du vêtement. Le vêtement joue chez elle un rôle qui est resté jusqu'ici-énigmatique. Il s'agit, à nouveau, du refoulement de la même pulsion qui se présente, cette fois, sous sa forme passive : se faire voir, pulsion qui est refoulée au moyen du vêtement. C'est la raison pour laquelle le vêtement est ensuite élevé au rang du fétiche. Nous comprenons alors pourquoi même les femmes les plus intelligentes se comportent sans défense face aux exigences de la mode. C'est que pour elles, le vêtement joue le rôle des formes du corps et que porter les mêmes vêtements –que les autres femmes- signifie qu'elles sont capables, elles aussi, de montrer ce que les autres femmes sont en mesure de montrer, c'est-à-dire qu'on va pouvoir trouver chez elles tout ce que l'on est en droit d'attendre véritablement d'une femme- garantie que la femme ne peut produire que par ce détour. S'il en était autrement, nous n'aurions aucun moyen de comprendre pourquoi la plupart des femmes, se conforment aux exigences de la mode (et portent effectivement) des vêtements qui les font paraître à leur désavantage et qui ne leur vont manifestement pas »[9]. Ainsi nous pouvons déduire des propos de Freud, que le fétichisme féminin est une défense contre l'exhibitionnisme de la béance du sexe de la femme. De même que l'ensevelissement de la femme dans la mode lui permet d'être le fétiche de l'homme. Si les femmes s'habillent à la mode, c'est qu'elles cherchent par-là à être dans le moule esthétiquement correct, et perpétuer la norme qui consiste à cacher ce qui ne doit pas être montré, à savoir la béance.

La femme fétiche de l'homme fait barrage à l'angoisse de castration de ce dernier, en zigzagant entre l'être et l'avoir. En effet Freud, en s'intéressant au fétichisme masculin, a dégagé le drame de ce dernier, et il remarque : « Je vais certainement décevoir en disant que le fétiche est un substitut du pénis. Je m'empresse donc d'ajouter qu'il ne s'agit pas du substitut de n'importe quel pénis mais d'un certain pénis tout à fait particulier qui a une grande signification pour le début de l'enfance et disparaît ensuite. C'est-à-dire qu'il aurait dû être normalement abandonné mais que le fétiche est justement là pour le garantir contre la disparition. Je dirai plus clairement que le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer. »[10]

Il faut dire aussi que ce drame ne concerne pas que le fétichiste, l'homme normal et/ou

8. « Lettre de Freud à Abraham du 18 Février 1909 », *Sigmund.Freud et Karl Abraham: Correspondance complète 1907-1925*, Connaissance de l'inconscient -collection dirigée par J.-B. Pontalis, Paris, éd Gallimard, 2006, p. 122.
9. S. Freud (1909), « De la genèse du fétichisme », in *Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne,* n° 70, séance du 24 février 1909, *Revue internationale d'Histoire de la psychanalyse*, n° 2, Paris, 1989.
10. S. Freud (1927), « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 134.

et/ou névrosé est aussi concerné. Mais l'expression clinique de ce drame diffère de celledu fétichiste. L'abord aussi de la femme « fétiche » n'est pas le même. Le fétichiste invente le fétichisme par l'élection d'une partie du corps féminin, souvent incongrue, telle que le pied ou le Nez, ou par l'élection d'un de ses accoutrements, tel que les chaussures…Le pervers fétichise la femme fétiche, il en remet une couche, la sienne en tout cas, alors que l'homme s'aventure en deçà du fétiche, en accompagnant la femme dans la monstration de ce qu'elle cache. Ainsi la femme ne se fait pas fétiche pour donner consistance au déni du pervers, qui cherche à jouir en la façonnant partiellement encore plus, mais pour raviver le désir de l'obsessionnel, qui se refuse le désir. Toutefois par sa fonction de fétiche, la femme ne se prémunit pas des mauvaises rencontres. D'ores et déjà, que la mode féminine soit souvent la création d'hommes homosexuels n'est pas chose anodine. Le pervers est le créateur de la mise en scène de la rencontre hétérosexuelle, tandis que lui se complait dans la rencontre du même. Puisque tout comme le dit Freud « il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration, lorsqu'il voit l'organe génital féminin »[11], la femme, signale Assoun, « est assignée de d'office en ce lieu où elle doit servir de scène, jusque dans son corps même, à l'angoisse castration de l'homme. Tel est le regard de l'homme sur la femme, qu'il y lit la menace de castration, fût-ce pour l'érotiser. Il s'agit par-là de faire perdurer sa « croyance » au phallus maternel, toute en tirant de ce manque un bénéfice : « Je t'aime, bien que tu manques, parce que tu manques. » A ce titre, elle est le lieu de la *Verleugnung*, ce déni par lequel la perception du manque demeure toute en étant, simultanément, suspendue »[12]. Qu'en est-il, toutefois, de la femme qui s'enveloppe par les créations de la mode au style futuriste et structuraliste, style promu pas les enfants terribles de la mode comme Alexander Macqueen, Jean Paul Gaultier, Paco Rabanne… ? Qu'en est-il de cette femme qui par le vêtement original se crée une véritable armure, marque d'autosuffisance, et s'éloigne ainsi de la femme qui s'habille à la mode pour convoquer le regard de l'homme ? En effet le fétichisme du vêtement est normal chez la femme, s'il vient assurer la fonction de cette dernière dans la dialectique du désir, tout comme le relève Rey-Flaud : « La soumission aveugle dont la femme fait preuve à l'encontre des exigences de la mode traduit la volonté de ne pas manquer, même au prix du ridicule, au rôle qui lui est assigné dans cette dialectique et qui lui impose de se dévouer pour servir de support au désir d'un autre qui, lui, se trouve intéressé de façon active dans l'affaire. »[13] Tandis qu'il est

11. Ibid., p. 135.
12. P.-L. Assoun, « Le vouloir-femme et la castration », Freud et la femme, Paris, éd Payot et Rivages, 2003, p. 223-224.
13. H. Rey-Flaud, « Le fétichisme du vêtement », *Comment Freud inventa le fétichisme…et réinventa la psychanalyse*, Paris, éd Payot et Rivages, 1994, p. 140.

pervers, s'il vient s'affranchir de la loi de la différence des sexes, et faire office d'un nouveau féminin tout phallique. Il est à remarquer que ce style confectionné par ces artistes n'est pas destiné à toutes les femmes. Ces pièces maîtresses qui jonglent avec le genre, tels que le fameux bustier conique adopté par Madonna, sont portés surtout par des célébrités, par les femmes qui font le show. Ainsi le fétichisme du vêtement à lui seul, ne délimite pas la femme perverse de la femme normale, sachant que la femme névrosée et/ou normale par le biais de la mode fait office d'une certaine perversité, notamment par le glamour de la lingerie. Ainsi la frontière entre fétichisme du vêtement normal, donc assurant une dose de perversité propice à la convocation du désir, et le fétichisme du vêtement pervers bafouant la différence des sexes, est définie par l'usage que la femme en fait. Si la passion du vêtement se fait, comme le signale Wladimir Krysinski, sur le mode « je vais être à la mode et y entrer par un rapport narcissique à l'objet d'admiration. Un objet d'admiration visuelle, pulsionnelle, abyssale. C'est donc un rapport spéculaire et scopique. Une attitude simulacrante. Une récupération du manque »[14], alors le fétichisme du vêtement féminin est pervers. En effet, les femmes qui crient leur admiration du style Yves Saint Laurent, -style qui lui vaut d'être celui qui a donné le pouvoir aux femmes- et qui adoptent le tailleur pantalon inspiré du vestiaire masculin en couronnant le tout par les coupes courtes masculines, ne sont pas forcément perverses. Souvent, ce ne sont que des femmes qui jouent à la perverse. Et pourtant le style « Garçonne » défendu par les féministes, et qui a fait trembler les conservateurs dans les années 20, a largement contribué dans la révélation de la femme perverse. Tandis que, pour certaines, le travestissement n'était qu'une des lubies de « modeuse », pour d'autres c'était l'expression de leur révolte contre les diktats socio-culturels, révolte souvent accompagnée par leur « coming out », l'affirmation de leur position homosexuelle. En effet, comme exemple phare du travestissement féminin nous retenons Monique, « La Garçonne » de Victor Margueritte. Jeune fille éduquée dans un milieu bourgeois traditionnel et qui se révolte contre l'ordre familial et culturel en refusant de se marier conventionnellement. Elle finit par quitter sa famille et s'établir à son compte. Elle multiplie les conquêtes, sympathise avec des féministes qui prônent les mêmes idées « révolutionnaires ». Ce n'est qu'une fois lesbienne que Monique, surnommée même par sa mère « la garçonne », s'affiche au bras de son amoureuse, dame d'un certain âge, en ayant les cheveux coupés court tel un homme. Cet épisode a valu une note humoristique de l'auteur : « Jadis, Dalila émasculait Samson en lui coupant les cheveux. Aujourd'hui, elle croit se viriliser, en raccourcissant les siens. »[15] Ainsi, son idylle

14. Krysinski. Wladimir, « Modus imitandi », in *Études françaises*, vol. 20, n° 2, Montréal, éd La presse de l'université de Montréal, 1984, p. 8. http://id.erudit.org/iderudit/036824ar.
15. Victor. Margueritte, *La Garçonne*, Paris, éd Flammarion, 1922, p. 162.

homosexuelle a donné de l'étoffe à sa posture masculine. Elle ne se limite plus à ridiculiser les hommes, mais elle en devient elle-même un. Elle renie la mascarade afin d'aiguiser sa masculinité, allant jusqu'à adopter une coiffure masculine, -un acte scandaleux dans les années 20-. Monique, par ce « rapt » des attributs masculins, fait monstration de sa capacité à être un homme, alors qu'elle est née femme. C'est comme une leçon adressée aux hommes, mais aussi à la nature, dont la conclusion serait « mon mérité est d'être une femme qui s'est métamorphosée en homme. Ainsi je suis plus « virile » que tous les hommes, qui eux ne font que se résigner dans ce que la nature leur avait donné ». Lorsque le fétichisme devient travestissement, qui par le paraître viendrait traduire la volonté psychique de bafouer la différence des sexes, il est pervers. Tourner en dérision la loi de la différence des sexes, tel est le fond comique de l'opération du travestisme qui n'a pas échappé à Freud qui nous dit : « On peut se rendre comique soi-même, tout aussi bien que les autres. Les moyens mis en œuvre sont la transposition dans une situation comique, l'imitation, le déguisement, le démasquage, la caricature, la parodie, le travestissement…Il est évident que ces techniques peuvent se mettre au service de tendances hostiles et agressives. On peut rendre comique quelqu'un pour le rendre méprisable, pour attenter à sa dignité ou à son autorité »[16]. Toutefois, si Freud entrevoit la mise en ridicule de l'autre sexe en parodiant ce dernier, il n'en demeure pas moins que chez la garçonne, contrairement aux travestis qui font le clown dans les cabarets pour faire rire l'autre, le travestissement chez Monique est le gage d'une mise en scène du rapt de l'identité sexuelle phallique de l'homme. Elle rit de l'homme, le ridiculise en se mettant dans une position supérieure à lui. L'homme est ridicule mais pas elle, la « sur homme ». Ainsi si par la mode, remarque Assoun « féminin et masculin se révèlent redécoupés, à chaque époque, par les canons de la haute couture. Cela éclaire en miroir le déguisement conventionnel de la prostituée, saturant l'image fétichisée de la féminité pour jouer son rôle d'appât phallique »[17], la Garçonne est « celle qui défiant les « coupeurs de nattes », se fait couper les cheveux –geste dont on mesure mal la violence transgressive- vient introduire un brouillage dont on saisit la portée »[18]. Moyennant quoi, lorsque la mode dont la matière première, vêtement et accessoire, viendrait bafouer l'identité sexuelle, nous sommes au cœur de la perversion. En effet le vêtement une fois fétiche, ne se lit plus dans le regard de l'autre, l'homme en premier, comme un appel du désir, comme un chassé-croisé entre « je ne manque

15. Victor. Margueritte, *La Garçonne*, op. cit., p. 162.
16. S. Freud (1905), « L'esprit et les variétés du comique », *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient*, Paris, éd Gallimard, 1930, p. 166.
17. P.-L. Assoun, « Destins socioclinques du masculin et du féminin : leçon VIII », *Leçon psychanalytique sur Masculin et Féminin*, Paris, éd Economica, 2007, p. 75.
18. Ibid., p. 76

pas mais je manque », mais il viendrait plutôt méduser le regard de ce dernier par l'exhibition de la marque d'autosuffisance. Le vêtement fétiche contourne la femme fétiche et crée la femme qui a le fétiche. Toutefois, la frontière entre femme fétiche et femme qui a le fétiche est difficile à déceler, en raison des possibilités de travestissement que la mode « légitime » et offre aux femmes. Dans la même mouvance, d'autres femmes font monstration d'un fétichisme pervers plus cru, surtout lorsque ce dernier se figure sur le corps.

I-1-2- <u>Au nom du corps phallique : le corps fétichisé :</u>

Si la mode, depuis la nuit des temps, est l'apanage des femmes, la chirurgie esthétique est celui de ce temps. De plus en plus de femmes ont recours à la chirurgie esthétique pour parfaire leurs apparences. Ce « passage à l'acte » est tellement banalisé qu'il devient quasiment une norme dans certains pays comme le Brésil, pays qui prône par la voix de Pitanguy, célèbre chirurgien plasticien, le concept de la « beauté pour tous »*. Si la femme se donne au savoir-faire du « magicien plasticien » c'est, tout comme pour la mode, pour maintenir sa fonction d'appelante de désir, en se faisant l'égérie du modèle de beauté « en vogue » divulgué par les médias. L'inflation de l'appel des femmes à la chirurgie esthétique est semblable à un phénomène de contagion, et ce même phénomène s'est quasiment figé en norme dans de nombreux pays. Et pourtant, face à la banalisation, et au peu de scrupule de cette nouvelle machine qui sculpte les corps, un débat éthique tente d'alerter mais a du mal à se faire entendre, surtout de la grande consommatrice boulimique, la femme. Cette nouvelle esthétique a une fonction thérapeutique disent les uns, tandis que les autres la perçoivent comme un fléau, un ravage. Dans ce champ, on retrouve des consommatrices modérées, généralement ce sont des femmes qui avec l'apparition des premières rides, et suite à l'échec des crèmes antirides, s'abonnent aux techniques de l'élimination des rides telles que le « Botox ». Ces femmes, bien qu'elles déploient une certaine maîtrise, maîtrise de l'âge, ne sont pas perverses pour autant. Elles ne font que suivre le « mouv », et rallonger pour quelques années encore leur fonction d'appelantes de désir. Toutefois, les femmes qui par le biais de la chirurgie esthétique se paye une « nouvelle tête » ou « une nouvelle peau », font monstration de la mise en acte d'un vouloir de renaissance. Si la femme névrosée et/ou normale tente si bien que mal de maîtriser certains aspects de sa féminité, tel que l'âge, ou bien le sein, en le siliconant, en répondant à une offre légitimée par la configuration socioculturelle moderne,- quoique éthiquement fragile- la femme perverse est celle qui

utiliserait cette même offre pour la pervertir. En effet, la femme perverse est celle qui viendrait titiller la fragilité éthique de la chirurgie esthétique, et faire éclater le scandale. Elle n'est qu'actrice occupant le deuxième rang dans le banc des accusés, tandis que la machine de la chirurgie esthétique est la principale coupable. La transformation en Barbie de Valérie Lukyanova*, illustre bien l'instrumentalisation de la chirurgie esthétique pour assouvir le vouloir de cette femme, le vouloir d'être Barbie jusqu'à la transcription précise des standards de Matel.

Le corps de la femme est aussi le cœur de la rencontre hétérosexuelle. Par son corps, la femme séduit. Certaines femmes, surtout celles qui sont dans le monde du spectacle – danseuses de revue, stripteaseuses, mannequins, actrices…, font de leurs corps un instrument de travail, et elles en prennent soin. Souvent le corps chez ces femmes se trouve fétichisé par son esthétisation, par une lingerie ultra sophistiquée, ou par les performances du corps. « Dita Von Teese » est l'ambassadrice du corps fétichisé. Par le biais de son corps, elle a pu inventer un nouveau mode de striptease, à savoir le striptease chic. Toutefois, si les danseuses de cabaret et autres femmes dont le métier est l'exhibition du corps beauoffrent au consommateur un divertissement basé sur le culte du corps comme idéal féminin, « sexy », et donc phallicisé à outrance, d'autres femmes fétichisent leurs corps dans une mouvance destructive, comme l'anorexique. Bien que l'anorexie se rencontre dans toutes les structures, il n'en demeure pas moins que l'expression de ce corps annihilé a été envisagée, par certains auteurs, comme étant une des écritures de la perversion féminine. L'écriture de l'anorexique est encore plus crue que celle qui s'adonne au travestissement, puisqu'il s'agit bien ici d'une écriture réelle dont le corps est le stylo à encre, l'instrument. Si l'anorexie se rencontre plus chez les femmes que chez les hommes, c'est parce que le corps féminin de par sa béance et de par le ravage inhérent à sa nature, -en premier les menstruations et la défloration-, rend ardu et complexe son acceptation par la femme. L'anorexique, d'après Assoun, est celle qui est dans « le pur vouloir »[19], un « vouloir totalitaire »[20]. En effet l'anorexique, est celle qui est dans la maitrise absolue du flux désirant du corps, qui bloque ce flux, qui le gèle en le maîtrisant. Tout comme le souligne Assoun, « tout devient indifférent, dès lors que cela est assuré : la maîtrise du vouloir. Ce qui réduit l'Autre à un « objet partiel » refoulé ou à un instrument du

* Edmonds. Alexander, « La beauté pour tous », in *courrier international*, Hebdo 1098, 17-11-2011- . Article publié dans « The New York Times ». « A necessary vanity ». August, 13,2011. Réf web http://www.courrierinternational.com/article/2011/11/17/la-beaute-pour-tous. 'Les pauvres ont aussi le droit d'être beau' c'est la devise de Pitanguy, qui opère gratuitement les pauvres.
* http://www.hellocoton.fr/valeria-lukyanova-une-poupee-barbie-en-vrai-5120366/ http://actubuzz.fr/valeria-lukyanova-une-poupee-barbie-en-vrai/
19. P.-L. Assoun, « Figure clinique du vouloir femme », *Freud et la femme*, op. cit., p. 195.
20. Ibid., p. 199.

programme de maîtrise »[21], et il ajoute « elle est dans sa prétention fantasmatique, celle qui par excellence sait ce qu'elle veut…En fait, ce qu'elle ne sait pas –et à quoi la certitude de son vouloir fait écran aussi efficacement que le corps propre qui l'incarne-, c'est que ce vouloir de fer s'appuie sur une négation du désir. D'où cette forme particulière de *Verleugnung* qui donne à cette structure névrotique sa coloration perverse. Le vouloir assure la présomption de savoir absolu, mais ce corps dompté fait barrage à quelque chose qui ne veut pas se dire, qui est le désir de l'autre »[22]. L'anorexique, pour faire valoir son vouloir, rejette le désir de l'autre en écrivant sur son corps le désir mort. Bien qu'Assoun parle plus de perversité que de perversion chez l'anorexique, il n'empêche que ce vouloir pur, par son inacceptation du désir, est le gage de la jouissance de l'anorexique de ce corps transmuté, et donc fétichisé. D'ailleurs, tout comme l'avance Assoun, l'anorexique, en se refusant au désir, elle jouit du corps phallique, et, je le cite, « un corps-vouloir qui a si bien fait son deuil de la demande et du désir qu'il semble se recueillir en demande universelle et se désirer lui-même, jusqu'à la mort. Corps phallique, somme toute-avec le long détour de souffrance et de privation qu'implique ce résultat. Mais cela permet justement de ne plus manquer…de rien »[23].

Dans la même mouvance, Schaeffer aborde plus clairement la perversion féminine à travers l'anorexique. Indéniablement la femme par son anorexie, « phallicise » le corps dans sa totalité. Pourtant cette « phallicisation » est une défense contre le danger du ravage maternel, et s'inscrit dans la même dynamique du « roc féminin », le « refus du féminin » souvent abordé par Schaeffer, et, je la cite, : « Les addictions alimentaires sont une des formes « féminines » des avatars du combat contre l'invasion pulsionnelle et contre l'objet qui en est le porteur et le médiateur. Elles sont la marque d'un défaut d'élaboration de l'incorporation en introjection pulsionnelle, et en identification. Elles sont utilisées massivement lorsque le « féminin » est trop menacé par les angoisses de pénétration génitale ou, régressivement, par crises plus espacées, lorsque le féminin est trop blessé ou souffrant »[24]. Le féminin « blessé » et « souffrant » est celui qui est pris dans le ravage maternel, tout comme le souligne Schaeffer : « On sait à quel point la relation de ces patientes à la mère réelle est une histoire passionnelle, d'emprise réciproque, d'amour et de haine destructive, qui exclut le père. L'absence de limites au regard de la mère emprisonne la fille dans une relation incestueuse de dévoration réciproque, de séduction narcissique à deux. »[25] Ainsi, nous pouvons avancer des propos de Schaeffer, que l'anorexique est celle dont l'accès au symbolique ne peut se faire

21. Ibid., p. 196.
22. Ibid., p. 196-197.
23. Ibid., p. 198.
24. J. Schaeffer, « Une perversion au féminin ? A la folie ! », in *Filigrane*, Vol 12, n° 2, Montréal, éd Filigrane, 1992, p. 69.
25. Ibid., p. 70.

que sur un mode bafoué, et donc comme l'avance Sibony, « c'est le lien « social » que l'anorexique récuse. En revanche, la polarité nourriture-faim lui sert à symboliser l'alternance plein- vide, présence-absence, vie-mort…dont elle endosse l'écart ; et cet « écart » qu'elle devient fait d'elle son propre fétiche »[26]. Selon Sibony, l'anorexie est une variété perverse au même titre que la toxicomanie. C'est un détour permettant à la femme de se dérober à la demande, en s'engouffrant dans l'autoérotisme narcissique. Clairement, souligne Sibony, « elle dévore le Rien du désir. Or elle est au-delà du désir, le désir est déjà pétrifié dans ce corps qui se vide et se dévore avidement, qui incarne l'un et l'Autre, vie et mort confondus. L'anorexique devient cette nourriture-mémoire, elle se complète et s'intoxique de sa faim »[27]. Le corps vidé de la nourriture est le témoin du procès pervers de l'anorexique, il est « le témoin nécessaire, le Tiers incarné avec lequel elle se confond »[28]. D'ores et déjà, la maîtrise impeccable du « corps fétiche » dont fait preuve l'anorexique, garantit le bon fonctionnement du montage pervers anorexique qui, nous dit Sibony, « enregistre le trauma *en même temps* qu'il le résout : dans le fétiche »[29]. Ainsi le corps fétiche de l'anorexique, maintient le lien à l'Autre, en le bafouant pour en faire une loi, la loi de l'anorexique, et je, cite Sibony : « C'est un jeu complexe où l'on prend à son compte le choc avec l'Autre, la faillite de l'Autre, on s'appuie dessus pour faire *loi*. Mais il y a un trait propre à l'anorexie : elle est visible, même si l'image du corps est démentie ; c'est une image interdite d'image. C'est la malédiction de Narcisse. L'anorexique se charge du poids morbide sur l'image en produisant l'image insupportable à l'Autre : aux autres et à soi-même. Et comme le propre de nos images est de nous échapper, de n'être pas tout à fait notre identité, l'anorexique retourne cet échappement et fait de son identité une image 'réelle', maîtrisée, qui cherche aux racines du corps l'ultime appui symbolique. »[30] Les propos de Sibony permettent d'entrevoir la fragilité symbolique des pervers, et aussi de comprendre comment les pervers annulent ou plutôt dénient cette fragilité par l'adoption d'un fétiche, ou par l'élévation du corps dans sa totalité au statut de fétiche, œuvre de l'anorexique.

La visibilité du fétichisme chez l'anorexique, tout comme chez la femme qui se façonne en s'adonnant sans limite à la chirurgie esthétique, fait valoir le caractère exhibitionniste du fétichisme chez la femme. Le fétichisme-exhibitionniste fait souvent couple afin que la femme par son fétiche méduse l'Autre.

26. D. Sibony, « Variétés perverses », *Perversions : dialogues sur les folies actuelles*, Paris, éd Seuil, 2000, p. 238.
27. Ibid., p. 237.
28. Ibid., p. 237.
29. Ibid., p. 239.
30. Ibid., p. 239.

I-1-3-<u>Fétichisme et exhibitionnisme :</u>

Zavitzianos fut l'un des premiers à avoir traité de la question du fétichisme-exhibitionnisme chez la femme. Il a étayé ses propos par une vignette clinique, après avoir noté la rareté de la littérature analytique sur le sujet de la perversion féminine. Ainsi, c'est à partir d'un cas clinique que Zavitzianos a pu mettre en place quelques hypothèses intéressantes sur le couple fétichisme-exhibitionnisme féminin. Il s'agit de Lillian, une jeune fille dont le fétiche à la caractéristique d'être un objet volé, caractéristique qu'elle partage avec les femmes passionnées de l'étoffe de Clérambault, sans que ce passage à l'acte soit suivi par le moindre sentiment de honte ou de culpabilité. Bien au contraire, la jeune fille tirait une grande satisfaction de la bonne exécution de ses délits prémédités. Elle ne volait que des objets de fantaisie, objets utiles à la mascarade féminine - bas, lingerie, bijoux…-, et Zavitzianos remarque qu' «elle ne volait que des articles qu'elle aimait et qui pouvaient lui être utiles. Les vols, souvent prémédités, étaient soigneusement et habilement exécutés. Ils la rendaient très fière d'elle-même, comme ses autres actes délinquants, tels que la contrefaçon de signature »[31]. A la maîtrise de l'acte délictueux s'ajoute aussi l'abus sur des enfants qu'elle gardait en les masturbant. Même dans ses relations hétérosexuelles, ce que Lillian aime par-dessus tout c'est de masturber son partenaire jusqu'à ce que ce dernier jouisse. Sans doute cette préférence va aussi dans la même logique de maîtrise qu'elle s'était infligée. Au fur et à mesure des séances avec le psy, Lillian, qui n'arrivait pas à se masturber, s'était donnée à l'activité masturbatoire après que Zavitzianos lui ait expliqué que « son comportement délinquant était dû, en plus de divers facteurs provenant du Moi et du Surmoi, à la suppression complète de la masturbation et du passage à l'acte dans le monde extérieur de son fantasme masturbatoire résiduel refoulé de la période phallique »[32]. Toutefois, la prise en compte par Lillian du savoir du psychanalyste s'est faite sur un mode fétichiste. En effet, Lillian n'arrive à se masturber qu'en ayant à sa portée des objets bien spécifiques. Elle se masturbe soit en conduisant la voiture de son père, soit en ayant un livre. Le fétichisme tel que vécu par Lillian a été appréhendé par Zavitzianos comme étant une appropriation, voire une « incorporation » du pénis paternel, et il remarque que « les livres et l'auto avait toujours été des objets d'une grande importance pour elle. A ce moment ils devinrent indispensables pour arriver au plaisir sexuel et atteindre l'orgasme. Sans ces objets, elle demeurait complètement

31. G. Zavitzianos, « Le fétichisme et l'exhibitionnisme chez la femme et leurs rapports avec la psychopathie et la kleptomanie », in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome XXXVI, Paris, éd PUF, Janvier-Février 1972, p. 478.
32. Ibid., p. 477.

anhédonique…La lecture l'aidait à détourner son attention de l'acte « dangereux » de la masturbation et de ses organes génitaux afin d'éviter l'angoisse de castration »[33]. Le fétichisme de Lillian permet l'évitement de la confrontation avec le manque. Il s'agit ainsi d'un phallus imaginaire, dont la teinte virile est bien lisible par les signifiants « automobile » et « livre ». Ce phallus, substitut du pénis paternel d'après Zavitzianos, s'inscrit dans un clivage, tout comme le relève l'auteur : « La lecture en fait favorisait le clivage du Moi tel que le décrit Freud dans le fétichisme et aussi le clivage entre sa représentation d'elle-même en « bonne » fille qui lit (et a un pénis), et en « mauvaise » fille châtrée et privée de soins qui se masturbe. »[34] Le fétiche chez Lilian est le gage de son devenir pénis. Une fois bien aspergée par la connotation phallique de ses fétiches, « elle abandonna alors les livres et essaya de « devenir » et « ressentir » comme un pénis. Couchée, elle contrait tout son corps ou seulement ses jambes, et devenait elle-même le pénis en érection. Manifestement le fait de lire correspondait à l'introjection visuelle du fétiche, qui conduisait à une identification avec le pénis du père. »[35] Le phallus imaginaire de Lillian passe du phallus « objet fétiche » au phallus « corps fétiche ».

Concernant l'exhibitionnisme, Lillian le pratique aussi dans la voiture du père. Alors qu'elle évitait dans un premier temps la confrontation avec le manque figuré par la béance de son sexe, dans un deuxième temps, et une fois que Lillian se procure le phallus par le biais de ses fétiches « voiture, livres » jusqu'à devenir elle-même un phallus, elle s'exhibe toujours en se masturbant, et toujours en conduisant la voiture du père. Zaviatazianos explique qu' « il s'agissait d'un désir irrésistible de s'identifier avec le père-agresseur. L'acte exhibitionniste exprimait fantasmatiquement cette identification. C'est une tentative pour dénier les organes féminins en exhibant devant les autres le tout-puissant pénis, la voiture. D'un autre côté, l'exhibition de ses organes « mutilés » constituaient une menace de castration pour l'homme. Cette double exhibition illustre bien le clivage du Moi dans lequel coexistent le déni et la conscience des organes génitaux féminins. La réaction de peur qu'elle souhaitait déclencher chez les autres conducteurs à la vue de ses organes sexuels lui aurait prouvé qu'elle avait le pouvoir magique de se venger de son père en le châtrant »[36]. Ainsi c'est dans la perspective d'un défi dirigé contre le père, et donc contre l'homme, que s'exprime l'exhibitionnisme chez Lillian. Notons par ailleurs qu'elle n'exhibe la béance qu'une fois que celle-ci ait été transformée en pénis, par le biais des fétiches. La réaction de dégoût ou de désarroi qu'une

33. Ibid., p. 480.
34. Ibid., p. 480.
35. Ibid., p. 480.
36. Ibid., p. 483.

telle exhibition est susceptible de déclencher chez l'homme est le signe du triomphe de Lillian. Elle s'exhibe afin de montrer à l'homme qu'elle a un phallus encore plus fort que le sien. Ainsi, ayant le phallus, Lillian n'a pas besoin de faire du pénis du partenaire un fétiche, puisque l'auto et les livres lui permettent d'avoir le phallus et de l'exhiber. D'après Zaviatazianos : « L'acte exhibitionniste était surtout une défense contre l'angoisse de castration. Pendant l'exhibition, le soi grandiose de la malade faisait surface sous forme de toute puissance phallique envahissant tout le reste de la personnalité, écartant l'angoisse de castration, qui était ravivée par le transfert et l'approche des règles. »[37] Des conclusions de Zaviatazianos, nous pouvons avancer que le fétichisme exhibitionnisme est un défi lancé au père, à l'homme, mais aussi au féminin. En effet, la féminité et ses avatars se trouvent complètement déniés par la création, via les fétiches, du phallus imaginaire tout puissant. Il semblerait que la résonnance de l'acte exhibitionniste de Lillian soit semblable à celui du fêtard après une prise d'ecstasy. Lorsqu'elle exhibe la béance de son sexe, elle se trouve complètement recouverte par la jouissance déclenchée par la mission accomplie de « l'avoir le phallus ». Cet avoir se réalise par métonymie. La voiture et les livres, objets fétiches, lui prodiguent le phallus. La provocation qu'elle inflige à l'autre, en lui montrant ses organes génitaux, signe le triomphe de Lillian sur l'autre. Le triomphe est encore plus poignant lorsque la personne affiche plus ouvertement son dégoût et son horreur, c'est-à-dire lorsque la personne sous le choc perd l'usage de la parole, se trouve presque paralysée de stupeur et bouche bée. Là Lillian sait qu'elle méduse, parce qu'elle l'a.

Une autre vignette clinique rapportée par Bonnet illustre bien le mariage entre fétichisme et exhibitionnisme chez une femme. Bonnet remarque que bien souvent dans ses rencontres cliniques avec les femmes, il est question de fétichisme. Cependant, le fétichisme au féminin n'apparait et ne se verbalise que subrepticement. De même que l'objet fétiche chez la femme est aussi souvent subreptice, tout comme le souligne Bonnet, « il n'est pas rare qu'une femme, au cours de l'analyse, évoque quelque chose qui ressemble de près ou de loin à une pratique fétichiste : elle ne peut accéder à la jouissance si elle ne sent pas telle odeur, si elle ne porte pas de médaille autour du cou, s'il fait trop clair, ou bien trop sombre…mais c'est toujours de façon furtive, à peine formulée…On en retire cependant l'impression qu'il y a là quelque chose d'important, voire de typique, que la référence au fétichisme masculin ne suffit pas à situer »[38]. Ainsi Bonnet, contrairement à la lecture de Zavitzianos du fétichisme de sa patiente, lecture dont la conclusion princeps enseigne que le fétichisme féminin est un substitut du

37. Ibid., p. 487.
38. G. Bonnet, « Fétichisme et exhibitionnisme chez un sujet féminin », *Voir et Etre vu : figures de l'exhibitionnisme aujourd'hui*, Paris, éd PUF, 2005, p. 88-89.

pénis du père, préconise de ne pas se lancer dans une « reprise à l'envers » du fétichisme masculin, et il nous dit : « Pour Freud, le fétichisme représente d'abord le pénis de la mère et le fait qu'il s'agisse de fétichisme féminin n'autorise pas à inverser purement et simplement ses termes en remplaçant la mère par le père. »[39] Indéniablement, le caractère flottant et subtil du fétiche féminin est valable aussi pour sa signification. Lucie, la patiente de Bonnet, a comme objet fétiche une robe de chambre. Elle se masturbe en mettant entre ses cuisses la même robe de chambre. Cette vieille robe de chambre conditionne la jouissance sexuelle au point qu' « il n'y a pas d'autre plaisir complet possible que celui qu'elle procure. C'est le contact avec cette robe qui provoque cette satisfaction ; l'insistance qui est mise sur ses caractéristiques tactiles en font foi : elle est douce, soyeuse. Enfin, il semble bien exister un rapport entre ce vêtement et l'objet sexuel : doux et soyeux, il fait penser aux poils pubiens, comme c'est souvent le cas quand le fétiche est un objet. Mais, surtout, la robe de chambre constitue le vêtement par excellence quand il s'agit, à la fois, d'évoquer ou de voiler le sexe. Il semble que nous soyons autorisés à parler ici de fétichisme »[40].

Une autre composante accompagne la masturbation au moyen d'un fétiche et ce depuis que Lucie a 3 ans. Il s'agit d'imaginer la survenue d'un tiers pendant l'activité masturbatoire. Ce tiers est un inconnu qui viendrait, dans l'imaginaire de Lucie, la surprendre. La vieille robe de chambre est chargée de sens, signification qui a son équivalent paternel et maternel. En effet le père a quitté subitement le foyer familial, et la mère, sur-présente, a comme livre préféré *le journal d'une femme de chambre*. Bonnet explique la racine paternelle et maternelle du fétiche « robe de chambre », et il nous dit que « la robe de chambre évoque directement le père qui part à cette époque et auquel Lucie reste profondément attachée. En utilisant ce vêtement du soir bien typique, elle essaierait de le rejoindre en reconstituant fantasmatiquement l'intimité perdue, le représentant de cette référence indispensable et fondatrice que Lucie s'est reconstituée artificiellement au moment opportun »[41]. Ainsi le fétiche permet de retrouver le père. De le retrouver au moment de la masturbation. Ce que Lucie met en acte par le fétiche, ce sont des retrouvailles incestueuses avec le père, retrouvailles qui la positionne dans l'axe de l'avoir, ce qui va de pair avec ce que nous pouvons intituler « la souillure du lien à l'Autre dans la perversion ». Toutefois, en étant sous le joug d'une mère étouffante et ravageante ,-qui fait dormir la fille dans son lit et l'enlace si fort au point que Lucie se sent mal à l'aise-, Lucie ne peut accéder à l'avoir que d'une

39. Ibid., p. 88.
40. Ibid., p. 97.
41. Ibid., p. 99.

manière pondérée. En effet, et comme le note Bonnet, « le fétichisme féminin tel qu'il se manifeste ici n'a pas exactement la même signification globale : ce n'est pas seulement parce qu'il n'évoque pas la chose d'une façon aussi simple et aussi directe. C'est surtout qu'il s'inscrit à la fois dans une problématique de l'être…Lucie a un fétiche, une robe de chambre, mais elle est aussi, et en même temps, un fétiche pour sa mère, un bord de branche auquel se raccrocher »[42]. Faute de pouvoir sortir du champ du désir de la mère, Lucie a inventé un espace fétichiste dans lequel elle s'émeut, sans pour autant se confronter au manque et à la perte, puisque cet espace fétichiste se passe bien du langage. Comme le fétichisme de Lucie s'inscrit dans le double registre de l'être et de l'avoir : elle a le phallus comme la mère d'un côté, et d'un autre côté elle est le phallus de la mère, Bonnet envisage cette configuration fétichiste, foncièrement contradictoire, comme une alternative pour « préserver envers et contre tout la référence indispensable à deux partenaire qui n'ont pu demeurer ensemble »[43]. Nous décelons à travers le fétichisme de Lucie l'acuité du volontarisme pervers. Il s'agit d'une prise en compte furtive de la réalité des choses, ici la séparation du couple parental, qui est marquée surtout par le départ du père. La furtivité ne permet pas l'absorption d'un tel événement. Le trauma n'est perçu qu'à demi-mesure, du coup il est dénié. Lucie sait mieux, et surtout a mieux que cette réalité désagréable. Elle réalise son volontarisme, lui donne une consistance purement imaginaire, et le fait valoir dans le symbolique. Son agissement dans le symbolique se solde par les tendances exhibitionnistes de Lucie. En effet c'est en racontant un conte à son partenaire que Lucie s'exhibe, toute en refusant le rapport sexuel avec la personne, spectatrice de son exhibition. Tout comme le souligne Bonnet « avec l'exhibitionnisme féminin, la femme joue le rôle de la Méduse, elle met son témoin dans la position du témoin sans parole et sans geste. De ce fait, c'est toujours elle qui sait, qui parle, et c'est pourquoi ce geste joue dans son évolution un rôle aussi décisif »[44]. En comparant le fétichisme féminin tel qu'il se présente chez Lucie au fétichisme masculin, Bonnet trouve que la particularité du fétichisme féminin c'est qu'il n'est pas axé entièrement dans l'avoir. En effet, tout comme l'avance Bonnet, « d'un côté comme de l'autre, c'est d'abord par rapport à la mère qui s'est élaboré le fétiche quel qu'il soit. Mais dans le fétichisme masculin, tout est centré autour de la question de l'avoir…Alors que dans le fétichisme féminin la question de l'être est également posée « qui suis-je pour toi ?, qu'est-ce que j'ai qui te plaise ? »[45]. La centration du fétichisme autour de l'être se révèle dans la position de fétiche que Lucie

42. Ibid., p. 102.
43. Ibid., p. 103.
44. Ibid., p. 108.
45. Ibid., p. 111.

incarne pour sa mère, afin de boucher le trou de son Autre. Le fétichisme-exhibitionnisme de Lucie a une résonnance défensive contre la puissance maternelle. De ce cas, nous pouvons bien lire le fétichisme-exhibition, perversion de Lucie, comme défense contre la psychose. La perversion est une pure invention de Lucie, une sorte de refuge contre le ravage maternel. Ceci ne veut pas dire que Lucie par sa perversion se libère du ravage maternel, mais elle s'en échappe en se créant un espace transgressif, parallèlement à l'espace étouffant de la dyade mère-enfant. Si, en étant le phallus de la mère, Lucie donne le pouvoir à sa mère, avec le fétichisme-exhibitionnisme elle se prodigue le pouvoir. Il y a comme une sorte de récupération phallique qui va jusqu'à atteindre le recouvrement du manque. D'ailleurs Bonnet note que « autant le fétichisme met en avant ce qu'a Lucie pour dénier la castration dans une perspective phallique, en masquant ce qu'elle est, autant l'exhibitionnisme lui permet d'exprimer ce qu'elle est, en révélant du même coup ce qu'elle a et qui lui donne un vrai pouvoir »[46].

Nous entrevoyons, à partir des propos de Bonnet, que le fétichisme-exhibitionnisme tout comme chez la patiente de Zaviatazianos permet le désaveu de la béance du sexe féminin. Tout porte à avancer que le fétichisme féminin est un véritable talisman. Si le fétichisme masculin venait dénier la castration féminine, le fétichisme féminin agirait sur la castration imaginaire de la femme, puisque la femme ne l'a pas. La femme fétichiste procède par allégorie. Elle transmute la non représentation de son sexe par l'élection d'un objet chargé de sens. Ce sens se trouve lui-même voilé par l'objet métonymique qui est le fétiche, d'où le fétichisme. Cet objet fétiche découle d'une image. C'est « l'arrêt sur image » dont parle Lacan qui nous dit : « Ce qui constitue le fétiche, l'élément symbolique qui fixe le fétiche et le projette sur le voile, est emprunté spécialement à la dimension historique. C'est le moment de l'histoire où l'image s'arrête. »[47] L'image qui se fige est d'une teinte traumatique, -chez Lucie le départ du père-. Ainsi chez Lucie tout comme chez Lillian, il y a un affranchissement du trauma, mais en même temps il y a un arrêt sur image. Une image, pivot de la mise en acte. Le noyau traumatique de l'image se trouve complètement voilé, et ne subsiste de ce trauma que des bribes, propices à la création de l'objet fétiche, instrument de la mise en acte du volontarisme pervers. Le fétiche, par sa caractéristique métonymique, a la fonction de maintenir l'illusion. Si chez l'homme fétichiste, le fétiche permet de croire à la femme phallique, -la mère-, chez la femme fétichiste, le fétiche permet de se faire croire elle-même comme femme qui a le phallus. L'homme pervers réalise sur sa partenaire l'image de la mère

46. Ibid., p. 113.
47. J. Lacan (1957), « La fonction du voile ». *Le séminaire : livre IV : La relation d'objet*, Paris, éd Seuil, 1994, p. 157.

phallique, alors que la femme se réalise elle-même en tant qu'elle a le phallus. Ainsi la fétichiste, tant qu'elle croit en son fétiche, peut perdurer l'illusion de l'avoir, même si, comme le remarque Lacan, « cette ambigüité qui s'avère comme vécue, illusion soutenue et chérie comme telle, est en même temps vécue dans un équilibre fragile qui est à chaque instant à la merci de l'écroulement du rideau ou de son lever. C'est de ce rapport qu'il s'agit dans la relation du fétichiste à son objet »[48]. Nous pouvons être amenés à penser que pour faire face à la fragilité du fétiche, disons pour faire accroitre de plus belle la foi, -puisque c'est une question de foi lorsqu'il s'agit de perversion, le pervers est « un défenseur de la foi »*- dans le fétiche, qu'intervient l'exhibitionnisme. Lucie et Lillian, par leurs fétichisme-exhibitionnisme corroborent de plus belle leur croyance dans l'avoir phallus et ceci en ayant un témoin réel, qui fait que la foi dans le phallus se consolide et devient réelle, puisqu'elle se lit dans le regard médusé ou choqué du témoin, en premier, l'homme. Ce qui importe pour l'exhibitionniste, c'est le regard du témoin, ce qui explique pourquoi Lacan parle de l'importance de la pulsion scoptophilique dans l'exhibition, et je le cite, « au niveau de la pulsion scoptophilique, il y en a un qui réussit ce qu'il a à faire, à savoir la jouissance de l'Autre, et un autre qui n'est là que pour boucher le trou avec son propre regard »[49]. Ainsi à partir de cette constatation, nous sommes en mesure de déceler ce qui pourrait faire objet a chez le pervers. Chez l'exhibitionniste le regard en est un. Cependant, chez l'exhibitionniste, tout comme chez tout pervers, l'autre se confond avec l'objet a. L'autre se trouve ravalé par l'objet a. l'autre, l'homme en particulier, -puisque Lillian et Lucie s'exhibent devant des hommes-, n'est qu'un regard « médusé », indispensable à la jouissance de l'exhibitionniste. Lacan dans la logique du fantasme a pu montrer comment le montage pervers réduit l'autre à l'objet a, et, je le cite, « c'est de ce point, du lieu de « a », que le pervers interroge ce qu'il en est de la fonction de la jouissance.., le pervers reste sujet dans tout le temps de l'exercice de ce qu'il pose comme question à la jouissance, la jouissance qu'il vise, c'est celle de l'Autre en tant que lui en est peut-être bien le seul reste. »[50]. La jouissance visée viendrait dénier le trauma, le noyau de l'angoisse. En effet l'exhibitionnisme féminin est, comme le remarque L. Israel, « l'exhibition de la cicatrice, l'exhibition de la blessure »[51]. En exhibant la béance de son sexe, la femme perverse à l'instar de Lillian, évacue l'angoisse susceptible d'être

48. Ibid., p. 156.

* J. Lacan (1969), « Clinique de la perversion : Leçon du 26 Mars 1969 », *Le séminaire : livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006, p. 256. Lacan réserve cette expression à l'exhibitionniste, mais elle semble s'appliquer à toutes les perversions, puisqu'il s'agit surtout de croire dur comme fer à une illusion

49. J. Lacan (1969), « Clinique de la perversion : Leçon du 26 Mars 1969 », *Le séminaire : livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006, p. 256.

50. J. Lacan (1967), « Séance du 31 Mai 1967 », *Le séminaire : Livre XIV : La logique du fantasme*, 1966-1967, inédit, p. 270.

51. L. Israël, « De l'exhibitionnisme de la femme à l'exhibition du fétiche », *Le désir à l'œil*, Paris, éd Arcanes, 1994, p. 200.

provoquée par la confrontation avec les organes génitaux féminins. En montrant la béance, l'angoisse est évitée. La béance est « assumée » par ces femmes, étant donné que l'action du procès métonymique permet d'avoir la foi dans l'avoir. Aussitôt le φ, -la cicatrice-, est positivée par la nature métonymique du fétiche, aussitôt la béance est exhibée. L'évitement de l'angoisse au nom de la jouissance, tel pourrait être le leitmotiv de la femme fétichiste-exhibitionniste. Ce mécanisme d'évitement de l'angoisse est l'apanage du sujet pervers. En effet, en commentant les principaux écrits sur la perversion, François Sirois avance que « la perversion devient une formation défensive par laquelle l'anxiété est contrôlée au moyen d'un mécanisme de plaisir ou de gratification. Le pervers se défend de l'angoisse par la jouissance »[52]. Ainsi le regard médusé -objet a-, est ce qui viendrait enclencher la jouissance.

De quoi jouissent-elles au juste ? Elles jouissent du pouvoir qu'elles ont de changer la réalité des choses, -la réalité de la différence des sexes- et de faire taire par la même occasion l'angoisse. La béance n'y est plus. Le regard médusé témoigne de la « grandeur » du phallus de la femme exhibitionniste. Nous entrevoyons ici l'importance de l'autre, bien que réduit à un regard, comme témoin dans l'exhibitionnisme. Tout comme le relève Bonnet : « L'exhibitionnisme est la façon la plus directe de réagir aux messages énigmatiques qui ont été adressés aux origines et de se poser comme un être unique et irremplaçable, »[53] et il ajoute une note importance sur la division de l'autre, processus commun à toutes les perversions :« La stratégie du geste consiste en effet à projeter en l'autre la honte dont le sujet est profondément affecté, à en retirer une satisfaction secrète mais intense, celle d'être parvenu à faire à l'autre ce qu'il a provoqué dans la situation d'origine, et ainsi éprouver par-devers soi l'envers de cette honte, et donc une certaine fierté. L'exhibitionniste est quelqu'un qui précipite l'autre dans la confusion qui l'affecte au plus profond de lui-même, et qui affiche par le fait même une apparente froideur. Lorsque son stratagème réussit, il ressent à l'envers un sentiment d'affirmation de soi, il se réapproprie l'affect en positif, mais ce n'est que dans l'instant, et c'est partie remise, il faut toujours recommencer. On reconnaitra ici le double processus de retournement-renversement. »[54] Ainsi l'évitement de l'angoisse se réalise sur le mode du retournement-renversement. D'où la création, via le fétiche, d'une autre réalité, une réalité propice à la jouissance. Une réalité illusoire certes, dans laquelle l'autre est devisé. Un simulacre dans lequel l'autre est réduit à un objet a -regard dans l'exhibitionnisme-. Une mise en scène réelle, dont la perpétuité n'est assurée que sous le coup de la répétition de l'acte pervers.

52. F. Sirois, « La perversion : de part et d'autre du sexe », in *Revue Canadienne de Psychanalyse*, Vol 7, n° 2, Québec, 1999, p. 273.
53. G. Bonnet, *La perversion se venger pour survivre*, Paris, éd PUF, 2008, p. 223.
54. Ibid., p. 226.

I-1-4-<u>Le masochisme féminin : J'ai mal ! Encore encore :</u>

Une autre expression clinique de la perversité typiquement féminine, susceptible de basculer dans une véritable perversion féminine, est le masochisme féminin. D'ores et déjà le masochisme féminin a aussi été l'objet d'une longue réflexion, mais ce masochisme tout comme le fétichisme est normal chez la femme. En effet, Freud traite du masochisme féminin et souligne son aberration lorsqu'il est observé chez l'homme. Tandis que ce même masochisme est normal chez la femme, puisqu'il est inhérent au paradigme de sa féminité. Il est, comme le remarque Freud, « expression de l'être de la femme »[55]. Le vouloir masochiste porte sur ce que la femme est, « les fantasmes masochistes… placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher. C'est pour cette raison que j'ai nommé, pour ainsi dire a priori, masochisme féminin cette forme de masochisme dont tant d'éléments, pourtant, renvoient à la vie infantile »[56]. Ainsi, si l'homme dans sa recherche de la douleur, est déviant, la femme est par nature associée à la douleur tout au long de son développement, allant de la blessure narcissique d'être sans l'avoir jusqu'à la douleur des menstruations, de la défloration et de l'accouchement une fois mère. Cependant, nous remarquons que Freud dans son décèlement du masochisme fait retentir, tout comme lorsqu'il élucidait d'autres variantes de la perversion, le polymorphisme infantile pervers.

Afin de mettre en exergue l'ancrage infantile du masochisme, le texte « *un enfant est battu* » nous paraît être un angle d'éclairage approprié à la question du masochisme chez la femme. D'ores et déjà, un enfant est battu est un scénario fantasmatique souvent relaté par des femmes. De ce fantasme de fustigation à trois phases, la deuxième, « je suis battue par le père », est celle qui a « indubitablement un caractère masochiste »[57]. Le décryptage de ce fantasme a permis à Freud de poser plus clairement le mécanisme du renversement en son contraire, c'est-à-dire ce qui viendrait transformer le sadisme – la première phase « le père bat l'enfant »-, en masochisme « je suis battue par le père » –. En effet, c'est sous l'action de la « conscience de culpabilité » que le sadisme se change en masochisme. Comme l'explique Freud, « le fantasme du temps de l'amour incestueux avait dit : il (le père) n'aime que moi, et pas l'autre enfant, car c'est ce dernier qu'il bat. La conscience de culpabilité ne sait pas trouver de plus dure punition que le renversement de ce triomphe : « non, il ne t'aime pas, car

55. S. Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973, p. 289.
56. Ibid., p. 290.
57. S. Freud (1919), « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 225.

il te bat ». Ainsi le fantasme de la seconde phase -être soi-même battu par le père-, deviendrait l'expression directe de la conscience de culpabilité, qui alors a comme base l'amour pour le père. Il est donc devenu masochiste ; à ma connaissance il en est toujours ainsi, chaque fois la conscience de culpabilité est le facteur qui transforme le sadisme en masochisme »[58]. Le fantasme de fustigation relaté par des femmes serait une conséquence de l'acuité du désir incestueux de la fille envers le père. Cette perversité est « normale », étant donné, comme le souligne Freud, que « la perversion ne se tient plus isolée dans la vie sexuelle de l'enfant, elle est au contraire accueillie dans le contexte des processus de développements typiques –pour ne pas dire normaux- que nous connaissons. Elle est mise en relation avec les objets d'amour incestueux de l'enfant, avec son complexe d'Œdipe, elle se montre à nous pour la première fois sur le terrain de ce complexe, et après qu'il s'est effondré elle est souvent la seule chose qui en reste, héritière de sa charge libidinale et obérée par la conscience de culpabilité qui y est attachée »[59]. Toutefois le masochisme féminin, composante fortement connectée à l'ensemble de la sexualité féminine et ses avatars foncièrement masochistes, pourrait installer cette dernière dans une véritable perversion. En effet, tout comme le note Freud, « la constitution sexuelle anormale a finalement montré sa force en ce qu'elle a poussé le complexe d'Œdipe dans une direction particulière et l'a contraint à une manifestation résiduelle inhabituelle »[60]. Ainsi, la mise en acte du fantasme masochiste est celle qui signerait l'expression du masochisme pervers proprement dit, tout comme l'avance Assoun : « On voit aussi la différence entre la version névrotique du masochisme et sa version perverse. Le masochisme névrotique alimente en quelque sorte la « pompe à fantasme », dans la réserve privée du sujet. Le masochiste pervers, lui, transporte son théâtre à l'extérieur. »[61] Et pourtant, la version masochiste perverse est plus facilement décelable chez l'homme, puisque le masochisme féminin de l'homme est à l'antipode de la « nature » phallique de ce dernier. En effet, la lecture du masochisme pervers chez la femme est une entreprise assez complexe, en raison de sa normalité due à de multiples facteurs : socio culturel, psycho sexuel, éducatif …. Ces facteurs ont une action inhibitrice sur la composante sadique, et font promouvoir la composante masochiste. La femme n'a plus qu'une seule alternative, celle de s'enliser dans le masochisme. Indéniablement, « le virage masochiste »* élaboré par Helene Deutsch, pointe la passivation pulsionnelle par laquelle la petite fille doit passer afin de se tourner vers le père, et

*H. Deutsch (1930), « Le masochisme féminin dans ses rapports à la frigidité », in *Féminité mascarade*, Paris, éd Seuil, 1994.
58. Ibid., p. 228-229.
59. Ibid., p. 232.
60. Ibid., p. 232.
61. P.-L. Assoun, « Le fantasme masochiste », *Leçons psychanalytique sur le masochisme*, Paris, éd Economica, 2003, p. 37.

faire son entrée dans le symbolique. Toutefois, la lecture de Deutsch du masochisme féminin repose essentiellement sur des fantasmes féminins masochistes tels que le fantasme de viol, le fantasme de prostitution.... D'après Deutsch, la femme qui se complaît dans la passivité, c'est-à-dire celle qui vit tant bien que mal sa féminité, garde une maîtrise sur son masochisme. Tandis que la femme active se laisse submerger par les débordements de ses tendances masochistes qu'elle tente de refouler, et, je la cite, « les sublimations actives les plus réussies de la femme ne semblent pas la libérer avec certitude des pulsions masochistes. Nous avons parlé du type actif-masculin, chez qui de fortes tendances masochistes sont refoulées ou scindées. En somme, il semble que la manière féminine de sublimer les pulsions masochistes soit plus efficace que la manière active.., la femme féminine est beaucoup mieux armée pour contrôler son masochisme féminin que ne l'est celle de type actif »[62]. Nous pouvons déduire de l'apport de Deutsch, que plus la femme rame dans son devenir femme, en refusant de s'incliner dans l'être et en se propulsant dans l'avoir, plus elle est propice à revêtir une position clairement masochiste perverse. La femme qui accepte plus au moins l'insignifiance de sa féminité trouve refuge dans l'amour. Son masochisme est sublimé sous la forme d'un sacrifice. Cependant, de ce sacrifice, elle garde la maîtrise, en se trouvant gratifiée par le revêtement de la fonction de l'Autre qu'elle incarne pour l'homme, elle est son heure de vérité.

Cette normalité masochiste qui caractérise la femme a amené Soler à l'élection de la formule « mascarade masochiste », comme substitut au masochisme tout court. Ainsi, d'après Soler « une femme prend parfois des airs de masochiste, mais que c'est pour se donner des airs de femme, en étant la femme d'un homme, faute de pouvoir être La femme. L'amour qu'elle appelle en complément de la castration pour y asseoir son être définit le champ de son assujettissement à l'Autre et d'une aliénation qui redouble l'aliénation propre au sujet »[63]. Ainsi, en étant la garante de l'amour, la femme par le biais de la mascarade masochiste canalise les débordements de ce dernier. La mascarade masochiste est une réponse au désir de l'homme, puisque comme l'avance Lacan, « le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme »[64]. Ainsi, le masochisme féminin en tant que mascarade fait barrage à l'angoisse de castration de l'homme, tout comme le révèle Soler, « dans la mascarade, une femme se soumet aux conditions d'amour de l'Autre pour que le fantasme de l'homme trouve en elle « son heure de vérité ».., on voit ce qui favorise le versant masochiste de la mascarade : la castration étant l'unique condition du désir qui vaille pour tous, cette

62. H. Deutsch, « Le masochisme féminin ». *La psychologie des femmes : I/ Enfance et Adolescence*, Paris, éd Quadrige/PUF, 1949, p. 217.
63. C. Soler, « La femme, masochiste ? », *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, éd In progress champ lacanien, 2003, p. 79.
64. J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits II*, Paris, éd Seuil, 1966, p. 209.

mascarade est la moins hasardeuse des mascarades »[65]. Tant que les motions masochistes de la femme sont dirigés vers l'homme pour donner forme réelle au fantasme de ce dernier, afin qu'elle y trouve sa place d'objet de désir, tant le masochisme est « sain », donc pas pervers, puisque la femme par sa mission d'amour arrive à le sublimer.

Un détour par les avancements de Deutsch sur la question du masochisme féminin nous amène sur la piste du masochisme pervers chez la femme. En effet, la femme qui se complait dans l'ex-sistence est celle qui pourrait canaliser son masochisme, en lui trouvant un écho dans le regard de l'homme. Elle arrive, en tant que « femme de », à le sublimer au nom de l'amour. Par contre la femme « active », qui est dans le refus de la non existence de la femme et qui s'obstine à faire exister la femme, pourrait se lancer certes dans une course des avoirs, que ce soit intellectuel, professionnel.., mais ces avoirs malgré leur importance ne recouvrent pas toujours le drame de ces femmes, - du manque à avoir le phallus-, d'où le retour du refoulé d'un masochisme cru, qui conditionnerait le champ de la jouissance. Ainsi dans une remarque adressée aux critiques de K. Horney, Deutsch avance : « Il est exact que je considère le masochisme comme « une puissance élémentaire de la vie féminine », mais, dans mes études antérieures et dans celle-ci aussi, je me suis efforcée de montrer que l'une des tâches de la femme est la maîtrise de ce masochisme, son orientation dans la voie normale, et de se protéger ainsi contre ces dangers. »[66] Nous saisissons par-là que, si la femme s'écarte de la tâche qui consiste à maîtriser le masochisme en s'y abandonnant, le masochisme s'exprimerait sur son versant pervers. Le masochisme pervers, comme il a été appréhendé par Freud, a une morphologie, une « architecture ternaire »[67]. Freud distingue trois formes, « comme mode de l'excitation sexuelle, comme expression de l'être de la femme et comme norme du comportement dans l'existence »[68]. D'après Freud, le masochisme féminin,- lorsqu'un homme parodie une femme- est le plus fréquent. Toutefois, le masochisme tel qu'il peut s'observer chez une femme masochiste, pourrait être une condensation des trois types. A ce tire, le BDSM* est une institution qui repose, dans les cas extrême, sur le masochisme global de la soumise. Le contrat signé entre un maître et une soumise permet de clarifier les devoirs et les droits de la soumise. Les femmes soumises peuvent aussi accepter de se soumettre à la volonté du maître dans la vie quotidienne. Moyennant quoi, la relation maître-soumise peut ne pas se limiter qu'aux séances. Ce type *hard* de BDSM est rarissime, étant

65. C. Soler, « La femme, masochiste ? », *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit., p. 77.
66. H. Deutsch, « Le masochisme féminin ». *La psychologie des femmes : I/ Enfance et Adolescence*, op. cit., p. 239.
67. P.-L. Assoun, « Morphologie du masochisme », *Leçons psychanalytique sur le masochisme*, op. cit., p. 42.
68. S. Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 289.
*BDSM : Bondage, Discipline, Domination, soumission, sado-masochisme.

donné que le mode de vie moderne ne se prête plus à la soumission, qu'il ne tolère plus d'ailleurs. La pratique BDSM dans son versant « *lifestyle* » est indéniablement l'idéal BDSM du vrai pervers. Lorsque la femme masochiste devient la soumise d'un maître, elle se désiste manifestement de sa subjectivité, toute en étant au cœur de sa « subjectivité ». Certes, elle devient le sujet du maître, son esclave, mais la soumise en se livrant entièrement à son maître, met en acte son volontarisme, celui d'être à la merci d'un maître. L'intervention du maître dans la vie quotidienne de la soumise, en lui dictant sa conduite, est source de jouissance pour la femme masochiste, autant que le sont les coups de fouet, de cravache et les insultes.

a) **La secrétaire et la solution masochiste :**

Dans *La secrétaire**, film de Steven Shainberg, le personnage de Lee Holloway montre comment une femme masochiste, mal dans sa peau, mélancolique, s'est épanouie, sans doute parce qu'elle s'est réalisée, dès qu'elle s'est installée dans une relation sadomasochiste. Le film s'ouvre sur la présentation de Lee œuvrant à ses taches de secrétaire avec une barre de fer entre les bras. L'aisance dont elle fait preuve dans le maniement de ces tâches, alors qu'elle a les bras complètement emprisonnés, est plus qu'impressionnante. Plus impressionnant encore est la jouissance que Lee tire d'un tel asservissement infligé. Dans la séquence qui suit, le spectateur découvre une autre Lee, la Lee de six mois avant sa découverte des bienfaits du signifiant « secrétaire ». Cette Lee est mal habillée, « paumée », mal dans sa peau, et de surcroît vient de sortir d'un hôpital psychiatrique, à la suite d'un accident d'automutilation. Nous découvrons la souffrance de Lee. Effacée, usant de la parole avec avarice, se contentant de répondre à son milieu familial étouffant par un oui ou un non. Elle ne trouve de répit que dans la scarification. Ne pouvant intégrer les problèmes qui l'entourent : père alcoolique, qui est parfois violent avec la mère, mère hystérique, se masquant la réalité devant sa fille en ayant une tonalité de voix insupportable par son enthousiasme mensonger, Lee s'inflige la douleur toute en la rendant réelle sur son corps, probablement pour la contrôler. Ainsi vivait Lee, cloitrée dans ce milieu familial étouffant, son corps est voilé par des habits ringards, enfantins, et elle fricote de temps en temps avec un garçon aussi ringard qu'elle, ayant lui-même fait une dépression, mais dont le seul but est de se marier et d'avoir des enfants. Il faut dire aussi que le signifiant « secrétaire » s'est tissé dans l'imaginaire de Lee avant même sa rencontre avec l'avocat maître Grey, son employeur, celui qui va devenir son maître. Pendant

*Steven Shainberg (2003), *La secrétaire*, Avec Maggie Gyllenhaal et James Spader, DVD, Metropolitan, 2007.

sa formation pour le métier de secrétaire, Lee excelle. Elle qui a l'habitude de l'échec, obtient les meilleurs notes de la promotion. Le jour de l'entretien d'embauche, Lee arrive tremblante et trempée par la pluie, elle porte une cape. La cape, souvent portée par les soumises lors des séances SM, ne serait-elle pas déjà un clin d'œil à la soumise que Lee est, sans le savoir encore ? La manière avec laquelle Lee répond aux questions de l'avocat laisse présager que Lee en tant que secrétaire se dévouerait corps et âme pour son employeur. Ainsi l'avocat lui dit, « vous allez vous ennuyer », à quoi Lee répond toujours d'une manière infantile, puisque y a rien de sexuel en elle, « je veux m'ennuyer ». Par contre lorsque l'avocat la titille davantage en lui faisant remarquer qu'elle semble être une personne fermée et que si elle comptait bien s'ouvrir un jour, Lee lance un « peut être » avec un sourire qui pour la première fois est connoté d'une forte charge érotique. Le signifiant secrétaire, dont « l'informe » est la personne de Mister Grey, a fait découvrir à Lee la femme irrésistiblement masochiste qu'elle est. Les fautes de frappes rythment les punitions. Lee se penche sur le bureau en se courbant, elle s'ouvre à son maître afin que ce dernier la punisse jusqu'à ce que ses fesses soient marquées de bleu. Les coups s'intensifient, mais Lee doit, malgré la douleur, lire la lettre sur laquelle Mister Grey a marqué en rouge les fautes d'orthographe commises par la secrétaire. Elle découvre aussi son corps en tirant de plus en plus de plaisir de la masturbation. La masturbation peut être qualifiée de « fétichisme ». En effet, Lee est filmée en train de se masturber dans les toilettes du cabinet après que Mister Grey s'était masturbé sur elle. Elle essuie les traces du sperme par un mouchoir et se masturbe ensuite en frottant son sexe par le même mouchoir, toute en accrochant au mur la lettre utilisée lors de la première punition. Ainsi la lettre et les fautes de frappe sont les objets métonymiques, les instruments par lesquels Lee donne forme à son maître. D'ores et déjà, en nous référant à la morphologie du masochisme tel qu'elle a été avancée par Freud, nous pourrions nous contenter de dire que le masochisme de Lee a basculé du masochisme comme norme du comportement de vie, « behavior », au masochisme « érogène », comme condition de l'excitation sexuelle. En effet, depuis que Lee est devenue la soumise sexuelle de son employeur, elle s'est imposée face aux agents « étouffants ». Cependant, sa libération est due à la voix directive du maître. C'est aussi à cette voix « forte » de Mister Grey que Lee s'est identifiée, en levant littéralement la voix pour faire savoir à son petit ami, qui fait pas le poids, qu'elle ne voulait pas de lui. Indéniablement le masochisme, comme condition de l'excitation sexuelle, est aussi intrinsèquement lié au masochisme moral dans l'idylle SM entretenue entre Lee et Mister Grey. Par contre, contrairement au masochisme moral destructeur de la femme « névrosée »,

le masochisme moral dans la relation SM est articulé au masochisme érotique, puisqu'il est voulu par la soumisse, donc elle en garde la maîtrise. Il intervient comme réplique à son vouloir, et puisque comme le note Schaeffer, « le masochisme moral apparaît plus souvent comme une régression fécalisante du Surmoi œdipien. Il témoigne d'une impossibilité d'élaborer le masochisme érotique féminin, et tous deux sont antagonistes. La femme n'a pas le choix. Si son masochisme érotique n'est pas exalté, c'est son masochisme moral qui sera exploité, par elle-même et par son entourage. Ce qui est particulièrement à l'œuvre dans l' 'ordinaire' de la relation sexuelle »[69]. A ce titre, le masochisme érogène chez la névrosée peut être une entrave au masochisme sexuel de la femme, et faire accentuer la névrose de cette dernière. Tandis que chez la femme masochiste perverse, le masochisme moral est articulé au masochisme sexuel. Il est inclus dans le menu afin de rendre plus délicieuse la dégustation. En effet, lorsque Lee appel Mister Grey chaque soir pour qu'elle lui dise de quoi est composé le dîner, et que la voix de ce dernier exige qu'elle n'en mange qu'une cuillère de purée et trois petit pois, Lee jubile. De même, lorsque Mister Grey lui fait remarquer, sans mâcher ses mots, qu'elle s'habillait comme un sac, et que désormais elle doit prendre soin de son apparence, d'arrêter de se tirer les cheveux en les coiffant par un filet, d'arrêter de renifler etc, Lee s'exécute. Mister Grey, par sa voix autoritaire et sadique, a donné à Lee les signifiants de sa féminité, des signifiants qui n'existent pas. Toutefois, par son sadisme pervers, Mister Grey a inventé les signifiants de la féminité comme il l'entendait, pour Lee. C'est pourquoi la relation SM est salvatrice pour Lee, elle s'était libérée du féminin « mélancolique » d'autrefois.

Concernant le masochisme féminin, réservé à l'homme qui veut se sentir châtré comme la femme, nous l'envisageons chez la femme soumise, masochiste, comme étant une parodie de la femelle, une parodie de la « chienne ». D'ailleurs dans les relations SM, le mot « chienne » est un signifiant à part entière. Ainsi, si le masochisme féminin tel qu'il est observé chez l'homme est une identification à la femme châtrée, le masochisme féminin chez la femme est une identification à la femelle, la femelle de la horde primitive. C'est pourquoi une soumise dans une relation SM doit afficher son ouverture. Elle ne porte pas de sous vêtement. Elle doit garder la bouche entrouverte, et elle ne doit surtout pas croiser les jambes. Lee, qui comme toutes les femmes ne trouvait pas un signifiant à sa féminité, s'était refusée comme une femme, et elle a sombré dans un état mélancolique. Evidemment, c'est la voix de Grey qui lui a apportée une réponse à sa féminité, tout comme le remarque Lacan, « que le masochiste

69. J. Schaeffer, « L'amant de la jouissance », *Le refus du féminin*, Paris, éd Quadrige/PUF, 2008, p. 95.

fasse de la voix de l'Autre, à soi tout seul, ce à quoi il va donner le garant d'y répondre comme un chien, est l'essentiel de la chose. Cela s'éclaire de ceci, qu'il va justement chercher un type d'Autre qui peut être mis en question sur ce point de la voix, la chère mère… à la voix froide et parcourue de tous les courants de l'arbitraire. Cette voix qu'il n'a peut-être que trop entendue d'ailleurs, du côté de son père, vient là aussi compléter et boucher le trou »[70]. D'ores et déjà, le masochisme pervers de Lee pourrait se lire comme une riposte à la configuration parentale défaillante et étouffante. La voix de son maître recouvre la voix faussement enthousiaste de sa mère, et la castration quasiment réelle du père, -puisque le père est un alcoolique, qui s'est fait licencier et qui a quitté pendant quelques temps le foyer familial après avoir violenté la mère-. Ainsi, la scène où Lee sous les ordres de Mister Grey demande à sa mère de ne plus venir la chercher après le travail, que désormais elle rentrerait seule, et qu'on la retrouve dans le plan suivant traverser un parc, vibrante de liberté, toute en disant en voix off « je me sens soutenue par lui toute en marchant seule », est un exemple phare de l'introjection de ce qui fait objet a chez le sujet masochiste, à savoir la voix du maître. La voix de Mister Grey est donatrice de la jouissance dont parle Lacan, lorsqu'il nous dit : « Il y a une jouissance dans cette remise à l'Autre de la fonction de la voix, et ce d'autant plus que cet Autre est moins valorisable, qu'il a moins d'autorité. D'une certaine façon, ce mode de débordement, de vol de la jouissance, peut-être, de toutes les jouissances perverses imaginables, la seule qui soit jamais pleinement réussie, »[71] De ce fait, la voix du maître restaure la voix muette ou trop bruyante de l'Autre. Ce recouvrement de la voix de l'Autre, par la voix impérative du maître qui dit JOUIS !, va jusqu'à l'identification du masochiste à la voix du maître. En effet Lee parvient à se faire entendre des autres, à faire entendre son désir, et surtout, elle parvient à faire savoir ce dont elle ne veut pas. La jouissance « militaire », à laquelle Lee obéit, s'était montrée dans son paroxysme lorsque Mister Grey a demandé à l'héroïne de ne pas lever les bras du bureau jusqu'à son retour, et comment malgré l'attente pendant des jours du retour du maître, pour des raisons que nous n'allons pas développer ici, elle n'a pas cédé aux autres qui incarnent le symbolique, en lui demandant sans rien comprendre à la persévérance que Lee met dans son immobilisation dans une telle posture insensée, et qui du surcroît met en péril sa vie-, de rentrer à la maison. En effet, la caméra nous montre Lee affaiblie, urinant sur elle-même, incapable de manger seule. Elle fait monstration d'une agressivité qu'on ne lui reconnaissait pas et qu'elle-même découvrait en elle, lorsque son supposé fiancé vient l'arracher de force du bureau sur lequel Lee pose

70. J. Lacan, « Clinique de la perversion : Leçon du 26 Mars 1969 », *Le séminaire : livre XVI : D'un Autre à l'autre,* op. cit., p. 256.
71. Ibid., p. 258.

religieusement les bras, Lee perd tout contrôle et montre ses griefs en frappant avec une violence inouïe celui qui veut l'arracher à sa soumission. Nous entrevoyons, par le biais de cette scène, la foi que Lee met dans la voix directive du maître. Si Lee n'avait pas défendu sa soumission face à ceux qui tentaient de la ramener dans la loi symbolique, elle s'écroulerait. Ainsi le masochisme de Lee pourrait se lire, comme toute perversion, comme une défense contre l'angoisse. Mais plus particulièrement, le masochisme tel qu'il se présente chez Lee nous amène à préciser qu'il s'agit bien d'un masochisme pervers comme défense contre la psychose. Ce n'est qu'une armure, efficace certes, contre la menace de l'embrasement du spectre mélancolique. Tout comme le remarque Kaplan, « une perversion est effectuée par une personne qui n'a pas d'autres choix, une personne qui, autrement, serait submergé par l'anxiété ou la dépression ou la psychose. Les pervers utilisent une partie manifeste à partir du « sexe pervers » afin de l'emporter sur ces états émotionnels autrement dévastateurs. Par conséquent, le sexe crépu n'est qu'une parodie de l'aventurisme. Il est en fait un apaisement des démons personnels »[72]. D'où l'importance impérative de la répétition du scénario, et d'où aussi l'importance accordée à la performance. Tout comme le souligne Kaplan, « une perversion est une stratégie psychologique. Elle diffère des autres stratégies mentales en ce qu'elle exige une performance »[73]. De même, sa résistance farouche vers tout ce qui amène du symbolique, susceptible de mettre en péril le déroulement en « live » du montage pervers, fait valoir la défense extrême de Lee contre toute forme d'angoisse susceptible de l'éloigner du paradis retrouvé. Ainsi lorsque les autres, stupéfaits de la voir immobilisée dans sa posture de soumise, lui demandent si ce qu'elle fait est sexuel, Lee ne leur répond pas puisqu'elle sait que, du savoir « sur savoir » qu'elle partage avec son maître, les autres ne savent rien, ou plus exactement ne doivent rien savoir. Par la même occasion, ces mêmes autres qui viennent la dissuader, armés par les diktats du « symbolique correct », se trouvent eux même divisés, puisque Lee ne fait que mettre en acte quelques bribes des composantes du polymorphisme infantile pervers, qui ont été refoulées par ces derniers, d'où leur sidération. En effet, tout comme le note Sachs, « le pervers ne fait en aucun cas exception à l'amnésie infantile que nous considérons comme la cicatrice de l'énorme processus de refoulement dirigé contre la sexualité infantile, et l'analyse d'une perversion nous mène nécessairement au même matériel psychique inconscient que l'analyse d'une névrose »[74]. Nous pouvons avancer que Lee leur

72. L.-J. Kaplan, « What is a perversion », *Female perversion : the temptations of Emma Bovary*, New Jersey, éd Jason Aronson, 1991, p.10. Notre traduction.
73. Ibid., p. 10.
74. H. Sachs, « Genèse des perversions », Cité par Jacques Adam, in *Perversion & Near-Perversions in Clinical Practice*, New Psychoanalytic Perspectives, de Gerald I. Fogel et Wayne A. Myers, in *La cause Freudienne*, n° 25, Septembre 1993, Paris, Ecole de la cause Freudienne, 1993, p. 124-125

renvoie en plein jour ce qui a été refoulé chez eux, les névrosés, d'où leur division. Elle incarne le danger d'un possible retour de ce qui doit rester refoulé. Le « Jouis ! » est l'emblème de la réussite de l'alliance entre le sadique et le masochiste. C'est ce qui garantit la consolidation de la foi dans la voix, objet a du masochiste. Ainsi Lacan nous dit : « Si le maître dit Jouis !, l'autre ne peut répondre que ce J'ouis »[75]. Les morsures, les marques sur le corps de la masochiste, sont aussi sources de jouissance. Lorsque Lee contemple dans le miroir sa peau bleutée elle affiche une expression « extatique ».

D'emblée, la trame du film montre que Lee s'était réconciliée avec le féminin sous les coups du maître. Elle a fini par regretter ses automutilations du passé, une fois que son corps dans son entité a été sadiquement possédé par le maître. Nous entrevoyons par ce renouement avec le corps féminin, comment la soumise fait exister la femme. Il s'agit d'une réconciliation avec un féminin qui existe, le féminin que le montage pervers fait exister. La béance n'est plus source d'angoisse, puisque le corps dans sa totalité a été « phallicisé » par les coups de fouet, de cravache, et par toute sorte d'instruments de punition et de souillure. La douleur permet à la femme masochiste de sentir intimement son corps, et sous l'action sadique du maître, elle revêt la position de la femelle. Cette réconciliation avec le féminin est finement figurée dans Histoire d'O, lorsque l'héroïne, après deux semaines de soumission extrême passées au donjon de Roissy, se regarde dans le miroir et constate avec émerveillement que « les parties de son corps les plus constamment offensées, devenues plus sensibles, lui paraissent en même temps devenues plus belles, et comme anoblies : sa bouche refermée sur des sexes anonymes, les pointes de ses seins que des mains constamment froissaient, et entre ses cuisses écartelées les chemins de son ventre, routes communes labourées à plaisir. Qu'à être prostituée elle dût gagner en dignité étonnait, c'est pourtant de dignité qu'il s'agissait. Elle en était éclairée comme par le dedans, et que l'on voyait en sa démarche le calme, sur son visage la sérénité et l'imperceptible sourire intérieur qu'on devine aux yeux des recluses »[76]. Ainsi les marques, le corps entièrement balafré de la masochiste, rendent possible l'écriture de la femme qui pourtant ne s'écrit que barrée. Le corps, une fois torturé, s'affranchit de l'autre cicatrice, celle de la béance du sexe de la femme, et réécrit un autre féminin qui débouche sur la femme qui existe. L'horreur du sexe féminin, l'évitement de la confrontation avec la béance du sexe féminin, se trouvent déniés et surpassés par la souillure de ce corps châtré. Métonymiquement, et sous l'effigie du maître et de la torture, le corps féminin s'élève au rang de la transfiguration. L'écriture de la femme sans la barre est une entreprise qui ne s'achève

75. J. Lacan (1967), « Séance du 31 Mai 1967 », *Le séminaire : Livre XIV : La logique du fantasme*, op. cit., p. 263.
76. Pauline Réage, *Histoire d'O*, Paris, éd Jean-Jacques Pauvert, 1975, p. 70.

que dans la voie de la perversion. Le maître donne les lettres et la soumise, lit l'écriture sur son corps. Contrairement à la femme « névrosée », les questions insolubles du féminin et de la féminité chez la masochiste/ soumise ne sont pas sources de tourment. Elle n'en est plus concernée, puisqu'elle sait qu'elle existe. Comme preuve tangible de son existence, les cicatrices qui ornent son corps, d'où l'incessante répétition du scénario pervers. Le masochisme tel qu'il se présente chez Lee, nous a permis de poser l'hypothèse du masochisme pervers comme défense contre un féminin mélancolique. Ainsi, le masochisme, surtout le masochisme sexuel, pourrait se présenter comme un abri, une solution au féminin qui pourrait prendre chez certaines femmes une tournure mélancolique, en raison de l'innommable du sexe féminin. Nous pouvons en déduire que lorsqu'une femme est au prise avec le féminin mélancolique, elle peut succomber à la perversion afin d'exister, -tel que Lee l'a fait- en donnant libre cours à ses tendances masochistes. Toutefois, lorsqu'une femme dans la même configuration que Lee ne trouve pas de réceptacle adéquat à la mise en acte perverse, en ne tombant pas sur un vrai maître par exemple, elle pourrait succomber à la menace mélancolique et en venir à la voix du suicide.

b) **Mademoiselle Julie et l'échec de l'invocation masochiste :**

Mademoiselle Julie, la pièce célèbre de Strindberg, pourrait se lire comme la riposte d'une femme à un féminin comme fardeau, impossible à écrire. Un féminin qui de surcroît se trouve rabaissée à chaque fois que Mademoiselle Julie essaye de s'affranchir des codes sociaux culturels de l'époque, contraignants envers la femme. Mademoiselle Julie titille les codes sociaux, n'hésitant pas à boire et danser avec le peuple alors que c'est « mal vu ». En effet, elle fait voir aux autres qu'elle n'est pas concernée par ce « mal vu ». Elle s'exhibe en dansant avec son subordonné, toute en sachant qu'une telle conduite n'engendrera qu'un tollé de sarcasmes et de médisances. Julie, au début de la pièce, s'était montrée dominatrice avec son valet. Elle le pousse littéralement dans son lit. Mais la relation finit par basculer, toujours sous le poids du volontarisme du Julie. Elle formule clairement le désir de partir avec Jean, le valet. S'agit-il d'un acting out ? En effet, Julie défie son milieu bourgeois, elle défie le père et son statut nobiliaire. Un père qui jouera un rôle décisif dans le suicide de Mademoiselle Julie, alors que dans le texte il n'a aucune réplique. D'ailleurs on ne le voit ni sur scène, ni dans le texte, mais il y est. Julie, en s'abandonnant à son masochisme, ne trouve pas de contenant à ses tendances masochistes. Ainsi elle supplie Jean de la battre, de la rabaisser, afin qu'elle

puisse trouver une issue à son féminin mélancolique : « Battez-moi ; foulez-moi aux pieds ; je n'ai pas mérité mieux ! Je suis une canaille ! Mais aidez-moi ! Aidez-moi à sortir de là s'il existe quelque possibilité. »[77] D'ores et déjà, dans l'explosion masochiste de Mademoiselle Julie, nous entrevoyons clairement l'action du facteur princeps, moteur du masochisme, à savoir la prise de conscience du sentiment de culpabilité. En effet, l'écart socio culturel entre Julie et Jean a été pointé par l'auteur, en lui consacrant d'emblée un débat, non dénudé d'aveux et de séduction entre les deux protagonistes. Nous pouvons déduire de ce débat, que Mademoiselle Julie ne trouve pas de mérite à ce qu'elle est. En effet, tout lui a été offert sur un plateau d'argent. Tandis que Jean, bien qu'il soit du peuple et qu'il ait baigné dans un milieu rustre, s'était élevé en s'intéressant à l'art, en voyageant, en empruntant même au milieu de Mademoiselle Julie le savoir et les manières. Mademoiselle Julie porte en elle, outre son féminin mélancolique, une culpabilité due à sa position sociale privilégiée. Ainsi, tout comme l'avance Assoun, « le besoin masochiste d'être battu n'est donc nullement réductible au prolongement d'une maltraitance, il est le produit d'un *Wunsh*- au point de suggérer qu'aurait vocation au masochisme celui qui n'a pas été « assez » battu »[78]. Ainsi Julie, pendant son acting out, projetait sur Jean la figure du maître capable de la punir pour ce qu'elle est : une femme bourgeoise, dépressive. La douleur physique et morale recherchée par Mademoiselle Julie est ce qui pourrait la tirer de sa mélancolie grandissante. Mais ce qui fait basculer Mademoiselle Julie de l'acting out au passage à l'acte, c'est l'intervention du père. Le père avec un grand P, puisque le Comte est le maître de Jean, son employeur. Moyennant quoi, ce sont les coups de la sonnette du Comte qui signent l'arrêt du scénario pervers en ébullition. Si Mademoiselle Julie s'accroche afin de s'affranchir de l'agent de la loi, en demandant à Jean de la guider : « Donnez-moi un ordre, j'obéirai comme un chien ! Rendez-moi ce dernier service, sauvez mon honneur, sauvez son nom ! Vous savez ce que je devrais vouloir, mais que je ne veux pas. Ayez-en la volonté, vous, et ordonnez-moi de l'exécuter »[79], Jean se prosterne devant l'appel du Comte et accourt pour revêtir sa place de valet : « Je ne peux pas vous donner des ordres…Et maintenant que monsieur le Comte m'a parlé…Eh bien, je ne peux pas bien l'expliquer…mais…ah ! C'est ce satané valet qui siège dans mon dos !...Je crois que si monsieur le Comte descendait maintenant…Et m'ordonnait de me trancher la gorge, je le ferai sur place. »[80] Face à l'échec du montage pervers, Mademoiselle Julie met fin à sa vie. Le masochisme pervers comme défense contre l'angoisse, contre le

77. August. Strindberg, *Mademoiselle Julie*, Paris, éd Flammarion, 1997, p. 114.
78. P.-L. Assoun, « Le fantasme masochiste : culpabilité et castration », *Leçons psychanalytique sur le masochisme*, op. cit., p. 37.
79. August. Strindberg, *Mademoiselle Julie*, op. cit., p. 148.
80. Ibid., p. 148.

féminin mélancolique, tombe et fait tomber Mademoiselle Julie. Le couple sadomasochiste de Mademoiselle Julie et Jean ne tient pas. Mademoiselle Julie a voulu pervertir Jean afin qu'il devienne un maître, complice de la masochiste qu'elle veut être, afin de faire reculer l'invasion mélancolique. Mais Jean, par sa « lâcheté de névrosé », entrave l'accomplissement de la mise en acte perverse. Mademoiselle Julie voulait faire exister la femme en se soulevant contre l'ex-sistence de la femme. Cependant, l'échec de la mise en scène l'a fait basculer hors de la scène, hors-jeu, dans l'inexistence absolue, la mort. Il semblerait de ce qui vient d'être relaté, que la mise en acte réussie du scénario pervers est dépendante de l'accomplissement du montage pervers, qui suppose le pacte pervers. En effe, lorsqu'une personne névrosée, non perverse, se trouve pour une raison ou une autre à occuper une « attitude perverse », le scénario pervers pourrait déboucher sur toutes sortes d'incidents, voire d'accidents «dramatiques, à l'image de la fin tragique du banquier Edouard Stern*, qui a été assassiné par sa maîtresse, complice de ses penchants sadomasochistes. Le pacte pervers, aussi solide soit-il, est susceptible de fléchir bien que le scénario soit figé. En effet, les dérapages sont plus spectaculaires lorsqu'il y a forçage. Même si le pervers est un féru de l'éthique, de son éthique qui fait figure de substitut à la loi symbolique, - d'où l'importance du contrat d'allégeance dans le BDSM-, il n'en demeure pas moins que le pervers est aussi un grand féru du dépassement des limites. Ainsi, si la femme masochiste perverse s'abandonne à son masochisme, en allant au-delà de ce qui est supposé être une composante masochiste « normale » chez la femme, la femme sadique, son envers, est celle qui adopterait une position complètement inverse de l'essence féminine. La femme masochiste perverse a comme balise l'essence féminine qu'elle pervertit, tandis que la femme sadique fait abstraction de cette dernière, et fait valoir « un autre féminin ».

I-1-5-<u>Le femme sadique : hommage à la mère phallique :</u>

De toutes les perversions féminines, le sadisme féminin paraît être la plus extrême et la plus radicale de toutes les perversions. Ainsi, nombreuses sont les femmes « névrosées » qui se trouvent dans la peau d'une maîtresse, tout simplement pour assouvir la perversion masochiste de leur partenaire. D'emblée, ce rayon de la perversion regorge de fausses notes, de « faux self ». En effet, contrairement au masochisme féminin pervers qui puise son élan des avatars de la sexualité féminine, le sadisme féminin est celui qui nous semble s'affranchir

* Régis. Jauffret, *Sévère*, Paris, éd Seuil, 2010. Il s'agit d'une fiction certes, mais inspirée du fait divers qui a fait la une des journaux, celui de l'assassinat d'Edouard Stern, célèbre banquier,-38 éme fortune Française-, par sa maitresse Cécile Brossard. Ce qui a passionné les médias c'est la découverte des pratiques sadomasochistes de Stern. Il a été retrouvé mort, le corps entièrement recouvert d'une combinaison de latex.

totalement de la femme et de la féminité. Ceci expliquerait aussi sa rareté. En effet, nous sommes en mesure de rencontrer plus de femmes masochistes perverses que de femmes sadiques perverses. L'intervention de Wittels sur le masochisme féminin de l'homme au *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, nous éclaire sur la difficulté qu'à une femme à faire figure de « sadique », à s'octroyer du signifiant « maîtresse ». En effet, Wittels nous dit : « Le trait essentiel du masochisme est que la relation de l'homme et de la femme y est inversée : la femme, qui incline par nature et du plus profond de son être au masochisme et qui a appris à en tirer un certain plaisir, est contrainte à se comporter de façon contraire envers l'homme. »[81] Si Wittels utilise le terme « contrainte » c'est parce que, comme nous l'avons avancé, le sadisme féminin est souvent simulé. Il est la fabrication de l'homme masochiste. Ainsi, afin de continuer la danse, la femme se voit contrainte de revêtir cette position qui pourrait lui être redoutable, puisque comme le souligne Wettels « les hommes ont plus d'entrain ; s'ils veulent avoir du plaisir avec une femme, il faut qu'ils la transforment en homme et se fassent battre par elle »[82]. En effet, la « névrosée » complice du pervers peut jouer le jeu, faire semblant, mais pas pour très longtemps, parce qu'elle n'en jouit pas. Ainsi le sadisme féminin sera parachuté, tant qu'il n'est pas revêtu par une femme structurellement perverse. Tout comme le remarque Wittels, « une femme qui ressent du plaisir à commettre des actes sadiques doit être qualifiée de masculine »[83]. Masculine ? de caractère mais pas d'apparence. Dans la littérature pornographique, tout comme dans le BDSM, les « maîtresses » ont un code vestimentaire sophistiqué : maints accessoires, lourdes fourrures, latex, vinyle, velours, mules aux talons aiguilles, gants, maquillage gothique… Tout chez la « maîtresse » est phallique. D'emblée, ce que la femme sadique dicte, rien que par sa toilette, c'est « le phallus mortifère ». La mascarade féminine se trouve annulée sous le joug de la « mascarade maternelle phallique ». La femme sadique est un condensé de signifiant : mère archaïque, femme phallique, voire père tyrannique, mort…c'est un « tout », d'où sa toute puissance. Nous pouvons entrevoir dans cette mise en abyme de la femme, la création d'une nouvelle créature despotique. Nouvelle, pas vraiment, puisqu'elle est le semblant d'une « chose » qui a existé. C'est une invocation réelle de la mère prégénitale non châtrée. Ainsi, la maîtresse est souvent fantasmée chez le masochiste avant de la rencontrer. La fiction pornographique de Marika Moreski met en avant la « retrouvaille » avec la figure qui porte en elle les insignes de la mère idéale, la mère non castré. Dans *Madame, mon maître, journal*

81. Fritz. Wittels (1908), « Conférence : La perversité sexuelle », in *Les premiers psychanalystes : Minutes de la société psychanalytique de Vienne II*, 1908-1910, Connaissance de l'inconscient : Série : La psychanalyse dans son histoire, Paris, éd Gallimard, 1978, p. 62.
82. Ibid., p. 62.
83. Ibid., p. 62.

d'un masochiste, le héros guette le moment de sa retrouvaille : « J'ai cherché Madame bien loin durant des années d'enfance, d'adolescence et dans ma prime vie d'homme. Nulle part je n'ai trouvé le physique que je m'étais créé comme étant celui de Madame. Nulle part, je n'ai relevé l'étincelle de la maîtresse inflexible sous le sourire radieux de mes compagnes de rencontre. »[84] Dans cette fiction érotique, la retrouvaille est des deux côtés. La Madame retrouve l'homme objet, sur lequel elle pourrait faire déployer une castration agie « à mes regards, à mes manières, Madame sut, elle aussi, que celui qui lui était destiné venait d'entrer, que l'homme sur lequel elle allait régner, en maître suprême, était à sa portée. Elle me jugea et m'évalua sévèrement, sans aménité, avec une moue méprisante. Déjà, elle paraissait me considérer comme un jouet qui lui était offert, comme un objet qu'elle pourrait modeler à sa convenance, comme une machine qu'elle utiliserait au gré de ses caprices. En fait, j'étais tout cela pour elle dès cette minute »[85]. Si le masochiste cherche à retrouver la mère phallique, quasiment la mère de la position schizo paranoïde kleinienne, celle qui persécute et qui dévore, la « Madame » retrouve la même mère, mais en la faisant exister, en l'incarnant par une identification massive, par une introjection de la mère archaïque. Dans l'un comme dans l'autre, le trou est bouché. D'emblée, la Maîtresse dans la littérature pornographique est dans le vouloir. Elle est faite toute phallique. Il s'agit de la rencontre entre deux vouloirs : un qui veut être castré, et l'autre qui veut castrer. Et pourtant, nombreuses sont celles qui ont adopté le fouet pour incarner la mère phallique, uniquement pour répondre aux vouloirs de l'homme. Plutôt complices du pervers que perverses, ces femmes se font-elle pervertir par l'homme au point de basculer dans une pure perversion ? En arpentant *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch, nous allons essayer de montrer comment la Wanda, femme qui se situe du côté de l'amour, s'était laissée pervertir par la mise en acte du scénario sadomasochiste, orchestré par Sacher-Masoch.

a) **<u>La femme pervertie: complice du pervers:</u>**

L'œuvre de Sacher-Masoch, œuvre intimement en osmose avec la vie de l'auteur, témoigne du procès qui amène une femme qui se situe du côté de l'amour à revêtir une figure perverse, qui pourtant ne reflète pas son positionnement, sa dynamique structurelle. En effet, ce roman de luxure est une monstration d'une perversité accrue et cruelle, puisque cette perversité est fabriquée. Sacher-Masoch a poussé Wanda dans l'adoption d'une autre mascarade, la

84. Marika. Moreski, *Madame, mon maître, journal d'un masochiste*, Paris, éd Dominique Le Roy, 2012, n.p. http://www.enfer.com/data/extraits/extraitcur0091.pdf
85. Ibid. n.p.

mascarade perverse. Et ce pousse à la « mascarade perverse » semble avoir imprégné la vie et l'œuvre de Sacher-Masoch. En effet, avant Aurora Rümelin, alias Wanda, l'épouse de Sacher-Masoch, il y a eu la Wanda littéraire, celle de la *Vénus à la fourrure*, la complice de Séverin. Dans le champ de la fiction et dans le champ de la réalité l'auteur invente son idéal féminin, à savoir la femme toute phallique, semblant de la mère tout puissante, invincible et non castrée. La trame littéraire de Masoch fait valoir une confusion des rôles. Ainsi, nous entrevoyons que, dans ce qui est supposé être la scène du soumis et de la dominatrice, la figure du maître est prise en otage par le soumis. C'est l'envers de la scène qui est frappant dans ce récit. La dominatrice est une fabrication de Masoch. Il s'attarde sur le récit de sa persuasion de Wanda d'occuper la place de la Venus à la fourrure. Contrairement aux romans pornographiques qui préfèrent se passer des obstacles susceptibles de remettre en surface des questions d'ordre morale, Masoch joue et jouit des résistances de Wanda. D'emblée, il se plait à revêtir Wanda des plus douces caractéristiques féminines. Elle désire aimer et être aimée, elle veut l'homme fort, l'homme dieu. Lui veut qu'elle le fouette, qu'elle le maltraite. Et pourtant Wanda faisait savoir avec une grande conviction son désir de femme : « Je puis fort bien songer à appartenir pour la vie à un homme, mais ce dernier doit être un homme complet, un homme qui m'en impose, qui me subjugue par la force de son caractère, comprenez-vous?...Je ne pourrais aimer d'une façon durable que l'homme devant qui je me mettrais à genoux. »[86] De la divergence dans les désirs entre l'homme et la femme, Masoch se lance un défi. Par son savoir et sa conviction inébranlable dans la véritable nature sadique de la femme, il engendre chez Wanda un cataclysme. D'autant plus que Wanda, comme toute femme, rêve de s'offrir des lettres pour pouvoir écrire la femme.

Wanda, après sa rencontre avec l'auteur, cet homme fin qui réclame haut et fort son besoin de punition, fut tiraillée. Son être femme a été sondé. Le pervers a provoqué en elle une division, qui a réactivé chez Wanda la plaie de l'insignifiance de son sexe. C'est ce vœu, de trouver une écriture possible de la femme, qui la motive et qui la pousse à se laisser pervertir. Tout comme le remarque Assoun « l'écriture de la perversion a cette vertu singulière de libérer de la féminité »[87]. En effet, c'est ce pouvoir qu'a le pervers à savoir parler à la femme et à la fétichiser, auquel Wanda a succombé. Ainsi, tantôt elle extirpait son sadisme bien enfoui sous l'action du refoulement et parvenait à se faire s'écrire comme « dominatrice », -elle y prend même goût, bien que sa jouissance est dans l'après coup source de remord : « je trouve fort amusant de tenir tellement en sujétion un homme qui m'intéresse, qui m'aime; du moins il ne

86. L. Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure*, Paris, éd Le cercle de poche, 2008, p. 95.
87. P.-L. Assoun, « Introduction : l'écriture perverse de la féminité », *Le pervers et la femme*, Paris, éd Economica, 1996, XXI.

me manquera pas de divertissement »[88], et tantôt, elle se recroqueville dans sa posture de femme barrée, ayant plus d'entrain à revêtir la « mascarade féminine », que la « mascarade perverse », « mais, Séverin, reprit Wanda presque courroucée, me croyez-vous capable de maltraiter un homme qui m'aime comme vous m'aimez et que j'aime moi-même? »[89]. L'amour, comme suppléance à la non existence du rapport sexuel, rattrape Wanda et fait tanguer le signifiant fétichisé « Vénus à la fourrure » inventé par le masochiste. Ainsi, c'est au soumis de maintenir Wanda dans la domination. C'est lui qui la nomme Dominatrice, Vénus à la fourrure. C'est lui qui l'écrit selon son montage pervers. Il l'habille en fonction de ses lubies. Elle, elle ne fait que suivre afin de se procurer un nom à l'innommable. Elle se fait, comme l'avance Assoun, « thème du récit, tandis que le pervers serait l'auteur ou le héros de l'œuvre »[90]. Nous entrevoyons dans la *Vénus à la fourrure*, comment le pervers et son sur-savoir qui promet l'écriture de la femme et donc son existence, amène la femme à se pervertir. Sacher-Masoch prodigue à la femme la voix, insigne du pouvoir et du phallus, pendant que lui se désiste de la parole. Tout comme l'avance Lacan : « Sacher-Masoch lui-même, organise toutes choses de façon à n'avoir plus la parole.., Ce dont il s'agit, c'est la voix. Que le masochiste fasse de la voix de l'Autre, à soi tout seul, ce à quoi il va donner le garant d'y répondre comme un chien, est l'essentiel de la chose »[91]. Ainsi, donner la voix à la femme en « se coupant la langue », est le procès métonymique par lequel le pervers masochiste fait exister la femme. L'existence de la femme est la monstration de la perpétuité de la mère prégénitale, non castrée. D'emblée, le déni de la castration maternelle prend forme à travers la figure de la femme sadique, despote, qui avec son impitoyable fouet, phallus, castre le mâle. Toutefois il y a une autre promesse, un autre pacte, que celui ordonnançant leur relation esclave-maître, et qui a vivement enchanté Wanda, à savoir le mariage : « Je vous donne un an pour me conquérir, me convaincre que nous pouvons nous entendre l'un l'autre et vivre ensemble. Réussissez, alors je serai votre femme et une femme, Séverine, qui remplira ses devoirs strictement et consciencieusement »[92], ou encore d'un ton plus impératif : « Vous savez que dans un an ma main vous sera donnée, si vous êtes l'homme que je cherche, répondit Wanda fort sérieusement mais j'espère que vous me serez reconnaissant si je réalise votre rêve »[93]. De ce fait, la Wanda réticente, se laisse emporter par les promesses de Séverine. Il lui fait croire que telle qu'il la voudrait, elle existerait. Que son attachement à son être

88. L. Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure*, op. cit., p. 100.
89. Ibid., p. 101.
90. P.-L. Assoun, « Introduction : l'écriture perverse de la féminité », *Le pervers et la femme*, op. cit, XVI.
91. J. Lacan (1969), « Clinique de la perversion : Leçon du 26 Mars 1969 ». *Le séminaire : Livre XVI : D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 257.
92. L. Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure*, op. cit., p. 95.
93. Ibid., p. 115.

femme, une femme comme il le faut, est une offense à sa nature hostile, despote. Clairement, Wanda ne sait pas ce qu'est une femme, elle s'aventure avec Séverin, parce que lui, il semble bien le savoir. Ainsi elle se donne à lui, se laisse façonner par lui afin d'incarner son idéal. Il en est le seul responsable en cas d'échec : « Si je deviens très frivole, la faute en sera à toi...J'en prends Dieu à témoin, cela ne restera plus dans le domaine du rêve. Tu deviens mon esclave, et moi, je vais essayer de devenir *la Vénus à la fourrure*. »[94] De même, Wanda n'a habilement portée la fourrure que lorsque Séverin lui a expliqué la symbolique forte que représente pour lui cette matière. Au fur et à mesure de l'argumentation de Séverin, le prédicateur, l'intérêt de Wanda pour la fourrure s'accroît. De la fourrure, objet de prédilection banal puisque aimé par toutes les femmes : « A qui ne plaît pas une belle fourrure »[95], à la fourrure « accessoire érotique » : « Une femme qui porte une fourrure, s'écria Wanda, n'est pas non plus autre chose qu'un gros chat, une très forte batterie électrique! »[96], jusqu'à la fourrure « phallus » : « Cela donne à une femme quelque chose d'impérieux, d'imposant »[97]. Elle se laisse subjuguée par le prêche de Séverin, et finit par épouser les goûts, aussi décadents soient-ils, de ce dernier, parce que Wanda est une femme, qui comme toute femme, veut faire jouir et jouir. Ainsi, l'excitation extatique de ce dernier, provoquée par l'enrobement de Wanda de la fourrure, l'amène à en faire un fétiche, dont la fonction est de faire jouir de plus belle celui qui en tremble déjà : « Ainsi une fourrure éveille toujours vos étranges visions! s'écria Wanda, et elle commença de nouveau à se draper coquettement dans son superbe manteau de fourrure, de sorte que la pelisse de zibeline aux sombres reflets dessinait à ravir son buste et ses bras. 'Eh bien! Dans quel état vous trouvez-vous maintenant, vous sentez-vous déjà à moitié rompu? »[98]

Elle finit par incarner, merveilleusement bien, la vénus à la fourrure, allant même au-delà des espérances mortifères de Séverin. Par moments, il perd même le contrôle de la mise en scène. Toutefois, la « mascarade perverse » parachutée ne tient pas, comme l'atteste le retournement de situation de la fin du roman. La créativité destructrice dont fait preuve Wanda est un désir de vengeance de celui qui la pousse dans les filets de son vouloir, celui de lui ôter la barre de La femme. Décidément, Wanda tient à son être femme. De ce fait, lorsqu'elle enferme son esclave dans une cave sans nourriture et sans couverture, elle exprime pleinement son dégoût de cet homme qui ne veut cesser de faire l'esclave malgré les supplications de Wanda. C'est la

94. Ibid., p. 136
95. Ibid., p. 101.
96. Ibid., p.110.
97. Ibid., p.111.
98. Ibid., p.113.

La perversion masochiste de cet homme qui la rebute : « Oui, tu dois être esclave, sentir le fouet, car tu n'es pas un homme »[99]. Décidément, la mascarade féminine l'a emporté sur la « mascarade perverse ». Wanda sauve son être femme et le « Grec », fruit de la machination de plus en plus maladive de Séverin, est celui qui va recoller les morceaux de la barre de la femme. Une fois l'être femme de Wanda rétabli, le Grec viendrait occuper la place du maître, pour qui elle est son Autre : « Plus de nouvel esclave, j'en ai assez: un maître. La femme a besoin d'un maître et l'adore »[100], ou encore lorsque Séverin, voyant la fin de la Vénus à la fourrure et le retour de la femme Wanda amoureuse d'un homme qui le dépasse en virilité, essaye de hausser le ton comme signe de virilité, elle le rabaisse plus cruellement encore que pendant leur ébats SM : « Feu de paille...Tu crois m'intimider, tu me fais seulement rire. Si tu avais été l'homme pour qui je t'ai pris au début, sincère, un penseur, un homme sérieux, je t'aurais fidèlement aimé et serais devenue ta femme. La femme désire un homme vers lequel elle peut élever ses regards. Quant à un homme comme toi, qui lui offre librement son cou pour y poser le pied, elle ne s'en sert que comme d'un jouet agréable et le jette au loin quand elle en est fatiguée. »[101] La lettre adressée par Wanda à Séverin résume bien le dilemme de ce couple crée entièrement par la fantaisie de Séverin, il en est le seul responsable, comme le lui disait Wanda. Elle s'était laissée transformer en « Vénus à la fourrure » par amour. Sa perversité n'est qu'une réplique au besoin d'aimer et d'être aimée, au vouloir de jouir et de faire jouir si chère aux femmes : « Du moment où vous vous êtes fait mon esclave, j'ai senti que vous ne pouviez plus être mon mari; mais je trouvai piquant de me constituer votre idéal et peut-être alors que cela m'amusait fort-de vous guérir! J'ai trouvé l'homme fort dont j'avais besoin. »[102]

La Vénus à la fourrure, idéal fantasque de Sacher-Masoch, a trouvé enveloppe dans la personne d'Aurora Rümelin. Masoch a nommé « Aurora » Wanda, et de ce nom, celle-ci s'est faite ou s'est laissée faire « Vénus à la fourrure ». Ceci dépend de la référence qu'on emprunte, puisque nombreuses et contradictoires sont les versions qui témoignent de cette idylle. L'histoire supposée être une histoire d'amour est devenue une affaire de mœurs. Wanda de Sacher-Masoch publie *les confessions de ma vie* en guise de repentir. Pour simplifier, et comme le souligne ironiquement Bernard Michel, « elle a publié sous le nom de confession de ma vie des mémoires qui contiennent une thèse simple: Jeune fille innocente, elle a été livrée

99. Ibid., p. 145.
100. Ibid., p. 229.
101. Ibid., p. 231.
102. Ibid., p. 246.

à un mari déséquilibré dont elle a été l'involontaire victime »[103]. Dans son livre de confession, Wanda accuse ouvertement Sacher-Masoch de l'avoir pervertie, ravagée, elle, la pauvre femme qui ne voulait que d'un mari protecteur, sécurisant financièrement. Son récit de leur frasque sexuelle n'est point avare, bien au contraire, il est abondant et d'une précision extrême. Mais c'est cette note répétitive, tel un leitmotiv, de pauvre fille souillée qui pleure de remords et qui de surcroît demande pardon, qui remet en cause la valeur véridique de ses confessions. Toutefois, comme la Vénus à la fourrure, Wanda tient aussi à son être femme et à l'insignifiance de sa féminité, et, elle nous dit : « Le remords, le remords cuisant d'avoir fait cela. Puis d'autres sensations vinrent m'effrayer, comme des spectres dans une nuit sombre: le dégout physique devant l'homme auquel j'avais appartenu tant d'années et auquel je continuerais à appartenir. Je n'avais plus de pitié pour lui, mais de la haine; là où j'avais cru à la bonté et à de l'amour, je ne voyais maintenant que le plus cruel égoïsme; ce que je m'étais efforcée de comprendre et de pardonner comme l'écart d'imagination d'un romancier, c'était, je le voyais maintenant, la plus grossière et la plus basse luxure, qui, aveuglée par elle-même et sans trembler, attentait à ce qu'il y avait de plus sacré, à la mère. »[104]

Le sadisme féminin, lorsqu'il est fabriqué par l'homme pervers afin qu'une femme collabore dans sa perversion, est source d'un sentiment de culpabilité puisant sa force de la détention par la femme, une détention aussi momentanée soit-elle, du phallus. Sacher-Masoch a propulsé ses femmes dans l'avoir, alors que celle-ci puisaient leur volonté dans l'être. La nuisance à la mère dont parle Aurora est surtout cette croyance obstinée du pervers dans la mère phallique. Cette mère qu'elle a incarnée par amour. Mais cette incarnation est source de culpabilité, puisque Aurora a intégré la différence des sexes et l'interdit de l'inceste. Ce qui n'est pas le cas de Sacher-Masoch qui veut s'affranchir de la loi symbolique en la défiant, afin de libérer la femme de l'innommable, et jouir de sa « retrouvaille » avec la mère phallique.

b) **Oh Maîtresse ! : le féminin répudié:**

Nonobstant le fait que la perversion féminine, sur son versant sadique, se manifeste souvent dans une configuration qui place la femme en tant que complice de la perversion masochiste de son partenaire, il n'en demeure pas moins que le sadisme féminin structurellement pervers peut être l'ouvrage de la femme, émaner de cette dernière, qui se positionne comme étant

103. Bernard. Michel, « Wanda, la Dominatrice », *Sacher-Masoch 1836-1895*, Paris, éd Robert Laffont, 1989, p. 186.
104. Wanda. Sacher-Masoch, *Confession de ma vie*, Paris, éd Gallimard, 1989, p. 258.

l'unique maîtresse du jeu. Les femmes sadiques sont celles qui ont agi sur le féminin et ses paradigmes, en engendrant une véritable « répudiation du sexe féminin ». Le témoignage de Catherine Robbe-Grillet, alias Jeanne De Berg, atteste du procès du tressage de la sur-femme, fruit de la création d'une créature phallique, invincible. L'enseignement de Jeanne de Berg repose sur la jouissance « cérébrale ». En effet, le montage pervers de Jeanne De Berg induit une jouissance dépendante de la jouissance ancrée dans le réel du masochiste. C'est l'agir de la dominatrice sur le réel du soumis qui est la cause de jouissance. La maîtrise dans les dires de Jeanne De Berg, est marque de surpuissance, de pouvoir, et elle nous dit : « Il n'y a pas que du symbolique, du simulacre. Il y a aussi du réel qui nous excite, nous, gens bizarres : une gifle est une gifle, un coup de fouet est un coup de fouet et il peut faire très mal, le talon qu'on enfonce est un vrai talon, la lutte n'est pas feinte, mais ces pratiques sont encadrées, reprises dans une dramatisation assumée. »[105] Outre la préparation des cérémonies SM, présidées par Jeanne De Berg, et l'organisation minutieuse de ce qu'elle considère comme étant de l'art : scénario, choix des masochistes que Jeanne De Berg appelle acteurs-, la maîtrise est généralisable à toutes les étapes de la cérémonie : « Quand elles sont réussies, j'éprouve, il est vrai, un sentiment de puissance mais surtout de plénitude euphorique…L'émotion y est suscitée, provoquée, créée dans la cadre d'une scénographie, d'un décor, avec des rôles, des simulacres et un certain souci esthétique. »[106] Jeanne De Berg a une éthique « du beau », une éthique de l'esthétique, comme riposte à la non existence du rapport sexuel. En effet les cérémonies dont elle est la présidente, « la maîtresse de cérémonie », s'inscrivent au-delà du rapport sexuel classique, qui se contente de la « baise », et elle nous dit en se positionnant par rapport à la vie sexuelle de Catherine Millet, : « Je me veux « femme-sujet », maîtresse du jeu, des jeux sur le retard, les préambules, l'ornementation du désir, le déplacement du sexuel.., dit crûment, dans le récit de Catherine Millet on « baise », dans mes cérémonies on ne « baise » pas, ou fort peu…Surtout pour lui – le désir- éviter, à mes yeux (et pas seulement aux miens) une banalisation fâcheuse. »[107] Toutefois, des confidences de Jeanne de Berg, nous comprenons que les cérémonies sadomasochistes sont la scène de l'expression de la femme despote, phallique, sadique. Mais dans les autres espaces de sa vie, essentiellement celui qu'elle occupe en tant qu'épouse, elle revêt une autre position, proche de celle de la femme barrée. Nous pourrions nous aventurer et avancer plusieurs interprétations par rapport à ce double positionnement, à cette *spaltung*. D'abord, Catherine Robbe-Grillet dit s'être inspirée

105. Catherine. Robbe-Grillet, *Entretien avec Jeanne De Berg*, Paris, éd Les impressions nouvelles, 2002, p. 30-31.
106. Ibid., p. 21.
107. Ibid., p. 29-30.

des films de son mari réalisateur. Elle a même reproduit dans ses cérémonies certains passages des *Glissements progressifs du plaisir*. Sachant qu'elle a été initiée par son mari au monde SM, nous pouvons avancer que c'est par identification au maître, envers qui elle est tout simplement Catherine Robbe-Grillet, que la Catherine s'était alliée à l'Autre femme, la femme toute phallique, Jeanne De Berg. Cette lecture se trouve corroborée par la dynamique particulière propre au SM, qui met en exergue le processus du renversement en son contraire. En effet, souvent, les soumises clairement masochistes, se convertissent en véritables maîtresses sadiques, tout en gardant une position masochiste avec le maître initiateur. La *Spaltung* de Catherine Robbe-Grillet, alias Jeanne De Berg, pourrait donc reposer sur l'identification à l'art, et donc au savoir de son mari artiste, mais également à sa position de maître, celui qui jouit de sa douleur. Tout comme le remarque Assoun, « cela engage une dialectique serrée de l'identification. Car au fond, sadique et masochiste jouissent chacun de la douleur, douleur de l'autre dans le premier cas, douleur de soi dans le second »[108]. Ainsi chaque espace a ses règles, et nulle imbrication n'est possible entre la Catherine Robbe-Grillet et la Jeanne De Berg. Ce va et vient entre sadisme et masochisme nous semble être plus maniable, et d'ailleurs plus fréquent, lorsqu'il est de nature sexuelle. En revanche, le sadisme de caractère féminin est figé, plus ancré, et ne balance pas entre sadisme et masochisme. Ce type de sadisme caractérise surtout la femme-mère.

c) **Le Tout-mère contre le père :**

D'ores et déjà la mère, en ayant le phallus via son enfant, fait preuve d'un vouloir totalitaire qui pourrait dans certains cas exclure le père. C'est en tant que « mère de », que la « femme de » pourrait déployer son sadisme envers celui qui lui a adressé le « tu es ma femme », dans une mouvance castratrice. La maternité se voit s'offrir une fonction, celle de libérer la femme de son appartenance à un homme, pour qui elle est le phallus. Tout comme l'avance Eric Moreau : « La maternité chez la femme peut venir remplir la fonction d'une illusion qui consiste à penser que ce qui lui manque peut-être récupéré. Ce qui lui manque, c'est un enfant et en tant qu'il la complète. Il est l'objet phallique. Il occupe symboliquement le lieu du phallus maternel »[109]. Si, comme cela a été avancé par Freud et Lacan, la perversion maternelle est la plus féroce des perversions féminines, il n'en demeure pas moins que, dans le champ

108. P.-L. Assoun, « le masochisme, destin pulsionnel», *Leçons psychanalytique sur le masochisme*, op. cit., p. 25.
109. E. Moreau, « La mère, l'enfant et la mort », in *Analyse Freudienne*, Vol 2, n° 6, Paris, éd Presse Eres, 2002, p. 116.
Réf www.Cairn.Info/article.

qui nous intéresse, celui de la femme perverse, nous pouvons déceler une perversion féminine conjointe à la perversion maternelle. Plus clairement, la femme une fois mère, pourrait déployer des motions sadiques envers l'homme, et en premier lieu son mari, le père de l'enfant phallus, l'enfant sur lequel la mère veut être l'unique dépositaire. La mère talion en basculant dans le « tout-mère », celle qui a le phallus-enfant, pourrait renier celui qui la garde dans l'être par le « tu es ma femme », et entrave son cheminement vers l'avoir.

Père d'August Strindberg, est une monstration du sadisme féminin sous-jacent à l'avoir maternel. Laura, la femme du capitaine, a fait valoir son vouloir d'emprise sur leur fille en annulant la fonction paternelle de ce dernier. Afin de faire valoir son vouloir totalitaire, Laura est allée jusqu'à faire douter le père de sa paternité. La castration agie sur le capitaine, le mari, est une castration qui vise l'homme. En effet l'exclusion du père, devient une véritable guerre des sexes « cela peut paraître étrange, mais je n'ai jamais vu un homme sans me sentir supérieure à lui »[110]. Manipulatrice et stratège, Laura provoque l'angoisse de celui qu'elle vise par son sadisme. Elle le divise, en faisant resurgir le réel. Ecraser celui qui lui barre la route vers le vouloir-pouvoir absolu, tel est la devise de Laura. En ayant le pouvoir de *rendre l'autre fou** -puisque le capitaine finit par perdre la raison -, Laura castre le capitaine, le dépouille de sa fonction de père, mais aussi d'homme. Après une résistance acharnée au vouloir fou de sa femme, -celui de faire régner la femme, de la faire exister- le capitaine une fois pris dans le piège de la folie, – puisque c'est sa femme qui l'a amené à la folie- finit par déclamer le vouloir de sa femme « Mon enfant ? Un homme n'a pas d'enfant ! Les femmes seules en ont, et c'est pour cela que l'avenir leur appartient… »[111].

II- L'homosexuelle : « la leader » de la femme perverse :

Indéniablement, l'homosexualité féminine est l'archétype de la perversion féminine. Du moins, c'est la perversion féminine qui a fait couler le plus d'encre. En effet, contrairement à la rareté littéraire et clinique des autres configurations perverses relatées plus haut, que la femme perverse est amenée à revêtir, l'homosexuelle est celle qui parle et qui fait parler. Néanmoins, les vignettes cliniques rapportées par un bon nombre de psychanalystes attestent que, de toutes les perversions féminines, l'homosexuelle est celle qui accepte, du moins pour un temps, de s'allonger sur le divan. D'emblée, l'homosexuelle est devenue malgré elle la

110. August. Strindberg, *Père*, Paris, éd L'Arche Editeur, 1958, p. 41.
*Allusion au titre du livre de H. Searles, *L'effort de rendre l'autre fou*, Paris, éd Folio essai/ Gallimard, 2002. D'après Searles, il s'agit d'un mécanisme qui permet au pervers narcissique de ne pas succomber à la psychose et de faire porter à l'autre son délire, sa folie.
111. August. Strindberg, *Père*, op. cit., p. 88.

porte-parole de la perversion féminine. Souvent la perversion féminine n'est abordée qu'en se référant à la seule femme perverse que l'analyste est susceptible de rencontrer, à savoir l'homosexuelle. S'ajoute à ce qui vient d'être souligné, le chamboulement depuis Mai 68 des assises socio-culturelles de nos sociétés contemporaines, qui ont révolutionné à leur tour l'abord clinique de l'homosexualité. Et pourtant, il est toujours plus question d'homosexualité masculine que d'homosexualité féminine. Bien que l'homosexuelle femme s'affiche à la « gay pride », participe aux débats et lutte dans des associations qui défendent sa cause, il n'en demeure pas moins qu'encore aujourd'hui l'homosexualité féminine est, comme le constate Freud, « moins tapageuse »[112] que l'homosexualité masculine. Certes, elle n'échappe plus à la recherche psychanalytique, mais elle ne se positionne dans le champ psychanalytique que comme un amas de données, susceptibles de nous fournir davantage d'éclaircissement sur la perversion féminine. Du fait de son accessibilité et de sa participation « active » dans l'évolution des mœurs au XXe siècle, l'homosexualité féminine est la plus transparente des perversions féminines.

II-1- <u>De l'invertie à l'homosexuelle :</u>

Les nombreuses terminologies qui se sont succédées avant de déboucher sur le terme d'homosexualité, sont en phase avec l'évolution du regard que le scientifique et le profane posent sur les homosexuels. Tout comme le rappelle Vincent Thierry, « le terme « homosexualité » est relativement récent. Il apparaît en 1869, sous la plume du Dr Bankert, de façon concomitante à une psychologisation des conduites sexuelles, et au rattachement des déviations de certaines de ces conduites à un trouble psychopathologique ou à une maladie. Est devenue une manifestation pathologique ce qui auparavant était considéré comme un acte criminel : celui de sodomie. C'est parce qu'on est passé de l'acte à la conduite, de l'éventuel à l'habituel, qu'est né le concept d'homosexualité précédé d'ailleurs de celui d' « inverti ». L'homosexuel(le) est devenu(e) le sujet défini par un choix d'objet du même sexe que lui, avec pour conséquence un fait classique en psychiatrie : la tendance à rapporter une conduite dite « anormale » à une personnalité pathologique caractérisant un individu. La conduite homosexuelle fait l'homosexuel, la conduite toxicomaniaque fait le toxicomane, etc. Double glissement donc : celui de l'acte à la conduite, celui de la conduite à un type de personnalité disposant à de telles conduites »[113]. Ainsi c'est le passage à l'acte qui caractérise l'homosexuel,

112. S. Freud (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973, p. 245.
113. Thierry Vincent, « Homosexualité psychanalyse et perversion », *Cliniques méditerranéennes*, 2002/1, n°65, p. 95-104.

le vrai inverti, de l'homosexualité inconsciente comme trace de la bisexualité en chacun de nous. Les premiers développements de la psychanalyse sur la question de l'homosexualité, ont permis de rompre avec la notion de dégénérescence, un fourre-tout d'après Freud, et de privilégier le terme d'inverti en l'inscrivant au cœur de la perversion. En effet, Freud, par l'élection du terme inverti qui renvoie au « renversement » propre, d'une part aux procès homosexuel, et d'autre part au montage pervers, inclut l'homosexualité, -celle qui se met en actes, par le choix d'un partenaire du même sexe- dans le champ de la perversion. Toutefois, hormis le cas de la jeune homosexuelle qui offre une lecture de l'homosexualité féminine, Freud s'est surtout penché sur l'homosexualité masculine, sans pour autant nier son observation chez la femme. Freud est resté évasif sur l'homosexualité féminine, nous invitant à généraliser son développement concernant l'homosexualité masculine à son alter féminin. D'ailleurs, l'utilisation massive de l'expression « la personne homosexuelle » par Freud, ne fait que nous induire à la généralisation. Et pourtant Freud nous dit que « la situation est plus univoque chez la femme, où les inverties actives portent très souvent sur leur personne les caractères somatiques et psychiques de l'homme et réclament de leur objet sexuel le féminin, bien qu'il soit possible qu'ici aussi, à regarder les choses de plus près, se révèle une plus grande diversité »[114].Devrions-nous comprendre par cette remarque de Freud, que l'homosexualité féminine est moins complexe que la masculine ? Qu'elle se déchiffre plus facilement que la masculine ? Ainsi, une femme homosexuelle est celle qui insiste sur sa masculinité, celle qui fait l'homme et qui refuse la féminité. Cette féminité qui caractérise la partenaire, auprès de laquelle l'homosexuelle se positionne en homme. Notons par ailleurs que, cette explication « brève » du procès de la femme invertie, a constitué le fil interprétatif sur lequel Freud s'est basé, des années après, lors de sa rencontre avec la jeune homosexuelle. Lors de cette rencontre, Freud abandonna le terme d'inverti et adopta celui d'homosexuelle. Bien que les travaux de Freud sur l'homosexualité féminine ne soient pas abondants, il n'en demeure pas moins que par son décèlement du devenir féminin, dont la destinée se cristallise au moment de l'Œdipe et du complexe de castration, il a montré à ses successeurs le point de butée qui ravale le féminin en devenir, et fait basculer la petite fille dans la dite « insistance sur sa masculinité ». Ainsi de l'homosexualité inconsciente, inhérente à la bisexualité et valable pour les deux sexes, peut s'éclore une véritable homosexualité. Chez la fille, l'homosexualité avérée se solde par le ratage du féminin. Ce féminin dont fort probablement la femme homosexuelle ne veut pas, en raison de sa mal transmission. Tout comme le

114. S. Freud (1905-1924), « Les aberrations sexuelles », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, éd Flammarion, 2011, p. 102.

souligne Lacan, « l'homosexualité féminine a été dotée dans toute analyse d'une valeur particulièrement exemplaire pour ce qu'elle a pu révéler des étapes du cheminement de la femme comme des arrêts qui peuvent marquer son destin »[115].

II-2-Le roc féminin : la prouesse « phallique » :

Comme le féminin est en devenir, l'homosexuelle pourrait être celle qui contourne l'attente du signifiant qui n'existe pas, de la féminité. La petite fille, ne se défait jamais, de sa position de petit d'homme. La traversée de l'œdipe et ces avatars l'achemine vers l'endossement d'une position féminine. Cependant le petit d'homme, c'est-à-dire la part qui ne renonce pas totalement à l'avoir du phallus, rend plus sinueuse encore sa rencontre avec le féminin et la féminité. Ainsi, l'homosexuelle, court-circuite ce trajet qui implique le renoncement à l'avoir, et dont l'issue est « inconnue » et peu gratifiante, puisque l'écriture de la femme est impossible. La bisexualité, propre au temps d'avant la connaissance de la différence des sexes, implique une part d'homosexualité latente en chacun de nous. Cette part d'homosexualité latente s'éteint, se trouve refoulée, sous l'action du savoir œdipien, celui de la différence des sexes. Nous sommes enclins à penser que, la véritable homosexuelle est celle dont l'homosexualité latente résiste au refoulement, et donc à la différence des sexes, et qui au moment de la puberté dévoile au grand jour son amour du même. L'homosexualité inconsciente, telle que élaborée par Joyce McDougall, a comme pivot l'homosexualité primaire. Cette homosexualité primaire s'inscrit dans ce temps d'avant l'Œdipe, d'avant la loi. Toutefois, tout comme le souligne McDougall, « bien qu'on retrouve dans les deux sexes cette forte et double polarité sexuelle, la problématique de la fille est plus complexe que celle de ses frères en ce qui concerne le souhait de posséder sexuellement la mère, du fait qu'elles ne sont pas sexuellement complémentaires. La petite fille n'est pas, comme son frère, en mesure de croire que son sexe anatomique aura, au regard de sa mère, droit à une reconnaissance particulière. Comment va-t-elle faire pour sortir de cette situation doublement complexe ? »[116].

L'homosexualité primaire et son acuité chez la petite fille, telle que soulignée par Joyce McDougall, est sous-jacente à l'ambivalence des sentiments que la fille éprouve pour la mère, même lorsque la traversée du complexe de castration et de l'Œdipe ne se solde pas par unnaufrage. Ainsi, l'homosexualité primaire qui teinte la mère des sentiments les plus

115. J. Lacan (1957), « Le primat du phallus et la jeune homosexuelle », *Le séminaire : Livre IV : La relation d'objet*, 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1994, p. 96.
116. J. McDougall, « Composantes homosexuelles de la sexualité féminine », *Eros aux mille et un visages*, Paris, éd Gallimard, 1996, p. 35.

ambivalents, peut être dépassée et amener la fille vers le féminin, mais sans pour autant lui arracher la part d'homosexualité inconsciente. En effet, comme l'avance McDougall, « au cours du travail analytique, chez les analysants hétérosexuels, nous trouvons de nombreux signes de conflits homosexuels inconscients…Les éternelles scènes conjugales, les problèmes sexuels, les conflits avec les enfants, les collègues ou les amis, ou encore les blocages intellectuels ou artistiques sont tous susceptibles de révéler, au cours de l'aventure analytique, leur contrepartie homosexuelle »[117]. Ainsi, l'homosexualité primaire, et sa subversion en homosexualité inconsciente, est à inclure dans le polymorphisme infantile pervers. Une fois que la loi œdipienne est plus ou moins introjectée, le désir de posséder la mère se refoule et n'a plus d'existence que dans l'inconscient. Toutefois, la véritable homosexuelle, « agie », est celle qui persiste dans son désir de posséder la mère, et qui ne reconnaît pas la loi de la différence des sexes et de l'interdit de l'inceste. L'homosexuelle, nous dit McDougall, « n'a peut-être pas renoncé, pour des raisons difficiles à déterminer, au désir de posséder sexuellement sa mère et/ou à celui de devenir le père. Ces analysantes semblent parfois laisser ressurgir ces désirs dans la tentative de donner à une autre femme ce qu'elles ont attendu qu'on leur donne dans leur enfance ou, au contraire, de recevoir ce qu'elles attendent d'une amante et qui apportera la confirmation narcissique qu'elles sont reconnues en tant qu'individu et que leur corps, avec son plaisir érotique, est apprécié et aimé par l'amante »[118]. Mais cette lecture qui pointe la valence active et passive du couple homosexuel pourrait être un leurre, puisqu'elle rangerait l'ensemble des homosexuelles dans le rang de la perversion. Et pourtant, toutes les homosexuelles ne sont pas perverses. En effet, il y a souvent dans le couple homosexuel, d'un côté la véritable homosexuelle, la perverse, l'active, « l'expérimentée », celle qui donne. Et de l'autre, la femme qui se laisse pervertir par la vraie homosexuelle. Celle qui réceptionne le don, qui se laisse embarquer par le savoir de l'homosexuelle active sur la femme et le féminin. L'homosexuelle passive, pervertie, se laisse subjuguer par le savoir que l'homosexuelle perverse a sur le vouloir de la femme. Elle se détourne ainsi de l'homme, qui tout comme elle, ne sait rien sur ce qu'elle veut et qui est incapable de lui fournir les signifiants de sa féminité. Face à l'impasse représentée par l'innommable féminin, la femme longtemps hétérosexuelle peut « s'homosexualiser », avec l'espoir d'être nommée. Le phallus de la véritable homosexuelle n'a de sens que lorsqu'elle le donne à une autre femme, lorsqu'elle montre à cette autre femme qu'elle existe.

117. Ibid., p. 38.
118. Ibid., p. 56.

a) **Violette la perverse, sa femme… et l'homme:**

Violette et Rose, rencontrées par Serge André, mettent en lumière la configuration « classique » d'un couple homosexuel. Même si toutes les homosexuelles actives n'ont pas la même ardeur perverse que Violette, il n'en demeure pas moins que le couple que Violette forme avec Rose représente ce qui pourrait être l'emblème du couple homosexuel, à savoir la valence passive pour l'une, et l'active pour l'autre. A ce titre, le couple repose sur cette opposition, et tout comme le relève S, André, «l'opposition des deux cas apparaît tout aussi manifeste au niveau de l'élaboration du fantasme qui se précise au long de l'analyse. Je dirai, en bref, que le fantasme de Rose est typiquement hystérique, et celui de Violette, typiquement masculin et pervers »[119]. En effet, contrairement à Rose, qui est préoccupée par la question de la féminité et qui demande le savoir à l'analyste, Violette « ne demande pas, elle impose. Sa demande est d'abord une façon de m'imposer le silence et l'inaction, et ensuite de m'imposer de l'écouter. Elle se sert, en somme, de la neutralité inhérente à la position de l'analyste pour s'octroyer un homme « neutralisé » dont elle fait le témoin et le voyeur de ses aventures sexuelles avec les femmes »[120]. Le sexe est le moteur de Violette, elle l'appréhende comme une performance. Faire jouir une femme mieux qu'un homme, est ce qui l'anime. Petite fille, un homme lui a proposé de la toucher en échange de quelques pièces, -cet épisode peut expliquer son choix de la prostitution comme métier-. Un peu plus tard, elle frottait son sexe contre les bébés qu'elle gardait jusqu'à atteindre l'orgasme. Elle a commencé par se prostituer régulièrement dès l'âge de dix ans. Même si les relations sexuelles avec les hommes lui sont pénibles, il n'en demeure pas moins qu'elle s'en sert pour perfectionner sa performance, qui consiste à faire jouir le mieux possible une femme. Elle aime regarder ce que font ses collègues prostituées avec des hommes, elle qui dit avoir toujours aimé les choses sales. Ainsi, tout comme le remarque S. André, « la figure de la prostitué vaut pour Violette en tant que voie d'accès commode aux « choses sales », c'est-à-dire aux petites perversions caractéristiques du fantasme masculin. C'est bien cette perversion masculine, à laquelle elle se refuse en tant qu'objet sexuel, qu'elle met en acte au sein d'un rapport entre femmes. Façon pour elle de signifier : on peut se passer du père (et de l'homme en général) sans rien perdre au niveau de la jouissance »[121]. La perversion avérée de Violette repose sur une configuration parentale chaotique : père policier certes, mais incapable de maîtriser sa

119. S. André, « Deux homosexuelles », *L'imposture perverse*, Paris, éd Seuil, 1993, p. 121.
120. Ibid., p. 141.
121. Ibid., p. 107.

violence dû à un alcoolisme, qui le fait passer pour un père castré méprisant les femmes. Après une beuverie, Il est même allé jusqu'à traiter Violette, encore enfant, de chaude lapine. La mère étant soumise, effacée et incapable de faire face à la violence du père, s'est accaparée ses enfants. Indéniablement, l'homosexualité de Violette est aussi une adresse au père, à l'homme. Néanmoins, c'est un défi à l'homme en prise avec la détumescence, qui fait valoir chez Violette la castration de l'homme : « Elle ne manque d'ailleurs pas d'ironiser sur la détumescence masculine après le coït, en y opposant sa capacité de jouir à volonté. Dans les rapports à trois qu'elle affectionne, son plus grand plaisir est ainsi de voir arriver le moment où elle va prendre, auprès de l'autre femme, le relais de l'homme épuisé et ramolli, enfin réduit au rang du spectateur impuissant. »[122] Comme l'homosexualité de Violette est une performance, la monstration est chose primordiale afin de faire voir à l'homme qu'elle assure la jouissance mieux que lui, ce qui signifie qu'elle a non seulement un phallus encore plus performant que le sien, mais que ce phallus, elle sait le donner à celle qui ne l'a pas. Ainsi et tout, comme le souligne S. André, « Violette veut se définir non pas comme un homme, mais comme plus qu'un homme. Elle est, en effet, persuadée que le pénis masculin constitue fondamentalement une limite à la jouissance et à la puissance sexuelle et que, par conséquent, en étant, elle, dépourvue de cette limitation, elle possède en fait un organe 'plus grand' ou 'plus puissant' que le mâle »[123]. Le fait que l'homme soit témoin de sa capacité à faire jouir une femme mieux que lui, et le fait que la femme reconnaisse les capacités de « fournisseuse » de jouissance de Violette, consolident encore mieux sa croyance dans sa position de sur homme. L'homosexualité de Violette a comme balise un fantasme sexuel, et c'est son positionnement en femme qui l'a, et donc en « sur homme », qui donne les notes de sa perversion. De ce fait, la femme se trouve fétichisée chez Violette, de la même manière qu'elle ne l'est chez l'homme. Dans le discours de Violette, S. André a pu déceler le désaveu de Violette de la différence des sexes, et il remarque : « S'il fallait résumer son attitude face à la différence des sexes, je dirai que la devise de Violette pourrait être : une femme ne débande pas, voilà toute la différence ! et du coup cette différence, (la différence sexuelle) n'en est plus une. »[124] Toutefois, le désaveu de la différence sexuelle qui abrite la foi dans la femme qui a le phallus, ne s'applique qu'à elle. En effet Violette, comme le note S. André, « désire une femme exactement comme un homme le ferait.., elle désire une femme dans la mesure où celle-ci peut-être dévalorisée, ravalée au rang de prostituée. Il n'y a chez Violette aucune

122. Ibid., p. 110.
123. Ibid., p. 116.
124. Ibid., p. 117.

idéalisation de la Femme, aucun penchant à en faire un être transcendant »[125]. En effet tout porte à croire que, Violette par son positionnement en sur homme, est bien au-dessus de la femme qui attend de l'homme, tout comme elle attend d'elle, les signifiants de la féminité : « Pour Violette, sur un versant, la femme n'est pas castrée, elle est même mieux pourvue phalliquement que l'homme ; mais, sur l'autre versant, elle est castré et dévalorisée. »[126] Sa foi dans son avoir du phallus plus performant que celui de l'homme est maintenue par la répétition de la scène prostitutionnelle incluant l'autre femme et l'homme : « A chaque passe, Violette vérifie ainsi la castration de l'homme et sa non-castration à elle ; chaque fois elle conclut qu'elle saura mieux faire jouir une femme que l'homme ne le peut avec son petit organe ridicule et vite dégonflé. »[127]

Dans l'homosexualité perverse de Violette se faufile la non reconnaissance de la loi de la différence des sexes, qui implique que la femme soit sans l'avoir et donc dans l'ex-sistence. Afin de tenir tête à cette loi, Violette répudie le féminin, toujours dans l'attente de signifiants qui n'existent guère. Par sa performance de « fournisseuse » de jouissance, elle humilie l'homme borné par l'organe, par le réel. Elle surpasse l'homme, puisque son phallus à elle tire sa puissance de l'imaginaire. Nous pouvons aussi déceler dans le montage pervers de Violette une volonté de venger la mère humiliée par le père, dont la violence est ridicule. En effet, tout comme le relève S. André, « en vérité, sa véritable identification vise une mère phallique vis-à-vis de qui tous les hommes, à commencer par le père, font figure de châtrés »[128].

b) La prouesse comme gilet pare-balles :

La performance qui consiste à faire jouir une femme mieux qu'un homme, emblème de la prouesse phallique de l'homosexuelle, a comme pivot une défense contre un lien incestueux vif avec la mère. En effet, comme dans toutes les perversions, la performance canalise l'angoisse, allant jusqu'à la rendre muette, voire l'annuler. Les travaux analytiques mettent en exergue l'homosexualité féminine comme rejet de la mère, jadis fortement investie. Ainsi,

R.-J. Stoller tire de sa rencontre avec une homosexuelle l'ampleur de l'influence du ravage maternel dans la constitution de l'homosexualité de la fille. Lisa, la patiente de R.-J. Stoller, assumait tant bien que mal son homosexualité, étant donné qu'elle était en prise avec le vouloir maternel. Terrassée par un condensé d'angoisse, la performance n'opérait pas. Cette

125. Ibid., p. 124.
126. Ibid., p. 126.
127. Ibid., p. 127.
128. Ibid., p. 126.

dernière est souvent ravalée par le retour massif du réel. En effet, lorsque l'angoisse comme signal de réel est activée, Lisa se dit folle. D'ores et déjà l'homosexualité de Lisa ne résonnait pas comme une libération, mais plutôt comme un enfermement dans le ravage maternel, et il explique qu' « elle ne pouvait pas accorder la liberté à sa fille, chair de sa chair. Lisa fut destinée à être le remède de sa mère et, comme cela se produit aussi chez certains garçons très féminins, l'une et l'autre doivent être liées à jamais sinon la mère est en proie à l'affliction.
Dans une situation de ce type, l'enfant est davantage traité comme la chose de sa mère que comme une personne.., l'histoire de Minnie -(histoire que la mère raconte souvent à sa fille et qui parle d'une sirène qui vit avec sa mère et qui en s'aventurant une fois au-delà du rivage, elle grimpe sur la colline et est prise d'une grande panique qui la ramène tout de suite à sa mère)- contient donc les terreurs de la mère souhaitées en Lisa, de sorte qu'elle ne la quitte pas. L'amour entre Lisa et sa mère en fut obscurcie et elles furent davantage liées par la peur, la coercition, le traumatisme et le conflit que par l'amour. Ce qu'il y a de condamnable –de détestable- dans cet état de choses, c'est que toute femme qu'elle ait aimée employait les mêmes procédés avec elle et était animée de la même dynamique que sa mère »[129]. Nous saisissons, par la fragilité de la prouesse homosexuelle de Lisa, que tant que l'homosexuelle ne rejette pas la mère, comme riposte à un lien fort et intense, la prouesse ne se fait qu'avec tâtonnement. La performance, dont la fonction est de différer la menace du réel, sera parachutée par un retour massif et imprévu de ce réel redouté. Ce retour « menaçant » du réel conforte de plus belle la fonction de la perversion comme défense contre la psychose. La prouesse chez l'homosexuelle agie a un soubassement métonymique. En effet, le rejet du lien vif avec la mère ne se solde pas par le renoncement absolu à l'objet incestueux. L'amour incestueux ne s'adresse pas directement à la mère évincée, certes, mais à celle à qui l'homosexuelle fait le don, d'où l'importance des jeux régressifs dans le couple homosexuel. Tout comme l'avancent Granoff et Perrier, « elle n'a donc pas renoncé à l'objet du choix incestueux. Elle l'a perdu, abandonné, au sens où elle a rejeté son amour pour sa mère. Mais cet objet n'a pas pour autant disparu. Il est venu s'ériger dans son Moi, qui se façonne sur le modèle de l'objet disparu. Elle introjecte les qualités de l'objet d'amour, qui, dans son Moi, est surinvesti. L'objet de son amour devient support de son identification masculine. Elle revêtira les insignes du père –ceux de la masculinité. Et quand un sujet se pare des insignes de ce à quoi il est identifié, il se transforme et devient le signifiant de ces insignes »[130]. Ce rapt du signifiant phallique, via une identification au père, au point de le devenir, allant même

129. R.-J.Stoller, « Une femme homosexuelle », *L'imagination érotique telle qu'on l'observe*, Paris, éd PUF, 1989, p. 242.
130. Granoff. W., Perrier. F., « La femme homosexuelle », *Le désir et le féminin*, Paris, éd Flammarion, 1979, p. 85.

souvent jusqu'à surpasser le père et donc l'homme, dans l'aiguisement permanent du phallus « volé », est ce qui ancre l'homosexuelle dans le registre de l'avoir. C'est ce positionnement dans le champ de l'avoir qui lui garantit de donner à l'autre femme, substitut de la mère rejetée, le phallus que cette femme ne peut que l'être. Ainsi, pour faire face au ravage maternel et se frayer un chemin vers le symbolique, l'homosexuelle rejette la mère, et sort ainsi de l'impasse « psychotique ». Toutefois en s'identifiant au père, elle arrive par métonymie à avoir le phallus, et arrive par la même occasion à faire renaître le lien incestueux, à travers la figure de la partenaire de l'homosexuelle. Par une sorte de jeu métonymique, l'interdit de l'inceste est quand même bafoué par son interposition sur une figure féminine. Une femme qui garantit que « l'amour de l'homosexuelle s'établira dans ces coordonnées dites régressives où le jeu de mère à fille sera la situation habituelle »[131]. Ainsi, afin de ne pas succomber à l'aliénation psychotique, conséquence d'un ravage maternel intense, l'homosexuelle par imposture et métonymie se crée une solution « perverse », afin de mettre un pied dans le symbolique et consolider l'imaginaire. Cet imaginaire qui lui fournit sa foi dans son avoir du phallus. Tout comme l'avancent Granoff et Perrier , « elle a construit ce personnage factice, « fétiché », entièrement engagé dans la représentation du manque de son premier objet d'amour, qu'elle retrouve dans sa partenaire. Elle retrouvera du même coup toutes les vicissitudes obligatoires de la relation à la mère, et spécialement les relations agressives les plus originelles, les premières rivalités. Leur effet sera de modérer ou d'exalter la revendication de l'appareil de sa représentation, c'est-à-dire l'ensemble de ce qui est pour telle femme le lot des insignes de la masculinité »[132]. La retrouvaille de la béance du sexe féminin, donc du manque, à travers la figure de la partenaire, place l'homosexuelle active, et donc qui l'a par l'action de son montage pervers, dans la position de celle qui a le savoir sur la féminité et le féminin. La femme par son manque viendrait témoigner de la complétude phallique de celle dont elle attend le don. Ainsi, comme le souligne Lacan, « ce n'est pas proprement l'objet incestueux que celle-ci choisit au prix de son sexe, ce qu'elle n'accepte pas, c'est que cet objet n'assume son sexe qu'au prix de la castration.., dans toutes les formes, même inconscientes, de l'homosexualité féminine, c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême »[133]. D'emblée, la lecture de n'importe quelle forme de perversion chez la femme, place notre questionnement au cœur du féminin. D'autant plus que la femme perverse, par son montage pervers, réfute un féminin toute en dévoilant un autre. Ce qui est inacceptable, c'est

131. Ibid., p. 83.
132. Ibid., p. 87.
133. J. Lacan (1960), « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrit II*, op. cit., p. 213.

la barre de la non existence, le pas-tout. Ainsi la perverse, qui a la foi dans son existence, prêche pour un féminin libérée de la barre. La perverse est celle qui contourne la question chère à l'hystérique, à savoir qu'est-ce qu'une femme ? Elle pourrait même répondre à la plainte de cette dernière par un « tais-toi plutôt et invente ton phallus ». Toutefois, la femme perverse sait que la perversion est un luxe. Qu'aucune femme, hormis elle, n'a ce talent de s'éloigner sans la moindre nostalgie de cette horreur du féminin.

III- La perversion pour EXISTER :

L'aversion du féminin, le manque comme blessure narcissique, ont comme source l'essence même de la sexualité féminine. Ces conséquences de la découverte de la différence des sexes sont difficilement assimilées par la femme, en raison du préjudice qui ne fait que fragiliser son narcissisme. Ainsi la béance peut longtemps être associée à la honte d'être une femme. En effet ces paradigmes de la sexualité féminine, peu gratifiants, peuvent être associés par la femme à un lourd fardeau. Face à ce féminin en devenir et au sexe féminin irreprésentable, la femme pourrait percevoir longtemps son féminin comme une tare. Abraham insiste ouvertement sur la profonde blessure, le grand préjudice, touchant la femme en raison de l'essence innommable du féminin, et, je le cite, : « Bien des êtres féminins, enfants ou adultes, souffrent par moment ou en permanence du fait d'être nés filles.., fréquemment, les femmes sont parfaitement conscientes de ce que beaucoup de phénomènes de leur vie mentale naissent d'une intense aversion pour la condition féminine ; mais les motifs d'une telle aversion restent parfaitement obscurs pour un bon nombre d'entre elles »[134].

D'emblée nous saisissons, par l'aversion que la femme peut manifester à l'égard du féminin irreprésentable, que l'ensemble du fonctionnement psychique de la femme est lui-même connecté à son degré d'acceptation de l'innommable féminin. Plus clairement, la solution que la femme est capable de trouver afin de faire face à ce féminin qui peut même la dégouter conditionne sa structuration psychique. La pensée freudienne portée par le discours psychanalytique montre par les trois directions qui se présentent à la femme au moment du complexe de castration, que l'enjeu ne porte pas seulement sur l'endossement, ou pas, de la féminité et du féminin, mais que l'enjeu porte sur toute la structuration psychique de la femme. En effet, l'acceptation, le refus catégorique- « l'insistance sur sa masculinité » -, ou le

134. K. Abraham (1920), « Manifestation du complexe de castration chez la femme ». *Œuvres complètes/II*, 1915-1925, Paris, éd Payot, 2000, p. 116.

chevauchement entre l'acceptation et le refus du féminin, -l'hystérie-, reflètent le positionnement de la femme dans la dialectique de l'être et/ou de l'avoir, et donc sa dynamique psychique. Ainsi, Abraham entrevoit la femme castratrice comme étant celle qui désigne l'homme comme étant la cause de son féminin « maudit », et il explique que « chez bien des femmes, l'idée d'un préjudice engendre le désir de se venger de l'homme, plus favorisé. Ces impulsions ont pour but une castration active, visant l'homme. Ainsi trouvons-nous chez la femme non seulement la tendance à vivre un manque primaire, douloureusement perçu comme un dépouillement, mais s'y ajoutent des fantasmes de mutilations actifs et passifs »[135]. D'ores et déjà, pour faire face à l'impasse du féminin innommable, la femme déploie une stratégie qui généralement débouche sur une structuration névrotique qui ravive la revendication, telle que l'hystérie. Cette stratégie est elle-même une impasse, d'où la plainte qui teinte le discours de l'hystérique. D'ailleurs Abraham a surtout fait mention de ces manifestations névrotiques. Toutefois la perversion comme stratégie pourrait être plus efficace, mais aussi plus radicale, plus extrême, comme riposte au féminin barré. Ainsi, Louise Kaplan, en se basant sur l'aversion du féminin, a pu dégager la voie perverse comme performance, visant le dépassement de ce féminin insignifiant et la promotion d'un féminin idéal. En effet, la thèse de Louise Kaplan postule que la perversion féminine est une stratégie qui éradique la blessure du féminin, le trauma, et, je la cite : « Je soutiens que ces idéaux sociaux de la sexualité féminine normale sont enrôlés par la stratégie perverse et deviennent des cachettes pour certaines perversions féminines. »[136] Si nous résumions la thèse de Louise Kaplan, la femme perverse est celle qui répudie le féminin comme trauma, donc le féminin sans nom, sans signifiants, et qui invente un autre féminin, un féminin dissocié de la blessure. D'emblée, et pour compléter l'élaboration de Louise Kaplan, la perverse est celle qui invente une écriture de la femme. Le montage pervers fournit un signifiant au féminin. Cette représentation « factice » du féminin désaveu la barre de l'ex-sistence, du pas-tout, et propulse la perverse dans l'existence. Toutefois, cette déformation de la loi de l'écriture est conjointe à un désaveu de la loi de la différence des sexes. La femme perverse ne serait-elle pas l'inventrice d'un nouveau féminin, et donc d'un nouveau sexe ?

III-1-<u>L'exsistence au prix de son sexe :</u>

Maintes psychanalystes demeurent sceptiques dans leur appréhension « chancelante »

135. Ibid., p. 117-118.
136. L.-J. Kaplan, *Female perversions: the temptations of Emma Bovary*, op. cit., p. 196.

de la perversion féminine. Cette réserve est due au procès propre à la femme perverse. En effet, et comme nous l'avons relaté, la femme perverse, par le revêtement de n'importe quelle forme de perversion, déploie le même montage pervers dont la visée est un désaveu de la différence des sexes. Que la femme perverse soit la preuve de l'existence de la femme, alors que la femme n'existe pas, ne peut s'écrire que barrée, nous amène à fortiori au cœur de la question grinçante de de la subversion du genre, développée par Judith Butler. D'ores et déjà, le désaveu de la différence des sexes par une espèce de rapt du phallus, -qui dote la femme perverse d'un phallus imaginaire non borné par la castration, et donc surpassant le phallus « symbolique » de l'homme, et ceci en revêtant un ou plusieurs des rayons de la perversion-, implique l'annulation par métonymie de la barre du pas-tout, et donc l'invention d'une néo-équation qui ne prend forme qu'au prix de la répudiation de la barre du féminin. Les paradigmes de la sexualité féminine, tels qu'ils s'engagent dans la sexuation se trouvent bouleversés. D'où la nécessité de se pencher sur cette opération dite de la « subversion du genre ». S'agit-il d'une opération hors sexuation ? En effet d'après Judith Butler, « si l'on pense voir un homme habillé en femme ou une femme habillée en homme, c'est qu'on prend le premier terme perçu pour la réalité du genre : le genre qui est introduit par le biais de la comparaison manque de « réalité », et on y voit une apparence trompeuse. Dans ces perceptions où une prétendue réalité va de pair avec une non-réalité, nous pensons savoir ce qu'est la réalité et voyons dans la seconde apparence du genre un simple artifice, un jeu, une fausseté et une illusion d'optique. Mais quel est le sens de la « réalité du genre » qui fonde notre perception de cette façon »[137] ? Ainsi J. Butler, fournit les même arguments que nous sommes susceptibles d'entendre de la bouche des sujets pervers. Toutefois, ce que J. Butler ne prend pas en compte, c'est que cette réalité factice, comme riposte à la différence des sexes, c'est-à-dire au masculin et au féminin, est un paramètre inéluctable dans la mise en scène perverse. Le pervers se base sur la loi de la différence des sexes. L'imposture perverse ne prend sens que si elle vient provoquer l'ordre établi par la sexuation. D'ores et déjà, l'appréhension de Butler de la question du genre repose sur l'inclusion d'autres genres, autre que le féminin et masculin. Toutefois, dans le champ de la perversion, l'enjeu repose sur le masculin et le féminin. L'aspect factice est la note perverse impérative dont dépend la jouissance du pervers. D'ores et déjà, la perversion féminine repose sur une falsification des formules de la sexuation. Une falsification qui s'inscrit dans la trame même du montage pervers. Ainsi les propos de Butler tentent de « s'efforcer d'étendre cette légitimité à des

137. Judith. Butler, « Introduction », *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, éd La Découverte, 2005/2006, p. 45.

corps qu'on a jusque-là considérés comme faux, irréels et inintelligibles. L'exemple du *drag* sert à montrer que la « réalité » n'est pas aussi fixe que nous le pensons habituellement. Son but est de dévoiler les fils ténus qui tissent la « réalité » du genre afin de contrer la violence qu'exercent les normes de genre »[138], nous amène à examiner le rôle des formules de la sexuation, -et donc la loi de la différence des sexes qui place la femme dans le pas-tout-, dans l'éclosion de la perversion féminine. La violence de cette loi invoque chez la perverse un détournement de cette loi. De ce fait, s'il s'agit de l'invention d'un nouveau genre, la femme perverse n'aurait pas focalisé son énergie sur la rature de la barre, marque de l'ex-sistence de la femme. En effet, il paraît évident que cette nouvelle écriture « factice » repose sur le « savoir naturalisé sur le genre »[139], que Butler nous invite à dépasser, alors que le pervers ne veut surtout pas s'en passer. En effet, la femme perverse sait que la femme n'existe pas, qu'elle est dans le pas-tout. Elle se réfère ainsi au savoir œdipien de la différence des sexes, mais en même temps elle sait qu'elle peut exister, d'où l'importance de l'imposture perverse qui crée un véritable séisme dans les formules de la sexuation. D'emblée, le féminin marqué par le pas-tout, est la norme sur laquelle la femme perverse se repose afin de tirer son propre savoir, sa propre écriture. A ce titre, plutôt que de situer la perversion féminine dans les sillons du « nouveau genre », nous préconisons de privilégier la formule du « nouveau féminin », qui ne serait que la représentation idéalisée du féminin irreprésentable.

a) **<u>Le-pousse-au- φ +</u> :** (voir annexe 5)

Comme notre lecture de la perversion féminine suggère que l'élan pervers repose sur la loi de la différence des sexes, donc sur l'écriture de cette loi au niveau de la sexuation, nous sommes enclins à avancer que pour rayer la barre de la femme, la femme perverse est celle qui inflige « le pousse-au-*φ*+ ». D'ores et déjà, Lacan nous a déjà avertis du caractère « flottant » des formules de la sexuation. En effet, Lacan parle d'un choix. Le choix de se situer du côté droit et/ou gauche du tableau, et ce choix n'est jamais anodin. Ainsi, tout comme le résume Safouan : « Ce « choix » n'exclut nullement que chacun puisse venir faire des « incursions de l'autre côté du tableau ». Par exemple, rien n'empêche une femme de venir occuper, au travers de tel ou tel acte, la place de l'exception : qu'on songe par exemple à Jeanne d'Arc, tour à tour vierge emblématique et figure de celle qui dit non à la castration des Français ! Les passages éventuels d'un sujet de l'un des côtés à l'autre du tableau méritent, soulignerons-

138. Ibid., p. 47.
139. Ibid., p. 47.

nous, de recevoir une argumentation clinique attentive : il ne semble pas que l'on s'y « balade » simplement au gré de ses « humeurs » ! »[140]. Ce frottement aux marqueurs de l'autre sexe, situés du côté gauche du tableau, permet à la femme qui est dans le pas tout, et donc dans le -φ, de positiver son rapport au phallus. Moyennant quoi, la femme bascule dans l'avoir. Cette opération du rapt du signifiant phallique est digne de la femme perverse, qui s'approprie ce signifiant qui existe. Serait-elle l'exception ? Le montage pervers féminin qui s'octroie le signifiant phallique, alors que la femme n'est pas toute dans la fonction phallique, ne serait-il pas finalement la résultante de la foi de la femme perverse dans son avoir, d'être l'exception, c'est-à-dire l'incarnation de cet « il existe un »[141], emblème du père de la horde primitive, en version féminine ? En effet, Lacan nous explique que : « La femme se situe de ceci que ce n'est pas toutes qui peuvent être dites avec vérité en fonction d'argument dans ce qui s'énonce de la fonction phallique. Qu'est-ce que ce pas-toutes ? C'est ce qui mérite d'être interrogé comme structure. En effet, contrairement à la fonction de la particulière négative, à savoir qu'il y en quelques qui ne le sont pas, il est impossible d'extraire du pas-toutes une telle affirmation. Il est réservé au pas-toutes d'indiquer que la femme a quelque part rapport à la fonction phallique, et rien de plus. »[142] S'insérer totalement dans la fonction phallique en positivant le φ, et donc en rendant obsolète la fonction du pas-tout, est ce qui soutiendrait l'opération du rapt du phallus, qui, détenue par la perverse n'aurait qu'une substance imaginaire. Cet avoir délictueux du phallus vise la transgression de l'ordre sexuel, du symbolique. Cette hypothèse qui assimile la femme perverse à l'exception, d'être l'exception de l'existence, pointe le clivage de la représentation de la femme chez la femme perverse : sur un versant, la femme n'existe pas et sur l'autre, elle existe. Toutefois l'assomption « toute-phallique », qui révèle l'imposture de la femme perverse, ne se fait qu'au prix de la jouissance féminine, à savoir la jouissance supplémentaire. La jouissance impérative de la femme perverse repose sur la division qu'elle provoque chez l'autre, qui ne prend place qu'en tant qu'objet a : regard, voix…En effet, l'objet a est ce qui insuffle la jouissance chez le pervers, et comme le signale Lucchelli, « le pervers se fait objet de la jouissance de l'Autre, à savoir de la jouissance perdue…Il veut ainsi restituer cette jouissance perdue, sous la forme des différents objets pulsionnels (objet a)…Le pervers voudra « diviser l'autre », comme il l'est lui-même à cause du signifiant, mais il voudra aussi « se faire objet » pour tamponner justement cet Autre symbolique qui ne lui apporte pas de réponses quant à sa propre

140. M. Safouan, « …Ou pire », *Lacaniana : les séminaire de Jacques Lacan,* 1964-1979, Paris, éd Fayard, 2005, p. 258.
141. J. Lacan (1971), «La fonction φ x : Leçon du 15 Décembre 1971 », *Le séminaire : Livre XIX :...Ou pire*, Paris, éd Seuil, 2011, p. 36.
142. J. Lacan. (1972), « De l'anecdote à la logique : Leçon du 12 Janvier 1972», *Le séminaire : Livre XIX :...Ou pire*, op. cit., p.46.

division.., on peut soutenir que le sujet pervers voudra, soit faire subir à l'Autre le « fort-da » auquel il est contraint en tant que sujet de l'inconscient, soit devenir lui-même cette « bobine » afin d'obturer ce même manque.., l'objet pulsionnel (a) est inaccessible pour le sujet parlant. Le pervers défierait la structure en voulant franchir cette « barre » qui sépare le sujet (à placer du côté de la castration : -φ) de l'objet pulsionnel impossible (voix, regard, sein, merde) »[143]. Ainsi, afin de restituer l'objet primordial « impossible », la femme perverse en reniant le pas-tout, et en se cloisonnant au φ+, désaveu le savoir de la castration maternelle, mais aussi l'ex-sistence de la femme. Ce pousse-au- φ+ est un défi qui s'inscrit non seulement dans la trame impérative de l'obturation du manque maternel, mais ce défi transcrit également une mise à mort du phallus symbolique, donc limité par la castration de l'homme, d'où le sentiment de toute- puissance, emblème de la femme perverse. La fonction du phallus positivé (φ+), ce que nous assignons à une sorte de « rapt du phallus », consiste, d'un côté, à contrer le symbolique, c'est-à-dire le pervertir, le transgresser, et, de l'autre, à faire taire l'angoisse, le réel, l'impossible. En effet, par la main mise sur le phallus, la femme perverse met en scène par la mise en acte de sa perversion, sa foi dans l'avoir du phallus. Mais cette foi dans l'avoir dénudé du réel de l'organe, et donc de la castration, s'inscrit dans l'imaginaire. Comme le note S. André, « il n'y a aucune raison de principe pour qu'une fille ne puisse projeter l'existence d'un phallus imaginaire à cet endroit afin de nier « quand même » la castration »[144]. En effet, au-delà de la castration, ce que la femme perverse désaveu c'est tout ce qui l'éloigne de la fonction phallique. Elle veut être de la partie, « en plein dedans ». Le pas-tout est insupportable du fait de l'autre partie du tout irreprésentable, innommable. Ainsi, décrocher le phallus est son visa pour détourner l'impossible. Cet impossible que la perverse désaveu : l'impossible de l'existence de la femme et l'impossible de la non-castration maternelle.

III-2-<u>La femme perverse : le vouloir du paradis « interdit » :</u>

Le désaveu de la barre de la femme, cette barre qui fige la femme dans le « pas-toute », dans l'ex-sistence, permet à la femme perverse de joindre un bout, des bouts, de la jouissance interdite. En effet, en se relevant contre la loi de la différence des sexes, la femme perverse frôle la jouissance primordiale interdite. Elle ne fait que la frôler, étant elle-même concernée par cette loi. Toutefois, en incarnant l'exception, cette « elle existe », la femme

143. J.-P. Lucchelli, « L'objet « a » comme un des noms de la castration », *La perversion ou le compromis impossible*, Lausanne, éd Payot, 2005, p. 134-135.
144. S. André, « Deux homosexuelles », *L'imposture perverse*, op.cit., p. 128.

perverse « fétichise » l'écriture de cette loi. Moyennant quoi, elle parvient à se soustraire de la barre, à se situer dans l'avoir. Cet avoir ancré dans l'imaginaire et dont le seul témoin est l'angoisse qu'elle provoque dans l'autre, réduit à l'objet a. D'emblée la jouissance n'est ni phallique, ni supplémentaire. L'homme, contrairement à la femme perverse, borné par le réel de l'organe est assailli par la castration. Cette castration est le pivot de la jouissance impossible. La femme, contrairement à la femme perverse, éprouve cette jouissance supplémentaire, mystique, qui la propulse souvent dans le réel. La femme perverse invente une stratégie, qui lui épargne d'un côté ce rapprochement avec le réel, l'indicible, et donc ce qui pourrait être source d'angoisse. Et de l'autre, elle échappe à la nature « incomplète » de la jouissance phallique, dictée par la castration, dont le ratage est scandé par la fonction du phallus symbolique, qui suppose l'échange, et est donc source d'angoisse. Comment opère-t-elle ce stratagème, alors que la base de son existence comme transgression, c'est la loi de la différence des sexes, donc la loi symbolique ? La prévalence imaginaire est-elle la clé de l'existence pourtant « impossible » ? Afin d'y répondre, nous pouvons nous référer à la notion de « la fonction phallique scindée » proposée par Jacques Alain Miller*, et qui a été résumée par Lucchelli comme suit : « La fonction qui instaure le phallus comme signifiant primordial peut être scindée, ce qui permettrait la stratégie perverse : le phallus imaginaire (scènes et fantasmes pervers) agit indépendamment de la castration et du phallus symbolique. Mais cette hypothèse s'accompagne d'un autre constat clinique qui lui est en quelque sorte inhérent : chez le pervers, la facilité qu'il a à jouir est corrélative d'une mortification du désir. De sorte que la fonction phallique se trouve scindée entre un phallus imaginaire qui fonctionne hors la loi et une castration symbolique qui ne laisse que l'incidence négative du désir. C'est ainsi qu'on pourra rencontrer des états de béatitude tout à fait « asexuels » chez le pervers, qu'on ne retrouvera presque jamais chez un névrosé (compromis névrotique oblige). »[145] En effet, la femme perverse, par une identification massive au père et donc à l'homme, en raison d'un rejet de la mère qui est sans l'avoir, s'immisce dans le symbolique en se revêtant d'un phallus imaginaire non concerné par la castration, et donc surpassant celui de l'homme. Elle n'est toutefois pas entièrement dans l'imaginaire, d'où son grand intérêt pour le phallus symbolique. Moyennant quoi, la femme perverse entre dans le champ de l'échange en le pervertissant, en faisant valoir la prévalence du phallus imaginaire, son invention. De ce fait, la fonction phallique scindée est une sorte de simulacre, garantissant à la femme perverse

* J.-A. Miller, « Sur le Gide de Lacan », Paris, in *La Cause Freudienne*, n° 25, 1993, cité par J.-P. Lucchelli, *Le malentendu des sexes*, Rennes, éd PUF, 2011.
145. J.-P. Lucchelli, « Introduction ». *Le malentendu des sexes*, Rennes, éd PUF, 2011, p. 17.

d'être un « tout », rien qu'un « tout ». La femme perverse, en participant à l'ordre symbolique, l'ordre des échanges, sème le désordre. Toute porte à croire qu'elle accepte d'incarner l'être, à une condition que cet « être » soit toujours pondéré par l'avoir, voire éclipsé par l'avoir. D'où l'importance du tiers, tiers qui habite au cœur du symbolique, témoin, «médusé, choqué, de la suprématie phallique de la femme perverse. D'ores et déjà, nous constatons que l'ensemble de l'opération est de nature « factice ». En effet, sa fétichisation des quanteurs de la sexuation est un stratège qui l'achemine vers la jouissance interdite. Sauf que ça rate, ce qui explique la répétition constante du scénario pervers. La jouissance interdite est complétement refoulée chez le névrosé, elle est inter-dite. Il y renonce au prix d'une jouissance phallique jamais complète, qui suppose la répétition du rapport sexuel qui n'existe pas. Il semblerait que la femme perverse, tout comme l'homme pervers, bute sur ce point. Elle sait que la jouissance absolue est interdite, mais elle ne lâche pas l'affaire. L'horreur de l'ex-sistence de la femme témoigne de cette obstination dont fait preuve la perverse pour faire renaître la jouissance interdite. En effet, la performance inhérente à la mise en acte du scénario pervers est un rempart contre cet interdit de la jouissance absolue. Se soustraire de la barre du « pas-toute » et faire monstration de son existence suppose la présence indispensable de ce tiers, objet a. C'est ce regard médusé qui déclenche la jouissance chez le sujet pervers. Chez la femme perverse, ce regard interloqué est ce qui viendrait attester de son avoir, et donc de son existence, et, par la même occasion, ce regard est ce qui viendrait aussi laisser présager que la mère l'a. C'est cette attestation qui donnerait accès à la jouissance interdite. Tout comme l'explique Dor, « la convocation de ce tiers complice, nécessaire à soutenir l'assomption de la jouissance perverse, n'est jamais que la réitération métonymique de ce tiers inaugural qui l'a fait naître autant qu'elle l'a soutenue, à savoir la mère. C'est en ce sens que l'agir pervers ne peut s'assurer de sa prime de jouissance qu'à la faveur d'un tiers complice dont la présence et le regard lui sont indispensables »[146]. Ainsi, la jouissance est coordonnée par le retentissement d'une autre réalité, une fiction, mais dans laquelle la perverse a la foi, qui confirme l'existence de la femme comme résultante logique de la non castration maternelle. Nous supposons que le point de bascule dans la perversion, chez une femme, est la prise de conscience de la castration maternelle. L'insupportable de cette réalité fait détourner la femme de la mère. En s'identifiant au signifiant phallique, et donc au père, et en surpassant ce dernier par le rapt du phallus, ce ravissement qui la propulse dans l'imaginaire de l'avoir, la femme perverse obtient la réparation. Une réparation au

146. J. Dor, « La jouissance perverse et le tiers complice », *Structure et perversions*, Paris, éd Denoël, 1987, p. 195.

préjudice causé par la loi de la différence des sexes, qui barre la femme en la confinant dans le pas-toute, et qui donc divulgue la réalité amère de la castration maternelle. Elle désaveu ainsi le savoir véhiculé par le symbolique.

a) **La perversion féminine comme réplique à l'amatride :**

Le rejet de la mère comme figure d'une part de la mère déchue, celle qui s'avère finalement dénudée du phallus, et d'autre part comme preuve de l'ex-sistence de la femme, est une réplique à ce que Perrier nomme l'*Amatride*, et je le cite : « Qu'il n'y avait pas possibilité ni désir pour une fille d'assumer qu'elle est faite de la même façon que sa mère. Je ne dis pas d'être castrée, d'avoir perdu le pénis qu'on a donné au petit frère, mais d'assumer d'être venue d'un trou qu'elle porte aussi en elle. »[147] Toutefois, l'amatride est source d'angoisse « spécifiquement féminine », une angoisse en rapport aussi avec la barre de l'ex-sistence de la femme, dont le réel est bien le trou maternel. Trou que la fille partage avec la mère. En effet la femme perverse est celle qui annulerait, ou plus justement celle qui annihilerait « le problème qui se pose à toute femme, celui de savoir ce qu'on pourrait aimer de leur mères en elles, une fois qu'on les aime, elles »[148]. Dans sa visée de « démystifier le problème de la perversion chez la femme »[149], Perrier propose l'amatride comme étant le paramètre qui propulserait la femme soit dans la psychose, soit dans ce qui se rapproche beaucoup de la perversion. Plus exactement, Perrier parle de « statut normalement narcissico phallique féminin »[150], et il explique : « Celle qui s'invente par rapport à l'instrument phallique et au désir de l'homme, à condition que rien du désir de l'homme, de sa parole, de son idéologie amoureuse éventuellement ne puisse la renvoyer à quelque chose d'elle qui la renverrait à sa mère : donc à la mère de sa mère…Autrement dit, la jouissance de la femme ne sera pas liée à l'aptitude de l'homme à assumer ou non sa castration, elle sera liée en quelque sorte à ce qu'on pourrait phantasmer comme étant un désir phallique purement psychotique de la part de l'homme, quelque chose qui viendrait comme le pur viol d'un inconnu vis-à-vis d'une inconnue, sans aucune signification, pour une pure jouissance sans lendemain et sans piège d'idéalisation ni d'idéologisation, ni de mystification ni de phantasmation. »[151] En effet, l'issue « narcissico phallique féminin » éradique l'angoisse comme réel du trou maternel, étant donné tout comme le note Perrier que, « s'il (l'homme) est pure fonction phallique sans lendemain ; la jouissance

147. F. Perrier, « L'amatride : Séminaire sur l'amour 1970-1971 », *La chaussée d'Antin*, Paris, éd Albin Michel, 1994, p. 441.
148. Ibid., p. 441.
149. Ibid., p. 442.
150. Ibid., p. 442.
151. Ibid., p. 442.

peut venir à ce moment-là, mais si la parole s'en mêle, si le sentiment s'en mêle…ça crée une sorte d'angoisse qui est justement une menace en quelque sorte de renvoi à la mort initiale, à l'œil invisible, crevé, du sexe de la première mère comme non-écriture, non parole, non-langage »[152]. Nous saisissons par-là, que, comme conséquence de l'amatride et comme rempart contre l'angoisse qui assignerait la femme à la mère castrée, le fait d'échapper à l'effort de l'homme de nommer la femme,- effort qui se solde par un échec, puisqu'il inclurait la femme dans la mère-, la femme se détournerait de « l'homme » qui rime avec amour, et se donnerait à tous les hommes. Toutefois, la femme perverse ne se détourne de la mère que dans la perspective d'un retour triomphant. En effet, il s'agit d'une sorte de va et vient entre la mère dont elle ne veut pas, qui incarne l'amatride, le trou, et la mère idéale, phallique, du temps d'avant la loi de la différence des sexes. La femme perverse, en incarnant la femme idéale, non barrée, celle qui existe, ressuscite la mère phallique d'avant l'Œdipe. C'est pourquoi la femme perverse est une inventrice, une créatrice d'une nouvelle écriture, une écriture possible qu'à condition d'être fétichisée, donc repoussant le plus loin le réel. Moyennant quoi, en pervertissant le symbolique, c'est le langage qui se trouve être transgressé. Ainsi comme le note Moulinier, « le phallus, elles l'ont, elles ne le sont pas, et elles s'en servent. C'est une puissance. La perverse, elle, est tragique et transgressive, scandaleusement subjective, car elle perturbe l'ordre social et les règles du langage en faisant entendre un discours excessif, hors du commun »[153].

b) **La femme perverse et la créativité :**

La fétichisation du langage et de l'écriture dont fait preuve la femme perverse afin d'écrire la femme sans la barre, marque de son existence, sont aussi l'apanage de l'artiste. En effet l'artiste, homme ou femme, parvient à faire faufiler dans son œuvre une représentation de la femme. Ainsi en se référant à Don Juan, Assoun avance en citant Otto Rank que « le sujet de Don Juan est le premier essai par lequel la femme cherche à s'émanciper de la domination qu'exerce sur elle l'homme par la superstition sexuelle. La femme s'est servie de l'homme et de sa crainte de la fécondation pour se soustraire à son joug –au point que Don Juan apparaît dans un certain sens le véritable émancipateur de la femme, qui libère la jeune fille des chaînes dans lesquelles la religion et la morale créées pour l'avantage de l'homme, l'ont emprisonnée, par le fait qu'il ne veut pas mettre sur elle son emprise définitive, mais

152. Ibid., p. 443.
153. D. Moulinier, « Homosexualité féminine », *Dictionnaire de la perversion*, Paris, éd L'Harmattan, 2002, p. 68.

seulement en faire une femme »[154]. En effet, la créativité dont la sublimation est l'emblème, partage avec la perversion l'incessante volonté de nommer la femme. Toutefois, nommer l'innommable requiert une fétichisation à outrance dont l'apogée s'inscrit dans la poésie, et donc dans le pur, le réel. La femme artiste, ou muse de l'artiste, directement concernée par l'ex-sistence de la femme, se distingue de la femme perverse par le fait que dans son écriture de la femme elle se laisser happer par le « pas-tout ». En creusant davantage, nous rejoignons les réflexions d'Anne Juranville, qui conçoit l'art plutôt comme un recueillement dans la « chose » que la femme incarne, et, je la cite, « l'art véritable ne peut se définir de dénoncer l'illusion des apparences, il en dégage aussi l'essence qu'est la « réelle présence » du sens…l'être humain se rapporte dans une jouissance pure, non mêlée de souffrance. Jouissance de l'être (jouissance de l'Autre), qui est sublimation. Elle caractérise en propre la femme en tant qu'elle incarne un aspect de la chose : objectivement comme fragment d'œuvre ; subjectivement comme continuité corporelle avec la signifiance de l'être qui est langage, en deçà du signifié »[155]. La « réanimation », quoique partielle, de la chose, est un rendez-vous avec le réel que la femme perverse ne peut supporter. Ainsi, contrairement à la femme artiste, qui par l'art transcende la souffrance inhérente au « pas-tout » tout en s'engouffrant dans le « féminin mélancolique », ou plus globalement dans le réel, la femme perverse invente un féminin qui ne doit surtout pas la ramener à l'autre féminin, qui n'existe pas. D'emblée, la femme perverse est sa propre création. Elle est son ouvrage. Si l'artiste a besoin de support pour ancrer son œuvre, la femme perverse se fait elle-même support de son œuvre. Sur ce point elle se distingue de l'homme pervers, qui, lui, fétichise la femme afin de faire écho à sa représentation de la femme phallique. Toutefois, il faudra aussi noter que la femme perverse ne se suffit à elle-même, c'est-à-dire ne jouit de sa « création », que lorsqu'elle a la preuve qu'en tant que femme phallique, « toute » dans l'existence, elle est supérieure à l'homme. D'où, dans toute perversion, ce besoin impérieux du tiers, agent du symbolique médusé, bafoué. Ainsi, tout comme l'avance P. Aulagnier-Spairani, « la visée de la femme, dans la perversion, pourra être de se faire la seule preuve existante de la vérité de ce désaveu »[156]. Désaveu dont le moteur est cette « volonté de jouissance »[157], une jouissance encore plus énigmatique que la jouissance supplémentaire, en raison de la volonté de la femme perverse de nommer cette jouissance. Si la femme éprouve la jouissance Autre, sans

154. P.-L. Assoun, « La mise en scène perverse de la féminité ». *Freud et la femme*, Paris, éd Payot et Rivages, 2003, p. 12.
155. Anne. Juranville, « Que la femme n'existe pas : La chose et la création », *La femme et la mélancolie*, Paris, éd PUF, 1993, p. 225-226.
156. P. Aulagnier-Spairani, « Remarque sur la féminité et ses avatars », *Le désir et la perversion*, Paris, éd Seuil, 1967, p. 78.
157. J. Lacan (1962), « Kant avec Sade », *Ecrits II*, op. cit., p. 257.

pouvoir en dire un mot, la femme perverse est moins dans l'éprouvé, et plus dans le « dire ». Moyennant quoi, la femme perverse « cérébralise » la jouissance. Elle en parle sans surtout pas trébucher sur le réel.

Conclusion :

A travers l'enseignement de Freud et de Lacan de la sexualité féminine, la femme perverse serait celle qui saboterait le procès de ce féminin, toujours en devenir. La femme, marquée par la béance et l'insignifiance de son sexe, représente l'irreprésentable, et donc le réel, que la femme perverse par imposture et simulacre arrive à faire taire. La femme perverse est celle qui fabrique l'écriture de la femme, qui ne s'écrit pas. Le montage pervers au féminin, dans son défi au symbolique, défie les lois du langage. Elle se fait la preuve de l'existence possible de la femme, tout en s'octroyant cette existence. Sa croyance se scinde sur deux versants : sur l'un, la femme n'existe pas, sur l'autre, elle existe. Elle se fait la preuve de l'existence de la femme. Serait-elle l'exception ? Sa falsification des formules de la sexuation positive le phallus. Muni d'un phallus imaginaire, non marqué par le manque et plus fort que celui de l'homme, elle déploie son volontarisme pervers. Elle en paye le prix de son sexe certes, mais il n'en demeure pas moins que l'intérêt suprême de son montage pervers repose sur cette horreur de ce féminin qui n'existe pas.

Interroger la perversion féminine, c'est aussi partir à la rencontre du féminin pervers. C'est ainsi que, dans ce qui va suivre, le féminin pervers sera raconté par la femme perverse.

TROIXIEME PARTIE

Rencontre avec la femme perverse, fil interprétatif,

et perspective théorique sur la perversion féminine

Introduction :

Partir à la rencontre de la femme perverse est une entreprise charnière. Si l'abord de la femme perverse à travers le cinéma, la littérature, les mythes et la peinture etc, permet une lecture de la femme perverse, il n'en demeure pas moins que rencontrer en chair et en os le féminin pervers et recueillir sa parole, permet de mieux asseoir le sujet de ce travail, mais permet également d'apporter un autre regard sur la question complexe de l'existence, ou pas, de la femme perverse. Visiblement, l'existence est le signifiant que la visée de ce travail partage avec la femme perverse. N'est-il pas étonnant de constater que, si la femme perverse est la preuve de l'existence de la femme, notre travail, en rencontrant la femme perverse, serait la preuve de l'existence de la femme perverse. Toutefois, la femme perverse, pour exister, a le luxe du montage pervers, tandis que nous, nous devons la chercher. Il n'est pas facile de la trouver, cette « elle non barrée », mais qui avance masquée.

Dans ce qui va suivre, le discours de la femme perverse nous acheminera au cœur du montage pervers. Ce discours, bien particulier, élucidera la question de la perversion comme preuve de l'existence de la femme, tout en frôlant les failles bien enfouies certes, de la carapace difficilement pénétrable, marque de la toute-puissance perverse

.

A) Rencontres avec La Femme et fil interprétatif

Afin d'asseoir la problématique de ce travail, qui a comme sujet la perversion féminine, et qui postule que la perversion féminine est une aberration, certes, dont la visée est l'existence de la femme, l'invention d'un nouveau féminin, qui existe comme désaveu de la loi de la différence des sexes, et à fortiori comme désaveu du « pas tout », de la barre de L/a femme, nous sommes allés à la rencontre de la femme perverse. Toutefois, comme nous ne savions pas où la trouver, lorsque nous avons cessé de la chercher, nous l'avons trouvée. En effet depuis la nuit des temps, la perversion échappe aux lieux « thérapeutiques ». Après avoir arpenté « le monde de la nuit », après avoir pris des rendez-vous avec des femmes dont l'apparence phallique est trompeuse, une apparence faisant penser à tort que telle stripteaseuse, telle artiste, telle escort-girl, telle libertine… est perverse, et qui ne s'avère être par la suite qu'une névrosée et/ou une femme normale, j'ai fini par rencontrer, par un pur et heureux hasard, celle qui a permis que la confrontation de la dimension théorique de la perversion féminine avec sa dimension clinique soit possible.

I-Physalis : « Non ! pas aberration **! C'est une libération** » :

Cette phrase qui m'est parvenue par sms un soir, en réponse à notre conversation qui a eu lieu deux heures avant sur la théorisation de Freud de la question de la perversion, théorie que ne partage guère Physalis, a été décisive dans la tournure ultérieure de notre relation transférentielle. Curieuse, d'une intelligence vive, Physalis ne recule devant rien afin d'améliorer sa « technique ». Elle est aux aguets à tous ce qui est susceptible de lui apporter un plus dans le déploiement de « ses pulsions sadiques ». Dès notre première rencontre « hasardeuse », avant même de se présenter et d'envisager une rencontre, Physalis me révéla ce qui vaut sa « libération », sa « vie ».

I-1-La rencontre **: Genèse d'un trans**fert « foudroyant » :

J'ai abordé Physalis dans le cadre d'une collecte de dons pour une association. En lui faisant une remarque sur la beauté de sa parure, elle me répondit en mimant avec son gant l'action de fouettage « merci, mais c'est mon métier ». Elle n'avait pas l'apparence standardisée de la maîtresse, telle que l'entend le milieu du *BDSM*. Bien au contraire, Physalis

a l'allure d'une Lolita. Elle a trente ans, mais parait beaucoup plus jeune, pomponnée comme une adolescente avec une petite fleur noire pour orner sa coiffure. Ce n'est que par la suite que j'ai pu saisir l'importance de la Lolita dans la mise en scène de Physalis. En lui présentant le sujet de ce travail, et en lui proposant de se rencontrer dans le cadre de la recherche, Physalis était ravie. Nous sommes parvenues à fixer un jour en fin de semaine pour se rencontrer, mais le jour même de notre échange hasardeux, Physalis me contacta par mail. Je n'ai lu ses mails que deux jours après la date de leur envoi, ne m'étant pas connectée avant. Ce qui fait que j'ai trouvé trois mails : le premier c'est une proposition de l'accompagner à un sauna « libertin », le deuxième et le troisième ce sont des mails pour s'excuser de sa proposition incongrue, en ajoutant « il faut que j'arrête de vouloir pervertir tout le monde », suivi par un sourire.

D'emblée et avant même que notre véritable rencontre ait lieu, des tentatives d'interprétations ont commencé par se tisser. D'abord, Physalis, lors de notre rencontre hasardeuse, était enthousiasmée par le sujet de la recherche. Elle croit, de manière inébranlable, dans l'existence de la femme perverse. D'ailleurs, accepter de me rencontrer vaut pour elle d'être l'égérie de la femme perverse. Ainsi nous partageons toutes les deux cette croyance, même si la mienne est ponctuée par un « peut-être ». Il n'en demeure pas moins que Physalis, intelligente, sait comment creuser dans les motivations inconscientes d'une personne, de plus femme, entreprenant un tel sujet. Ne suis-je pas pour elle finalement l'incarnation de cette lâcheté de névrosée qu'elle dédaigne surement, et qu'elle pourrait s'offrir comme objet a, témoin médusé de sa perversion ? Sa proposition, quoique tout de suite retirée, renferme une volonté de pervertir l'innocence. Physalis n'est-elle pas finalement celle qui reflète, par sa mise en scène de la Lolita sadique, la perversion de l'innocence typiquement féminine ?

I-2-« **Vous avez les mêmes yeux qu'elle** » :

Lors de notre première rencontre « prévue », Physalis était au début un peu nerveuse, mais elle parvenait à masquer son appréhension de l'entretien par une maîtrise de son corps. Avec aisance, elle ajuste sa position assise et regarde droit dans les yeux le serveur, qui ne cache pas sa déstabilisation, en précisant sa commande. Elle me demande ensuite si j'ai préparé un questionnaire, chose que je ne fais jamais. Dès que je lui explique qu'on va plutôt parler spontanément, elle est rassurée. Lors de cette première rencontre, Physalis me parle surtout

de son activité de « maîtresse ». Elle m'explique qu'elle a toujours été attirée par tout ce qui a trait aux objets pointus, tranchants. Petite, elle était fascinée par les couteaux qu'elle faisait parcourir sur son corps. La lingerie, le latex, le déguisement, les maquillages exorbitants font aussi partie de ses lubies. Elle a découvert le SM, quoique soft, il y a dix ans. C'était une sorte de jeu avec son copain de l'époque. Mais ces « jeux » ont conforté les soupçons qu'elle a toujours eus par rapport à la prévalence de son sadisme. Etudiante en histoire de l'art, Physalis posait comme modèle pour des photographes lorsqu'elle rencontra celle qui l'a l'initiée au « vrai SM ». La rencontre avec cette maîtresse, réputée à Paris, va changer la vie de Physalis : « C'est une femme qui m'a appris ce qu'il fallait savoir, même si très vite j'ai développé ma propre technique, et j'ai compris qu'on n'avait pas la même méthode. Mais elle m'avait au moins fait comprendre que je pouvais partager mes pulsions sadiques ». Je renchéris, mais Physalis ne réagit pas. Elle examine mes yeux, ce qui me fait sourire, et remarque : « C'est incroyable, vous avez les mêmes yeux qu'elle…dès que vous m'avez abordée j'ai eu un bon feeling ». Une fois qu'elle a gravi l'échelon lui garantissant ainsi une bonne maîtrise du maniement des outils inhérents au SM, Physalis a pu, à son tour, former d'autres maîtresses en herbe. Elle me décrit les séances avec précision, sans aucune note romanesque ou quelconque idéalisation. Excepté, lorsqu'elle me parle de son ressenti dans l'après coup d'une séance : « C'est une sensation contradictoire, d'un côté je suis lessivée, vidée, et de l'autre je suis rassasiée ». Elle est fière d'être parmi les meilleures manieuses de scalpel à Paris. D'ailleurs, elle préfère de loin l'utilisation du scalpel au fouet ou à la cravache. Elle a aussi une préférence pour les cannes. Elle explique que le corps marqué par la canne, ou taillé par le scalpel, gagne en beauté, puisque la blessure est bien figurée. Le sang est un élément important dans l'univers sadomasochiste de Physalis. D'ailleurs, souvent, elle ne s'arrête que lorsque le complice saigne sous les coups qu'elle lui inflige. Physalis se consacre entièrement au perfectionnement de la mise en acte de son sadisme dans le cadre du SM. D'autant plus qu'elle a arrêté de travailler à la suite d'un accident de travail. Mais cet accident, qui lui fait toucher une pension d'invalidité, la met mal à l'aise. Cet handicap, quoiqu'invisible et pas flagrant, affecte Physalis : « J'ai l'impression parfois d'être vieille, je sais qu'en apparence tout va bien mais mon corps est démoli de l'intérieur ». Simultanément à cet aveu, Physalis fait craquer ses doigts. Subitement, ils revêtent une apparence étrange, purement « timburtonienne ». Cette monstration glauque et soudaine était indispensable pour Physalis, afin de m'informer de la maladie génétique qui touche les os dont elle est atteinte, tout en

captant mon regard médusé, effrayé. Néanmoins ce geste impulsif, quoique bizarre, a été accompagné par son contraire : le sourire et le regard vif de la Lolita. Et pourtant, Physalis enfant et adolescente n'avait comme refuge que ce qui tournait autour du glauque, du macabre et de la mort.

J'ai les mêmes yeux que son initiatrice au SM, mais, de mes yeux, Physalis cherche à faire ressortir ce regard médusé. Le récit détaillé qu'elle fait de son être « maîtresse » ne suffit pas à extirper ce regard, d'où son recours à la démonstration, digne d'un thriller. Une démonstration qui assigne l'autre, et en revanche moi, dans le réel. Avoir les mêmes yeux que son initiatrice n'équivaut pas pour Physalis à revêtir la même fonction. Bien au contraire, cette fois-ci, c'est elle qui est en position de me sidérer. Il s'agit peut-être dans la jouissance qu'elle tire de la captation de ce regard, d'un dépassement de cette femme qui lui a transmis son savoir. D'ailleurs Physalis dit elle-même qu'elle s'est émancipée du savoir de son initiatrice. Elle n'est plus un disciple, mais une maîtresse à part entière. Une maîtresse qui a élaboré sa propre méthode. La méthode de Physalis repose entièrement sur la technique, et donc sur la performance. Une performance « maîtrisée » qui repose entièrement sur le maniement de la prévalence sadique de Physalis. Elle parle surtout d'une sublimation de son sadisme. Finalement ce qu'elle induit chez le soumis est une œuvre d'art. La question de la perversion et la création artistique jalonnent le discours de Physalis. Elle me parle de sa complicité artistique avec son meilleur ami. Bien que ce meilleur ami ne soit pas dans le milieu SM, il n'en demeure pas moins qu'avec Physalis il peint des tableaux par l'étalement de son sperme. En dehors de ce travail artistique à deux, Physalis crée des bijoux SM, qu'elle m'a montrés une fois, en m'annonçant qu'elle compte les mettre en vente sur Internet. Elle participe également à des défilés SM, pose pour des photographes spécialisés dans le SM. Bref, le monde de Physalis est entièrement consacré au SM. Un SM, qui est lui-même émancipé du SM « classique ». La note cynique, sinistre, est aussi prégnante dans cet univers. Cette note « mélancolique » fait écho à ce corps dont elle dit qu'il est démoli de l'intérieur. La performance est un dépassement de ce corps finalement limité. Le handicap est un sujet de prise de tête avec sa mère. Une mère pourtant effacée, mais dont les remarques sur l'aspect désordonnée de l'appartement de Physalis, réactivent, dit-elle, le handicap qui l'empêche de faire convenablement le ménage. Il serait peut être intéressant de mettre en parallèle la beauté du sang qu'elle provoque chez le soumis avec l'absence des menstruations chez Physalis. En effet, non seulement son cycle est désordonné, mais aussi, lorsqu'il lui arrive

d'avoir ses règles, ces dernières ne durent qu'une journée, voire une demi-journée. Ces règles furtives ne sont guère teintées de plainte dans le discours de Physalis. C'est un fait qui ne peut découler que de l'autre fait, qu'elle n'est pas toute à fait femme, ni toute à fait homme d'ailleurs. Serait-elle l'exception ?

I-3-**L'enfant en noir** :

Enfant précoce, en décalage total avec ses pairs, elle a choisi de s'isoler : « Pour moi les autres ne voulaient pas de moi, autant que moi je ne voulais pas d'eux.., jouer à la poupée et plus tard aller se faire draguer, non ce n'est pas pour moi ». Ce qui l'intéressait alors encore enfant, était d'aller dans les musées avec ses parents passionnés par l'art, quoique d'un milieu fort modeste. Physalis me dira un peu plus tard que ses parents l'ont privée de son enfance. Ils l'ont responsabilisée avant l'heure. Elle a eu l'impression d'avoir été le parent de ses parents. Elle s'était enfermée dans une sorte de carapace gothique. Cet univers morbide, Physalis le mettait en scène, en allant en cours vêtue de parures noires et baroques : chapeau en dentelle, corsages sophistiqués etc. Ce qui retentit comme un leitmotiv dans le récit que Physalis fait de son enfance, c'est l'ennui. Aucune identification à un groupe ou à une communauté n'a eu lieu pendant son adolescence. Elle était à part, et elle l'est toujours. En effet, même dans le milieu SM, Physalis se considère différente des autres acteurs de la scène SM. Différente dans sa manière d'opérer. Elle a sa propre éthique, éthique basée sur des vertus qui lui sont chères. Dans cette réclusion, elle s'inventa un univers macabre, fait de déguisements, de mises en scène sinistres. C'est peu de temps après qu'elle m'apprenne sa naissance comme succédant à un frère mort-né. Les parents « immatures » ont laissé Physalis s'enfermer dans cet univers dédié finalement à ce frère mort, et ceci malgré les inquiétudes manifestées par le corps enseignant. S'engouffrant de plus belle dans cet univers au style désenchanté, Physalis adolescente commença par s'automutiler, jusqu'à ce qu'un jour elle aille plus loin dans ses automutilations, et soit hospitalisée en hôpital psychiatrique. Pendant ce séjour, elle fut diagnostiquée « bi-polaire », un épisode « psychotique », que désormais elle partage avec son père, lui-même mélancolique. Physalis a une conviction inébranlable dans l'aspect génétique de cette maladie, bien qu'elle ne se considère pas comme une vraie mélancolique : « Ce n'était qu'un épisode au cours duquel j'ai touché le fond ». Elle continue néanmoins à voir un psychiatre, mais sans prendre de médicaments. Physalis considère le psychiatre comme une personne avec qui on va parler, débattre, discuter. Elle m'apprend même que c'est elle qui

guide les séances, en imposant le jour des séances et en refusant la prescription du moindre médicament… Elle y va lorsque cela lui convient, et le psychiatre la laisse faire. Quelques mois après, elle m'apprend qu'elle ne va plus le voir et elle lui a fait bien savoir qu'il ne la verra jamais plus, parce qu'il a voulu lui imposer une séance, chose que Physalis ne tolère pas. Toutefois, en discutant ensemble, elle paraît simultanément être tentée par l'idée d'entreprendre une analyse et la redouter. Clairement, pour Physalis, le « psy » doit être un complice, une personne d'égal à égal, avec qui elle échange librement des idées. Echanger, débattre, c'est ce qui motive Physalis dans son projet d'entreprendre n'importe quel processus thérapeutique, à condition qu'il se prête à ses conditions. C'est exactement ce qui caractérise notre relation hors « cadre thérapeutique ». C'est cette absence de toute trace de relation asymétrique qui la rassure dans sa volonté d'imposer à l'autre, et de « ne pas se laisser marcher sur les pieds ». Notre échange « sécurisant » lui fait dire à maintes reprises : « Je suis heureuse de t'avoir rencontrée », ou encore lui fait écrire par sms : « Je n'arrête pas de penser à notre conversation de l'autre jour.., je voulais simplement te dire que je suis chanceuse de t'avoir connue ». Il faut noter aussi que, nos rencontres lui offrent plein de perspective, et celle qui la motive le plus c'est l'interchangeabilité de nos rôles, de notre positionnement dans cette rencontre. Ainsi Physalis joue à la psy, en remarquant : « Toi, t'es psy, toujours à l'écoute des autres, mais toi qui t'écoute ? », ou bien, dans un style plus direct : « Parle-moi de toi ». Indéniablement, mon « plaidoyer pour une certaine anormalité »*, qu'elle a su déceler à travers ma parole, a consolidé notre échange, un échange d'égale à égale certes, mais qui, *in fine*, correspond au vouloir de Physalis.

Avec cette révélation, quoique faite dans un style « banalisé », de sa succession à un frère mort, la passion sadique de Physalis revêt une autre coloration, bien que la couleur demeure la même, à savoir le noir. Toutefois, cette performance sadique retentit comme une « mise à mort » du sentiment de culpabilité qui envahissait Physalis, qui est au cœur de cette filiation macabre. Devant l'incapacité d'incarner la vie, elle incarne la mort comme succession logique à ce frère mort. Cette confusion anaclitique avec le frère mort s'est soldée par l'épisode psychotique mélancolique. Le frère mort est aussi à prendre en compte dans le positionnement de Physalis face à la question de la différence des sexes. Elle refuse de répondre au choix que requiert le genre. Ni homme, ni femme, dit-elle. Ce refus pourrait se lire comme un refus de se séparer de ce frère mort. D'ailleurs, il n'est pas rare qu'une

*Allusion au titre du Livre de J. MacDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, éd Gallimard, 1978.

femme au prise avec un quelconque trouble dans le genre se désiste de son sexe pour incarner le frère mort. Toutefois, Physalis ne fait pas partie de ces femmes qui se sentent hommes, et se disent hommes prisonniers dans un corps de femme. Elle n'est ni toute à fait l'un, ni tout à fait l'autre, elle est autre chose. Encore une fois, est-elle l'exception ? Ainsi avec l'incarnation de la dominatrice, Physalis a pu mettre en scène sa séparation d'avec ce frère mort. Le frère mort pourrait être le soumis sur lequel Physalis aime faire jaillir le sang, donc la mort, d'où sa formulation de la perversion comme libération. Libération du poids du spectre mélancolique. Donc, avec la prise en compte de ce frère mort, la perversion serait chez Physalis une défense contre son annihilation par le spectre de ce frère mort, et donc une défense contre la psychose mélancolique. Outre cette note mélancolique, le refus de Physalis de se positionner face à la différence des sexes est accompagné aussi par son refus d'entrer dans l'échange. Bien que nos rencontres aient été teintées par l'échange et le « débat », très cher à Physalis, il n'en demeure pas moins que c'est elle qui menait la danse. D'où son hostilité face à une quelconque personne, qui essaye dit-elle de « me marcher sur les pieds ». Ce style qui impose prémunit Physalis de la moindre remise en question de son savoir. Savoir qu'elle s'est forgée elle-même en refusant de se positionner face à la différence des sexes. Savoir qu'elle estime de loin supérieur au savoir commun, d'où sa volonté de le diffuser auprès de ceux qui ne se contentent que de ce qui doit être su.

I-4-« **J'ai une éthique** ! » :

Physalis considère le SM comme un mode de vie. Elle a créé un blog afin d'éclairer les gens sur le véritable SM. Le véritable, le vrai, sont des termes qui jalonnent le discours de Physalis, bien qu'elle sache que ce « vrai » est ancré dans une mise en scène. Toutefois, d'après Physalis, les pulsions sadiques sont apaisées, certes, suite à une séance, mais cela ne veut nullement dire qu'elles n'existent plus. Elles sont, tout simplement, plus supportables. Sur son blog, Physalis affiche son code de déontologie, une éthique dont elle ne fait jamais abstraction malgré la délicatesse de certaines situations, qui entravent l'impartialité de ses prises de décision. Ainsi lors de notre première rencontre, elle m'exposa son code déontologique. Moyennant quoi, Physalis ne domine jamais les femmes : « J'ai eu plein de propositions, mais je refuse, je trouve ça malsain, les femmes ont tellement enduré, je ne veux pas profiter de leur fragilité ». Dans son refus de dominer les femmes, Physalis évoque aussi sa conception de la femme comme un être fragile, démuni. Une fragilité qu'elle a déjà

associée le même jour à la figure de sa mère, « ma mère est un petit bout, toute mimi, toute petite ». Suivant les préceptes de son éthique, Physalis a déjà dénoncé des hommes à la DDASS. Il lui est arrivé d'avoir des sollicitations d'hommes aux revenus modestes, et comme Physalis a une éthique, avant de rencontrer ces clients « modestes », elle échange avec eux, afin de savoir, entre autres, comment ils peuvent la payer. C'est ainsi que certains lui ont répondu qu'ils supprimeraient la cantine de leurs enfants, ou qu'ils n'emmèneraient pas les enfants au camping. Cette privation de l'enfant d'un plaisir au profit d'un plaisir du père dégoute Physalis, qui accourt pour dénoncer ces agissements « répugnants ». De même, Physalis n'accepte pas qu'un des soumis, souvent mariés, tombe amoureux d'elle. Elle m'explique : « C'est sain de vénérer sa maîtresse, mais pas d'en tomber amoureux ». En effet, Physalis fait la distinction entre la vénération et l'amour. Ainsi, elle m'expose le cas d'un soumis qui lui pose un problème, depuis qu'il a commencé à lui parler d'amour, au point de vouloir quitter sa compagne et de ne se consacrer qu'à elle, Physalis contacte cette personne, qui a accouru à son appel. Ce fut lors de notre première rencontre, elle ne m'a prévenue de l'arrivée de ce soumis que lorsque cette personne était en chemin. Afin de m'exposer son éthique, Physalis « viole » la mienne. Et pourtant, ce fut très intéressant de les voir ensemble. Me voilà réduite à un regard, objet a de Physalis, qui examine à travers la vitre du café la dominatrice et son soumis. Il était englouti dans ses seins, la suppliant de lui pardonner. L'image ne peut que ramener à l'enfant jouissant de sa mère phallique. Physalis elle-même trouve qu'elle incarne pour ses soumis une mère toute puissante. D'ailleurs, son éthique a comme ancrage la notion du devoir, d'où le « cahier de devoirs » que le soumis doit rédiger chaque soir. Il s'agit d'une série d'exercices, tels que trier des perles par couleurs, faire 50 pompes, ne fumer qu'une cigarette, ou carrément arrêter de fumer lorsque Physalis devine que le soumis souhaite arrêter, mais qu'il lui manque la volonté. Chaque soumis doit également faire un compte rendu détaillé de sa journée, et envoyer un sms avant de se coucher et un autre au réveil à Physalis. Elle se fait souvent suppléance au manque de volonté du soumis. C'est pourquoi Physalis, a besoin de connaître « véritablement » chacun de ses soumis. Cet agissement « total » dans la sphère du soumis conduit Physalis à ne pas prendre beaucoup de soumis. Le nombre lui importe peu. Ce qui compte, c'est de traiter chaque soumis comme il le faut, sans ébranler son éthique. Une semaine après, Physalis m'apprend qu'elle a décidé de ne plus revoir le soumis qui est tombé amoureux d'elle. Je lui lance : « A-t-il accepté ta décision ? », c'est alors qu'elle me répond en me lançant un regard glacial, qui fait froid dans

le dos, : « A-t-il le choix ?», ponctué d'un rire sarcastique. Elle a souvent à faire à des sollicitations de personnes soumises, qui ne correspondent pas à son éthique. Généralement au bout de quelques échanges par mail, elle les « boycotte ». Toutefois, elle a eu une fois à faire à une demande « glauque » et alléchante à la fois. Ce fut la première fois que Physalis me demande un conseil : « Je me dis que comme t'es psy tu pourras m'aider à cerner mieux la personnalité de ce type ». Physalis me parla alors de cet homme qui l'intrigue dans un style de vignette clinique, style qui m'a fortement intriguée : « Alors c'est un homme d'église, qui avait déjà une maîtresse pendant des années, mais qui a déménagé dans une autre ville. Il cherche une nouvelle maîtresse afin qu'elle incarne pour lui Dieu.., le fait qu'il entrevoit sa maîtresse comme étant un Dieu m'intrigue et je trouve ça beau, mais ce qui me fait hésiter c'est le fait qu'il soit homme d'église et qu'il se permette de faire ça, c'est un taré ». Physalis, en se basant sur son éthique, décide de ne plus donner suite à la demande de cet homme d'église, bien qu'elle fut séduite par la dite incarnation de Dieu. L'éthique de Physalis repose aussi sur un trait, peu partagé par les acteurs du SM, et qui est le « pas de rapport sexuel ». Physalis n'accepte pas de se faire pénétrer, par contre avec son gode ceinture, il lui arrive de pénétrer des soumis. Le sexuel inhérent au SM ne l'intéresse pas, même si elle pénètre sans jamais être pénétrée. C'est pourquoi, elle se dit l'inventrice d'un autre SM, qui repose entièrement sur la technique, et qui peut bien se passer du sexuel.

L'éthique de Physalis comme loi suprême, fait valoir la substitution du savoir inhérent au symbolique par un autre savoir personnalisé. Il n'en demeure pas moins que l'éthique de Physalis, aussi bizarre soit-elle, repose sur un ensemble de vertus, qui sont même intégrées dans les lois juridiques de nos sociétés, surtout lorsqu' elle se fait l'ange gardien des enfants. Toutefois, son refus de dominer les femmes en raison de la fragilité inhérente au féminin, nous achemine vers ce féminin comme trauma auquel Physalis échappe. Elle lui échappe au point qu'elle évite de voir l'expression du masochisme féminin, même sous forme de mise en scène. Cet évitement de la rencontre avec ce qui est susceptible de faire écho au féminin sans noms, toujours en devenir, nous amène à avancer que le refus de se positionner face à la différence des sexes équivaut chez Physalis a un refus de s'identifier à ce féminin innommable, manquant. Dans son discours, il n y'a aucune note féministe de revendication phallique. Elle est plutôt peinée par le destin masochiste des femmes. Cet être petit et fragile, c'est aussi sa mère. Ces attributs ne la concernent pas. N'est-elle pas le dieu de cet homme d'église, dont elle a finalement pu refuser sa demande. C'est la première fois que Physalis

est divisée. Tout porte à croire que, c'est la teinte « faustienne » de la demande de cet homme d'église, qui a fait diviser par moment Physalis. Autant elle arrive avec les autres demandes à trancher avec une incroyable facilité, toute en se basant sur son code de déontologie, autant avec cet homme d'église, elle était dans le « questionnement ». Mais en s'apercevant de la folie inhérente à une telle demande, elle coupa court. Etre Dieu rime avec la vénération que lui vouent ses soumis. Mais l'identité de dieu qu'elle revêt, doit garder son caractère factice. Ainsi l'amour dit par un soumis n'est pas sain, parce qu'il implique que la mise en scène prend une tournure « sérieuse » et envahissante. Physalis, bien qu'adoptant un SM plus acéré techniquement que le SM habituel, veut rester dans la fiction, même si cette fiction sonne vrai. L'évitement aussi du SM érotisé fait partie de l'enseignement de Physalis. La jouissance pour Physalis est cérébrale, technique et esthétique. L'abandon n'est pas son rayon, il est celui du soumis. Plus exactement, elle tire sa jouissance de la torture qu'elle inflige au soumis, figurée sur le corps balafré et ensanglanté de ce dernier. D'ailleurs, il lui arrive même de dessiner une rose ou n'importe autre chose qui lui traverse l'esprit, en scalpant le dos d'un soumis. Ainsi la jouissance phallique, celle qui est coordonnée par la castration, ne l'intéresse pas. Elle a trouvé une jouissance plus efficace. En de rares occasions, la jouissance phallique y est, mais toujours inversée. C'est la femme qui pénètre et l'homme qui se fait pénétrer. Le phallus « imaginaire », quoique réellement présent sous la forme d'un gode ceinture, est d'emblée du côté de Physalis. Physalis semble être dans une surperformance qui la prémunie de toute rencontre avec la castration, la sexuation, et surtout avec cet innommable féminin, cause de la fragilité de la femme et de sa mère.

I-5-« **Ni homme, ni femme…Je suis une créature** » :

Physalis ne se considère ni homme ni femme. Elle conçoit le fait de choisir comme une offense contre l'être humain. Agée de 6 ans, peut-être même avant, elle a fait savoir son choix de ne pas avoir à choisir à ses parents. Ces derniers ont respecté sa décision, tout en faisant du refus de Physalis de se positionner face à la différence des sexes, un sujet de taquinerie : « C'est devenue une sorte de plaisanterie. Jusqu'à maintenant, ils me demandent alors finalement t'es un homme ou une femme ? ». Physalis apprécie le fait que ses parents n'ont pas fait de sa problématique avec le genre un problème : « Ce sont des personnes très ouvertes ». Cependant, elle est persuadée que leur laxisme est dû à leur culpabilité de lui avoir « volé son enfance ». Physalis croit inébranlablement que le genre est une invention

mesquine, fruit d'une société trop située dans le politiquement correct. Elle veut se spécialiser sur ce sujet en entreprenant des études de sexologie, afin qu'un jour elle puisse créer un lieu pour « aider les personnes en transition et les convaincre de ne plus avoir à choisir ». Elle m'explique qu'elle veut accompagner les adolescents, et les amener à ne pas être dans « l'obligation du choix ». Néanmoins, elle est consciente qu'une telle ambition est difficilement réalisable, en raison, dit-elle, du caractère « sacré du genre ». Pour Physalis, convaincre les autres de la futilité du genre est un rêve, que sans doute, elle ne réalisera jamais. Elle n'hésite pas, toutefois, à agir sur son entourage proche en initiant des femmes normalement masochistes à devenir dominatrices. Elle me rapporta sa rencontre avec une amie chinoise, entièrement dévouée à son copain qui abusait sans scrupules de sa fragilité. Entendre les plaintes de cette amie est chose insupportable pour Physalis : « ça me révolte, j'en pouvais plus de l'entendre se plaindre et de savoir que deux heures après elle lui pardonne et se jette dans ses bras. Ça me dégoute ». Physalis proposa à son amie de l'accompagner à une de ses séances, et une fois sur place, elle lui demanda si elle voulait fouetter le soumis, ce que son amie non seulement accepta, mais elle e fit avec une ardeur impressionnante : « Elle s'était défoulée sur le soumis. On dirait que tout ce que son salaud de mec lui a fait subir, elle l'a transposé sur lui ». Physalis est fière d'avoir « sauvé » cette fille : « Depuis ce jour-là, elle ne se laisse plus marcher sur les pieds et de temps en temps elle m'assiste dans mes séances…Elle m'a remerciée en me disant ça fait un bien fou ». Physalis ne comprend pas comment une femme puisse choisir le masochisme comme mode de jouissance. Même dans le milieu SM, la rencontre avec des soumises « l'écœure ». Plus exactement, ça la dépasse : « Les femmes masochiste ça me dépasse ». Et pourtant, lorsqu'on évoque ensemble le féminin et la féminité, Physalis ne fuit pas le sujet. Bien au contraire, le sujet l'intéresse, même si ce féminin ne la représente pas. Physalis porte un grand intérêt à mes rencontres avec d'autres femmes dans le cadre de la recherche. Cet intérêt ne se limite pas aux questions qu'elle me pose sur l'avancée de la recherche, mais elle va jusqu'à m'envoyer des articles, des liens vers des sites d'autres dominatrices. Elle m'a même fourni le numéro de téléphone de la dominatrice qui l'a initiée, celle qui a les mêmes yeux que moi, afin que je m'entretienne avec elle. Par contre, contrairement à l'enthousiasme avec lequel elle m'a décrit sa rencontre avec cette femme lors de notre première rencontre, Physalis semble en pleine désillusion sur l'intégrité de cette femme. La cause de cette désillusion « relative » est bien évidemment une question d'éthique. Elle a appris que cette personne, bien

que célèbre, cache son activité de dominatrice à son mari. Selon Physalis, cette dissimulation rend douteuse la réelle vocation de son initiatrice. Physalis ne badine pas avec le sadisme qu'elle incarne. A maintes reprises, elle a répété que les personnes qui tiennent à elles doivent l'accepter comme elle est. Etre dominatrice n'est pas qu'un rôle, c'est un style de vie. Toutefois, vient le jour où la question des femmes « sans l'avoir » a été abordée. Un vrai débat, passionnant d'ailleurs, a eu lieu. La question la dépasse comme toujours, mais quelque chose d'autre commence à se tisser. Cette fois-ci, Physalis semble être dépassée par la question de l'orgasme féminin. Ironiquement elle remarque : « ça l'air sympa mais je ne sais pas ce que sais, connais pas ». Physalis dit être incapable d'accéder à l'orgasme, même lorsqu'elle essaye de se donner du plaisir seule. D'ailleurs, elle ne se masturbe plus depuis longtemps, depuis qu'elle a su qu'elle n'y arriverait pas. Toutefois, cette incapacité de jouir ne l'affecte pas. Elle l'explique par sa maxime : « Je suis ni homme, ni femme, je dirai je suis une créature ». Cette explication est toujours ponctuée par un sourire. Un sourire qui masque une note cynique telle que : « c'est comme ça, j'y peux rien ». La pénétration est chose qu'elle apprécie mais sans plus. D'ailleurs, elle ne se laisse jamais pénétrer par ses soumis. Par contre, elle a déjà eu des relations sexuelles classiques avec d'autres hommes qui ont partagé pendant quelques temps sa vie. De même qu'elle a eu une relation lesbienne, qui s'est soldée par un échec à cause de son incompatibilité avec les femmes « un véritable casse-tête ». Ainsi, notre attardement sur la femme normalement masochiste a réactivé l'insolubilité de son positionnement face au genre. Elle est « une créature » certes, mais il n'empêche que, pour la première fois, j'ai senti chez Physalis un questionnement, « encore muet » certes, sur le féminin. Elle a ajouté à la fin de notre entretien : « Je ne pourrais jamais être une femme soumise, d'abord parce que ça me dépasse ce truc, et en plus je me dis aussi qu'un homme ne peut pas me désirer comme il désire une femme, puisque je ne le suis pas ». Le lendemain Physalis me contacte par sms, elle m'informe qu'elle a rencontré sur un site un homme qui voudrait bien la dominer. Elle ajoute : « Je vais faire l'expérience et on verra, après tout ce n'est qu'un jeu ». Mais en fait, pour Physalis, ce jeu va prendre un mauvais tour. Quatre heures après cette annonce « euphorique », Physalis m'écrit : « Finalement ça ne sera pas possible, il a un empêchement. Ça me dégoute, je ne veux voir personne, je vais prendre du Lexomil et dormir ». A mes appels et à mes textos, elle ne répond plus, jusqu'au lendemain soir où elle semblait aller mieux, et m'informa que finalement sa rencontre avec celui qui est supposé la dominer a eu lieu dans l'après-midi, mais : « Il était hors de question qu'il me

domine, on a juste baisé, c'était pas mal ».

Sa maxime, qui donne de l'ampleur à son positionnement face à la différence des sexes, voire en dehors de cette loi, l'amène à une identification à un sur-être imaginaire. Elle est l'exception. Elle est une surfemme, un surhomme, et in fine « une créature ». Son discours est imprégné, malgré elle, par une coloration philosophique Nietzschéenne. Le Zarathoustra incarné par Physalis partage avec le Zarathoustra Nietzschéen non seulement la croyance inébranlable dans le surhomme, mais aussi cette volonté de transmission du savoir. Physalis est dans cette mouvance. Elle est convaincue que les autres, ceux qui sont imprégnés par le savoir inhérent au symbolique, se sont « fait avoir ». C'est ainsi que, lorsque sa démarche de prédicateur se solde par l'arrivée de nouveaux prosélytes, elle triomphe. Elle a la foi dans son savoir et dans les « intentions malsaines » du symbolique. Ainsi, sa croyance est à l'envers de celle du névrosé. Sa mission consiste à libérer les autres. Toutefois, afin de diffuser son savoir, Physalis n'adopte pas comme Zarathoustra la parole, le langage, elle mise sur l'acte pervers. C'est la monstration scénique, en « live », de son acte pervers, qui lui garantit la captation du regard médusé, objet a, de l'autre, désormais complice. Elle s'offre ainsi comme un modèle d'identification à ces femmes toujours dans la plainte, en raison des avatars de la sexualité féminine. Cette plainte est insupportable pour Physalis, en raison de son invocation du féminin comme blessure. Blessure dont elle s'est affranchie en refusant de se positionner face à la loi de la différence des sexes. Toutefois, c'est en rencontrant la plainte féminine « insupportable », que Physalis entre en mission : Sauver la femme blessée, en la pervertissant. A ce niveau nous, pourrions avancer que Physalis se présente comme étant l'exception, l'exception sur laquelle repose son désaveu : sur un versant, la femme n'existe pas, et sur l'autre la femme existe. Elle se fait preuve inouïe de l'existence de la femme. Elle s'était même affranchie de son initiatrice, cette femme dont finalement l'existence s'est avérée caduque, puisqu'elle ne s'assume pas pleinement en tant que telle. Ainsi, est-ce une version « perverse » du meurtre du père de la horde primitive ? Toutefois, ici « l'apprenti maîtresse » qui tue « la maîtresse- mère » est celle qui incarne l'exception. D'ailleurs, contrairement à d'autres récits de certains milieu SM quasiment « dictatoriaux », Physalis n'est rattachée à aucun. Elle agit seule, en fréquentant quelques endroits et soirées SM. Elle se dit l'inventrice d'un autre SM. Ainsi encore une fois, c'est à elle que revient la mission de transmettre sa philosophie, même à d'autres libertins et/ou pervers que Physalis trouve « à

côté de la plaque dans la pratique du SM ». Si Physalis est dans une mouvance impérative de transmission et d'enseignement, c'est parce qu'elle ne se pose pas de questions. En effet, sur le féminin et la féminité, Physalis ne semble pas préoccupée par un quelconque mystère de la sexualité féminine. Certes, dans son discours, le féminin est apparenté à la blessure, à la fragilité, mais cela ne la concerne pas dans son être de femme, qui n'y est pas d'ailleurs. Cela ne la concerne que comme une occasion propice pour s'offrir comme modèle identificatoire à la femme barrée, pas toute phallique, et jouir de ce regard médusé qui l'assigne dans son identité créée, celle de la « créature ». L/a femme divisée confirme à Physalis sa croyance d'être l'exception. Toutefois, au fur et à mesure de nos échanges sur le féminin et l'orgasme féminin, Physalis a voulu essayer de « faire la femme », comme une expérience dans sa vie de « maîtresse créature ». Visiblement, cet orgasme vaginal, proche de la jouissance supplémentaire, que Physalis n'éprouve guère, en raison surement de son refus du « pas-tout », de la barre de l'ex-sistence, a titillé d'apparence sa curiosité, mais plus profondément a réactivé le trauma du féminin. Trauma que par la performance perverse, elle a évincé. Toutefois, dans cette rencontre « manquée » avec cet homme à qui Physalis s'était proposée comme une créature qui veut bien essayer de faire la femme, en tout cas laisser du moins de côté ce fouet-phallus, n'a-t-elle pas frôlé le nierderkommen, au point de laisser tomber ce « jeu » finalement très couteux pour elle et pour sa stratégie perverse. Ainsi la rencontre ne s'est faite que suivant la volonté de Physalis. Mimer la femme semble être quelque chose de périlleux pour Physalis. Lorsqu'elle a déployé de nouveau son « évitement » du féminin, elle a retrouvé son identité de créature, celle qui la propulse dans l'imaginaire de la toute-puissance. Le seul féminin qui lui parle, qui la fait jouir, c'est le masochisme féminin de l'homme. Ce dernier, ne répond pas seulement à la prévalence sadique qui la caractérise, mais fait écho aussi à sa mouvance transgressive de la loi de la différence des sexes : Homme pénétré et femme qui pénètre, homme blessé jusqu'au sang et femme intacte, et qui du surcroît a le phallus. L'angoisse qui a envahi Physalis au moment où elle s'apprêtait à mimer la femme peut s'interpréter aussi en regard du couple parental « démissionnaire », à qui elle a eu à faire. En effet, que les parents fassent du trouble du genre de leur fille un sujet « amusant », qu'ils accueillent la révélation de ce trouble, révélation faite par Physalis encore enfant, par l'acceptation paraît « glauque ». Physalis ne répond- elle pas finalement, par son refus de se positionner dans la différence des sexes, à la volonté de ses parents ? Ceci est tout simplement une interrogation. Toutefois, ces parents, quoique « immatures », dont la

mère est « petite, fragile », et le père « mélancolique », ont quand même attribué à leurs filles des prénoms de princesses vikings, à résonance phallique. Plus exactement, c'est le père « normand » qui a voulu rendre hommage à ses aïeux vikings, qui a attribué à ses filles avec la bénédiction de sa femme de tels prénoms. Clairement, la transgression de l'ordre symbolique de Physalis, et le défi qu'elle lance à l'encontre de la loi de la différence des sexes, ont également comme balise la nomination « phallique » attribuée par les parents, conjointe à une configuration parentale déficiente.

I-6-La mère folle :

Dans son refus de s'inscrire dans la loi de la différence des sexes, Physalis refuse aussi la maternité. D'une part, l'acte d'accoucher la dégoute « beurk, c'est contre nature », et de l'autre, l'emprise que la mère déploie sur son enfant la rebute. Dans le discours de Physalis, la mère est une folle qui abuse de son enfant, afin soit disant de se donner de l'importance. Comme meilleure exemple de sa conception de la maternité, sa sœur aînée qui a fait de ses enfants « des petits soldats ». D'ailleurs Physalis, s'entend mal avec cette sœur, devenue toute-mère, la préférée de ses parents. Physalis est convaincue que sa sœur qui n'arrête pas d'enfanter,- elle a quatre enfants-, cherche aussi à faire plaisir à ses parents. Dans la même logique familiale, elle a donné à ses enfants des prénoms de guerriers vikings. A savoir qu'à Physalis et à ses sœurs, les parents ont aussi attribué des prénoms de princesses Vikings. Physalis trouve ces prénoms ridicules. Elle a adopté ainsi le surnom de Physalis, fleur préférée de sa sœur benjamine. Pour Physalis adopter ce surnom, c'est comme un hommage à cette petite sœur qu'elle aime plus que tout, et dont elle s'était occupée bien mieux que ses parents ne l'avaient fait. Depuis maintenant cinq mois, Physalis partage sa vie avec un homme, qui non seulement accepte son mode de vie, mais participe à titre de spectateur à ses séances SM. Tout comme Physalis, il n'est pas porté sur la paternité. Physalis a même fait comprendre à ses futurs beaux-parents qu'il ne fallait pas s'attendre à être grand- parents : « J'étais dure, ils étaient choqués, mais au moins j'étais claire ». Lorsque Physalis parle de sa mère, elle l'associe toujours à la faiblesse et à la fragilité. Par contre, c'est sur l'être mère de sa sœur aînée qu'elle hausse le ton, allant même jusqu'à dire qu'elle s'inquiète pour ses neveux et ses nièces. Elle est persuadée que la maternité rend folle les femmes.

La maternité, comme folie féminine, est chargée dans le discours de Physalis par davantage

de sentiments d'aversion que la femme barrée. Si la femme « sans l'avoir » induit chez Physalis des sentiments de pitié et de désolation pour L/a femme, la mère est imbibée par le mépris. Le modèle de la sœur devenue toute-mère nous place au cœur de la perversion maternelle. Ainsi la condamnation par Physalis de sa sœur, qui a fait de ses enfants une bande de phallus, est aussi un soulèvement contre la perversion maternelle. Physalis est presque en train de me faire comprendre que, la perversion féminine est plus saine que la perversion maternelle. Ce mépris pour tout ce qui relève de la maternité pourrait être une trame logique pour son « évitement » du féminin. L'accouchement vu comme contre nature, assigne Physalis dans son refus aussi de prendre place dans la filiation. Le soulèvement de Physalis contre les mères « perverses » fait écho à son soulèvement contre la volonté de ses parents de faire d'elle un phallus, le leur. Afin de rompre avec la dette, drame de la sœur, la princesse viking se changea en Physalis. Par son « identification perverse », elle s'est recréée, elle a inventé son phallus, le sien. Par son univers SM, elle s'est retirée des projections parentales, tout en aiguisant à sa manière et pour son compte la note « phallique » de leur projection. Finalement, la perversion de Physalis est aussi une libération contre la dette « parentale » et contre cette fonction d'être le phallus que Physalis refuse d'occuper, que ce soit pour les parents ou pour l'homme. D'ailleurs, disait-elle : « Ils n'osent pas m'en parler, mais ils auraient bien aimés que je leur fasse des gosses comme ma sœur.., ils doivent faire avec ». Elle ravale ainsi l'être au nom de l'avoir.

I-7-La Lolita avec un fouet :

Physalis sachant que son sourire « enfantin » et ses yeux étincelants peuvent refléter l'innocence et une certaine naïveté, joue sur cette contradiction et en fait une rouerie, afin de perfectionner son être maîtresse : « Les hommes s'imaginent que je suis une gentille fille, presque bébête, que je suis incapable d'être sadique, je les laisse croire et le jour j ils sont encore plus impressionnés parce qu'ils ne s'attendaient pas à ça d'une jeunette». Physalis commente elle-même cette rouerie comme ce qui le plus pervers en elle. Elle aime se travestir, changer de tête, de sexe…et même se transformer en une créature. Il faut dire qu'elle a un talent de transformiste. D'ailleurs, elle adore aussi maquiller ses amis et transformer leurs apparences. Lorsque dans le monde de la nuit on ne la reconnait plus, à cause de sa transformation réussie, elle jubile : « Ça me permet d'éviter ceux à qui je n'ai pas envie de causer…il m'arrive même de ne pas être reconnue par mes amis proches ». Physalis

n'apprécie pas les maîtresses qui adoptent les clichés de la femme despote. Elle aime certes se déguiser, elle crée elle-même ses propres accessoires, certaines de ces robes, combinaisons ou autres, mais lors d'une séance SM elle préfère être habillée de manière décontractée. Elle n'adopte pas l'ensemble des codes inhérents au SM. Elle préfère ses propres codes. Elle se concentre plus sur l'aspect technique que sur l'aspect érotisé. D'ailleurs avec son soumis Préféré, Physalis dit être « hors sexe ». Et c'est cette relation, basée entièrement sur la technique, qui a donné un autre sens au sadisme de Physalis.

La Lolita qu'elle incarne malgré elle, puisqu'il n'y a aucun artifice dans son air candide, est devenue un outil idéal dans son instrumentalisation de l'autre. La Lolita, mais sadique et despote, occupe la fonction de la feinte, marque de l'imposture perverse. S'agit-il d'une mascarade perverse, l'envers de la mascarade féminine ? La femme, contrairement à Physalis, s'identifie au semblant, c'est-à-dire à l'attribut phallique de l'homme, dans sa mission d'appelante de désir, tandis que Physalis, par son apparence de Lolita, sidère l'homme en maniant, contre toute attente de ce dernier, son art de la torture. Ainsi le soumis est « doublement sidéré ». Sidéré, d'une part, par ce qu'implique sa position d'objet de la dominatrice, mais aussi par l'inattendu d'un tel sadisme déployé par une femme qui semble pourtant « innocente », avec son air enfantin et les fleurs qui ornent sa coiffure. Ainsi Physalis, fait figurer sur elle-même le mariage entre la femme dans son innocence et le phallus qu'elle a. Evidemment cette configuration complexe et perverse ne répudie par la femme, mais répudie le « pas toute ». Le pas toute est ce qui fait trauma chez Physalis, et c'est aussi contre quoi elle se soulève en le déniant via la performance. Elle invente le féminin et façonne la femme en se faisant le réceptacle du féminin idéal, libéré de la barre de l'ex-sistence, tel qu'elle l'entend, et dont elle se fait l'unique ambassadrice, l'exception.

I-8-**L'amour et le soumis idéal :**

Elle m'a parlée de ce soumis avec qui elle partage, dit-elle « la relation SM idéale », quelques mois après notre première rencontre. Elle m'en a parlé au moment où elle a cessé de voir certains de ses soumis, afin d'avoir plus de temps à consacrer dans la domination de ce soumis « idéal, parce qu'il est réellement masochiste ». D'après Physalis, un homme peut être soumis sans être masochiste. Elle m'explique que le véritable masochiste, c'est celui qui ne met pas de limite à l'intensité de la douleur. Par contre, Physalis, sait bien se charger du dosage de la torture. Le récit qu'elle me fait du déroulement d'une séance avec cet homme est

jalonné par des termes techniques, presque médicaux. Bien que consciente qu'avec un « véritable masochiste » le plaisir est supérieur à celui éprouvé avec un simple soumis, Physalis n'abuse jamais du masochisme de cet homme. Il se livre complètement à elle et à son vouloir cadré par son éthique : « J'ai beaucoup de respect pour lui, et en plus j'ai une éthique. Jamais je ne mettrai la vie d'un soumis en danger …et pourtant je pourrais le faire».

Avec cet homme, Physalis dit vivre quelque chose de spécial, d'unique. Il cherchait une femme afin d'être son « money slave* », et elle a répondu à son annonce. Mais lorsqu'ils se sont rencontrés dans un café afin de faire connaissance, ils ont découvert qu'ils étaient sur « la même longueur d'ondes ». Alex n'osait pas faire appel à une dominatrice. Depuis qu'il est tout petit, il se chargeait lui-même de s'infliger de la douleur. Mais en discutant avec Physalis, il voulait passer à une étape supérieure. Bien évidemment, tout comme l'exige Physalis, la domination se fait en *life style*, dans la vie quotidienne. Comme Alex est avocat et très impliqué dans son travail, Physalis ajuste son intervention à son emploi du temps : « Jamais je n'importunerai un de mes soumis pendant leur travail et surtout pas Alex ». C'est son favori, et elle aime parler de lui. Il lui arrive même d'aller au tribunal afin d'admirer son soumis d'avocat, et me dire ensuite avec beaucoup d'humour : « je suis fière de lui…à la fin je voulais applaudir et crier fort c'est mon soumis, c'est mon soumis ». Ce qui est différent avec Alex, et ce qui arrange énormément Physalis, c'est leur relation SM qui est totalement « désérotisée ». C'est ce SM désexualisé qu'elle veut faire valoir à travers son blog. Un blog que désormais elle gère avec Alex. Avec Alex, elle se produit dans des soirées SM. Telle une artiste avec son instrument, elle monte sur scène. Généralement les gens sont admiratifs de sa performance et de la complicité rarissime par son intensité entre la dominatrice et son soumis, « mais ils s'étonnent que ça ne soit que technique ». Physalis m'a invitée à plusieurs reprises à ses « shows », mais pour des raisons d'éthique, j'ai dû à chaque fois décliner son invitation, même si le désir de la voir opérer en live était grand. Toutefois, j'ai pu m'entretenir avec Alex en présence de Physalis. Et, malgré ma présence, Physalis et Alex étaient dans leurs rôles respectifs, leurs rôles de toujours finalement, celui de la dominatrice et du soumis. Alex m'a parlé du bien que Physalis lui procure. Ensemble, ils ont évoqué la crise par laquelle leur couple SM est passé, lorsque Physalis s'est mise sérieusement à fréquenter son copain. Alex croyait à tort, disait-il, que Physalis « amoureuse » n'allait plus avoir du temps pour lui. Mais, très vite, Physalis a su le rassurer, en le submergeant de devoirs. Ils ont réussi à trouver un

*Money slave: pratique faisant parti du BDSM, qui consiste à ce que le soumis donne de l'argent à la dominatrice sans rien demander en retour. Il la regarde juste prendre l'argent. Parfois ça peut prendre d'autres formes, telles qu'effectuer des virements ou payer des factures…

compromis, en invitant le copain de Physalis à leurs soirées SM. Physalis, inventive, a même trouvé un moyen pour que les trois puissent s'entendre, sans qu'aucun des trois ne vacille de sa place. Ainsi, souvent, Alex reste attaché dans le coffre de la voiture pendant que Physalis et son copain profite de leur dîner en amoureux dans un restaurant. Physalis m'a raconté que ce qu'elle préfère le plus, c'est lorsque Alex est attaché dans le coffre, tandis qu'elle et son copain dînent avec des amis, ou encore mieux avec les parents de son copain : « C'est un pouvoir…le père de mon copain me parle tout gentiment, et moi je disais au fond de moi « Ah si tu savais ! » A la fin de notre rencontre à trois, Physalis remarque : « Ça fait plaisir d'être le sujet de la science », et elle a ajouté : « Je suis certaine qu'il y a un facteur neurologique ou biochimique qui fait qu'on soit sadique ou masochiste ». Alex approuvait cette hypothèse qui a déjà été, disait-il « explorée au Etats Unis ». Pour Physalis, c'est une évidence, d'autant plus que ses parents lui ont raconté qu'à sa naissance elle a griffé le cordon ombilical.

Le masochisme de son soumis idéal permet à Physalis de déployer son sadisme prévalent, et d'être l'unique juge du désir de l'autre. C'est l'effacement de son soumis en tant que sujet, qui rend leur relation SM idéale. Alex, lui-même, est conscient de l'impasse dans laquelle le positionne sa position masochiste. Dans le récit qu'il fait de son masochisme, se révèle son impossibilité à être au clair avec son vouloir - « le masochiste veut et ne veut pas la douleur »-. Ainsi, lorsque Physalis accentue les coups, il lui demande d'arrêter, mais en même temps il ne veut pas que ça s'arrête. Esclave de son masochisme, il se fait donc esclave de Physalis. Ainsi, il lui lègue son vouloir et se fait objet du vouloir de sa maîtresse. La voilà donc la seule juge de ce qui est bon ou pas pour son soumis. D'après Physalis, être dominatrice se rapproche de l'humanitaire. Elle sait plus que le soumis sur son propre désir, c'est pourquoi elle lui impose son vouloir, « c'est pour son bien ». Avec son copain, complice en tant que témoin de sa surpuissance phallique dans le cadre SM, elle adopte dans l'intimité dit-elle, « une relation d'égal à égal ». Toutefois, Physalis trouve que la force de leur amour « soudain » ne réside pas dans les prouesses érotiques ou phalliques, mais plutôt dans leur spontanéité juvénile. D'ailleurs, l'aspect ludique de leur relation est quelque chose d'important pour Physalis. De plus son copain est pris lui aussi dans un trouble avec le genre, étant lui-même « bisexuel ». Aberration qui consolide encore mieux leur complicité, d'après Physalis. Dans son enseignement du nouveau SM désérotisé, Physalis induit une

* Fight Club , film américain de David Fincher, sorti en 1999, et adapté du roman éponyme de Chuck Palahniuk.

division au sein même des acteurs de la scène perverse. A ces performances techniques, l'absence de sexe et de sensualité étonne. Physalis ne capte donc pas un regard, mais des regards médusés. D'autant plus qu'elle arrive par diviser ceux qui sont eux-mêmes dans la même trame de la division de l'autre. Son SM résonne plus comme un « Fight club », que comme un SM classique. Toutefois, dans Fight Club, le combat est une affaire d'hommes qui se battent entre eux. Ici les paramètres SM sont indispensables, l'un donne les coups que l'autre subit, mais ils sont comme le reste des paradigmes de la sexuation, du symbolique… façonnés dans un style propre à Physalis, et à sa façon de mettre en acte sa perversion du féminin.*

I-9-« Nous sommes des écorchés vifs »

Cette maxime - « nous sommes des écorchés vifs »-, vient compléter l'autre maxime - « la perversion est une libération ». Physalis conçoit le SM comme la libération d'un trauma. Le sien, elle me l'a raconté d'une manière tellement banalisée que j'ai cru mal entendre. J'ai dû la relancer, mais, même lorsqu'elle s'attarde sur l'évènement, allant jusqu'à le décrire minutieusement, demeure la même banalisation. C'est après six mois de rencontres que Physalis m'a parlé de cet événement. Et ce qui est certain c'est qu'elle ne s'était décidée à me le raconter que lorsque moi-même j'ai répondu, quoique furtivement, à son « parle-moi » du début de notre rencontre. Physalis, l'enfant en noir solitaire, s'est mise à fréquenter, à la suite des sollicitations de ses parents, deux jeunes filles de son âge. C'étaient les filles d'un voisin et ami de la famille, jouissant d'une très bonne situation. Physalis a fini par céder à la demande de ses parents, bien qu'elle ne se sentisse pas à l'aise dans cette somptueuse demeure, d'autant plus qu'elle et sa famille étaient pauvres. Elle disait que les deux filles ne s'occupaient pas d'elle, et refusaient de jouer avec elle. Par contre, elle intéressait leur père, qui a d'ailleurs abusé d'elle de manière répétitive. Elle avait huit ans lorsqu'il l'a pénétrée, et contre chaque « rapport », il lui donnait de l'argent. Pour Physalis, cet épisode n'était pas traumatique en soi. A un certain moment, elle a même éclaté de rire en commentant : « Le viol peut être bénéfique parfois…ça m'a permis de me dire que peut être je suis une femme…En tout cas j'ai su à ce moment-là que j'ai l'anatomie d'une femme ». Elle redoutait aussi mon point de vue interprétatif : « Je suis d'accord que ce viol explique certaines choses, mais ça n'explique pas tout, je ne veux pas que tu réduises tout ce que je t'ai racontée à cet événement ». Ce qui semble par contre l'avoir « traumatisé », au-delà du viol, c'est cet argent

que cet homme lui donnait, argent qu'elle donnait après à ses parents qui avaient « une confiance aveugle » dans ce « bienfaiteur ».

Il y a quelques années, Physalis a envisagé de se faire opérer afin de se transformer en homme, mais elle s'était rendue compte qu'elle tenait aussi à ses attributs féminins, et ce bien qu'elle soit « complétement insensible des seins ». Elle voulait rajouter « une bite ». Toutefois, « grâce au SM », elle a pu, disait-elle « trouver un refuge pour mon sadisme ». Désormais, elle sait qu'elle est une « créature ».

Cet épisode traumatique du viol, bien que banalisé par Physalis, a eu lieu après qu'elle s'était désistée du choix de faire face à la différence des sexes. Le viol est traumatique, parce qu'il ressuscite le manque auquel Physalis veut échapper, en refusant de se positionner en femme. D'autant plus que cet abus « rémunéré », fait écho au manque d'argent dont souffre sa famille. Nous relevons ici entre les lignes, encore une fois, la fonction parentale obsolète. Physalis ne les accuse pas ouvertement de l'avoir offerte à ce pédophile. Mais dans ce présent « empoisonné », sous forme d'argent qu'elle rapporte aux parents suite à chaque « abus », Physalis ne peut échapper d'envisager une forme de complaisance parentale, au moins par leur aveuglement quant à l'intégrité de cet homme. Dans le discours de Physalis, la mère et le père retentissent sous un même ensemble « les parents ». Père et mère sont le même signifiant pour Physalis. D'ailleurs, il est difficile de les distinguer, ils ont les mêmes réactions, le même positionnement, le même avis. Ainsi, si la mère est petite et fragile, le père est « mélancolique », donc aussi fragile que la mère, aussi châtré que la mère. C'est pour faire face à cette défaillance identificatoire que Physalis a créé un autre genre, celui de La Femme, celle qui existe. C'est afin de ne pas être le phallus de ses parents qui ne l'ont pas, ni l'un ni l'autre, qu'elle a inventé son propre Phallus, celui qu'elle a. Est-ce pour venger les parents démunis d'argent, de pouvoirs, de phallus, que Physalis s'est positionnée dans l'avoir ? Ou est-ce plutôt pour se venger de ces parents « immatures », démissionnaires, défaillants, et sans phallus ? Nous sommes enclins à répondre qu'il s'agit plutôt de venger et de se venger de la défaillance parentale. En effet, Physalis, avec l'avoir que lui procure son montage pervers, opère une double réparation. Celle de la femme qui existe, dont elle est l'exception, et celle des parents, désormais non castrés. En effet en étant dans l'assomption phallique, elle répond, avec son style certes, à la charge phallique du prénom attribué par ses parents. S'ajoute à cela sa bienveillance à l'égard de ces derniers, bien qu'elle les porte

responsables de beaucoup de choses, dont elle aurait pu bien s'en passer : le prénom « ridicule », le viol, leur incapacité à l'accompagner dans l'acceptation de son féminin et de sa féminité. Le viol en lui-même n'est traumatique, que parce qu'il a réactivé le réel et la réalité de son anatomie de femme. Physalis n'a qu'un seul choix pour vivre avec son corps de femme, et survivre au spectre mélancolique qui n'est in fine jamais loin, c'est d'écrire via le montage pervers la femme qui existe. Face au compris impossible de se positionner dans l'être et dans l'avoir à l'image de l'hystérique, Physalis s'était écrite femme sans la barre, sans le pas-tout, « créature » donc !

II- Mlle V : la forteresse bien pleine :

Mlle V, rencontrée par l'intermédiaire d'une amie, est une jeune fille de 24 ans. Ce qui interpelle dès le premier abord c'est son apparence, ses manières et sa démarche masculine. Son corps semble en dysharmonie avec ses attributs féminins. Ce qui interpelle également, c'est sa façon de parler : locution rapide avec un français difficilement compréhensible, en raison de son imprégnation par le jargon « banlieusard ». Sa physionomie reflète la carapace d'une guerrière, couronnée par un style « violent », qui impose.

II-1-Le chat et la souris :

Fixer un rendez-vous avec V a pris la tournure du jeu du chat et de la souris. Pendant des semaines, V qui, d'après notre amie commune, était d'accord pour me rencontrer dans le cadre de ce travail, n'a pas cessé de fixer des rendez-vous pour les annuler tout de suite après. Elle a tendance à envoyer des sms faisant croire qu'elle est disponible, et dix minutes après m'informe qu'elle ne l'est pas. Indéniablement, elle veut avoir le dernier mot. Lorsque je lui demande de choisir le lieu et l'heure du rendez-vous, V répond par un changement du jour du rendez-vous, sans n'en fixer aucun. Est-ce une manière d'esquiver la rencontre ? Et lorsque je le fixe, Mlle V propose un autre endroit et une autre heure. Et pourtant, souvent, c'est elle-même qui me relance pour, écrivait-elle, « enfin se voir ». Mais ces relances vaines, puisque cela se solde par l'annulation du rendez-vous, pourraient se lire comme son vouloir de me malmener. D'ailleurs, le jour même de notre rendez-vous, elle est arrivée une heure en

retard, alors que c'est elle-même qui avait choisi un endroit à deux pas de son domicile. J'ai décidé d'éviter de la contacter pour en savoir plus sur les raisons de son retard, ou sur le maintien ou pas du rendez-vous. Une demi-heure après, elle me contacte et me demande si je suis arrivée. A ma réponse affirmative, elle commente « je suis désolée je suis encore chez moi, mais j'arrive, en tout cas vous êtes bien patiente ». Une demi-heure après ce commentaire, Mlle V se présente. Elle s'excuse encore de manière détachée, quasiment froide, et elle renonce au vouvoiement de notre « échange » par sms, et se met à me tutoyer.

Cette volonté de Mlle V de me malmener pourrait renvoyer à une volonté à ce que je lui montre avec plus d'ardeur mon désir de la rencontrer. S'ajoute à cela, son indifférence apparente par rapport au sujet de ce travail, qui fait que pour m'accorder l'occasion de m'entretenir avec elle, il fallait que je lui accorde plus d'importance. Tout porte à croire que ce jeu du chat et la souris est une source de jouissance pour elle. D'autant plus qu'elle me relance, pour annuler par la suite sa propre proposition. Cette volonté de me faire languir a été frappante le jour même du rendez-vous tant attendu. Qu'elle commente ma « patience » n'est pas chose anodine. S'attendait-elle à ce que je me dérobe, et à ce que je renonce à la rencontrer ? Acte, qui pourrait valoir pour Mlle V, la réalisation de son vouloir. Le contact a été en lui-même assez froid, malgré qu'elle se soit mise à déployer sa parole sans réticence manifeste. Toutefois, le style en lui-même est chargé d'agressivité.

II-2-<u>« Je suis une grosse gueule » :</u>

Mlle V, -dont l'attitude masculine est un fait que non seulement elle reconnait, mais dont elle dit être fière, parce que cela lui permet de se « dépasser »-, a fait toute sorte de travaux qui demandent une grande endurance physique. Des métiers qui sont généralement réservés aux hommes, mais que Mlle V a pu exercer, prouvant ainsi qu'elle était capable, autant que l'homme. Le père lui-même est un ancien ouvrier dans le bâtiment, que Mlle V a souvent secondé, en raison de sa santé, fragilisée par la pénibilité d'un tel travail. Mlle V se dit « débrouillarde », et ayant toujours su comment s'en sortir. Ayant participé il ya quelques années à une émission de téléréalité qui lui a fait goûter à une célébrité éphémère, V dit que si elle s'était distinguée des autres candidats, c'est grâce à sa « grosse gueule », qui peut froisser certains, mais qui néanmoins lui permet de ne pas se « laisser marcher sur les pieds ». En revenant sur cet épisode de sa vie, elle est convaincue qu'elle était la seule à ne pas prendre au

sérieux cette émission. Elle se dit « plus intelligente que les autres, et plus au courant des dessous de cette émission ». V a la vengeance comme devise, mais elle tempère cette note violente par un aspect de justicière : « Attention, je n'attaque que lorsque je suis sûre que cette personne en a après moi ». Ainsi, elle me parla d'un de ses ex, de qui elle était tombée amoureuse, alors adolescente. Le récit que V fait de ce jeune homme est chargé des sentiments les plus haineux. Encore aujourd'hui, elle espère dit-elle « qu'il meure ». Une semaine avant sa participation à l'émission, elle est passée chez son ami à l'improviste, et elle l'a trouvé avec une autre. Folle de rage, elle a commencé par le frapper, elle est allée à la cuisine chercher un couteau, et c'est là que lui aussi l'a frappée. La bagarre n'a pris fin que lorsque le frère de ce dernier est intervenu. Toutefois, V est fière d'avoir pris le dessus sur cet homme : « Il a encore des séquelles, je suis plus forte que lui, c'est une tapette le mec, jusqu'à aujourd'hui il a encore des séquelles au niveau du cou, je pense qu'elles ne disparaîtront jamais…comme ça avant de tromper une fille, il réfléchira à deux fois». V trouve aussi que, si elle a aussi réussi son passage à l'émission de télé réalité, c'est grâce à sa dispute avec son ex. Cette désillusion a fait qu'elle ne pensait qu'au jeu, alors que tous les autres participants cherchaient une relation amoureuse. Mlle V m'a raconté un des passages de l'émission, ou elle devait faire croire à un garçon qu'elle était amoureuse de lui, et gagner de l'argent si elle réussissait dans mission. En peu de temps, le garçon est tombé amoureux d'elle. Le jour de l'annonce, la production lui a proposé de choisir entre l'amour et l'argent. Sans hésiter V a opté pour l'argent, ce qui a attristé le garçon : « J'y peux rien, je ne joue que pour moi »

La désillusion survenue alors que V est encore adolescente, s'était soldée par son renoncement à l'amour hétérosexuel. Bien qu'elle ne choisisse toujours que des hommes faibles, qu'elle materne, V, même trahit, tire un triomphe de cette trahison. Sa surpuissance sur l'homme « trompeur » figure encore sur le corps de ce dernier. La rage qui teinte le récit qu'elle me fait de cet épisode, qui pourtant remonte loin dans le temps, fait valoir l'impossibilité de V d'accepter qu'on puisse la tromper. Depuis cette désillusion, elle a affiné sa maîtrise de ses relations affectives, en continuant de s'entourer, bien évidemment, de personnes faibles qu'elle peut tromper, sans jamais être trompée.

II-3- Bisexuelle, mais toujours la chef :

Mlle V partage la vie d'une jeune fille depuis quelques mois, depuis qu'elle s'est installée à Paris. Dans le passé, elle a eu quelques relations lesbiennes, mais elle dit qu'avec

cette fille, « c'est spécial ». La spécificité de cette relation réside dans le fait que V, qui n'a jamais été vraiment attachée à ses compagnons et à ses compagnes dans le passé, se trouve quasiment engagée : « Avec cette fille, je n'arrive pas à m'en aller et pourtant je voudrais bien, mais elle est paumée, sans moi elle est foutue ». V entretient sa copine, s'occupe d'elle, cuisine pour elle etc. Elle est touchée par la fragilité de sa copine, mais en même temps dépassée par « les manigances » de cette dernière. V a toujours eu des relations avec des hommes ou des femmes dans le besoin, « paumés ». Elle a toujours été celle qui saura les sauver. Ainsi V « maternelle », se fait la bienveillante sur le bien-être de ses partenaires. Elle gère littéralement leurs vies, jusqu'à leur dégoter un travail, rédiger leurs CV... Elle a horreur des hommes forts, qui « ont tout ». Ce type d'homme sont pour elle « des machos… ils sont relou, ils se croient les maîtres du monde, alors qu'ils ne savent même pas se servir de leur bite ». Mlle V ne se plaît dans une relation, que lorsqu'elle arrive à occuper la place du chef. Elle est celui à qui on demande l'aide et le savoir. En contrepartie, le ou la partenaire doit rester sous la protection de V. C'est sur ce dernier point que sa relation avec sa copine actuelle stagne. V est persuadée que cette jeune fille, quoique « paumée », n'est pas aussi « innocente que ça ». « Mythomane, manipulatrice, hystérique », V dit que la relation est devenue cauchemardesque : « J'en ai marre de la calmer à chaque crise ». Toutefois, afin de palier à la carence affective de sa copine, V lui achète des cadeaux d'une grande valeur : « Je veux qu'elle soit bien, qu'elle ne manque de rien ». Cependant, V, est persuadée qu'elle n'est « qu'un passage, une marche dans le parcours de sa copine. Le jour où elle ira mieux elle partira » Ainsi, elle est « insensible » aux déclarations de sa copine qui veut faire sa vie avec elle. V n'est pas très convaincue, et elle dit : « Elle n'est rien sans moi, elle ne peut rien faire, c'est pour ça que je ne peux pas la lâcher maintenant ». Ce qui rassure V, c'est sa capacité à se détacher facilement : « Je ne m'attache pas…il m'est arrivée de me séparer d'elle pendant deux semaines, et je continuais ma vie tranquillement…alors qu'elle me harcèle par ses messages, ses provocations et ses appels…C'est chiant ça…Je ne m'attache pas c'est comme ça, ça ne veut pas dire que je suis méchante… même avec des potes c'est la même chose ». Cette autosuffisance, Mlle V ne la perçoit pas comme une supériorité, mais comme un fait : « C'est comme ça je ne le fais pas exprès ». Alors qu'elle marque tous ceux qui croisent son chemin, surtout par ses provocations : « C'est du jeu, j'aime voir la gueule des gens changer, surtout à Paris où tout le monde est pressé et j'arrive à les arrêter, je kiffe ça ». Les provocations de Mlle V sont des défis, tels qu'importuner une personne « sérieuse et

pressée ». Ou encore, et surtout, charmer une fille hétérosexuelle et l'amener à se donner à elle. D'ailleurs, c'est ce qu'elle a essayé de faire avec notre amie commune. Finalement, n'est-ce pas ce défi, celui de séduire mon amie, la raison première pour laquelle Mlle V a accepté de me rencontrer ?

Les provocations de V visent visiblement le symbolique. C'est aussi une manière d'imposer son savoir sur la jouissance féminine, capable de la procurer mieux que l'homme. Capturer aussi l'autre et son regard étonné, médusé, est aussi un instrument de jouissance. Autre chose à relever, sa volonté de faire main basse sur l'autre. En bouchant le trou de sa compagne, allant jusqu'à annuler le moindre manque, V maîtrise cette dernière et la garde sous son joug. Le don, dont elle se fait la seule garante, garantit à V d'occuper la place de l'Autre. Afin de garder la maîtrise et de ne pas perdre pied, Mlle V ne se projette pas. A-t-elle renoncé à l'amour afin d'occuper la place de l'Autre ? L'attachement est l'affaire de ceux qu'elle côtoie. Il y a un effacement de l'autre comme sujet chez V. L'autre, à qui elle fait le don, est instrumentalisé afin de la nommer son Autre. Elle passe ainsi de l' « autre », qui bouche le trou, à l'Autre qui a le trou bouché. Elle recouvre son manque, lorsqu'elle recouvre le manque de l'autre. Elle n'est attirée que par ceux chez qui le manque est prégnant. Les hommes qui affichent leurs masculinités suscitent l'horreur. Cet évitement de l'homme, dont « l'avoir du phallus » est ostentatoire, pourrait faire écho à l'évitement de V de rencontrer le féminin qui est sans l'avoir. En effet les hommes, qui comme elle le souligne « ont tout », altèrent la fonction de don dont Mlle V se fait la garante, étant donné qu'ils ne sont pas marqués par le manque. Ils lui font miroiter son manque à elle, inhérent à son féminin. Ce manque dont elle ne se libère que lorsqu'elle revêt l'autre féminin qui donne à l'autre ce qui lui manque, ce féminin qui obture au manque de l'autre, et donc qui l'a, puisqu'il le lui donne. Ces hommes suscitent chez V des sentiments négatifs, parce qu'ils ne se prêtent pas à la dynamique de Melle V, qui consiste à se libérer de la barre, du pas tout, en faisant don du phallus. La particularité du montage pervers de Mlle V réside dans le fait que c'est en obturant au manque de l'autre que Mlle V devient le « Autre », et se place dans l'avoir phallus. Ainsi, devant l'incapacité de faire de ces hommes instrument de sa jouissance, Melle V les dénigre, sans jamais se frotter à eux… sauf en se lançant dans la séduction d'une femme déjà en couple avec un homme. Dans cette configuration, Mlle V défi clairement l'homme.

II-4-« **Si je peux aider quelqu'un en lui donnant du plaisir alors pourquoi pas** !»

Mlle V se considère comme étant celle qui est capable de donner du plaisir aux femmes, bien mieux que les hommes. Ainsi, en me parlant de ses tentatives de séduction de notre amie commune, elle se place en rivalité avec le copain de notre amie, et me dit qu'elle veut lui faire connaître le vrai plaisir, contrairement à son mec qui ne pense qu'à « sa petite bite ». Ce défi prend une sonorité poétique lorsqu'elle me dit « franchement, moi je suis là pour l'apaiser, rien qu'en la caressant, même sans aller plus loin. Si je peux aider quelqu'un en lui donnant du plaisir alors pourquoi pas…ça me fait plaisir de faire du bien ». V est persuadée que notre amie, quoique réticente, n'est pas pour autant insensible à ses avances. Elle m'a raconté comment lorsqu'elle l'a poussée contre le mur et l'a embrassée, la fille en question a été bouleversée, mais elle l'a repoussée. Mais d'après V : « Je le vois dans ses petits yeux qu'elle veut ça ». Ainsi Mlle V, essaya de me soutirer le plus d'informations possibles sur cette amie commune, que je connais depuis bien plus longtemps qu'elle. N'ayant pas manifesté, dès le début de notre rencontre, un intérêt particulier pour le sujet de ce travail, notre amie commune devient son sujet « favori ».

Sa première expérience homosexuelle remonte à ses 16 ans, c'était avec sa meilleure amie, avec qui elle a participé à l'émission. Pour V, cette meilleure amie n'a de yeux que pour les hommes « elle se fait chienne pour un mec…c'est dégoûtant. Je lui dis respecte toi, meuf, mais c'est plus fort qu'elle ». Par contre, V a une préférence pour la tendresse et les caresses, au contraire de la brutalité, qui peut être associée à l'acte sexuel. C'est pourquoi, elle préfère les moments d'intimité avec les femmes à ceux avec les hommes, même si elle s'arrange toujours pour choisir des hommes « faibles et paumés ». Toutefois, V pense que si, elle est lesbienne, c'est à cause de ces frères qui l'ont « trop couvée ».

Le défi qui vise l'homme place Mlle V en rivalité avec ce dernier dans l'objet de séduction qu'elle partage avec l'homme, à savoir la femme. V étant femme, se positionne en celle qui sait mieux comment faire jouir la femme. Le pénis est associé à la petitesse, et donc à la détumescence. D'emblée, c'est la jouissance phallique, coordonnée par la castration, qui est visée. N'étant pas concernée par le pénis, le réel du phallus, V se dit mieux pourvue que l'homme, puisque le fait de ne pas avoir le pénis lui permet de donner un phallus dénudé de l'organe « limité », donc plus fort que celui de l'homme. V, rivale de l'homme, enrobe sa démarche « perverse » d'une mission qui consiste à libérer la femme de sa position d' « objet

de désir » de l'homme. La transgression est au cœur du symbolique et de l'ordre des échanges et de la sexuation, que V bafoue. En provoquant la division de la femme hétérosexuelle, V provoque le symbolique et surtout la valence phallique de l'homme, promue d'ailleurs par l'ordre symbolique. Le regard sidéré qui ponctue l'impasse hystérique sur son vouloir « je le veux et/ou je ne le veux pas », excite de plus belle Mlle V. Elle sait l'universalité de l'homosexualité inconsciente, et elle vient réactiver cet amour homosexuel. Ainsi, provoque-t-elle un retour du refoulé, de ce qui est supposé être refoulé. Dans sa volonté de faire le don à la femme qui manque, V ressuscite aussi la jouissance primordiale, absolue. La tendresse et les caresses ont comme balise les premières expériences « érotiques » avec la mère. La sexualité de V est réduite à l'actualisation de la dyade mère-enfant. Ainsi rejette-t-elle le rapport sexuel, qu'elle connecte à la violence et à la brutalité, au profit des caresses comme bien être. Le rapport sexuel, qui implique d'être pénétrée, est brutal pour Mlle V, il s'inscrit dans la même trame de l'évitement de l'homme qui l'a. Ce rapport sexuel qui n'existe pas est une menace, puisqu'il fait miroiter à Mlle V le « pas tout » féminin. Ainsi le désaveu de l/a femme est opérationnel seulement si Mlle V se place dans une configuration qui la propulse au rang de l'Autre et de l'avoir, en obturant au manque de l'autre. Et qui d'autre pourrait mieux que la femme incarner le manque ? D'où sa préférence affichée pour les relations homosexuelles.

II-5-Les interdicteurs du plaisir :

Le sujet de ses frères, c'est l'unique sujet teinté de plainte. Mlle V vient d'un milieu modeste, sa famille réside dans une cité HLM. Elle est la benjamine, et la seule fille de la fratrie. Elle dit qu'elle a été sur-couvée par ses frères aînés. Elle trouve que sa famille n'a rien d'une famille française, la dynamique familiale ressemble plus à une famille arabe de France « on dirait une famille de rebeu ». D'ailleurs, elle glisse souvent dans ses phrases des mots en arabe. Elle me montre la photo de son père qui est d'origine italienne (du sud), en trouvant qu'il ressemble plus à un Arabe. Elle me fait part longuement de la relation quasiment fusionnelle qu'elle a avec ses frères, et trouve que si elle est bisexuelle c'est à cause de ses frères, qui l'ont dégoûtée des hommes. Ils ont tellement voulu la protéger, qu'ils ont fait passer tous les hommes dit-elle, « pour des pervers ». Mlle V est d'accord avec ses frères sur le fait que la plupart des hommes sont des « pervers », « des enfoirés qui ne pensent qu'à leurs bites», mais elle aurait souhaité s'en rendre compte par elle-même, au lieu d'être tout le temps

surveillée par ses frères. Dès que V fréquente un garçon, l'idylle devient l'affaire de tous les habitants de la cité, qui, sous les recommandations des frères de V, se transforment en « vigiles ». Elle explique l'échec de ses relations avec les hommes par l'intrusion de ses frères, qui n'hésitent pas à inventer des histoires louches sur le passé d'un tel copain. V finit toujours par se soumettre à la volonté de ses frères, allant même jusqu'à leur accorder une légitimité dans leurs intrusions « souvent ils n'ont pas tort …mais c'est abusé ». Avec les femmes, V, est beaucoup plus discrète. Sa copine actuelle est la première avec laquelle elle vit, étant donné qu'elle est loin de sa ville natale. De plus, sa famille ne sait rien de son homosexualité. Elle trouve que la surprotection témoignée par ses frères a, quand même, forgé son caractère. Par ailleurs, l'acte sexuel ne lui procure pas énormément du plaisir, c'est pourquoi elle préfère la tendresse qui caractérise ses rapports avec les femmes. C'est à V que revient la mission de donner du plaisir à sa partenaire. Toutefois, le rapport sexuel avec un homme est souvent source de culpabilité et de honte : « Il m'arrive même d'imaginer qu'un de mes frères est en train de voir ce que je suis en train de faire. Une telle pensée stoppe nette toute envie ». Mais ce malaise inhérent à tout rapport sexuel avec un homme ne l'affecte pas, puisqu'elle l'explique, entre autres, par son penchant pour les préliminaires. Préliminaires qu'elle peut prolonger autant qu'elle veut avec la femme.

Mlle V semble être prise dans un ravage « fraternel » plutôt que' maternel'. Nous pourrions lire ce ravage fraternel comme une des formes du ravage maternel. En effet, cette intrusion massive au cœur de l'intime de Mlle V a même provoqué une angoisse « paranoïaque ». Ainsi, l'homosexualité de Mlle V est une libération des chaînes de ses frères, qui par leur surprotection, ont endommagé le procès féminin de Mlle V et son assomption dans l'ordre symbolique, comme objet d'échange. Le rapport sexuel hétérosexuel est source de culpabilité, tandis que la relation homosexuelle est source de libération. Si Mlle V vit plus paisiblement ses idylles homosexuelles, c'est en raison de l'interdit et du tabou qui entourent ses relations. D'ailleurs sa famille n'est pas au courant de sa bisexualité. Dans cet espace teinté d'interdit, Mlle V est à l'abri de toute angoisse inhérente au réel. Le ravage « fraternel » pourrait renfermer aussi le désir incestueux envers les frères, un désir alimenté par l'intrusion des frères dans l'intime de leur sœur. D'emblée, la pénétration, gage du rapport sexuel hétérosexuel, est insupportable, parce qu'elle ravive cette intrusion massive du clan « fraternel ».

II-6-« **Je suis mon père…Son double** »

Mlle V se dit orgueilleuse, et elle tire cette force de son père : « Il est tout pour moi…je suis mon père, même mon père le dit « tu es mon double » ». V est proche de son père, même si elle ne lui a pas encore parlé de sa bisexualité, pour ne pas « le choquer ». Elle dit qu'elle se reconnaît en lui, tout comme il se reconnait en elle : « Il a enduré tellement de choses et pourtant il ne se plaignait pas. Moi aussi je n'ai pas à me plaindre. D'ailleurs quoi qu'il arrive je m'en sors toujours ». Même sa démarche, elle l'a calqué sur celle de son père. Par contre, la mère n'est abordée que suite à mes relances. Elle n'a quasiment pas de place dans le discours de V. Elle incarne la « gentillesse ». Une mère dont l'unique préoccupation est son mari et ses enfants. Concernant les femmes, V a horreur des femmes qui se plaignent « pour un rien ». Elle a horreur des parisiennes, qu'elle trouve « superficielles… mais qu'est-ce que c'est ces meuf franchement aucune pudeur, elles ont font des tonnes pour un ongle cassé… je ne peux pas les blairer ». V se dit mieux armée que les autres pour affronter le monde, c'est pourquoi, dit-elle, « tous ils veulent m'égaler». L'émission de téléréalité lui a valu une certaine reconnaissance, mais Mlle V n'a pas été dupe de cette célébrité soudaine. Elle trouve que, si les autres participants ont été dupes, c'est parce qu'ils sont fragiles, ce qui n'est pas son cas. Elle a participé à cette émission parce que sa meilleure amie, celle avec qui elle a eu sa première relation lesbienne, lui a demandé de l'accompagner. Ce qui a motivé V, c'est la transgression des règles de l'émission, - puisque avec son amie elles ont réussi à inventer une histoire et à duper ainsi la production-, mais aussi pour le jeu, qui inclut beaucoup de défis, ce dont raffole V. Ce qui retentit souvent dans le discours de V, c'est l'envie de l'égaler des gens qui l'entourent. Elle me raconte que, souvent, elle a affaire à des personnes qui s'inventent un vécu afin de se rendre intéressants à ses yeux. D'ailleurs c'est ce qui s'est passé avec sa compagne, qui s'est créée un vécu de juive persécutée, d'une grand-mère ayant été torturée dans les camps de concentration, alors qu'elle est tout bonnement musulmane. Pour Mlle V, sa copine, et bien d'autres personnes encore, se servent de ces romans familiaux afin de pimenter leurs vécus, et ainsi de l'égaler. Et pourtant, dit-elle, « moi je leur demande tout simplement d'être eux même…ils se prennent la tête pour rien ».

L'invincibilité que laisse paraître le corps fort et masculin de Melle V, jalonne son discours. L'identification au père est assumée et idéalisée. Tandis que la mère est effacée, puisqu'elle reflète la gentillesse, donc la douceur inhérente au féminin et à la féminité. L'horreur de Mlle

V de l/a femme l'isole de cette dernière. D'ailleurs, elle ne se reconnait pas dans la plainte, marque du style féminin. Clairement, le mépris que Mlle V affiche vis-à-vis de l/a femme est à corréler avec son désaveu de la femme : sur un versant la femme n'existe pas, elle est sans l'avoir, et sur l'autre la femme existe, elle l'a. Toutefois, dans le discours de Mlle V, s'entrevoit l'acuité de l'identification au père. Ainsi l'enseignement qu'elle nous délivre entre les lignes, pourrait prendre cette forme : la femme pour exister et avoir le phallus et le donner mieux que l'homme, s'identifie au père. Nous ne pouvons pas avancer, en nous basant sur le discours de Mlle V, que cette identification au père et à son phallus est une voie pour se venger de ce dernier, ou pour le venger. Toutefois, ce qui se décèle en premier, c'est la vengeance de Mlle V de l'homme, à qui elle s'était identifiée pourtant en s'identifiant au père, et son défi de ce dernier.

II-7-Le projet ambigu :

Mlle V, très proche de son père, dont l'état de santé l'inquiète, compte retourner à sa ville natale pour prendre soin de lui. Mais pas que cela seulement ! V envisage, dit-elle, de « créer un lieu pour les femmes ». Elle économise afin d'acheter un triplex, et faire vivre dans ce lieu des femmes. Face à l'ambiguïté de ce projet, j'ai voulu avoir plus d'éclaircissement, mais Mlle V se contente de répéter « ça sera un lieu de vie pour les femmes ». Ayant remarqué l'ambigüité de sa réponse, elle me renvoie sur notre amie commune, qui saura me l'expliquer. C'est ainsi que cette dernière m'a fait savoir que le projet destiné aux femmes est une sorte de maison close moderne. N'ayant plus revu Mlle V, l'énigme de ce projet n'a pas pu être élucidée.

Le lieu de vie pour les femmes, entouré de mystère dans le discours de Mlle V, fait valoir l'acuité de sa mission dans la libération de la femme barrée, telle qu'elle l'entend. Que ce lieu soit finalement un lieu pour la femme comme prostituée, ne change rien à la donne libératrice. La prostitution féminine a été elle aussi appréhendée comme étant une perversion féminine, une écriture de la femme toute phallique : « Elle enraye tout lien à l'autre. La sexualité est en vérité bafouée…chez la prostituée, le féminin est détourné de ses buts tout en donnant le sentiment qu'elle le prend en compte pour la mise en scène érotique ; en fait le féminin est ridiculisé, l'amour dénoncé dans ses imperfections, dans ses longueurs, dans les souffrances qu'il déclenche, dans les insatisfactions sexuelles qu'il peut occasionner »[1]*. Un tel*

1. A. Eiguer, « La perversion au féminin existe-elle ? », *Nouveaux portraits du pervers moral*, Paris, éd Dunod, 2005, p. 97.

projet sous l'orchestration de Mlle V ne peut que donner plus d'étoffe à son féminin qui existe, que Mlle V donne à la femme qui manque. Ce féminin libéré du pas tout, à qui Mlle V à travers ce projet veut « donner » plus de visibilité, plus d'existence.

III- Mosa : La jouissance douloureuse :

Je n'ai rencontré qu'une seule fois Mosa. C'est une jeune femme qui se dit « libre » et très prise par « sa carrière professionnelle ». Mosa, en couple depuis 8 mois avec un homme pour qui le monde SM est un monde étranger, se dit « frustrée ».

III-1-**«Le cinéma m'a éveillée** » :

Un soir, Mosa, encore adolescente, tomba par hasard sur le passage d'un film, dans lequel une femme se fait torturer et « baiser » par plusieurs hommes. Elle ne se rappelle plus du titre du film, mais dit qu'il ne s'agissait pas d'un film pornographique. Néanmoins, depuis ce visionnage, Mosa a découvert d'autres films qui traitent de la même thématique -« la femme prise comme un objet »-. Elle est persuadée qu'elle doit au cinéma son intérêt pour le SM. Il y a dix ans, alors qu'elle entamait ses études de médecine, Mosa décida d'aller « plus loin » dans son exploration de ses « tendances masochistes ». Elle a répondu à l'annonce d'un maître à la recherche d'une soumise. Elle me décrit l'excitation qui s'était emparée d'elle le jour de sa première séance SM. Cette première expérience fut comme « une révélation ». Mosa a compris que c'est en tant que femme soumise, masochiste, « chienne », que « sa vie sexuelle prend sens ». Elle a enchaîné de manière effrénée les rencontres SM, jonglant d'un maître à un autre. Mosa dit qu'elle a un faible pour les hommes âgés. Très vite, elle est passée à des situations « plus risquées ». Néanmoins, Mosa ne regrette rien de son « passé » de soumise. La séquestration figure comme l'une de ses plus agréables expériences : « Mon maître m'a enfermée dans une cage et il est sorti sans me dire quand est-ce qu'il revenait, d'ailleurs ils ne le disent jamais ça…finalement il n'est revenu que deux jours après…j'avais soif, pas vraiment faim ». Lorsque certains maîtres lui parlent du « dérapage » de leurs anciennes soumises, Mosa se sent rassurée. Contrairement à certaines soumises, dont le masochisme est « inquiétant », elle « n'est pas folle ». Dès la première rencontre, Mosa

explique à ses maîtres qu'elle n'est masochiste que sexuellement : « Comme ça, ils savent que je ne serai pas leur boniche ». En effet, Mosa dont les relations amoureuses ont souvent été des échecs, se dit être « une femme castratrice ». Du moins c'est ce que lui reprochent ses anciens amants. Elle explique qu'elle aime « tout avoir sous contrôle ». Intellectuelle, fille d'une mère « castratrice et rigide », et d'un père « qui a beaucoup souffert » à cause de la mère, Mosa se dit « rassurée lorsque tout est en ordre ». Le SM est la seule scène dans laquelle elle s'abandonne, elle se laisse aller. Et pourtant, Mosa se dit « incapable d'avoir un orgasme ». Son seul plaisir c'est « au niveau de la douleur, des insultes, mais au niveau aussi de la symbolique ». Elle m'éclaire sur le dernier point, celui de la symbolique en m'expliquant : « C'est une fiction pour moi, je m'abandonne, mais jamais entièrement. La maltraitance symbolise le plaisir. C'est beaucoup plus cérébrale, c'est pour ça que j'ai besoin de regarder ».

L'initiation au SM par le biais du cinéma, pourrait renfermer le mécanisme d'arrêt sur image. Il semblerait que l'image de la femme objet, soumise, tirée de ce film que Mosa a longtemps cherché sans le trouver, soit la madeleine de Proust de Mosa. Elle a acquis son savoir à travers le cinéma. Ainsi son imagination érotique a-t-elle été stimulée par l'image de la femme objet, à laquelle Mosa s'identifie. Et pourtant, pour Mosa, le masochisme et la soumission se limitent au sexuel. Elle se dit elle-même castratrice. Particularité qu'elle partage avec sa mère. Le récit qu'elle fait de ses parents est bref et évasif. Mais clairement se faufilent dans cette brève parenthèse, une victime et un bourreau. En effet l'aberration, au niveau de la configuration parentale, réside dans le fait que le père est castré par la mère. Ainsi l'engagement de Mosa dans le SM, limité aux séances, et son positionnement dans le pôle masochiste, pourrait refléter sa vengeance de la mère afin de venger le père humilié par cette dernière. Son choix d'hommes beaucoup plus âgés qu'elle, fait écho au fantasme d'être battue par le père. Mais dans le cas de Mosa, se faire battre par le père, bien que cela soit une mise en scène, est un stratège qui permet au père d'occuper sa fonction du père, ici avec un P. La femme objet avec laquelle elle se confond pendant les séances SM, est la même femme qui s'offre au père tout-puissant, celui de la horde primitive. Se faire objet de l'homme pourrait faire valoir chez Mosa une remise au père du phallus, qui semble l'avoir perdu à cause de la mère. Ainsi Mosa ressuscite le père imaginaire.

III-2-Mosa et le féminin ravagé :

Mosa a accepté sa féminité grâce à un maître, mais pas « tout à fait maître ». Il s'agit d'un homme plus âgé qu'elle, qui n'était pas dans la pratique du *SM hard*. Mosa a initié ce dominateur, qui avait du mal à s'assumer comme tel. En contrepartie, ce maître en herbe a aidé Mosa dans l'acceptation de sa féminité. Mosa était un « garçon manqué », qui ne supportait aucun artifice féminin : Ni talons, ni robes etc. Toutefois, sa rencontre avec cet homme lui a permis de se « féminiser ». Avec du recul, Mosa a pu mettre en parallèle sa féminité « manquée » avec son positionnement en tant que masochiste, soumise, dans la rencontre sexuelle en mode SM. D'ailleurs, elle n'a pu instaurer une relation de couple classique qu'après sa rencontre avec le maître qui l'a réconciliée avec sa féminité. Mosa se plaint toutefois d'éprouver une insatisfaction dans sa vie sexuelle, hors SM. D'ailleurs elle ne peut s'empêcher de naviguer sur des sites SM, et de parcourir les annonces, sans pour autant reprendre ses habitudes : « C'est comme une pulsion, je me retiens pour que je ne me remette pas là dans, par respect aussi pour mon copain, mais c'est très dur de résister ». Le copain en question ne veut rien savoir de ce monde qui « le dépasse ». Mosa culpabilise d'avoir encore en elle ses pulsions sexuelles masochistes, et de s'ennuyer littéralement lors de ces ébats avec son compagnon. Elle est même consciente que « cela ne peut que fragiliser notre couple ».

C'est finalement l'homme qu'elle a pu faire de lui un 'maître', en l'initiant au SM, que Mosa désigne comme étant celui qui l'a réconciliée avec sa féminité. Nous retrouvons, dans sa nomination du maître, un homme qui n'avait rien pour l'être, le même principe de la résurrection du Père. Si cette fois-ci la résurrection du Père s'était soldée par « l'acceptation » de Mosa de ce qu'elle a raté, à savoir le féminin et la féminin, cela revient au fait que la résurrection cette fois-ci est plus palpable. En effet Mosa en initiant un homme au SM, et en l'aidant à donner plus de crédibilité à ses penchants sadiques, a dépassé le stade de la résurrection du Père. Elle est devenue l'agent de la résurrection du Père, puisque c'est elle qui a accompagné cet homme dans l'acceptation de son sadisme. Toutefois, ce procès complexe est source de culpabilité, d'où son détournement de la mise en scène SM. Un détournement radical et brutal. D'ailleurs Mosa « craque ». Elle a plus ou moins accepté sa féminité certes, mais le stratège pervers avec son cortège de jouissance et de phallus est tentant. La culpabilité est aussi causée par le phallus que Mosa in fine peut avoir, à condition de le donner au « maître », afin de ressusciter le Père. Ainsi, afin d'entrer dans

l'ordre des échanges, quoique de manière forcée, et s'admettre coûte que coûte femme, Mosa a fait le choix difficile de renoncer à l'avoir phallus, d'où son insatisfaction et sa frustration. Mosa s'hystérise-t-elle ?

B-Perspective théorique sur la perversion féminine

Les rencontres avec Physalis, Mlle V et Mosa, ont permis de mettre en lumière certains éléments théoriques. La panoplie de ces pistes théoriques agencées à la clinique est apte à nous acheminer dans le vif du montage pervers au féminin. Toutefois, la particularité et la singularité de chaque femme rencontrée nous écarte du langage chiffré, celui de la statistique, ou de toute autre lecture qui s'apparente à la généralisation. Ainsi, certains éléments sont susceptibles d'être observés chez des sujets pervers, tandis que d'autres ne sont décelables que chez le sujet qui les évoque. Indéniablement, la perversion de chaque femme rencontrée est à tisser avec la trame unique de son histoire.

I- La performance pour contrer le trauma :

Dans le discours de Physalis, la performance revêt une note vengeresse. Elle rime avec la volonté de s'élever vers un état autre que celui dicté par la nature et par le symbolique. De même la performance jalonne le discours de Mlle V. Chez cette dernière, la performance est une prouesse qui garantit le dépassement de l'homme dans la conquête de la femme. Toutefois, Mosa ne semble être concernée par la performance que subrepticement. Elle se dévoile dans la capacité de Mosa à se soumettre à la volonté du maître. Ainsi la performance est présente chez les trois femmes rencontrées, mais son déploiement diffère de l'une à l'autre. Néanmoins, elle renferme un stratège de réparation de soi, un dépassement du noyau traumatique, d'où le sentiment de toute-puissance des sujets rencontrés, inhérent à la performance.

I-1-La performance **: l'art de la transgression** :

Dans la volonté perverse de se couper du trauma « abject », se tisse le culte de la performance, tel que Physalis nous le fait entendre. Tout porte à croire que, plus la performance est spectaculaire, mieux le trauma est étouffé. Cette mise en parallèle entre perversion et trauma dans la lecture de la perversion, a été brillamment détectée par Stoller qui nous dit que « la perversion transforme la haine en victoire sur ceux qui ont infligé les

tourments car, dans la perversion, le traumatisme devient triomphe »[2]. A ce titre, tel un alchimiste qui transforme le plomb en or, le pervers transforme la blessure primordiale, traumatique, en triomphe. Cette transformation n'opère qu'avec le peaufinage de la performance, dont la visée est l'évitement de l'échec, et donc l'évitement de tout ce qui est susceptible de réactiver la moindre note menaçante, et donc castratrice, le moindre semblant du « traumatique ». Aiguiser le déploiement du sadisme, faire jouir une femme mieux qu'un homme, ou se soumettre à une séquestration de deux jours imposée par le maître, ne sont que des modalités inhérentes à la performance perverse, et donc balise du montage pervers. Toutefois, la composante traumatique qui a comme pivot le rapport à la castration et à la différence des sexes, se trouve colorée par d'autres épisodes traumatiques. Ces événements, aussi variés soient-ils, ne sont qu'une pâle version du traumatisme primordial. Vraisemblablement, ce dernier est ancré dans le féminin innommable, que Physalis, Mlle V et Mosa ne peuvent que dénier. D'ores et déjà dans le discours de Physalis, ce qui fait trauma n'est pas le fait d'avoir été abusée et violée par un pédophile, mais le fait que ce viol lui a renvoyé le féminin dont elle ne veut pas. Moyennant quoi, la performance est gage du désaveu du féminin sans signifiant. Afin d'inventer un autre féminin, Physalis mise sur la technique, tandis que Mlle V mise sur son savoir sur la jouissance féminine. Quant à Mosa, happée par un personnage cinématographique, elle est l'incarnation de la femelle de la horde primitive, la femme du temps d'avant la civilisation. Ainsi, tout comme le synthétise De Masi : « La perversion proviendrait d'un préjudice causé par un trauma cumulatif et, en même temps, serait une tentative permanente de réparation en acte. »[3] La transgression repose sur le maniement de la technique, qui à son tour renferme le savoir pervers. Ce savoir autre viendrait balayer le savoir que le névrosé et/ou le sujet « normal » tire de la loi symbolique de l'interdit de l'inceste et de la différence des sexes. D'emblée, l'acuité de la transgression, qui vise le symbolique, dépend du culte que les femmes perverses, à l'instar de Physalis, vouent à la performance. La transgression, par un style agressif, est indispensable au maniement de la performance, afin de contourner le trauma que le pervers court-circuite. Stoller qui préfère le terme d'hostilité à celui d'agressivité remarque que « dans l'acte pervers est incessamment revécue la situation traumatisante ou frustrante qui a déclenché le processus, mais désormais l'issue est favorable car non seulement la menace est écartée mais encore l'accomplissement

2. R.-J. Stoller, « Les déviances : des aberrations qui ne sont pas des perversions », *La perversion : forme érotique de la haine*, Paris, éd Payot, 1978, p. 72.
3. F. De Masi, « Remarques conclusives sur les trois paradigmes », *La perversion sadomasochiste*, Paris, Les Editions d'Ithaque, 2011, p.150.

de l'acte s'accompagne finalement d'une extrême gratification sensuelle. La trame du récit, tissée avec précision par chacun pour coller à ses propres expériences douloureuses, est masquée- mais peut facilement être analysée -dans le fantasme sexuel de la perversion »[4]. Si nous suivons les avancées de Stoller, nous pouvons avancer que l'acte pervers, dont le manifeste est la performance, est une subversion du trauma. La mise en acte perverse met en scène l'envers de la scène traumatique. Par la subversion trauma/acte pervers, l'angoisse inhérente au trauma se trouve annulée. Ainsi Physalis, la redoutable despote, pénètre l'homme « jusqu'au sang », alors qu'elle a été dans le passé violée de manière répétitive par un pédophile. De même Mlle V se présente comme celle qui fait du bien aux femmes, alors que l'hétérosexualité souillée par l'intrusion des frères interdicteurs, est source de malaise. Quant à Mosa, dont le trauma se cristallise autour de la mère castratrice qui humilie le père castré, s'offre comme femelle, objet du maître, du Père. De ce fait la vengeance est décelable, bien que teintée par une coloration à la fois festive et cynique. Tout comme le résume Stoller, « l'élément central qui permet cette progression jusqu'au plaisir est la vengeance. Celle-ci inverse la position des acteurs du drame en même temps qu'elle inverse leurs affects. La victime devient le vainqueur, l'objet passif de l'hostilité et du pouvoir des autres se transforme en maître ; quant au tortionnaire, il devient alors la victime. Par ce mécanisme, l'enfant s'imagine parent, l'impuissant s'imagine puissant. La peur du mystère, de la conscience ou du monde extérieur a disparu. La perversion s'inscrit parmi les chefs-d'œuvre de l'intellect humain »[5]. La subversion du trauma en triomphe nécessite l'incessante répétition de l'acte pervers, d'où le sentiment de vide et d'ennui qui assiège Mosa depuis sa coupure forcée avec son être femelle dans le SM. De même que le caractère fragile de la perpétuation de l'état triomphal nécessite un scénario, certes figé, mais dont la performance est en perpétuel affinement. Ainsi Physalis bouillonne d'inventivité, allant même jusqu'à se convertir en créatrice de bijoux SM, et Mlle V mise sur ce lieu dédié aux femmes. *In fine*, la performance qui sidère l'autre, est le moteur qui garantit, entre autres, la jouissance impérative du sujet pervers. Moyennant quoi, la perversion dite par Physalis est une œuvre d'art. Ainsi la performance perverse flirte avec l'esthétisme et la sublimation. D'ailleurs, Physalis, à l'instar du sujet pervers, est une esthète. La performance, dont l'ancrage esthétique est revendiquée par Physalis, propulse l'acte pervers au rang d'œuvre d'art. En effet, l'acte pervers associé à la performance inclut la notion de rendement. D'autant plus que l'acte

4. R.-J. Stoller, « Hostilité et mystère dans la perversion », *La perversion : forme érotique de la haine*, op. cit., p. 113.
5. Ibid., p. 114.

pervers, comme performance, s'offre au regard de l'autre. Il y a une exhibition foncière propre à l'acte pervers dit par Physalis, et de manière moins excessive par Mlle V et Mosa. Ainsi, c'est l'acte pervers comme performance qui s'offre au regard de l'autre, afin de réduire l'autre à un objet a, qui nous achemine vers la question complexe du rôle de la sublimation dans la perversion. La performance « perverse » qui rime avec phallus, et donc avec pouvoir, consolide encore mieux la conjonction entre perversion et sublimation. A ce titre, Physalis et Mosa ont un intérêt particulier pour l'art. La deuxième a même fondé son scénario pervers sur une image cinématographique. Quant à Physalis, elle considère le SM comme un art à part entière. S'ajoute à cette croyance inébranlable, ses activités « artistiques » glauques et ostensiblement crues. Mais comment la performance inhérente à l'acte pervers est-t-elle juxtaposée à la sublimation, le mécanisme phare de la création ?

a) La performance : **une œuvre d'art ?**

La sublimation, telle qu'élaborée par Freud, est en étroite connexion avec le refoulement et la formation de l'idéal du moi. De ce fait, la sublimation, dont le modèle explicatif théorique est fort complexe, jalonne le discours de Physalis. S'interroger sur la possible jonction entre perversion et sublimation nous amène à nous interroger sur la possibilité d'entrevoir l'acte pervers, dont la performance est l'enveloppe phallique, comme une œuvre d'art. D'après Physalis, son approche du monde du SM est une sublimation de ses pulsions sadiques. En même temps, son sadisme continue par se déployer, mais sur une scène qui s'offre à la mise en scène « réaliste » de Physalis. Toutefois, Freud souligne que « la sublimation est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle ; l'accent est mis ici sur la déviation qui éloigne du sexuel »[6]. Bien que dans le discours de Physalis, contrairement à celui de Mosa, l'acte pervers idéal tel qu'elle le pratique avec son soumis idéal soit déserotisé, il n'en demeure pas moins que son déploiement pulsionnel a comme ancrage son positionnement dans une identité sexuelle, autre que celle promue par la loi de la différence des sexes. Nous sommes enclins à nous positionner sur cette question en nous référant aux propos de Chassguet-Smirgel : « La création du pervers réalise cette fin : elle représente son propre phallus magnifié qui, faute d'une identification paternelle adéquate, ne saurait être que factice. »[7] Plus précisément, c'est l'identification paternelle et maternelle qui se trouve

6. S. Freud (, « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 99.
7. J. Chasseguet-Smirgel, « Idéalisation et sublimation », *Ethique et esthétique de la perversion*, Paris, éd Champ Vallon, 2006, p. 165.

défaillante, d'où la création d'un phallus personnalisé comme seule issue. Ainsi la performance est dite « art » par le sujet pervers, à l'instar de Physalis, mais c'est un art privé, essentiellement centré sur l'esthétisation de l'identité sexuelle autre que le masculin ou le féminin, sorte de nouvelle identité, œuvre du pervers. Moyennant quoi, la sublimation a un caractère brut et primaire, lorsque Physalis munie de son scalpel fait saigner le soumis. Il s'agit ainsi d'une création sans sublimation aboutie, puisque la pulsion sadique est à son comble. C'est le prototype de l'art du fou. Nous entrevoyons ainsi que les assises nécessaires que requiert la sublimation sont lacunaires chez le sujet pervers. En effet, tout comme le remarque Chasseguet-Smirgel en se penchant sur la défaillance identification paternelle de l'homme pervers, « les sujets qui n'ont pu projeter leur idéal du Moi sur leur père et son pénis et ont, de ce fait, accompli des identifications défectueuses seront, pour des raisons narcissiques évidentes amenés à se conférer l'identité qui leur manque par divers moyens, la création symbolisera le phallus, l'identité lacunaire étant assimilée à la castration »[8]. L'identité lacunaire, dans notre propos, est assimilée au féminin manquant, barré, innommable, que les femmes rencontrées dénient. Moyennant quoi, la performance, pivot de l'acte pervers, est le tronc du phallus imaginaire qui permet à Physalis, à Mlle V et à Mosa d'inventer, et donc de créer, un autre féminin. Cette invention « factice » les prémunit de l'insupportable insignifiance du sexe féminin. Toutefois, les supports de cette invention sont les inventeurs eux-mêmes. Physalis, Mlle V et Mosa sont leurs propres œuvres. Elles inscrivent leurs ouvrages dans les sillons de la « mêmeté ». En effet, c'est cette ode à la nouvelle identité sexuelle, toujours immuable et figée, qui crée un mirage entre le pervers et l'artiste. Tout comme le souligne McDougall, « le thème de base peut-être le même – une œuvre authentique portera toujours la marque de son créateur (un Picasso se reconnaît à l'autre bout de la galerie)-mais il n'est jamais identique. Le pervers cherche à recréer une mise en scène identique à ce qu'elle a toujours été ; la sexualité déviante est une sexualité opératoire…C'est une création faite une fois pour toutes, peu modifiable quant à son contenu fantasmatique, ou quant à son expression »[9]. Cette invention perverse rime avec transgression de la loi symbolique, plutôt qu'avec sublimation, et comme le souligne Chasseguet-Smirgel.J, toujours en se référant à l'homme pervers : « L'impossible identification au père (ou à des attributs paternels) conduira, toutefois, le sujet à fabriquer et non à engendrer son œuvre, qui, comme lui-même, n'obéira pas au principe de filiation…Fils de personne, le créateur que

8. J. Chasseguet-Smirgel, « Idéalisation et sublimation », *Ethique et esthétique de la perversion*, op. cit., p.164.
9. J. McDougall, « Création et déviation sexuelle », *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, éd Gallimard, 1978, p. 82.

nous décrivons ne saurait être le père d'une œuvre authentique. L'identité qu'il se conférera sera obligatoirement usurpée, puisque fondée sur la négation de son appartenance à une lignée. L'œuvre créée tend à représenter un phallus supérieur au pénis génital du père. En fait, il ne saurait être qu'un faux semblant en raison de l'introjection défectueuse des attributs paternels »[10]. Se dégager de la filiation dote le sujet pervers d'une liberté qui le positionne dans le versant imaginaire. Ce versant enivrant, puisque c'est celui de la toute-puissance, le propulse dans sa perception démesurée de son être, celle d'être l'exception. D'autant plus que cette incarnation de l'exception est attestée par le regard médusé et admiratif de l'autre. Ainsi Mlle V, l'ingénieuse, est jalousée, enviée, par son entourage. Séduire la femme vaut pour Mlle V la libération de l'hétérosexualité menaçante et dangereuse, du fait de l'intrusion massive de ses frères. Faire jouir la femme mieux que l'homme est une riposte à cette intrusion fraternelle destructive. Au classique « tuer le père », répond un « tuer les frères » chez Mlle V. Quant à Physalis, elle se positionne clairement hors filiation. Elle a d'une part voilé la symbolique de l'appartenance filiale, en reniant son prénom cher à ses parents et en se nommant elle-même, et de l'autre, elle affiche sa répugnance pour la maternité, et donc pour la mère, en refusant la conception d'un enfant comme monnaie d'échange phallique avec les parents, mais aussi avec le monde, à savoir encore une fois, le symbolique. Se situer hors filiation est une entrave à la sublimation qui nécessite un objet détaché du moi, en étant au même temps une propriété du moi, voire un reflet du moi. Mais comment explique-t-on alors la quantité colossale des œuvres, parfois même de chefs-d'œuvres, dont les pères sont de structure perverse ? Nonobstant le fait que la véritable œuvre de Physalis, Mlle V et Mosa soit ce féminin inventé de toutes pièces, suivant un montage pervers qui désaveu la loi symbolique, on peut reconnaître, tout de même, chez Physalis la fibre artistique. Elle est son œuvre, son ouvrage certes, mais de cette autocréation, elle arrive à créer des objets en intime connexion avec sa principale œuvre, qu'elle a nommée Physalis. Elle confirme les propositions de McDougall, qui postulent la possible coexistence entre perversion et création, et, je, la cite : « Il arrive souvent qu'un analysant révèle une sexualité aberrante et, par ailleurs, fasse montre d'une créativité authentique. Et des exemples célèbres ne manquent pas dans notre histoire culturelle. »[11]Toutefois, la conjonction systématique entre perversion et création n'est pas toujours de mise. Bien au contraire, la sublimation, en raison du caractère figé de la performance perverse, se trouve entravée. Ainsi si contrairement à Mlle V, Physalis

10. J. Chasseguet-Smirgel, « Idéalisation et sublimation », *Ethique et esthétique de la perversion*, op. cit., p.164.
11. J. McDougall, « Création et déviation sexuelle », *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 82.

est dans une mouvance créative, fidèle au précepte du montage pervers, tout en s'octroyant une place dans le monde de l'art, cela peut provenir du fait que son féminin, le sien, sorte de troisième sexe, ne recouvre efficacement le réel de l'insignifiance du sexe féminin qu'à condition qu'elle y mette tout son zèle. D'où son militantisme exacerbé pour la cause de « sans genre », et pour la transmission de son savoir. Ceci nous amène à avancer l'idée que la perversion de Physalis est plus acérée, et donc mieux assumée que celle de Mlle V et de Mosa, mais en même temps qu'elle recouvre une angoisse plus profonde. Quant à l'œuvre principale, celle d'un féminin phallique, commune à toutes, elle est, comme l'avance Chasseguet-Smirgel, l'incarnation d'un phallus plus puissant que celui de l'homme, du père. Toutefois, ce rapt du phallus aussi hostile soit-il, est à relier chez les femmes rencontrées avec la volonté de rendre justice au père. En effet si Melle V est le double de son père, Mosa se fait femelle pour faire jouir le père, castré par la mère froide. Quant à Physalis, elle nous fait entendre que père et mère sont enchevêtrés en une seule entité. Ils incarnent les parents démissionnaires, dépassés par la vie qui les a humiliés. Ainsi cet ouvrage centré sur la promotion d'une nouvelle identité, digne d'une « dame de fer », est dédié au père castré. La création perverse, via la performance, garantit la possession du phallus, que le père, contre toute-attente, n'a pas. La femme perverse ressuscite le père imaginaire, non castré. Elle se fait l'exception, en se faisant preuve de l'existence de la femme. Pour cela, elle devient le père imaginaire. D'ailleurs Physalis ne cesse de le répéter : « Je suis ni homme, ni femme, je suis une créature ». Une créature est donc la femme qui a le phallus.

b) Le couple performance et transgression :

La perversion, qu'elle soit féminine ou masculine, repose sur l'acte pervers que nous nommons performance. Cet acte qui se donne à voir s'appréhende comme un acte transgressif, qui viendrait bafouer le symbolique. Ainsi la note aberrante du sexuel de la perversion s'impose dans le symbolique par son style transgressif, d'où la subjugation de l'autre, celui qui par son regard médusé fait jouir le pervers. En effet, les discours de Melle V et de Physalis, attestent de l'acuité de la transgression dans le tissage du montage pervers. D'emblée, la transgression révèle le pervers dans sa position d'imposteur, doté d'une foi inébranlable dans son savoir. L'imposture perverse de Physalis est aiguisée par l'éthique

chère à Physalis. La perversion conjointe à l'éthique « Physalienne », retentit comme l'agent de vérité de l'identité factice de Physalis. Moyennant quoi, l'imposture perverse sonne vrai, à l'image de ce qui a été souligné par S. André : « La perversion est bien autre chose qu'une entité clinique : c'est une certaine façon de penser. Pensée dont l'essence démonstrative découle des rapports du pervers au fantasme et à la loi. »[12] D'où l'importance de l'identification perverse, conjointe à l'avoir phallique exacerbé chez les femmes rencontrées. En effet, le point d'ancrage de la mise en acte du fantasme pervers, c'est l'impasse face au savoir œdipien. D'emblée, la prégnance des assises identificatoires défaillantes, dont témoignent les récits de Physalis, Mlle V et Mosa, précipite le sujet pervers vers une identification perverse, imaginaire, substrat d'une identité factice, invention du sujet. Tout comme le souligne Dor : « La suspension induite autour de la vacillation de l'identification phallique est ainsi susceptible d'enkyster un mode particulier d'économie du désir qui trouve son assise à la faveur d'une identification perverse offerte à l'assomption ultérieure de la structure perverse proprement dite. »[13] D'ores et déjà, le perfectionnement incessant de Physalis de l'acte pervers comme performance, affine l'acte et la finalité de l'acte, à savoir transgresser pour s'affranchir du symbolique. De même, l'intérêt que portent les femmes rencontrées à l'esthétique propre à leurs perversions, tout en dénigrant le monde ambiant, qui opère comme sujet divisé, révèle l'acuité de la transgression dans chaque montage pervers. Toutefois, Mosa, contrairement à Physalis et Mlle V, s'adonne dans le secret à son masochisme, qui, et ce n'est pas étonnant, lui pèse. En effet, Mosa, a entretenu sa perversion avec les différents maîtres rencontrés sans s'adonner au discours prêcheur, marque de la volonté de pervertir l'autre. Le masochisme de Mosa se déploie dans une dyade perverse « privée ». Le SM dit par Mosa repose sur la complicité entre la soumise et son maître, tout comme la jouissance que chacun tire de l'acte pervers, fruit de leur duo. Un duo qui est la preuve de la possible unité des contraires. A ce titre, la perversion de Mosa est vécue sur un mode plus intimiste que celui de Physalis et de Mlle V. Ainsi la perversion de Mosa est une folie à deux, tout comme l'explique De Masi : « Nous pourrions dire que la perversion est une folie à deux, dont le noyau repose sur une vénération délirante du pouvoir et de la violence avec laquelle il s'exerce, une folie qui nécessite un partenaire complémentaire et symétrique. »[14] C'est ce caractère intimiste et privée de la perversion de Mosa, non dénudé de sentiment de culpabilité, qui nous achemine vers une élucidation de la transgression comme

12. S. André, « En guise de conclusion », *L'imposture perverse*, Paris, éd Seuil, 1993, p. 425-426
13. J. Dor, « Identification phallique et identification perverse », *Structure et perversions*, Paris, éd Denoël, 1987, p. 139.
14. F. De Masi, « Après les théories », *La perversion sadomasochiste*, op. cit., p. 118.

une forme d'expressivité de la singularité de chaque sujet pervers. D'emblée, l'acte pervers des femmes rencontrées, tout comme celui du sujet pervers, vise la transgression du symbolique. En effet, et comme le souligne Rosolato, « tout se passe chez le pervers comme s'il devait avant tout, sans cesse, transgresser une loi, comme s'il avait, de plus, *à y substituer la loi de son désir* »[15]. Toutefois, Mosa, en campant le noyau intime déploie une transgression moins accrue, et donc moins dangereuse que celle déployée par Physalis et Mlle V. Moyennant quoi, la volonté transgressive de Physalis, comme celle de Mlle V, va au-delà du couple pervers. Elle vise la division de cet autre, qui avec sa névrose est assiégé par le symbolique. Physalis est dans la transmission de sa théorisation qui dénigre le « genre », et afin, d'imposer son savoir, elle adopte la posture d'un prédicateur. Quant au prêche de Mlle V, il revêt un style agressif, se rapprochant du viol. En effet, lorsque Melle V bouleverse notre amie en commun afin de l'embrasser, et que cette dernière médusée, tente de lui échapper, Mlle V fait questionner notre amie sur son orientation sexuelle. Elle la divise. De même, avec l'une comme avec l'autre, la relation transférentielle a pâti des messages subliminaux à connotation transgressive. Tandis que les modalités transgressives de Mosa opèrent de sorte que cette dernière s'affranchisse du ravage maternel, et rende le phallus au père castré, ceux de Physalis et Mlle V ont des aspirations plus révolutionnaires. La performance perverse de Mosa est une révolution personnelle, tandis que celles de Physalis et Melle V, sont certes personnelles, mais aspire à des ambitions plus larges, d'où l'importance chez l'une comme chez l'autre du « lieu ». Un lieu qui serait le temple de leurs savoirs, ce savoir qui ne fait que contrer le savoir de la loi de la différence des sexes, et dont le moteur est la performance perverse. Ainsi, tout comme le précise Eiguer, « il y a, certes, des compagnons en perversion, c'est le cas du couple sadomasochiste, des partenaires de la sexualité du groupe, mais d'autres pervers, comme certains sadiques, préfèrent des personnes qui n'ont jamais connu d'expérience perverse : provoquer la « perte de l'innocence » est pour eux la source d'une intense volupté. Ils jubilent plus encore quand leur victime admet que cela lui a « fait du bien », « ouvert les yeux », « permis d'accéder à un monde inconnu » »[16]. En effet, amener cet autre, dont l'innocence résulte de son insertion dans le symbolique, à suivre l'enseignement du pervers, et donc à perdre pied hors du symbolique, est la marque du succès de l'entreprise perverse promue par Physalis et Mlle V. Toutefois, si Mlle V promet à la femme hétérosexuelle de la faire jouir mieux que son homme, Physalis se concentre sur la libération

15. G. Rosolato, « Le fétichisme », *Le désir et la perversion*, Paris, éd Seuil, 1967, p. 33.
14. A. Eiguer, « Pourquoi les pervers cherchent-ils à se regrouper », *Nouveaux portraits du pervers moral*, Paris, éd Dunod, 2005, p. 121.

de la femme, en l'invitant à s'identifier à elle. La transgression chez Physalis vise aussi les libertins, qu'ils soient pervers ou qu'ils jouent aux pervers. Physalis a horreur des imposteurs qui ne font que frôler le SM, auquel elle se consacre. Ainsi, elle méduse même ceux qui se croient appartenir à son monde. Elle rejoint les autres acteurs du SM, afin de leur faire miroiter la forme lacunaire de leur perversion. Il y a chez Physalis une recherche constante, qui est perçue par ses semblables de la communauté perverse comme consternante, de la vérité de la performance perverse. D'où son recours à des techniques sophistiquées, afin de faire jaillir le réel de la torture, à savoir ces « objets a » : sang, cicatrices, balafres…Le discours de Physalis se distingue de celui de Mlle V par la quête de la vérité dans la perversion. Du factice, Physalis recueille ses vérités ou sa vérité. Moyennant quoi, ce qui est supposé être une mise en scène, une farce, devient ce qu'il y a de plus vrai. En effet si Mlle V se perçoit elle-même comme étant une provocatrice, Physalis, avec sa vérité et son éthique singulières, appréhende sa transgression inhérente à la performance perverse, comme un moyen de transmission de sa vérité. Elle vise ainsi à faire de sa vérité singulière une vérité universelle. Son défi aux instances surmoïques qui régissent le monde symbolique est calculé, maîtrisé. C'est sur le point de la maîtrise, maîtrise de la parole, que le déploiement transgressif de Mlle V et de Physalis diffère. A cet égard, le discours extrême de Physalis annonce son vouloir de faire de sa science « anti-genre » une science universelle. Afin, dit-elle, de sauver le monde, de sauver la femme, *in fine*, afin de bafouer l'ordre symbolique. En effet, le discours de Physalis impressionne d'une part par sa richesse stylistique, voire esthétique, mais aussi par son fondement qui parait infaillible. Comme le remarque Eiguer, en évoquant le cynisme pervers, « en examinant la notion de relation d'emprise telle qu'elle se présente chez le pervers, nous pouvons cerner encore mieux les particularités de la parole cynique : argumentation qui défend et exalte la sensualité, en avilissant le noble et le pur avec détachement, voire avec délectation, et qui est au service d'une tentative de prise de pouvoir sur autrui plus aisée après le démantèlement de son désir…L'effet de parole est puissant, au moins trois genres de discours y participent : oraculaire, dénigrant et scandaleux »[17]. Toutefois, c'est grâce à la foi inébranlable que Physalis porte à sa science que son langage ne se trahit jamais. Elle ne transmet son savoir que pour faire du bien à autrui, tout comme Mlle V traque la femme pour lui faire du bien. Ainsi le noble et le pur ne sont avilis que pour promouvoir la pureté et la noblesse de ces choses que le névrosé ne peut trouver qu'aberrantes ou dégoutantes. Moyennant quoi, l'emprise sur l'autre, panache du sujet pervers, est assujetti

17. A. Eiguer, « Le cynisme pervers », *Le cynisme pervers*, Paris, éd L'Harmattan, 1995, p.35.

à la foi que Physalis, Mlle V, et de manière plus nuancée Mosa, ont dans leurs perversions. La transgression n'est que la résultante logique de la foi que le sujet pervers porte à son savoir. Ce savoir dont la fonction princeps est de s'affranchir de la loi de la différence des sexes. In fine, comme le souligne Rosolato, « la transgression est comparable au désaveu »[18]. En effet, les agissements transgressifs des femmes rencontrées, et au premier chef ceux de Physalis, sont dans la même mouvance que le contrat moral sadien. Dans son *Kant avec Sade*, Lacan soulève le paradoxe de la vertu sadienne, et, je le cite : « Pour Sade, on est toujours du même côté, le bon ou le mauvais ; aucune injure n'y changera rien. C'est donc le triomphe de la vertu. »[19] En effet, si Physalis se prône comme étant une justicière ayant forgée sa propre éthique, sa transgression de la loi a comme balise le triomphe de la vertu. La morale physalienne, tout comme la morale de Mlle V, tire sa légitimité de ce que Lacan nomme « l'impératif de la loi morale », ce qui rime avec la maxime « faire du bien », qui jalonne le discours de Physalis et de Mlle V. En se positionnant comme des bienfaitrices, ayant un code de déontologie pointu et personnalisé, étant donné qu'il s'agit de leurs œuvres, -contrairement à ceux qui se cloisonnent dans une éthique préétablie, commune à tous-, la transgression de l'ordre social devient un devoir impératif, d'où la jubilation propre au sujet pervers, lorsqu'il parvient à conduire un sujet névrosé à le mimer, sans jamais, bien évidemment, l'égaler. Lorsque Eiguer se demande si la perversion féminine est plus ou moins dangereuse que la masculine, la réponse qu'il apporte ne prend pas en compte les modalités expressives de la transgression, différentes chez le pervers et la perverse, et, je le cite, « les femmes perverses sont-elles nuisibles ? Pas plus que les hommes pervers »[20]. Contrairement à la réponse apportée par Eiguer, et ayant rencontré des hommes pervers dans le cadre de ce travail, il nous semble que la femme perverse est moins dangereuse, parce qu'elle est plus encline à l'explication de sa science. La femme perverse a tendance à investir le discours, bien que ce soit un discours du maître, afin de vendre sa science. Moyennant quoi, elle séduit, elle méduse, elle rassure, elle materne également, tout en se dévouant à l'affinement de la performance perverse. Disons que pour diviser l'autre, elle met plus de zèle que l'homme pervers. Ce dernier se lance avec plus d'empressement que la femme perverse dans l'exécution de l'acte, et s'attarde moins sur le maternage de l'autre. Afin de simplifier les différences transgressives, très subtiles, de la femme et de l'homme pervers, nous avançons que la femme perverse a besoin d'argumenter verbalement plus que l'homme pervers le

18. G. Rosolato, « Le fétichisme », *Le désir et la perversion*, op. cit., p. 36.
19. J. Lacan (1962), « Kant avec Sade », *Ecrits II*, Paris, éd Seuil, 1966, p. 266.
20. A. Eiguer, « La perversion au féminin existe-t-elle ?», *Nouveaux portraits du pervers moral*, op. cit., p. 114.

bienfondé du savoir pervers, tandis que l'homme mise essentiellement sur l'acte pervers, sans s'attarder sur les préambules, spécificité de la perversion féminine. Cette différence de style entre la femme et l'homme pervers pourrait s'expliquer par le rapport au phallus inversé chez l'un et chez l'autre. Moyennant quoi, l'homme pervers invente la femme qui l'a, tandis que la femme perverse s'invente comme l'incarnation du « elle l'a ».

I-2-**Elle l'a, Elle l'a** :

La prévalence de l'imaginaire, du phallus imaginaire, est la devise première des femmes rencontrées. Pour élucider le procès complexe qui amène la femme perverse à camper par imposture la fonction phallique, un survol du rapport que l'homme pervers entretient avec le phallus paraît nécessaire. L'homme pervers, dans son déni de la castration maternelle, fétichise la femme. Cette dernière est le réceptacle de sa croyance dans la femme phallique. Toutefois, la littérature traitant de la perversion, malgré ses divergences, converge sur un fait qui appréhende le pervers comme étant celui qui a été l'objet d'une forte séduction maternelle. Moyennant quoi, son acte n'est qu'un retour au paradis de la sphère prégénitale. Il s'agit donc d'une abrasion de la métaphore paternelle, qui annonce la loi de la différence des sexes et de l'interdit de l'inceste. Si l'homme névrosé est pris par des sentiments ambivalents, -idéalisation et désidéalisation..- envers le père avec qui il est en rivalité, l'homme pervers, tout comme le note Chassequet-Smirgel, « projette son Idéal du Moi sur ses pulsions prégénitales et ses objets partiels, au lieu de le projeter sur son géniteur, en vue de s'identifier à lui. Il doit conserver le leurre qu'il n'a ni à grandir (puisque tel qu'il est, il plaît à sa mère), ni à prendre la place de son père (c'est déjà fait). Ce qui permettrait au leurre de se pérenniser serait l'inexistence de la génitalité. En ce cas, son illusion d'avoir pris la place du père –et, donc, de n'avoir rien à lui envier-serait parfaitement conforme à la vérité. On aboutirait, ainsi, à une entière abrasion des différences…Pour sauvegarder l'illusion, il devra *faire passer son petit pénis prégénital pour un pénis aussi valable que celui du père, en l'idéalisant* »[21]. A ce titre, la prédominance du prégénital, et donc de l'imaginaire chez le sujet pervers, l'amène donc à adopter le phallus imaginaire, faute de son acheminement vers le phallus symbolique, qui nécessite l'échange et qui marque le manque. Se prémunir contre le manque en se cloisonnant dans l'imaginaire, le champ de la toute-puissance, est aussi ce qui caractérise la

21. J. Chasseguet-Smirgel, « Idéalisation et sublimation », *Ethique et esthétique de la perversion*, op. cit., p. 164-165.

femme perverse rencontrée. Il semblerait, toutefois, que le fait que ce soit la séduction maternelle qui a déterminé le sujet pervers, comme le résume bien McDougall : « Chez l'enfant destiné à une solution perverse du désir sexuel, l'inconscient de la mère joue un rôle essentiel. On est tenté de penser que la mère du futur pervers refuse elle-même la vérité et dénigre la fonction phallique du père »[22], est le point absent du discours des femmes rencontrées. Hormis Mosa, dont le ravage par une mère froide et castratrice est un des moteurs de l'exacerbation de son masochisme sexuel, Physalis et Mlle V semblent ne pas être concernées par l'emprise maternelle. En effet, tandis que Physalis englobe père et mère dans la même entité, sans y mettre le moindre signe distinctif, Mlle V affiche une préférence pour le père avec lequel elle s'identifie, sans pour autant dénigrer la mère « gentille ». Ainsi la perversion des femmes rencontrées, n'est pas imprégnée par la survalorisation de l'imago maternelle, propre à la perversion masculine. La performance perverse de l'homme pervers vise la résurrection factice, certes, de la mère prégénitale, la mère qui a le phallus, tandis que celle des femmes rencontrées vise la résurrection du père fort, non castré. Physalis, Melle V et Mosa font suppléance à la défaillance phallique du père, en inventant la femme qui l'a. D'où la note vengeresse draconienne de leurs perversions. En campant par escroquerie la fonction phallique, et en annulant le moindre écho au « pas toute », elles se munissent d'un phallus imaginaire plus fort que celui de l'homme, afin de venger le père, voire in fine, à l'instar de Physalis, afin de venger et de se venger du père. Seule, Mosa, inscrit ses tendances masochistes sur un fond de rancœur avec la mère froide, qui castre le père. Toutefois, lorsque la femme perverse fait rempart à la castration du père, en devenant elle-même le père imaginaire tout puissant, elle obture ainsi le manque de la mère. Elle est le seul agent capable de donner le phallus à la mère, comme l'atteste l'amour homosexuel de Mlle V. Perdurer la croyance dans la mère prégénitale, phallique, est concomitant à la résurrection du père imaginaire, qui ne manque jamais du phallus. Ainsi la femme perverse, telle que nous l'avons rencontrée, est l'incarnation du père imaginaire. Ce père qui n'est pas concerné par la castration et par la détumescence, et qui est à l'envers du père « carent » de la réalité des femmes rencontrées. En effet, nous ne pouvons faire abstraction de la donnée du père humilié et castré qui occupe le discours des trois femmes rencontrées. Ainsi, dans la mission qui consiste à faire exister la femme, mission subordonnée à la croyance dans la non castration maternelle, la femme perverse se substitue au père démuni, en s'identifiant au père imaginaire. Elle se nomme substitut phallique de la défaillance phallique du père : il ne l'a

22. J. McDougall, « Scène primitive et scénario pervers », *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 55-56.

pas, alors elle l'a. Moyennant quoi, elle se substitue au père dans sa fonction de combler la mère. En divisant ainsi l'autre, et en entrainant cet autre à revêtir la même position que la sienne, quitte à la mimer, - tout comme Physalis lorsqu'elle initie des femmes « barrées » à la domination-, la femme perverse se propose comme objet susceptible de combler l'autre, et de combler par la même occasion la défaillance phallique parentale. Elle est le père imaginaire qui obture le manque de la femme, de la mère. Que l'Autre soit complet, tel est l'enjeu du stratège pervers. Le phallus imaginaire (φ), qu'elles détiennent par simulacre et imposture, leur assure le verrouillage dans le tout-phallique. Perpétuer la croyance dans la mère toute puissante est une croyance sous-jacente à la résurrection du père imaginaire. Toutefois, comme nous l'avons montré, l'agent de l'assomption phallique du père, c'est la femme perverse. Moyennant quoi, elle devient le père imaginaire, et donne ainsi à la mère le phallus auquel elle ne doit pas manquer. Le montage pervers ne se fait qu'au prix d'une fétichisation des signifiants, en premier lieu le signifiant phallique. En effet le sujet pervers, qui se nourrit de l'imaginaire, a un lien avec le symbolique. Ce lien est même alimenté par le sujet, puisque la transgression propre au montage pervers n'a de sens pour le pervers que s'il y a cette interférence, sorte de va et vient simultané et continuel entre l'imaginaire et le symbolique. La prévalence de l'imaginaire est palpable, seulement lorsque le symbolique est bafoué. Concernant la femme perverse, son assomption dans le tout-phallique se fait au prix de son sexe. Une femme ne peut s'imaginer et s'illusionner comme étant pourvue d'un phallus plus fort que celui de l'homme, seulement si toute résonance au pas toute, à la jouissance Autre, dite supplémentaire, se trouve annihilée. D'emblée, le récit de Physalis et Mlle V repose sur l'invention d'un autre féminin, qui n'a pas à être comparé avec l'autre féminin, lequel n'existe pas. Pour l'une, il s'agit d'une nouvelle identité sexuelle, dont la particularité est d'être incasable, et ceci suivant les sillons de l'enseignement de son inventrice, Physalis. Et pour l'autre, il s'agit d'un féminin phallicisé, masculinisé, et ceci en référence à ce père dont elle dit être le double, tout en prenant en charge son assomption phallique, en se substituant à lui. Cette ode à l'imaginaire corollaire de l'avoir imminent du phallus imaginaire, comme balise de la foi de la femme perverse dans la complétude de l'Autre, et donc dans l'existence de la femme, amène Physalis et Mlle V à se convertir elles-mêmes en père imaginaire, afin de sortir de la ternaire imaginaire « psychotisante ». Dans la même optique, Mosa, en se faisant « chienne » d'un maître, opère la même transmutation de ce nom du père, défaillant dans la réalité, pour se prémunir du ravage maternel. Ainsi, en raison de l'absence du fil pour sortir de cette ternaire imaginaire, la femme perverse fétichise le signifiant du nom du père, et fait

suppléance à sa carence dans la réalité. Cette prise en main de la liaison métaphorique entre l'imaginaire et le symbolique ne peut aboutir qu'à une falsification du symbolique et de sa loi de la différence des sexes, sous l'action enivrante de l'imaginaire. Il s'agit ainsi d'une prise en main par ces femmes de leur destin phallique, de leur positionnement dans la sexuation. Bien que les femmes rencontrées ne présentent pas un fétichisme avéré, il n'en demeure pas moins que, dans la subversion du symbolique par l'imaginaire, nous pourrions entrevoir non seulement une fétichisation outrancière de la féminité et du féminin, mais également une fétichisation des signifiants, dont la fonction première est la propulsion de la fille au phallus voilé, celui qui suppose l'échange avec l'homme. La métaphore paternelle, avec son cortège du nom du père une fois fétichisé, consolide Physalis, Mlle V et toujours d'une manière plus nuancée Mosa, dans cet Autre complet. L'élucidation de Freud du fétichisme tel qu'il est observé chez l'homme, amène Freud à mettre en exergue la problématique de l'angoisse de castration chez le sujet pervers, problématique à laquelle le pervers trouve une solution, et, je le cite, « le processus est donc celui-ci : l'enfant s'était refusé à prendre connaissance de la réalité de sa perception : la femme ne possède pas de pénis. Non, ce ne peut être vrai car si la femme est châtrée, une menace pèse sur la possession de son propre pénis à lui, ce contre quoi se hérisse ce morceau de narcissisme dont la Nature prévoyante a justement doté cet organe »[23]. Ainsi, si l'homme pervers annihile l'angoisse inhérente à la castration, en illusionnant la femme phallique, la femme perverse dite par les trois femmes rencontrées, annihile l'angoisse inhérente à cette jouissance mystique, supplémentaire. Cette jouissance féminine invoque le vide, la béance du sexe féminin. L'insignifiance à laquelle la femme perverse trouve une solution, par la prévalence imaginaire et par sa « colonisation » du tout-phallique. Toutefois, pour y parvenir, elle pallie aussi à la carence phallique du père, en se substituant à lui. Le réel menaçant, auquel la perverse fait la sourde oreille, c'est la béance susceptible d'engouffrer dans le féminin mélancolique, à l'instar de Physalis. Cette mise à mort de la jouissance Autre s'entrevoit par l'incapacité des trois femmes rencontrées à jouir, à avoir un orgasme. D'autant plus que cette incapacité à jouir n'est guère manifestée par la plainte. Bien au contraire, ne pas s'abandonner est une marque d'invincibilité et d'autosuffisance. C'est surtout le seul moyen qu'à la femme perverse de se prémunir contre le spectre mélancolique de l'insignifiance du sexe féminin. A l'abrasion du réel de l'insignifiance du sexe féminin s'ajoute la note vengeresse dans la perversion des femmes rencontrées, qui abrase à son tour toute note affective. Et pourtant, il ne s'agit nullement de

23. S. Freud (1927), « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969, p. 134.

déduire que les femmes rencontrées sont incapables d'éprouver des affects, la preuve est le transfert massif avec Physalis, ainsi que l'attachement de cette dernière à son soumis idéal. Toutefois, il s'agit plutôt d'un mécanisme qui positionne l'autre, le complice, comme le réceptacle des affects du pervers. En effet, comme l'explique Bonnet, « le pervers, en effet, n'ignore par l'affect, il lui accorde même une importance capitale, à cette différence près qu'il le suscite hors de lui, en l'autre, pour le récupérer ensuite sous sa face positive »[24]. Ainsi, Physalis, fait figurer sur le soumis la blessure saignante inhérente au féminin, tout comme Mlle V recueille chez sa partenaire la jouissance mystique qu'elle refuse d'éprouver. Tandis que Mosa, bien qu'elle aille au-delà du masochisme inhérent à la féminité, refuse de s'abandonner à la jouissance féminine, et recèle dans la figure du maître le père tout puissant de la horde primitive, qui se trouve juxtaposé dans sa dynamique à la mère castratrice, à qui elle tente d'échapper. Nous pourrions avancer que, si la perversion de Physalis et Mlle V résulte de ce compromis impossible, au point, comme le souligne Mcdougall qu' « au milieu d'un système compliqué de négation, de désaveu, de déplacement, il prétendra souvent qu'il est né homosexuel, travesti, masochiste…C'est-à-dire, que la forme que prend sa sexualité fait partie intégrante de son identité »[25], celle de Mosa retentit plus comme un choix, d'où sa culpabilité, qui aiguise sa volonté de s'hystériser. Nonobstant cette différence concernant l'acuité du féminin pervers, la visée de toutes c'est l'annihilation de la blessure inhérente à l'insignifiance du sexe féminin. Béance que désormais Mosa, essaye tant soit peu d'assumer.

II- Piloter pour éviter le crash :

Par imposture, la femme perverse s'invente un phallus qui ne peut être qu'imaginaire. Elle se munie ainsi d'un phallus non marqué par le manque, plus fort que le phallus symbolique. Le féminin qu'elle invente, et dont elle se fait l'égérie, a comme fonction de contrer l'autre féminin, marqué par la béance et l'insignifiance du sexe féminin. Que ce féminin soit une sorte de troisième sexe incasable dans la sexuation, tout comme celui prôné par Physalis, ou qu'il soit celui qui est en sait plus que l'homme sur la façon de procurer la jouissance à une femme, comme celui de Mlle V, ou encore qu'il soit réduit à la femelle tel que le revendique Mosa, indéniablement il tisse le tout phallique, qui étouffe la moindre résonance au pas toute, marque de la jouissance Autre, la jouissance féminine. Toutefois, des travaux rares traitant de

24. G. Bonnet, « Le pervers est-il sans émotions ? La vengeance est un plat qui se mange froid », *La perversion se venger pour survivre*, Paris, éd PUF, 2008, p. 69.
25. J. McDougall, « Scène primitive et scénario pervers », *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 43.

la perversion féminine, se faufile une hypothèse qui vient contrecarrer notre appréhension de la femme perverse, comme étant celle qui existe en s'inventant les signifiants de la féminité, barrant ainsi le « pas tout », marque de l'insignifiance du féminin. Toutefois, une des hypothèses toute fraîche avancée par Abelhauser, qui est tirée de sa clinique avec des femmes présentant des anorexies, pathomimies etc, postule l'existence d'une perversion au féminin qui prend en compte le « pas tout », et, je le cite, « une manière féminine de venir habiter la structure perverse, où il s'agit également de diviser, puis de combler l'Autre, mais en adoptant pour cela une toute autre forme de montage, non plus seulement en référence à la fonction phallique, mais aussi à l'Autre jouissance. Comment ? En tentant de diviser l'Autre en le confrontant à une image, peut-être encore phallique, mais à l'évidence « noircie » (le corps réduit à l'état de quasi-cadavre dans l'anorexie, l'enfant malade dans le syndrome de Meadow, la statue de cire chez les lasthéniques, etc »[26]. Ainsi, certaines perversions féminines, à l'instar de l'anorexie, telle que rencontrée par Abelhauser, peuvent conjuguer le versant phallique et le versant « pas tout ». Toutefois, dans notre propos et en nous référant aux discours des femmes rencontrées, essentiellement celui de Physalis et de Mlle V, nous relevons que c'est bien de ce « pas tout », qui annonce le vide, marque de l'ex-sistence de la femme, dont ces dernières se défendent. Les assises identificatoires défaillantes de la femme perverse, telle que nous l'avons rencontrée, n'acheminent pas sainement la femme vers le féminin. Moyennant quoi, ce féminin sans nom est associé au vide, au néant, et donc à la psychose. D'emblée, et ceci est lisible dans le discours de Physalis, le réel du féminin sans signifiant est l'angoisse dont se prémunit la femme perverse. Plus que de se prémunir de la béance du sexe féminin, la femme perverse invente une solution, factice certes, moyennant quoi la barre de l'ex-sistence de la femme en vient à être barrée. En se dotant d'un phallus imaginaire, plus fort que celui de l'homme, elle fabrique, via une fétichisation de la langue, les signifiants de la femme phallique, et révèle au monde, dans un style transgressif, son écriture de la femme. A cet égard, que la perversion soit une défense contre la psychose, n'est pas chose nouvelle. Ainsi McDougall a élucidé cette question, et, je la cite : « Comment fonctionne ce système sexuel magique ? Comment ces sujets font-ils pour détruire leur connaissance de la vérité sexuelle, pour nier la vérité concernant leur propre place dans la constellation œdipienne et pour la remplacer par un acte nouveau et illusoire ? Les mécanismes primitifs en jeu sont normaux chez les jeunes enfants mais portent chez l'adulte le cachet de la psychose. Cependant le pervers n'est pas un psychotique ; car ce qui a été nié

26. A. Abelhauser, « Questions de structure », *Mal de femme : la perversion au féminin*, Paris, éd Seuil, 2013, p. 304.

ou désavoué, il ne le récupère pas sous forme délirante, mais il le retrouve, d'une certaine façon, grâce à l'illusion (dont il n'est pas totalement dupe) contenue dans l'acte. Ici se dévoile une faillite de l'aptitude à symboliser les réalités sexuelles et à créer un monde fantasmatique interne pour faire face à l'intolérable vérité ; ainsi l'illusion doit-elle être jouée sans fin pour éviter la solution psychotique – le délire »[27]. Indéniablement, le spectre psychotique, qui se trouve magiquement annihilé par la performance perverse, est relié à la femme qui n'existe pas. Dans ce féminin sans nom germe le féminin mélancolique, d'où le recours à l'invention d'un féminin tout phallique, - au-delà de toutes classifications, quasiment hors genre-, qui contre le « pas tout ». Ainsi, pour que cette identité factice et fragile abrase le réel de l'insignifiance du sexe féminin, la femme perverse, comme Physalis, se braque contre le moindre questionnement sur le féminin. La seule fois où Physalis a eu le désir d'en savoir plus sur la femme, elle a chuté dans l'abîme du féminin mélancolique. Ainsi, le nouveau féminin, renferme une fragilité qui ne s'apprête pas à être mise en parallèle avec l'autre féminin, au risque de voir le sujet s'engouffrer dans la psychose. Cette imperméabilité de l'imposture perverse parasite la dynamique transférentielle, et fige le travail thérapeutique. Se réconcilier avec le féminin équivaut pour la femme perverse à chuter dans un versant sans nom, sans signifiants, d'où l'acharnement de Physalis et Mlle V dans l'affinement de leurs performances perverses. Ceci consolide aussi l'idée, la seule idée d'ailleurs approuvée par le sujet pervers, que la perversion n'est pas un choix. Moyennant quoi, Physalis et son soumis idéal fixent, entre autres, leurs perversions dans le moule biologique. Ce modèle explicatif biologique fournit par le sujet pervers le confine dans son illusion d'être l'exception, tout comme le souligne McDougall : « Ce sentiment d'être « dans le coup », d'être choisi, seul parmi les vulgaires mortels, pour recevoir le secret des dieux. »[28] Ainsi la femme perverse enviée, imitée, mais jamais égalée, sait que la femme ne s'écrit que barrée. Elle a trouvé, toutefois, la recette magique qui lui permet de s'écrire et d'exister afin de combler l'Autre. Elle paie le prix de son sexe certes, mais elle n'a pas le choix, elle est l'exception.

III-Pour ne pas conclure :

Ce survol de la clinique de la perversion au féminin, nous achemine vers la constatation de la rareté de la perversion féminine, et de la complexité du montage pervers qui permet de barrer

27. J. McDougall, « Scène primitive et scénario pervers », *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 51.
28. Ibid., p. 43.

la barre de l'ex-sistence de la femme. Nous entrevoyons, par ailleurs, les modalités expressives diverses de la perversion de chaque femme. De ce fait, la dynamique transférentielle a été traversée par des sentiments divers, qui correspondent peu ou prou à la coloration perverse de chacune. En effet, chacune des femmes rencontrées a insufflé en moi des sentiments qui vont de la fascination à la pitié. Ainsi la perversion dite par Physalis fascine et divise, notamment par son acuité, celle de Melle V dérange par son style agressif et hostile. Tandis que la perversion dite par Mosa, m'amène étrangement à être peinée pour elle. Bien évidemment, l'impact que chacune des femmes rencontrées a eu sur moi, dépend également de l'écho de chaque discours sur mon être femme. En dépit de ce que ce féminin qui existe est susceptible de réactiver ou d'activer chez une personne qui se frotte à ce sujet, il est un point sur lequel il faudrait s'arrêter : celui de la gestion du transfert avec un sujet pervers. Comme nous avons essayé de le montrer, les femmes perverses, à l'instar du sujet pervers, se dotent, par imposture et simulacre, d'un phallus imaginaire, qui écrase littéralement le phallus symbolique, marqué par la castration. S'ajoute à cette prévalence de l'imaginaire, la rigueur propre au discours du maître qui sabote toute ébauche de questionnement. L'ensemble de ces ingrédients rend difficile l'acheminent du sujet pervers vers le « mi-dire ». Si le pervers est jalousé, c'est justement parce que la configuration perverse est exemptée de plainte. Sans plainte, le sujet pervers, qui a la foi dans la complétude de l'Autre, est dans l'impossibilité d'admettre ce manque et de « faire avec ». Lorsque le sujet pervers admet plus au moins la béance du sexe féminin, comme dans le cas de mon échange avec Physalis sur la sexualité féminine, il risque de se laisser happer par la psychose. Moyennant quoi, la seule défense fiable du sujet pervers contre la psychose, c'est sa perversion. Ainsi la fragilité identitaire des femmes rencontrées rend-elle délicate la question du maniement de la dynamique transférentielle. Le fait que Lacan ait placé le phallus symbolique du côté du transfert dans son graphe du désir, afin de déterminer la signification du phallus dans la cure, témoigne de plus belle de l'acuité du phallus imaginaire chez le sujet pervers comme entrave au transfert. D'autant plus que remettre en cause la fiabilité du phallus imaginaire, c'est remettre en cause le savoir pervers, c'est aussi perdre la foi. Perdre la foi, illusoire certes, d'être l'exception. Cette exception, comme preuve de l'existence de la femme. Moyennant quoi, lorsque Physalis a interrogé, quoique furtivement, le « pas tout", elle a failli chuter dans les filets sombres de la mélancolie.

CONCLUSION

Notre interrogation sur la question de la perversion féminine doit arriver à sa fin, afin de clore ce travail et proposer d'autres questionnements. Ce travail a donc pu nous amener au cœur du montage pervers au féminin. Le procès de la femme perverse est l'envers de celui de la femme hystérique. Cette constatation confirme l'axiome freudien qui pose la névrose comme étant le négatif de la perversion. En effet, si l'hystérique se pose indéfiniment la question insoluble de qu'est-ce qu'une femme, la femme perverse est celle qui apporte une réponse, une réponse qu'elle se fabrique elle-même, une réponse qui porte sa signature, son « ouvrage ». De ce fait, la perverse, qui invente les signifiants de son féminin et de sa féminité, rend muettes toutes les questions relatives à l'insignifiance du sexe féminin et qui assiègent la femme dans le sillon de l'ex-sistence et dans ce féminin toujours en devenir, à savoir : qu'est-ce qu'une femme ? Que veut la femme ? En effet, la femme perverse est en mission. Elle n'a la foi que dans l'avoir du phallus et a horreur de cette part féminine innommable, mystique, inhérente à l'écriture impossible de la femme. La femme perverse, par imposture, simulacre, défi et transgression, rature la barre de l'ex-sistence et écrit la femme. Elle fétichise, ainsi, la loi du langage. Elle déploie un renversement de la loi symbolique avec son cortège de la loi de la différence des sexes et de l'interdit de l'inceste.

A ce titre, et en suivant la panoplie des données recueillies, la femme perverse, telle une Artémis, fait entendre sa toute-puissance. Telle une Amazone, elle instrumentalise l'autre, et en premier chef, l'homme. Telle une sirène, elle sidère et méduse. La femme perverse, telle une *Phyllis chevauchant Aristote*, déploie son sur-savoir sur l'autre, cet autre qui n'a accès qu'à un savoir véhiculé par la loi symbolique. La femme perverse, telle une redoutable Marquise de Merteuil, est « son ouvrage ». Elle écrit La Femme en violant l'innocence féminine, et fait valoir son sur-savoir en souillant le symbolique. La femme perverse, telle la célèbre jeune homosexuelle de Freud, est un « maître ». Elle opère une subversion du symbolique par l'imaginaire, dans une mouvance de défis à l'ordre social, au père, mais aussi à la femme, afin qu'elle consolide son positionnement en « maître ». La femme perverse est celle qui contre la femme qui n'existe pas. Dans cette ère de perversion généralisée, la

femme perverse, telle une Jeanne de Berg et une Physalis, pointe la forme lacunaire de la perversité des nouveaux névrosés « libertins ». La femme perverse a la foi dans la performance. La prouesse phallique fonctionne comme un gilet-pare-balles. La femme perverse, telle une Violette et une Mlle V, sait mieux qu'un homme faire jouir une femme. Elle est celle qui bouche le trou de sa partenaire et obture le manque de la mère. La femme perverse, telle Lee, la secrétaire, telle l'héroïne d'*Histoire d'O,* telle Mosa, fétichise son corps. Le corps balafré, voile, dénie, voire annule, la béance. La femme perverse qu'elle soit sadique, masochiste, exhibitionniste, homosexuelle, désaveu la barre, marque de l'ex-sistence de la femme. Elle se fait la preuve de l'existence de la femme.

L'imposture perverse place la femme perverse dans le champ de la fiction, d'où la prévalence imaginaire qui donne une coloration de toute-puissance au discours de la femme perverse. Sa violation des formules de la sexuation et son déploiement du pousse au φ + lui prodigue un phallus imaginaire. Ce phallus est efficace, puisqu'il lui permet de surpasser le phallus de l'homme, limité par la détumescence, et d'opérer, par la même occasion, un désaveu du « pas tout ». Ainsi, la femme perverse se fait violence pour écrire la femme.

I- L'existence : le signifiant phare :

Le phallus imaginaire, que la femme perverse, par imposture et simulacre, arrive à inscrire dans les formules de la sexuation, permet une écriture fétichisée, certes, de la femme. La femme perverse, en inventant un nom à ce qui est supposé être « innommable », transgresse la loi symbolique, la loi du langage. Elle court-circuite le procès « charnière » du devenir femme. De ce fait, nous supposons que l'angoisse de castration, qui n'est qu'imaginaire chez la femme, est prégnante chez la femme perverse. Ce constat a comme pivot la configuration parentale, souvent, castrés, recueillie du discours des sujets pervers. La femme perverse venge et se venge du couple parental démuni. Le phallus imaginaire lui permet ainsi une assomption, d'où l'importance du signifiant de l'existence. La performance est l'art par excellence du sujet pervers. Le maniement de la performance, joint au regard médusé du témoin et/ou du complice, accroît la foi de la femme perverse dans l'avoir et lui fournit la preuve de son existence. L'existence est corollaire d'une recherche de reconnaissance. Etre reconnue comme étant la meilleure soumise, la meilleure dominatrice, la femme qui sait le

mieux faire jouir une femme, sont les principales préoccupations des femmes perverses rencontrées. Ainsi, tel un Valmont dont le vouloir le plus cher est d'acquérir la réputation du redoutable libertin, Physalis, qui a la réputation d'être « la meilleure manieuse de scalpel de Paris », veut être reconnue comme étant la fondatrice d'un nouveau SM, dont la caractéristique majeure repose sur la technicité. Moyennant quoi, nous décelons chez le sujet pervers, un vouloir impératif de s'écrire comme étant le « meilleur dans sa perversion ». C'est pourquoi, la perversion a été appréhendée par certains auteurs, à l'instar de Chasseguet Smirgel, comme une maladie de l'idéalité. Ce vouloir d'être reconnu par l'autre fait surgir la question de la nomination chez le sujet pervers. En effet, comme nous avons pu le constater au fur et à mesure de notre cheminement dans ce travail, la perversion pourrait être lue comme étant une révolte contre l'origine. Par origine, nous entendons également la nature, la nature des mots. L'adoption par Physalis d'un surnom, en reniant son prénom, témoigne de cette nouvelle identité qui rime avec une nouvelle naissance que le sujet pervers opère. Le sujet pervers s'auto-nomme-t-il et s'auto-analyse-t-il, à l'instar de l'analyste noire, la Marquise de Merteuil ? D'emblée, la perversion féminin est une invention d'un nouveau féminin. Pour l'inventer, les paramètres du féminin et de la féminité ont été falsifiés par la femme perverse, d'où la perversion comme imposture. Toutefois, bien que le montage pervers de la femme perverse l'isole de la femme qui n'existe pas, puisqu'elle désaveu le « pas tout » et tout ce qui renvoie au caractère innommable du féminin, il n'en demeure pas moins, pour reprendre une expression de Lacan, que l'intérêt suprême de la femme perverse porte sur la féminité.

I-1- L'existence contre l'ex-sistence :

Le nouveau féminin que la femme perverse invente est un féminin qui ne se situe que du côté de l'avoir. Cette identité sexuelle factice permet à la femme perverse de se faire la preuve de l'existence de la femme, au regard de l'autre, le névrosé, mais surtout au regard de la femme. C'est pourquoi la femme perverse défie l'homme, le père castré, la mère manquante et la femme qui n'existe pas. Elle bafoue le symbolique, transgresse la loi de la différence des sexes et opère une souillure du lien à l'autre. La souillure du lien à l'autre révèle le lieu de la jouissance de la femme perverse. En effet, en tant que femme qui existe, non concernée par la barre, la marque du « pas tout », la femme perverse pervertit l'autre, en

*J. Lacan (1960), Pour un congrès sur la sexualité féminine, *Ecrits II,* Paris, éd Seuil, 1966. p. 213. Lacan emploi cette phrase lorsqu'il a évoqué l'homosexualité féminine.

provoquant la division de l'autre, en premier lieu la division de la femme qui n'existe pas. Sa mission consiste à amener plus de prosélytes à sa science, à sa foi. Ainsi, amener la femme qui n'existe pas à l'imiter, sans jamais l'égaler, nous conforte dans notre hypothèse qui postule que la femme perverse, bien qu'ayant inventé, par métonymie et divers stratèges, un phallus imaginaire qui la prémunit du non-lieu de la femme, la béance, il n'empêche que pour se faire reconnaître comme étant celle qui s'est inventée un lieu pour exister, elle contre l'autre femme, celle qui n'existe pas. La femme perverse lit à travers le regard sidéré de l'autre la preuve de son existence. De ce fait, l'existence, socle de la perversion féminin, n'est « opérationnelle » que lorsqu'elle est reconnue par les autres, ceux qui font office d'objet a. De même, le montage pervers confine la femme perverse dans son positionnement en tant qu' exception. Moyennant quoi, elle arrive à inscrire dans les formules de la sexuation la sentence qui dicte que la femme n'existe pas, mais il y a une exception, la femme perverse. De ce fait, la femme perverse ne peut s'écrire qu'en défiant la femme qui n'existe pas. En effet, comme nous avons essayé de le montrer en élaborant le nœud borroméen de la Marquise de Merteuil, la femme perverse qui fait montre d'une maîtrise impeccable de sa performance couvre le réel d'un voile opaque. A cet égard, seule la voie de l'angoisse, qui se traduit furtivement à travers la menace de la perte du culte de l'Autre, dévoile le réel. L'hypothèse qui s'est tissée, en nous appuyant sur les figures du féminin pervers que nous avons arpentées, fait valoir que l'innommable féminin est ce qui viendrait traduire l'acuité de l'angoisse de castration chez la femme perverse. Ainsi, si chez la femme qui n'existe pas, il s'agirait plutôt d'un complexe de castration, chez la femme perverse la béance déniée fait office d'angoisse de castration. En effet, l'horreur qu'inspire la femme comme « pas tout » à la Marquise de Merteuil, Physalis, Mlle V, pour ne citer que ces trois femmes, fait valoir que ce qui fait office d'angoisse de castration chez la femme perverse est le manque inhérent au féminin et à la féminité. De ce fait, la femme perverse contre la femme, afin de faire perdurer l'illusion de la femme qui a le phallus. D'emblée, l'invention d'une nouvelle identité factice est un ouvrage indispensable, qui a comme fin la canalisation d'une angoisse de castration exacerbée chez la femme perverse. Refuser la barre de l'insignifiance de la femme, c'est refuser d'entrer dans la dialectique de l'échange, c'est refuser le désir paramétré par la loi symbolique, c'est aussi refuser de s'inscrire dans la filiation et *in fine* c'est se dérober de la place que la culture réserve à la femme, celle d'être mère. C'est pourquoi, la femme perverse pour faire valoir son existence contre la femme qui n'existe pas.

I-2- L'existence : une histoire de vengeance :

En contrant l/a femme, la femme perverse inscrit sa perversion dans une mouvance faite de défi et de vengeance. En effet, la Marquise de Merteuil dit vouloir venger son sexe, mais nous avons décelé que la Marquise visait surtout à abattre Dieu, comme responsable de la loi de la différence des sexes. De même, Physalis centre son discours sur sa volonté de faire substituer sa loi, qui prône le choix d'être ni homme ni femme, à la loi du « genre ». Transgresser le symbolique, c'est aussi bafouer « la nature » des choses. L'identité factice, qui inscrit la femme perverse dans l'avoir, relègue ce qui a trait à la nature. D'emblée, la perversion féminine est un éloge de l'artifice et un dénigrement du naturel. C'est pourquoi, la maîtrise et l'affinement de la performance sont l'apanage du sujet pervers. De ce fait, la barre, marque de la béance du sexe féminin, doit être raturée. Cependant, comme cela été relaté, pour que la femme perverse se fasse la preuve de l'existence de la femme et ancre sa place d'exception, sur un versant la femme elle existe, et sur l'autre, elle n'existe pas. Moyennant quoi, nous pouvons avancer que la perversion féminine est une vengeance de la femme « sans lieu ». A cet égard, la Marquise de Merteuil, qui dit pourtant qu'elle est née pour venger son sexe, se venge de son sexe en pervertissant la petite Volanges et en amenant à la mort la présidente de Tourvel. Le féminin pervers se venge de l'innocence féminine, dont le signe est la barre du « pas tout ». Toutefois, cette vengeance est la balise de l'écriture de la femme. En effet, l'insignifiance de la sexualité féminine fait office d'une angoisse de castration prégnante chez la femme perverse, afin que cette angoisse, signe du réel, demeure muette, la femme perverse dénigre celle qui ne lui inspire que l'horreur. Dans la même mouvance, et comme nous avons essayé de le montrer tout au long de ce travail, la perversion féminine est une défense contre la psychose. Nous avons spécifié ce point, et nous avons pu émettre une constatation, qui postule que la perversion féminine est une défense contre le féminin mélancolique. A cet égard, l'échec de l'invocation masochiste de Mademoiselle Julie mis en parallèle avec l'assomption phallique de la secrétaire Lee, nous a permis de mieux asseoir l'idée que la perversion féminine est une défense contre une angoisse de castration prégnante, corollaire du féminin mélancolique. Toutefois, dans cette lecture qui met le point sur la coloration « vengeresse » du féminin pervers, s'ajoutent d'autres agents, non à l'abri du déploiement de la vengeance de la femme perverse. En effet, la dynamique perverse des figures du féminin pervers arpentées témoigne d'une carence au niveau de la configuration parentale. Nous avons relevé que la mère est quasiment absente du discours des femmes

perverses rencontrées. En revanche, le père, se trouve mis en avant par les humiliantes épreuves qu'il a subies. D'emblée, le père, brille « par sa castration réelle » dans le discours des femmes perverses. De ce fait, la jeune homosexuelle opère une « père version perverse » afin de venger et de se venger du père. Toujours en visant la même finalité, Physalis, Mlle V, et Mosa, chacune avec le style de sa perversion, ressuscite le père imaginaire, non castré, ayant un phallus tout puissant. Moyennant quoi, l'existence de la femme perverse rime avec une vengeance de la loi symbolique qui prône le savoir de la différence des sexes, et une vengeance du père castré et/ ou des parents démunis. Toutefois, cette vengeance du père est aussi une revanche pour accréditer l'agent « carent ». C'est pourquoi, la femme perverse se venge et venge la carence paternelle et/ou parentale. En effet, en ayant le phallus, la femme perverse, tout comme la jeune homosexuelle de Freud, devient le père tout-puissant. Ainsi, l'identité factice, ouvrage du sujet pervers, est une réécriture « illusoire » de la réalité. La femme perverse écrit la femme et réécrit son « anamnèse », en inscrivant sa version dans le rang de la toute-puissance, à savoir l'imaginaire. Ceci consolide mieux l'idée, relatée plus haut, qui entrevoit la perversion comme un soulèvement contre la nature des choses, la nature des mots, mais aussi contre les origines.

II- Le féminin mélancolique : le réel :

L'horreur de la béance, marque du manque de la femme renferme le lieu de l'angoisse chez la femme perverse. L'angoisse se faufile dans ce vide, le non-lieu de la femme. En transgressant la loi symbolique, la femme perverse, par son sur savoir, invente une écriture falsifiée et fétichisée de la femme. Pour survivre, et ne pas succomber au spectre du féminin mélancolique, la femme perverse contre la femme qui n'existe pas.

De ce fait, le réel, signe de l'angoisse, est à lire au cœur du féminin mélancolique. L'angoisse de castration de la femme perverse est agencée au féminin mélancolique, que la femme perverse, par le biais de son montage pervers, doit évacuer et dénier. A cet égard, en écrivant la femme qui existe, la femme perverse se fabrique un lieu « illusoire » au non-lieu inhérent au féminin. Cette fabrication doit tenir et contrer la menace du spectre mélancolique, tout comme le remarque A. Juranville : « entre la sublimation accomplie de la création et le rejet radical de toute négativité dans la mélancolie, la perversion s'offre comme la solution de

compromis de la vie ordinaire »[1]. Et pourtant ce compromis, chez le sujet pervers, n'est pas un choix. Le sujet pervers se définit par son identité factice. La perversion peut s'offrir comme solution pour contrer l'angoisse incarnée par le féminin mélancolique, mais la maîtrise de la performance perverse annihile le réel, dont le sujet pervers se dit non concerné. C'est pourquoi, la perversion témoigne du compromis impossible chez son sujet. Nous pourrions presque dire que le pervers se fait l'esclave de sa perversion. De ce fait, en dehors de la scène qu'il s'était construite, il n'y a que le vide, le rien. La perverse se crée, ainsi, une barrière efficace qui la prémunit du réel de la béance du sexe féminin, tout comme le souligne A. Juranville, « si le fantasme peut être dit de structure perverse, c'est en tant qu'il fait écran à la faille du réel qu'il « bouche » par le montage illusoire d'un sujet que complète un objet, l'objet *a* idéalisé en fétiche ».[2] Ainsi, le fantasme que la femme perverse met en acte, annihile le réel de la béance du sexe féminin et perdure le culte de l'Autre complet.

Le féminin mélancolique, qui fait office du réel dont la femme perverse se prémunie, pourrait être aussi l'angoisse de laquelle l'homme pervers se défend. En effet, comme nous avons essayé de le montrer au sein de ce travail, la femme perverse se réalise elle-même en tant que femme qui a le phallus, elle se fait l'instrument de l'existence de la femme, tandis que l'homme pervers invente la femme phallique, en fétichisant, entre autres, sa partenaire. Néanmoins, l'identité sexuelle factice, qu'elle soit l'invention de l'homme ou de la femme perverse, renferme inéluctablement une coloration mélancolique agencée au « pas tout » féminin. En effet, la perversion, qu'elle soit masculine ou féminine, est l'invention d'un lieu au non-lieu féminin. Le montage pervers du sujet pervers et de la perverse ont la même mission, à savoir écrire la femme. De ce fait, nous pourrions entrevoir dans ce vouloir d'écrire la femme, la même angoisse de castration relative à la béance du sexe féminin. L'élaboration de Catherine Chabert de la question du féminin mélancolique nous achemine vers cette nouvelle hypothèse, et, je la cite : « Si l'on admet, toujours à la suite de Freud, que le narcissisme est un destin pulsionnel, donc un destin sexuel (et pas seulement agressif), si l'on reconnaît la présence originaire de ce sexuel, le refus de la différence des sexes et de la castration qui spécifie la sexualité narcissique fait partie de la lutte mélancolique contre tout indice de différence, aboutissant à une forme de dédifférenciation qui touche aussi bien le masculin que le féminin. Cela voudrait dire que tout mouvement mélancolique-quelles que

1. Juranville Anne., Mélancolie et création, *La femme et la mélancolie*, Paris, éd PUF, 1993, p. 111.
2. Ibid., p. 113.

soient son amplitude et sa durée ou encore la place qu'il occupe au sein du fonctionnement psychique- vise la désexualisation, à entendre littéralement, c'est-à-dire comme refus, négation de la différence sexuelle dans son rapport au désir et au plaisir. Ainsi, au-delà de la distinction entre sujet et objet, la mélancolie permet de dénier la différence entre masculin et féminin. »[3] Ainsi, le sujet pervers, dont la mission consiste à absoudre la loi de la différence des sexes, voile l'angoisse reliée au féminin mélancolique. Cette hypothèse naissante qui postule que la perversion, qu'elle soit masculine ou féminine, est une défense contre une angoisse de castration agencée au féminin mélancolique, aboutissant ainsi à l'existence d'un soubassement mélancolique ancré dans l'insignifiance du sexe féminine dans toutes les perversions, nous amène à entrevoir ce soubassement du féminin mélancolique dans la perversion comme étant le réel du sujet pervers, réel que le sujet pervers par son montage pervers arrive à voiler, voire l'annihiler, efficacement. Moyennant quoi, l'homme et la femme perverse ont la foi dans la même mission, à savoir écrire la femme.

III- La rencontre avec le sujet pervers :

Comme nous l'avons souligné au cours de ce travail, le sujet pervers a toujours échappé aux lieux thérapeutiques. Ceci s'explique par le fait que le sujet pervers, ayant inventé une identité sexuelle factice qui bafoue la loi de la différence des sexes et qui le prémunit du manque, méconnait la plainte. Toutefois, cette absence de plainte ne veut pas dire que le sujet pervers est incapable d'éprouver des affects, ou d'être dans une relation transférentielle proprement dite. Bien au contraire, le transfert avec le sujet pervers est parfois massif. C'est pourquoi, il peut être aussi difficilement maniable. En effet, le pervers, dont l'apologie de son éthique est le moteur, érige un transfert sous forme d'alliance. Ainsi, le sujet pervers, dans les rares cas où il suppose le savoir à l'analyste, comme le souligne Magalhães , « il va exiger que l'autre soit le support qui lui permette de soutenir cette affirmation à propos du savoir Ce *maintenant je sais,* dans la perversion ne se casse aucunement comme il arrive dans le discours d'un sujet affecté par la castration à la façon de la névrose »[4].

Néanmoins, à travers mes rencontres avec les femmes perverses, mais également avec certains hommes pervers, j'ai pu saisir l'ampleur de ce que Lacan voulait nous faire entendre, en énonçant : « Ce n'est pas parce que vous rêvez de la perversion que vous êtes pervers.

3. C. Chabert, La femme qui avance, *Féminin mélancolique,* Paris, éd PUF, 2003, p. 165.
4. A. Portela Magalhães, le refus du savoir de la castration fait du transfert un abus du pouvoir,

Rêver de la perversion peut servir à tout autre chose, et principalement, quand on est névrosé, à soutenir le désir, ce dont, quand on est névrosé, on a bien besoin. Ça n'autorise pas du tout à croire qu'on comprend les pervers »[4].

J. Lacan (1969), « Clinique de la perversion : Leçon du 26 Mars 1969 », *Le séminaire : livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006, p. 256.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

I- Ouvrage

- Abelhauser A., *Mal de femme : la perversion au féminin*, Paris, éd Seuil, 2013.
- Abraham K. (1920), « Manifestation du complexe de castration chez la femme », *Œuvres complètes/II*, 1915-1925, Paris, éd Payot, 2000.
- Allouch J., *Ombre de ton chien : discours psychanalytique discours lesbien*, Paris, éd EPEL, 2004.
- André S., *L'imposture perverse*, Paris, éd Seuil, 1993.
- André S., *No sex, no future*, Lormont, éd Le Bord de l'Eau, 2010.
- André S., *Que veut une femme ?*, Paris, éd Seuil, 1995.
- Assoun P.-L., *Freud et la femme*, Paris, éd Payot et Rivages, 2003.
- Assoun P.-L., *Le pervers et la femme*, Paris, éd Economica, 1996.
- Assoun P.-L., *Leçon psychanalytique sur Masculin et Féminin*, Paris, éd Economica, 2007.
- Assoun P.-L., *Leçons psychanalytique sur le masochisme*, Paris, éd Economica, 2003.
- Aulagnier-Spairani P., Clavreul J., Perrier F., et all., *Le désir et la perversion*, Paris, éd Seuil, 1967.
- Beck M., *Petit dictionnaire de la mythologie*, Paris, éd G.P, 1985.
- Bertrand A., Du Bocage A.-M., Du Bocage M.-A., et al, « *Les Amazones : Tragédie en cinq actes*, Michigan, éd Indigo et côté-femmes, 2006.
- Bonnet G., *La perversion se venger pour survivre*, Paris, éd PUF, 2008.
- Bonnet G., *Voir et Etre vu : figures de l'exhibitionnisme aujourd'hui*, Paris, éd PUF, 2005.
- Bourdieu P., *La domination masculine*, Paris, éd Seuil, 1998.
- Bril J., *Lilith ou la mère obscure*, Paris, éd Payot, 1981.
- Butler Judith., *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, éd La Découverte, 2005/2006.
- Castanet H., *La perversion*, Paris, éd Anthropos, 1999.
- Chabert C., *Féminin mélancolique,* Paris, éd PUF, 2003.
- Chaperon S., *La médecine du sexe et les femmes : Anthologie des perversions féminines au XIXe siècle*, Paris, éd La Musardine, 2008.
- Chasseguet-Smirgel J., *Ethique et esthétique de la perversion*, Paris, éd Champ Vallon, 2006.
- Chemama R., *La jouissance, enjeux et paradoxes*, Ramonville Saint-Agne, éd Eres, 2007.

- Chemama R., Vandermersh B., *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, éd Larousse, 2003.
- Chesler P., *Les femmes et la folie*, Paris, éd Payot, 1979.
- Dall'Aglio Y., *J T'M : l'amour est-il has been ?* , Paris, éd Flammarion, 2012.
- De Clérambault G.-G. (1908), *Passion érotique des étoffes chez la femme*, Paris, éd Les empêcheurs de penser en rond, 1991.
- De Masi F., *La perversion sadomasochiste : l'entité et les théories*, Paris, éd Ithaque, 2011.
- Deutsch H. (1930), « Le masochisme féminin dans ses rapports à la frigidité », in *Féminité mascarade*, Paris, éd Seuil, 1994.
- Deutsch H., *La psychologie des femmes : I/ Enfance et Adolescence*, Paris, éd Quadrige/PUF, 1949.
- Di Mascio P., *Freud après Auschwitz : la psychanalyse culturelle*, Paris, éd L'Harmattan, 1997.
- Dommermuth-Gudrich G., *Mythes : Les plus célèbres mythes de l'Antiquité*, Paris, éd de la Martinière, 2004.
- Dor J., *Structure et perversions*, Paris, éd Denoël, 1987.
- Dussol V., *La domination féminine : réflexions sur les rapports entre les sexes*, Paris, éd Jean-Claude Gawsewitch, 2011.
- Eiguer A., *Le cynisme pervers*, Paris, éd L'Harmattan, 1995.
- Eiguer A., *Nouveaux portraits du pervers moral*, Paris, éd Dunod, 2005.
- Ernest J., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, éd PUF, 2006.
- Freud S (1930), *Le malaise dans la culture*, Paris, éd Flammarion, 2010.
- Freud S. (1905), *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*, Paris, éd Payot et Rivages, 2010.
- Freud S. (1905), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, éd Gallimard, 1930
- Freud S. (1905-1924), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, éd Flammarion, 2011.
- Freud S. (1907), *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, éd PUF, 2010.
- Freud S. (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes*, Vol VIII, 1906-1908. Paris, éd PUF, 2007.
- Freud S. (1908), « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.
- Freud S. (1909), « De la genèse du fétichisme », in *Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne,* n° 70, séance du 24 février 1909, *Revue internationale d'Histoire de la psychanalyse*, n° 2, Paris, 1989.
- Freud S. (1909), *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, éd Payot et Rivages, 2010.
- Freud S. (1910), « La psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.

- Freud S. (1910), « Un type particulier du choix d'objet chez l'homme», *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.
- Freud S. (1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, éd Gallimard, 1987.
- Freud S. (1912), « La dynamique du transfert », *La technique psychanalytique*, Paris, éd PUF, 1953.
- Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.
- Freud S. (1919), « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973.
- Freud S. (1920), « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973.
- Freud S. (1922), « La tête de la Méduse », *Résultats, idées, problèmes Tome II*, 1921-1938, éd PUF, 1985.
- Freud S. (1922), « Le rêve : difficultés et première approches », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, éd Payot et Rivages, 2001.
- Freud S. (1923), « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.
- Freud S. (1923), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, éd Gallimard, 1984.
- Freud S. (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, éd PUF, 1973.
- Freud S. (1925), « Quelques conséquences psychique de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.
- Freud S. (1925), « Le rêve : difficultés et premières approches », *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, éd Gallimard, 1928.
- Freud S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, Paris, éd Hatier, 2010.
- Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, éd PUF, 1949.
- Freud S., Breuer J. (1895), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, éd PUF, 1956.
- Freud S., *Correspondance 1873-1939*, Paris, éd Gallimard, 1979.
- Freud Sigmund., Abraham Karl., *Correspondance complète 1907-1925*, Connaissance de l'inconscient -collection dirigée par J.-B. Pontalis, Paris, éd Gallimard, 2006.
- Freud S. (1927), « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, éd PUF, 1969.
- Granoff W., Perrier F., *Le désir et le féminin*, Paris, éd Aubier, 1991.
- Homère, *L'Odyssée*, Paris, éd l'école des loisirs, 1988.
- Israel Lucien, *Le désir à l'œil*, Paris, éd Arcanes, 1994.
- Juranville Anne., *La femme et la mélancolie*, Paris, éd PUF, 1993.
- Kaplan L.-J., *Female perversion : the temptations of Emma Bovary*, New Jersey, éd Jason Aronson, 1991.
- Klossowski P., *Le bain de Diane*, Paris, éd Gallimard, 1980.
- Kofman S., *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, Paris, éd Galilée, 1980.

- Krafft-Ebing R.-V. (1893-1924), *Sadisme de l'homme, Sadisme de la femme : Psychopathologie de la vie sexuelle II*, édition établie et présentée par Andrée Béjin, Paris, éd Payot et Rivages, 2011.
- Kristeva J., *Seule une femme*, Paris, éd de l'aube, 2007.
- Lacan J. (1958), « Les insignes de l'idéal : Leçon du 19 Mars 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient,* Paris, éd Seuil, 1998.
- Lacan J. (1960), « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits II*, Paris, Seuil, 1966.
- Lacan J. (1972), « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, éd Seuil, 2001.
- Lacan J. (1955), « Sosie : Leçon du 8 Juin 1955 », *Le Séminaire : Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1954-1955, Paris, éd Seuil, 1978.
- Lacan J. (1956), « Dora et la jeune homosexuelle », *Le séminaire: Livre IV : La relation d'objet*, 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1997.
- Lacan J. (1956), « La question hystérique: Leçon du 14 Mars 1956 », *Le séminaire : Livre III : Les psychoses*, 1955-1956, Paris, éd Seuil,1981.
- Lacan J. (1956), « La question hystérique II Qu'est-ce qu'une femme ? : Leçon du 21 Mars 1956 », *Le séminaire : Livre III : Les psychoses*, 1955-1956, Paris, éd Seuil,1981.
- Lacan J. (1956), « Le primat du phallus et la jeune homosexuelle », *Le séminaire: Livre IV : La relation d'objet,* 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1997.
- Lacan J. (1956), « On bat un enfant et la jeune homosexuelle : Leçon du 16 Janvier 1956 », *Le séminaire: Livre IV : La relation d'objet,* 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1997.
- Lacan J. (1957), « La fonction du voile », *Le séminaire : Livre IV : La relation d'objet,* 1956-1957, Paris, éd Seuil, 1994.
- Lacan J. (1958), « La signification du phallus », *Ecrits II*, Paris, Seuil, 1966.
- Lacan J. (1958), « Les masques du symptôme : leçon du 16 Avril 1958 », *Le séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, 1957-1958, Paris, éd Seuil, 1998.
- Lacan J. (1958), « Les rêves de « l'eau qui dort » : leçon du 17 Mai 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, 1957-1958, Paris, éd Seuil, 1998.
- Lacan J. (1958), « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Ecrits II*, Paris, Seuil, 1966.
- Lacan J. (1958), « Le signifiant, la barre et le phallus : leçon du 23 Avril 1958 », *Le Séminaire : Livre V : Les formations de l'inconscient*, 1957-1958, Paris, éd Seuil, 1998.
- Lacan J. (1959), « Séance du 10 Juin 1959 », *Le séminaire : Livre VI : Le désir et son interprétation,* 1958-1959, Inédit.
- Lacan J. (1962), « Kant avec Sade », *Ecrits II*, Paris, éd Seuil, 1966.
- Lacan J. (1962), « L'angoisse dans le filet des signifiants : Leçon du 14 Novembre 1962 », *Le séminaire : Livre X : L'angoisse*, 1962-1963, Paris, éd Seuil, 2004.

- Lacan J. (1963), « Aphorismes sur l'amour : Leçon du 13 Mars 1963 », *Le séminaire : Livre X : L'angoisse*, 1962-1963, Paris, éd Seuil, 2004.
- Lacan J. (1963), « La cause du désir : Leçon du 16 Janvier 1963 », *Le Séminaire : Livre X : L'angoisse*, 1962-1963, Paris, éd Seuil, 2004.
- Lacan J. (1963), « Passage à l'acte et acting out : Leçon du 23 Janvier 1963 », *Le séminaire : livre X : L'angoisse*, 1962-1963, Paris, éd Seuil, 2004.
- Lacan J. (1964), « Du regard comme objet a », *Le séminaire : Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, éd Seuil, 1973.
- Lacan J. (1964), « Du sujet supposé savoir », *Le séminaire : Livre XI: les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, éd Seuil, 1973.
- Lacan J. (1967), « Séance du 31 Mai 1967 », *Le séminaire : Livre XIV : La logique du fantasme*, 1966-1967, inédit.
- Lacan J. (1967), « Séance du 7 Juin 1967 », *Le séminaire : Livre XIV : La logique du fantasme*, 1966-1967, inédit.
- Lacan J. (1969), « Savoir Pouvoir », *Le séminaire : Livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006.
- Lacan J. (1969), « Clinique de la perversion : Leçon du 26 Mars 1969 », *Le séminaire : livre XVI : D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Paris, éd Seuil, 2006.
- Lacan J. (1969), « Le maître et l'hystérique », *Le séminaire : Livre XVII : L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970, Paris, éd Seuil, 1991.
- Lacan J. (1971), « La fonction φ x : Leçon du 15 Décembre 1971 », *Le séminaire : Livre XIX : …Ou pire*, Paris, éd Seuil, 2011.
- Lacan J. (1971), « L'homme et la femme », *Le Séminaire : Livre XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971. Paris, Seuil, 2007.
- Lacan J. (1972), « De l'anecdote à la logique : Leçon du 12 Janvier 1972», *Le séminaire : Livre XIX : …Ou pire,* Paris, éd Seuil, 2011.
- Lacan J. (1973), « Dieu et la jouissance de l/a femme : Leçon du 20 Février 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, 1972-1973, Paris, éd Seuil, 1975.
- Lacan J. (1973), « L'amour est le signifiant : Leçon du 16 Janvier 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, 1972-1973, Paris, éd Seuil, 1975
- Lacan J. (1973), « Une lettre d'amour : Leçon du 13 Mars 1973 », *Le séminaire : Livre XX : Encore*, 1972-1973, Paris, éd Seuil, 1975.
- Lacan J. (1975), « De l'usage logique du Sinthome ou Freud avec Joyce : Leçon du 18 Novembre 1975 », *Le séminaire: Livre XXIII : Le Sinthome*, 1975-1976, Paris, éd Seuil, 2005.
- Laurens C., *Les fiancées du diable : enquête sur les femmes terrifiantes*, Paris, éd Du Toucan, 2011.
- Le chapelain André, *Traité de l'amour courtois*, Trad Claude Buridant. Paris, éd klinchseick, 1974.
- Lebrun J.-P., *Un monde sans limite*, Toulouse, éd Eres, 2009.
- Lett D., *Hommes et Femmes au Moyen Âge : histoire du genre XIIe-XVe siècle*, Paris, éd Armand Colin, 2013.
- Lever E., *Madame de Pompadour*, Paris, éd Perrin, 2003.

- Lombroso C. (1895), *La femme criminelle et la prostituée*, Grenoble, éd Jérôme Million, 1991.
- Lucchelli J.-P., *La perversion ou le compromis impossible*, Lausanne, éd Payot, 2005.
- Lucchelli J.-P., *Le malentendu des sexes*, Rennes, éd PUF, 2011.
- McDougall J., *Eros aux mille et un visages*, Paris, éd Gallimard, 1996.
- McDougall J., *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, éd Gallimard, 1978.
- Melman Ch., *L'Homme sans gravité*, Paris, éd Denoël, 2002.
- Moulinier D., *Dictionnaire de la perversion*, Paris, éd L'Harmattan, 2002.
- Nasio J.-D., *cinq leçon sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, éd Payot et Rivages, 2001.
- Paoli P.-F., *La tyrannie de la faiblesse : la féminisation du monde ou l'éclipse du guerrier*, Paris, éd François Bourin, 2012.
- Perrier F., *La chaussée d'Antin*, Paris, éd Albin Michel, 1994.
- Pommier G., *L'ordre sexuel*, France, éd Aubier, 1989.
- Reider I., Voigt D., *Sidonie Csillag : Homosexuelle chez Freud. Lesbienne dans le siècle*, Paris, éd EPEL, 2003.
- Rey-Flaud H., *Comment Freud inventa le fétichisme…et réinventa la psychanalyse*, Paris, éd Payot et Rivages, 1994.
- Roux J.-P., *La femme dans l'histoire et les mythes*, Paris, éd Fayard, 2004.
- Safouan M., *Lacaniana : les séminaire de Jacques Lacan,* 1964-1979, Paris, éd Fayard, 2005.
- Schaeffer J., *Le refus du féminin*, Paris, éd Quadrige/PUF, 2008.
- Schneider M., *Le paradigme féminin*, Paris, éd Flammarion, 2004.
- Sesé-Léger S., *L'Autre féminin*, Paris, éd Campagne Première, 2009.
- Sibony D., *Perversions : dialogues sur les folies actuelles*, Paris, éd Seuil, 2000.
- Soler C., *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, In progress éd du champ lacanien, 2003.
- Stoller R.-J., *L'imagination érotique telle qu'on l'observe*, Paris, éd PUF, 1989.
- Stoller R.-J., *La perversion : forme érotique de la haine*, Paris, éd Payot, 1978.
- Thibaud R.-J., *Dictionnaire de mythologie et de symbolique grecque*, Paris, éd Dervy, 2007.
- Zafiropoulos M., *La question féminine, de Freud à Lacan : la femme contre la mère*, Paris, éd PUF, 2010.

II- Articles/Revues/ Mémoire

- « Femmes : L'arme du sexe », in *L'Express,* n° 3218, semaine du 6 au 12 Mars 2013.
- « L'ange du bizarre : le romantisme noir De Goya à Max Ernst », Exposition au Musée D'Orsay, in *Dossier de l'art, hors-série*, n° 20, Mars 2013, Dijon, éd Faton.
- « La fin de l'homme au siècle des femmes ». in *CLES*, n° 2, décembre 2010-Janvier 2011.

- Allouch J., « Hommage rendu par Jacques Lacan à la femme castratrice », in *Evolution psychiatrique*, n° 64, Paris, éd Elsevier, 1999.
- Assoun P.-L., « Mensonge passionné et vérité inconsciente : Pour une psychanalyse des liaisons dangereuses », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Marketing, 1991.
- Aulagnier-Spairani P., « Le « désir de savoir » dans ses rapports à la transgression », in *Transgression*, Paris, éd PUF, 2009.
- Barbance M., « Des représentations de la femme chez Freud. Un regard historique, psychanalytique et féministe contemporain », in *Recherches féministes*, http://id.erudit.org/iderudit/0577791ar.
- Borrut M., « La guerre des sexes », in *Analyse et réflexion sur Laclos : Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Marketing, 1991.
- Castanet D., « De la perversion à la père-version », in *l'en-je Lacanien*, 2007/1, n° 8, s.i, s.n, 2007.
- Diamantis I., « La prudence de la chair : homosexualité et phobie », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés,* n°12, Les Lettres de la société de psychanalyse Freudienne, Paris, éd SPF, 2004.
- Edmonds. Alexander, « La beauté pour tous », in *courrier international*, Hebdo 1098, 17-11-2011- . Article publié dans « The New York Times ». « A necessary vanity ». August, 13,2011. Réf web http://www.courrierinternational.com/article/2011/11/17/la-beaute-pour-tous.
- Galan Aurélien., *L'évolution du courant libertin entre le 17e et le 18e siècle*, mémoire de maîtrise, Univeristé Paris I, Panthéon Sorbonne, sous la direction de Jean Salem, 2005.
- Heine H., « La déesse Diane », In *Ecrits mythologiques*, Paris, Les Editions du Cerf, 2004.
  http://www.maisonpop.net/spip.php?article650
- Iriarte A., « Le chant miroir des sirènes », In *Métis : Anthropologie des mondes grecs anciens*, Vol 8, n° 1-2, 1993.
- Krysinski Wladimir, « Modus imitandi », in *Études françaises*, vol. 20, n° 2, Montréal, éd La presse de l'université de Montréal, 1984, http://id.erudit.org/iderudit/036824ar.
- Laffitte M., « Laclos : la liaison vraiment dangereuse », in *Revue Romane*, Vol 24, n°1, Amsterdam, éd John Benjamins, 1966.
- Lemosof A., « Introduction », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés*, n°12, Les Lettres de la société de psychanalyse Freudienne, Paris, éd SPF, 2004.
- Macary-Garipuy P., « Du bain de Diane à Artémis l'ensauvagée », in *Psychanalyse*, n° 3, 2005. ref web : www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=PSY_003_0033
- Mc Loughlin M., « Joyce et les Sirènes », in *Essaim*, n° 9, Paris, éd Eres, 2009
- Melman Ch., « Que peut nous apprendre aujourd'hui le cas de la jeune homosexuelle ? », in *Clinique méditerranéennes*, n° 65, Paris, éd Eres, 2002.
- Moreau E., « La mère, l'enfant et la mort », in *Analyse Freudienne*, Vol 2, n° 6, Paris, éd Presse Eres, 2002.

- Morel G. (), « La jeune homosexuelle et la « pointe aveugle » de la position de Freud », *Séminaire consacré au suicide, la jeune homosexuelle, jouissance féminine* », 2005.
- Muller C., « Du centenaire de la jeune homosexuelle et de Jacques Lacan », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés,* n°12, Les Lettres de la société de psychanalyse Freudienne, Paris, éd SPF, 2004.
- Naïteli N., « La jouissance supplémentaire et « La face Dieu » », in *Mensuel : école de psychanalyse des forums du champ lacanien France*, n° 46, Novembre 2009. Paris, éd Trefle Communication, 2009.
- Pahin M.-J., « Au carrefour de la névrose et de la perversion : l'opération de la privation, à propos de deux femmes analysées par Freud », Exposé du 27 juin 1995, l'ATIMichelSilvestre,Phttp://pagespersoorange.fr/psycause/003/au_carrefour_de_la_nevrose_003.htm
- Rassial J.-J., « La division du père », in *Clinique méditerranéennes*, n° 64, Paris, éd Eres, 2001-2002.
- Réf www.Cairn.Info/article.
- Rétif F., « Cette beauté qui tue. Le beau et le mythe des sirènes », in *Germanica*, 2005, [En ligne], 37, mis en ligne le 07 janvier 2010,
- Sachs H., « Genèse des perversions », Cité par Jacques Adam, in *Perversion & Near-perversions in Clinical Practice*, New Psychoanalytic Perspectives, de Gerald I. Fogel et Wayne A. Myers, in *La cause Freudienne*, n° 25, Septembre 1993, Paris, Ecole de la cause Freudienne, 1993.
- Schaeffer J., « Eve ou Lilith ? Les transgressives », in *Transgression*, Paris, éd PUF, 2009.
- Schaeffer J., « Une perversion au féminin ? A la folie ! », in *Filigrane*, Vol 12, n° 2, Montréal, éd Filigrane, 1992.
- Sirois F., « La perversion : de part et d'autre du sexe », in *Revue Canadienne de Psychanalyse*, Vol 7, n° 2, Québec, 1999.
- Solers Ph., « Apologie de la marquise de Merteuil », in *le monde des livres*, 28 Avril 1989, http://www.pileface.com/sollers/article.php3?id_article=1144
  URL : http://germanica.revues.org/453.
- Valas P., « Ressemblances et différences entre Dora et la jeune homosexuelle », in *La jeune homosexuelle : lectures croisés,* n°12, Les Lettres de la société de psychanalyse Freudienne, Paris, éd SPF, 2004.
- Vincent Thierry., « Homosexualité psychanalyse et perversion », *Cliniques méditerranéennes*, 2002/1, n°65, 2002.
- Vives J.-M., « Pour introduire la question de la pulsion invocante» , http://www.insistance.org/news/42/72/Pulsion-invocante-et-destins-de-lavoix/d,detail_article.html
- Wittels Fritz. (1908), « Conférence : La perversité sexuelle », in *Les premiers psychanalystes : Minutes de la société psychanalytique de Vienne II*, 1908-1910, Connaissance de l'inconscient : Série : La psychanalyse dans son histoire, Paris, éd Gallimard, 1978.

- Zavitzianos G., « Le fétichisme et l'exhibitionnisme chez la femme et leurs rapports avec la psychopathie et la kleptomanie », in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome XXXVI, Paris, éd PUF, Janvier-Février 1972.

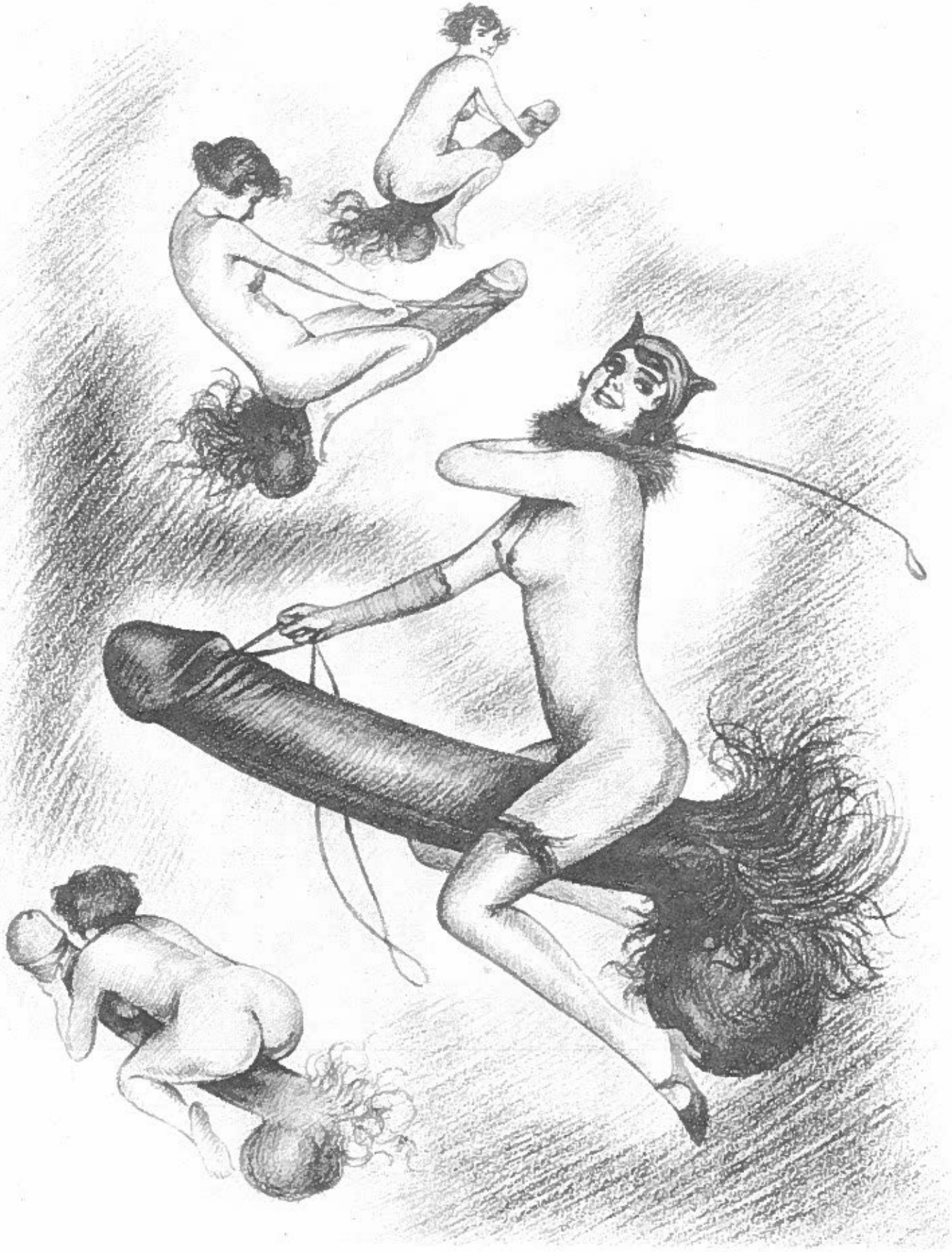
III- Références littéraires et cinématographiques

- Baudelaire Ch., « Notes sur les liaisons dangereuses », *Œuvres complètes*, paris, éd Gallimard, 1976, t. II.
- Bonello Bertrand. (2011), *L'Appollonide, souvenirs de maisons closes*, Film.
- Boulhol Véronique., « L'œuvre dans l'histoire », *Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Hatier, 2002.
- Frears S. (1988), *Les liaisons dangereuses,* Warner Home Video, DVD, 2008, Film.
- Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Gallimard, 2003.
- Margueritte Victor., *La Garçonne*, Paris, éd Flammarion, 1922.
- Michel Bernard., *Sacher-Masoch 1836-1895*, Paris, éd Robert Laffont, 1989.
- Moreski Marika., *Madame, mon maître, journal d'un masochiste*, Paris, éd Dominique Le Roy, 2012.
- Réage Pauline., *Histoire d'O*, Paris, éd Jean-Jacques Pauvert, 1975.
- Robbe-Grillet Catherine., *Entretien avec Jeanne De Berg*, Paris, éd Les impressions nouvelles, 2002.
- Sacher-Masoch L., *La Vénus à la fourrure*, Paris, éd Le cercle de poche, 2008.
- Sacher-Masoch Wanda., *Confession de ma vie*, Paris, éd Gallimard, 1989.
- Segura Ph., *Laclos/Frears : Les liaisons dangereuses*, Paris, éd Ellipses, 2009.
- Shainberg Steven. (2003), *La secrétaire*, Avec Maggie Gyllenhaal et James Spader, DVD, Metropolitan, 2007.
- Strindberg August. (1887), *Père*, Paris, éd L'Arche Editeur, 1958.
- Strindberg August. (1888), *Mademoiselle Julie*, Paris, éd Flammarion, 1997.

Annexe 1 : Phyllis chevauchant Aristote - Hans-baldung, dit Grien



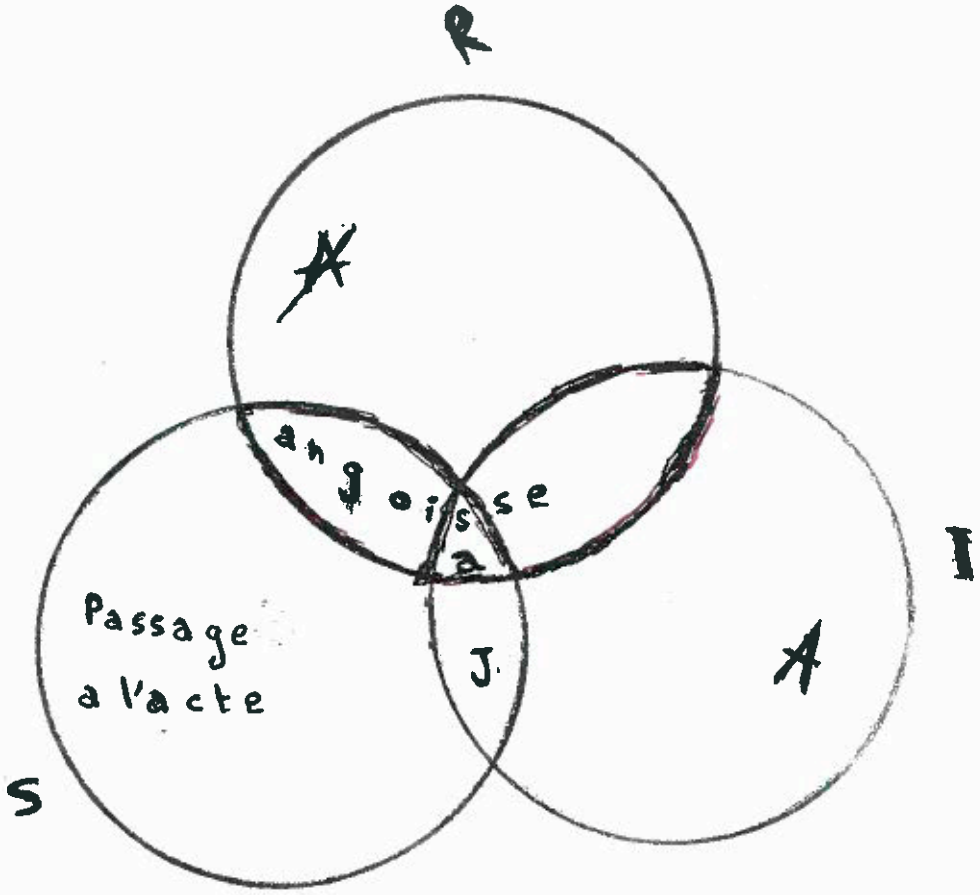
Annexe 2 : Femmes chevauchant des phallus" Eugène Reunier.



Annexes : Elle 'Gustav-Adolf Hossa.



Annexe 4 : nœud borroméen de la marquise de Merteuil :



I → imaginaire

R → Réel

S → Symbolique

J → Jouissance

A → Autre complet

X → l'incomplétude de l'Autre

✒ → la fissure

Annexe 5 : le-pousse-au-Φ+

Homme	Femme	Femme pervese
~~$\exists x \Phi x$~~	$\exists x \Phi x$	$\exists x \Phi x$
$\forall x \Phi x$	$\tilde{\forall} x \Phi x$	~~$\tilde{\forall} x \Phi x$~~
		$\forall x \Phi x$

- ~~$\exists x \Phi x$~~ → Pas d'exception, côté homme.
- $\forall x \Phi x$ → Il n'y a que la soumission à la castration côté homme.
- $\exists x \Phi x$ → la Femme peut être l'exception
- $\tilde{\forall} x \Phi x$ → Pas toute
- $\exists x \Phi x$ ~~$\tilde{\forall} x \Phi x$~~ $\forall x \Phi x$ } la femme ne peut être l'exception, qu'en barrant le 'pas toute, et qu'en limitant l'homme par sa soumission à la castration.